

Le tour de la question sur l'occultisme. Une foule d'informations concises, précises, sûres : les différentes doctrines ésotériques, les disciplines (alchimie, astrologie, magie, gnose, kabbale, spiritisme...), les méthodes (analogie, initiation, transmutation...), les œuvres des grands maîtres de l'occultisme, initiés, mystiques ou artistes : Hiram, Flamel, Fulcanelli, Rosenkreutz, Paracelse, Mesmer, Goethe...

Les Maîtres de l'Occultisme

ANDRÉ NATAF

— ANDRÉ NATAF —
**Les Maîtres de
l'Occultisme**



André Nataf

Les maîtres de l'occultisme

FRANCE LOISIRS

123, boulevard de Grenelle, Paris

Responsable d'édition : Olivier Juilliard
 Édition : Bernadette Jacquet
 Préparation : Michel Margotin
 Correction : Nathalie Éloïse-Pillerault
 Mise en pages : Jean-Claude Auger
 Iconographie : Odile Gauvreau

Achevé d'imprimer en mars 1990 par :
 Imprimerie Berger-Levrault, Nancy, France,
 pour France Loisirs
 123, boulevard de Grenelle, Paris.

Édition du Club France Loisirs, Paris,
 avec l'autorisation des Éditions Bordas

ISBN 2-7242-5001-X
 N° d'éditeur 16452
 Dépôt légal : mars 1990

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa premier de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, d'une part, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Sommaire

INTRODUCTION

De la nature de l'occultisme

Agartha	11
Âges du monde	11
Alchimie	12
Analogie	16
Androgyne	17
Arbre	17
Arithmosophie	18
Arts martiaux	19
Astrologie	20
Atelier maçonnique	22
Atlantide	25
Au-delà (voyage dans l')	27
Cayenne	28
Chaman	30
Compagnonnage	31
Corps subtil	37
Divination	38
Éléments (les quatre)	40
Enseignement	41
Ésotérisme	42
Franc-maçonnerie	43
Géométrie occulte	51
Gnose	52
Goétie	56
Grand Architecte de l'univers	57
Histoire invisible	58
Initiation	60
Invisible	66
Kabbale	67
Macrocosme/Microcosme	72
Magie	74
Magnétisme	78
Messe noire	79
Métapsychique	80
Musique	81
Mythe	82
Nombre d'or	83
Nombres (symbolique des)	85

Orgie	87
Parapsychologie	88
Parole perdue	89
Psychanalyse	90
Réincarnation	91
Rituels	92
Rose-Croix	96
Sacré	98
Secret	99
Sophia	100
Spiritisme	101
Symbolisme	102
Tantrisme	104
Tao	105
Tarots	107
Temple	108
Temps	109
Théosophie	110
Tradition	111

Les maîtres

Abellio (Raymond)	113
Abulafia (Abraham ben Samuel)	116
Agrippa von Nettesheim (Heinrich, Cornelius)	117
Andraee (Johann Valentin)	119
Ashmole (Elias)	120
Bacon (Roger)	121
Böhme (Jakob)	122
Boullan (Joseph)	124
Buonarroti (Philippe)	125
Cagliostro	126
Carbonari	127
Cardan (Jérôme)	128
Cattan (Christophe de)	130
Crowley (Alister)	131
Dee (John)	132
Della Porta (Gian Battista)	134
Desbarolles (Adolphe)	135

Donnolo (Sabbatai)	136	Swedenborg (Emanuel)	194
Eftella	138	Templiers	195
Evola (Julius)	139	Trithème (Jean)	196
Fabre d'Olivet (Antoine)	140	Valentin (Basile)	198
Famel (Nicolas)	142	Villeneuve (Amaud de)	199
Fludd (Robert)	144	Vintras (Eugène)	200
Fulcanelli	146	Willermoz (Jean-Baptiste)	201
Geber	147	Wronski (Hoéné)	202
Gichtel (Johann Georg)	148	Zachaire (Denis)	204
Gualta (Stanislas de)	149	Zanne	205
Guénon (René)	150		
Gurdjieff (Georgui Ivanovitch)	151	L'expression littéraire	207
Hermès Trismégiste	152	Balzac (Honoré de)	209
Hiram	153	Baudelaire (Charles)	210
Illuminés de Bavière	154	Blake (William)	211
Isaac l'Aveugle	155	Cyrano de Bergerac	
Jacques (Maître)	156	(Savinien de)	213
Jean (Saint)	156	Fourier (Charles-François	
Jollivet-Castelot (François)	157	Marie)	214
Julevno	158	Goethe (Johann	
Khalid	159	Wolfgang von)	216
Lavater (Caspar)	160	Jean de Meung	218
Lévi (Eliphas)	161	Jung (Carl Gustav)	220
Louisa Ashkenazi (Isaac)	163	Maeterlinck (Maurice)	221
Maier (Michael)	164	Mallarmé (Stéphane)	222
Marlines de Pasqually (Jacques)	165	Meyrink (Gustav)	224
Mesmer (Franz Anton)	166	Milosz (Oscar Vladislav de	
Norton (Thomas)	168	Labunovas Lubicz-)	225
Nostradamus	169	Nerval (Gérard de)	226
Papus	170	Novalls	228
Paracelse	171	Platon	229
Péladan (Joséphine)	172	Shakespeare (William)	230
Peucer (Kaspar)	173	Strinberg (August)	231
Pic de La Mirandole (Jean)	174	Surréalistes (les)	232
Postel (Guillaume)	175	Symbolistes (les)	234
Platonisme (Claude)	177		
Pythagore	178	L'ésotérisme et le réel	236
Randolph (Paschal Berveley)	182	Les mots, la divination	
Reuchlin (Johann)	183	et ses supports	238
Rosenkreutz (Christian)	184	L'occultisme et les sectes	240
Saint-Germain (Claude Louis,			
comte de)	186	Glossaire	241
Saint-Martin (Louis Claude de)	187	Bibliographie	245
Saint-Yves d'Alvèdre	189	Index	246
Sédir (Paul)	190		
Siméon bar Yokhaï	191		
Simon le Magicien	192		
Steiner (Rudolph)	193		

Introduction

Mircea Eliade note que, d'après l'*Oxford Dictionary*, « le terme "occulte" au sens de ce qui est "non saisi ou non saisissable par l'esprit, au-delà de l'entendement ordinaire", date de 1545 et qu'en 1653 l'acception du mot s'élargit, englobant ces prétendues sciences anciennes et médiévales, censées contenir un savoir ou faire agir des forces de nature secrète et mystérieuse : magie, alchimie, astrologie, théosophie. » Ce n'est qu'au XIX^e siècle, en Europe toujours et plus précisément avec Eliphas Lévi, que l'occultisme devient une véritable conception du monde doublée de rites et que le mot se popularise. « Les croyances, les théories et les techniques comprises sous le nom d'occultisme et d'ésotérisme, poursuit toutefois Eliade, étaient déjà répandues vers la fin de l'Antiquité. Certaines, par exemple la magie, l'astrologie, la théurgie et la nécromancie, avaient été inventées et systématisées quelque deux mille ans plus tôt en Égypte et en Mésopotamie. » Sans parler de l'Asie et de l'Inde qui connaissaient elles aussi de telles pratiques : les méthodes divinatoires du *Yi-king* chinois et l'alchimie du yoga tantrique l'attestent.

Le champ historique de l'occultisme risquerait de rester indéfini si une observation ne venait le circonscrire : l'histoire écrite de la philosophie occulte ne commence, *grosso modo*, qu'avec les débuts du christianisme. Creusant le sillon du judaïsme, le christianisme dissocia en effet la religion et la magie qui allaient de pair jusqu'alors. Des interdictions contre la magie, la divination, l'alchimie, etc, furent prises pour tenter d'éradiquer ces vieilles croyances et pratiques qui avaient la vie dure. Le résultat fut qu'elles devinrent ésotériques (cachées), voire maudites. C. G. Jung dira qu'elles se sont réfugiées dans l'inconscient collectif.

La philosophie occulte se constitue en épurant la pensée magique, dont a si bien parlé Lévy-Bruhl, de ses aberrations et de son irréalisme; mais, à l'inverse de la pensée strictement rationnelle, elle veut préserver ce qu'André Breton appelle « l'infraccassable noyau de nuit ». Elle croit, comme le poète, que le monde du rêve est porteur d'une vérité qui ne contredit pas la science, mais qui chemine ailleurs. Cela explique la fascination que l'occultisme a exercée sur les écrivains et les artistes. Nous avons cité Breton. Nous pourrions citer Nerval, Baudelaire, Jérôme Bosch, Mozart, Balzac, et bien d'autres, dont nous égrènerons les noms lors de l'évocation de tel ou tel maître.

L'occultisme procède de deux types de raisonnement indispensables à la vie spirituelle, mais dont la science qui procède par syllogismes n'a que faire : la connaissance par intuition et surtout le raisonnement analogique. Les deux mondes (le magique et le rationnel), pourtant, ont beau être indépendants, des passerelles existent qui, permettant d'aller de l'un à l'autre, interdisent de rejeter l'occultisme de manière absolue. Marcelin Berthelot voit en l'alchimie « un côté expérimental qui n'a cessé de progresser durant tout le Moyen Âge jusqu'à ce que la chimie moderne et positive en soit sortie ». N'en sont-ce pas des adeptes qui ont découvert la fabrication des gemmes industriels, le phosphore, les procédés de la teinture industrielle, etc. ? Newton, de son côté, passait plus de temps devant son athanor qu'à travailler à la théorie de la gravitation universelle. Tycho Brahe et Kepler furent des astrologues convaincus. Quant à l'histoire de la médecine, elle ne peut se comprendre sans l'apport de l'école qui a combattu la médecine officielle (dogmatique). Or cette tendance a souvent évoqué un christianisme ésotérique, la Kabbale ou l'alchimie.

Cœur de l'hermétisme, se rencontrant avec plus ou moins d'éclat au détour de chaque discipline la constituant, la gnose, qui apparaît au I^{er} siècle, vise à maintenir un fonds culturel que l'Église rejette comme païen, ou hérétique. La gnose évoque alors une tradition que des initiés possédant une « science cachée », voire un secret, se transmettent d'âge en âge. Cette tradition, disent-ils, englobe tous les cultes anciens (Égypte, Perse, Inde, etc.) et même un christianisme ésotérique qui est le vrai dépôt que saint Paul confia à Timothée et dont les meilleurs représentants furent saint Denis l'Aréopagite, initié aux mystères d'Isis avant de devenir l'évêque d'Athènes, Julien l'Apostat, l'empereur chrétien qui voulut restaurer le culte de Cybèle, Synésius, évêque de Ptolémaïs, qui connaissait les philosophes alexandrins, et bien d'autres que nous aurons l'occasion de découvrir dans cet ouvrage. Il avait donc fallu que s'imposât l'idée d'une philosophie pérenne pour que les penseurs dégagent l'esprit commun des cultes qu'ils défendaient. L'exemple de la mystique juive qui, sous le nom de Kabbale, se réfère à une tradition antérieure à Moïse les y encourageait.

Non sans persécutions, la gestation du corpus de l'occultisme et sa diffusion se firent par des voies curieuses, le plus souvent par des groupes se formant autour d'un maître. Il faut considérer que l'histoire de la philosophie occulte ne se confond pas avec celle des sociétés secrètes comme l'Église cathare, la Rose-Croix ou la franc-maçonnerie. La naissance de ces derniers mouvements relève de motifs ostensiblement sociologiques – peut-être la convivialité du siècle des Lumières en ce qui concerne la maçonnerie française –, bien que cela ne les empêche pas de se servir de l'occultisme comme d'une idéologie, c'est-à-dire d'affirmer grâce à lui leurs différences.

De la nature de l'occultisme

Les « sciences occultes » comprennent plusieurs disciplines distinctes : l'alchimie, la magie, etc. Il est difficile toutefois de procéder à un classement rigoureux, et cela pour deux raisons. D'abord parce que la confusion règne souvent en ce domaine. Ensuite, et surtout, parce que le découpage en disciplines distinctes n'est pas, comme dans les « sciences profanes » définitif. La chimie, la physique, la biologie, on sait vraiment ce que c'est – ou du moins, on connaît les différences et les singularités. Entre l'alchimie et la magie, en revanche, la frontière est mince. Il semble même que la distinction ne soit que relative. L'alchimie et l'astrologie « travaillent » sur le même objet : les planètes ou les métaux. Telle planète correspond en effet à tel métal (voire à tel nombre) – la nuance entre les démarches, c'est le point de vue. L'astrologie prend les choses au niveau macrocosmique (niveau de l'Univers) ; l'alchimie, au niveau du microcosmique (niveau du sujet).

On dira que l'alchimie et l'astrologie visent des buts différents : la transmutation du plomb en or pour l'une et la prédiction pour l'autre. Il faut d'abord considérer que le plomb, l'or ou la prédiction doivent être pris dans leur signification symbolique. On se tromperait fort si l'on demeurait au plan « profane ». Mais il faut surtout comprendre que toute discipline hermétique vise à modifier, à « transmuier », à « redresser » les choses. L'astrologie, dans son acception première, n'est pas simple contemplation d'un destin, mais compréhension et action.

L'objet de l'hermétisme ressemble méthodologiquement à celui de la phénoménologie husserlienne. Ce n'est ni l'être (le moi, le sujet), ni le monde (l'objectif). C'est l'être-au-monde. Car l'être est un être de mélange. Il est à la fois extrême intimité et ultime cosmicité.

Il est possible de conclure que les disciplines de l'hermétisme se ressemblent et s'unifient par leurs méthodes, mais qu'elles se distinguent par la dimension d'univers qu'elles s'efforcent de repérer et de rêver à la fois. Pressentir les différentes directions demande une familiarité avec la démarche. Pour un primitif, les nuances qui vont fortement de soi entre la génétique et la physique nucléaire sont tout à fait dérisoires ! Il lui manque la culture scientifique. Comme il manque au profane une culture hermétique. En revanche, les méthodes et les concepts se laissent facilement comprendre, ne serait-ce que lorsqu'on les oppose à ceux des sciences profanes. Citons rapidement l'*analogie*, qui n'a presque rien à voir avec la rhétorique, ou la signification des nombres, qui, en occultisme, signifient plus qu'ils ne dénombrent.

On ne serait pas complet si on ne notait enfin que le découpage du corpus hermétique en diverses disciplines reste aléatoire par essence. Le corpus est transcendantal. A l'inverse de celui des sciences. Les disciplines en sont des modalités. Ou des insertions dans le monde. Comment le transcendantal peut-il habiter le monde ? et se rendre sensible ? C'est à cette énigme que l'occultisme s'efforce de répondre.

Agartha

Ou le symbolisme rejoint parfois l'affabulation

On trouve la notion de centre du monde dans les cultures grecque ou hébraïque. Elle existe aussi dans l'occultisme.

Ce mot tibétain signifie « le royaume souterrain situé au centre de la Terre et où règne le roi du monde ». Ce lieu est évidemment symbolique. C'est un *omphalos*. Toutes les grandes cités sacralisaient l'espace autour d'elle, et, leur construction étant rituelle, on disait qu'elles étaient le « centre » du monde. La coexistence de plusieurs centres faisait problème lequel se résolvait par des moyens politiques.

La notion de centre est intéressante, elle renvoie à la coïncidence entre le microcosme et le macrocosme, ou à celle, philosophique, de singularité universelle. Elle fait allusion à un mythe que Jules Verne a su ex-

ploiter (dans son *Voyage au centre de la Terre*). Mais certains auteurs ont fantasmé à son sujet. Saint-Yves d'Alveydre remet le terme à la mode pour justifier sa synarchie en lui trouvant une « filiation spirituelle ». L'explorateur F. Ossendowski raconte, qu'il a rencontré en 1922, en Mongolie, des émissaires du roi du monde qui se cache dans l'Agartha. Il n'est pas jusqu'à René Guénon qui n'ait succombé à l'affabulation. Le symbolisme hyperboréen du Thulé, dénaturé et récupéré par Rosenberg, dans son *Mythe du XX^e siècle*, et celui de Luz, la ville bleue, sont des images que l'on peut assimiler à l'Agartha.

Références

Ossendowski (F.), *Bêtes, hommes et dieux*, Plon, 1925.
Guénon (R.), *Le Roi du monde*, Gallimard, 1926.
Saint-Yves d'Alveydre, *Mission de l'Inde*, Dorbon-Ainé, 1926.

Âges du monde

Les vues de l'occultisme sur l'histoire

L'occultisme a une conception de l'histoire. Elle se rattache à la mythologie.

L'âge d'or, selon les traditions, se trouve à l'origine. L'âge d'or, ou Grand Temps, est de durée indéterminée (il est hors du temps). Il ne connaît pas la coupure entre le ciel et la terre. C'est le mythe du paradis terrestre. « D'or, écrit Hésiode, fut la première race d'hommes périssables que créèrent les Immortels. Ils vivaient comme des dieux, le cœur libre de soucis, à l'écart et à l'abri des

peines et des misères : la vieillesse sur eux ne pesait pas. »

Il y eut successivement : l'âge d'argent, l'âge du bronze, l'âge des héros, l'âge du fer (nous traversons actuellement l'âge du fer). Ces différents âges marquent une dégradation, chaque fois accentuée, de la condition humaine. Mais, selon le mythe de l'« éternel retour », tout cela constitue des cycles qui, indéfiniment, se répètent.

Mythe et marxisme

« Le marxisme a revalorisé le mythe primitif de l'âge d'or » mais en le plaçant « exclusivement au terme de l'histoire, au lieu de le mettre aussi au commencement » (M. Eliade, *Mythe de l'éternel retour*, Gallimard).

Alchimie

Où les faiseurs d'or ont quelque chose à nous apprendre

*Tout le monde croit savoir ce qu'est l'alchimie. On sait moins pour-
tant qu'elle est une démarche spirituelle.*

De A. Savoret :

« Le grand œuvre physique et le grand œuvre mystique sont analogues mais point identiques. Avoir réalisé le dernier, c'est pouvoir réaliser souverainement le premier ; avoir réalisé le premier, c'est savoir quel chemin peut conduire à la réalisation du dernier, mais ce n'est pas forcément avoir parcouru ce chemin. La nuance est de première importance » (*Qu'est-ce que l'alchimie ?* Cahiers de l'hermétisme. Alchimie, Albin Michel).

De Le Trévisan :

« Pour avoir entendu de cette Matière, il faut premièrement savoir que Dieu fit au commencement une matière confuse, et sans nul ordre, laquelle était pleine, par la volonté de Dieu, de plusieurs matières » (*Le Livre de la philosophie naturelle des métaux*).

L'origine de l'alchimie se perd dans la nuit des temps. Les premiers alchimistes furent-ils des forgerons ? ou des parfumeurs ? L'alchimie préfigure-t-elle la chimie moderne ? On en trouve trace dans toutes les civilisations ; et l'énigme de ses origines n'est pas près d'être résolue parce que l'alchimie, comme le langage, est peut-être coexistante à l'espèce. L'alchimie est en effet une métaphore de la condition humaine.

■ L'alchimie n'est pas la chimie profane

« La chimie vulgaire est l'art de détruire les composés que la nature a formés, et la chimie hermétique est l'art de travailler avec la nature pour les perfectionner », dit Dom Pernety (*Fables grecques et égyptiennes dévoilées*, 1786). L'alchimiste, en effet, perfectionne la nature. Pour lui, et pour simplifier, les métaux (le cuivre, le plomb, etc.) sont de l'or malade (lépreux). Il travaille à les réintégrer dans leur état originel avant la chute. Mais alors pourquoi se donne-t-il tant de mal ? Que cherche-t-il en voulant transmuter le plomb en or ? On ne comprendra pas grand-chose si l'on ne voit pas que les meilleurs d'entre les alchimistes ne couraient pas après l'« or vulgaire ». La pierre philosophale est le symbole d'un état de liberté intérieure.

Quelle était la nature de cet état ? Certains auteurs, dont Jung, ont voulu mettre l'accent

sur le religieux. Or Nicolas Flamel, lui-même, montre dans son *Livre des figures hiéroglyphiques* que, si la religiosité constitue – psychiquement parlant – la « matière première » de l'œuvre, la spiritualité alchimique transgresse la religion et le moralisme. L'alchimiste découvre sa solitude, se perd dans l'univers et invente sa morale (il devient « le fils de ses œuvres »).

■ Alchimie et érotisme

Une autre thèse – élaborée par l'auteur de cet article – peut se résumer comme suit : « En passant de l'artisanat primitif et de la magie à la spiritualité et à la chimie nucléaire, des origines à Hiroshima [...], le secret après lequel couraient la plupart des alchimistes était un secret érotique. Comment de l'amour physique faire une œuvre d'art ? L'opération connue sous le nom de "distillation" symbolise ce que nous appelons improprement la maîtrise du souffle sexuel. L'œuvre au noir évoque l'entrée dans l'inconscient [...]. Le feu qui brûle dans l'athanor figure la passion devenue créatrice [...]. S'adonner à l'alchimie, c'est se rendre capable de "travailler" sur nos émotions, sur nos pressentiments, voire sur nos instincts, comme un peintre avec ses formes et ses couleurs. »

Cependant, si le sacré des alchimistes, c'était l'érotisme, qu'est-ce au juste que l'érotisme ? Et comment l'érotisme

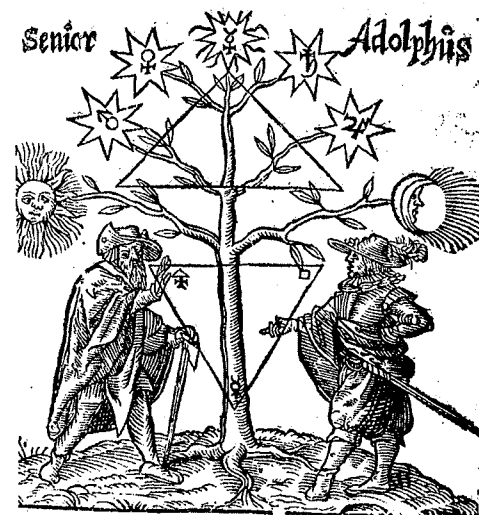
véritable est-il le signe de la liberté créatrice ? Comment s'identifie-t-il à la spiritualité ? Ou plutôt comment « l'alchimiste achève-t-il la nature » ? (Comment convertit-il le religieux en art ?) Par sa mythologie sexologique – les métaux, qui, mythologiquement, sont des dieux, couchent ensemble, se torturent, se marient, se font jouir –, par ses obscurités et ses fulgurances – il faut aller aux textes mêmes – l'alchimie nous amène à nous poser de nombreuses questions. Elle n'est ni un catalogue de recettes, ni un dogme, ni une idéologie. C'est une poésie existentielle. C'est une gnose s'affinant au point d'atteindre les replis dans lesquels se dissimulent nos désirs les plus forts et les plus urgents.

Au cours de l'œuvre au noir, l'alchimiste, l'Adepté, l'artiste, touche au « centre de la Terre » où « sommeillent » les métaux. Il entre dans l'inconscient qu'il va « brûler » avec sa passion... Il découvrira sa bisexualité, symbolisée par l'androgynie. Il passera par des étapes d'exaltation (« œuvre au blanc ») et finira par obtenir l'œuvre au rouge ». Mais l'opération alchimique, étant une œuvre d'amour, est une œuvre à deux. Au cours de l'œuvre au rouge, la circulation orgasmique est établie. Le courant passe dans les amants embrassés et leur fait découvrir l'univers. L'androgynie couronné symbolise l'orgasme, comme l'enfant royal l'enfance enfin reconquise, c'est-à-dire la faculté de poésie. L'alchimie serait simplement la conquête de l'amour, cet « alliage » érotique et spirituel. Mais cette conquête est-elle si simple ? N'est-elle pas une initiation ? une mise en contact avec l'Univers ?

A Z O T H, OU LE MOYEN DE FAIRE l'Or caché des Philosophes.

De Frere Bafile Valentin.

Reveu, corrigé & augmenté par Mr. L'agneau Medecin.



A PARIS.
Chez PIERRE MOET, Libraire Turc, proche le
Pont S. Michel à l'Image S. Alexis.

M. DC. LIX.

« L'or philosophique »

« Ainsi l'or philosophique tout rempli d'impuretés, environné d'épaisses ténèbres, couvert de tristesse et de deuil, doit-il être considéré néanmoins comme la véritable et unique première matière de l'œuvre, de même qu'en est la véritable et unique matière première : le mercure, d'où cet or invisible, misérable et méconnu a pris naissance » (Fulcanelli, *Les Demeures philosophales*, J.-J. Pauvert).

Page de titre

Les deux triangles signifient l'analogie du haut et du bas. L'arbre alchimique a les sept planètes pour fruits. (Gravure sur bois.)

Un texte alchimique

L'extrait suivant de Nicolas Flamel (*Le Livre des figures hiéroglyphiques*) constitue une excellente introduction à l'alchimie. L'alchimiste a fait dessiner au cimetière des Innocents, à Paris, des figures qu'il est possible d'interpréter à la fois de manière théologique et de manière alchimique sans que cela soit contradictoire.

■ L'interprétation théologique

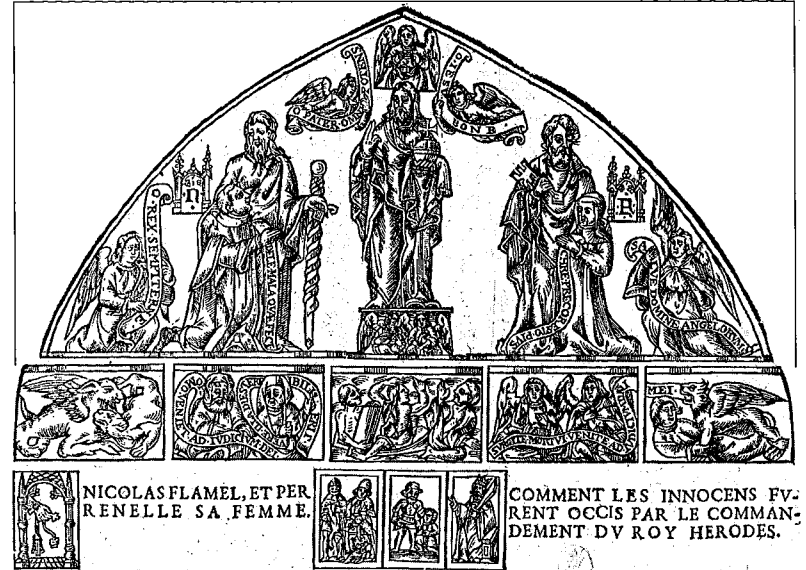
« De l'autre côté, à la main gauche, est S. Pierre avec sa clef, vêtu de rouge orangé, tenant la main d'une Femme vêtue d'une robe orangée qui est à ses genoux, représentant au vif Perrenelle, laquelle tient les mains jointes, ayant un Rouleau où est écrit *Christe precor esto pius* : ô Christ soyez miséricordieux; derrière laquelle il y a un Ange à genoux avec un Rouleau, qui dit : *Salve Domine Angelorum* : je vous salue, ô Seigneur des Anges. Il y a aussi un autre Ange à genoux derrière mon Image du côté de S. Paul qui tient aussi un Rouleau disant : *O Rex sempiternel !* : ô Roi éternel ! Tout cela est très clair, selon l'explication de la Résurrection du Jugement futur, qu'on y peut aisément adapter : aussi il semble que cette Arche n'ait été peinte que pour représenter cela, c'est pourquoi il ne s'y faut point arrêter davantage, puisque les moindres et les plus Ignorans lui sçauront bien donner cette interprétation.

Après les trois Ressuscitans, viennent deux Anges de couleur orangée encore, sur un Champ bleu, disans en leurs Rouleaux : *Surgite Mortui, venite ad Judicium Domini mei* : Morts levez-vous, venez au Jugement de mon Seigneur. Cela encore sert à l'interprétation de la Résurrection. Tout de même que les Figures suivantes et dernières, qui sont un Champ Violet de l'Homme rouge-vermillon, qui tient le pied d'un Lion peint de rouge-vermillon aussi, qui a des ailes, ouvrant la gueule comme pour dévorer. Car on peut dire que celui-là représente le malheureux Pécheur qui,

dormant léthargiquement dans la corruption des vices, meurt sans repentance et confession, lequel sans doute, en ce Jour terrible, sera livré au Diable, ici peint en forme de Lion rouge rugissant, qui l'engloutira et l'emportera. »

■ L'interprétation alchimique

« Je désire de tout mon cœur que celui qui cherche ce Secret des Sages, ayant repassé en son esprit ces Idées de la Vie et Résurrection future, fasse premièrement son profit d'icelles ; qu'en second lieu, il soit plus avisé qu'auparavant, qu'il sonde et profonde mes Figures, Couleurs et Rouleaux ; notamment mes Rouleaux, parce qu'en cet Art on ne parle point vulgairement. Qu'il demande après en soi-même pourquoi la Figure de S. Paul est à la main droite, au lieu où on a coutume de peindre S. Pierre, et celle de S. Pierre, au lieu de S. Paul. Pourquoi la figure de S. Paul est vêtue de couleur blanche orangée, et celle de S. Pierre d'orangé rouge ; pourquoi aussi l'Homme et la Femme qui sont aux pieds de ces deux Saints, prians Dieu comme s'ils étaient au jour du Jugement, sont habillés de couleurs diverses, et ne sont pas nus en ossements comme ressuscitans. Pourquoi en ce jour du Jugement on a peint cet Homme et cette Femme aux pieds des Saints ; car ils doivent être plus bas en Terre, et non au ciel. Pourquoi aussi les deux Anges orangés, qui disent en leurs Rouleaux, *Surgite Mortui, venite ad Judicium Domini mei*, c'est-à-dire, Morts levez-vous, venez au Jugement de mon Seigneur, sont vêtus de cette couleur, et hors de leur place ; car elle doit être en haut du Ciel, avec les deux autres qui sonnent des Instruments. Pourquoi ils ont un Champ violet et bleu ; mais, principalement, pourquoi leur Rouleau, qui parle aux Morts, finit en la gueule ouverte du Lion rouge et volant. Je voudroie donc qu'après ces questions et plusieurs autres, qu'on peut justement faire, ouvrant entièrement les yeux de



Nicolas Flamel et Pernelle sa femme,

« Trois traitez de la philosophie naturelle... » *Le Livre des figures hiéroglyphiques*, traduit par P. Arnauld, Paris, 1612. (Figures gravées sur bois, Bibl. nat., Paris.)

l'Esprit, il vint à conclure que cela n'ayant point été fait sans cause, on doit avoir représenté sous leur écorce quelques grands Secrets qu'il doit prier Dieu de lui découvrir.

Ayant ainsi conduit sa créance par degrés, je souhaite encore qu'il croye que ces Figures et Explications ne sont point faites pour ceux qui n'ont jamais vu les Livres des Philosophes, et qui, ignorans les Principes Métalliques, ne peuvent être nommez Enfans de la Science. Car s'ils veulent entendre entièrement ces Figures, ignorans le premier Agent, ils se tromperont sans doute, et n'y entendront jamais rien. Que personne donc ne me blâme, s'il ne m'entend aisément ; car il sera plus blâmable que moi, d'autant que n'étant point initié en ces sacrées et secrètes Interprétations du

premier Agent (qui est la Clef ouvrant les portes de toutes sciences), néanmoins il veut entendre les Conceptions les plus subtiles des Philosophes qui ont été très envieux, et qui ne les ont écrites que pour ceux qui sçavent déjà ces Principes, lesquels ne se trouvent jamais en aucun Livre, parce qu'ils les laissent à Dieu, qui les révèle à qui lui plaît, ou bien les fait enseigner de vive voix par un Maître par tradition cabalistique, ce qui arrive très rarement. Or mon Fils (je te peux ainsi appeler car je suis déjà fort vieux, et d'ailleurs, peut-être, tu es Fils de la Science), Dieu te laisse apprendre et puis travailler à sa gloire ; écoute-moi donc attentivement ; mais ne passe pas plus avant si tu ignores les Principes dont je viens de parler. »

Analogie

L'analogie, c'est l'occultisme en action

L'occultisme se situe sur la frange du poétique et du religieux. Le raisonnement par analogie est sa voie royale.

La causalité rationaliste associe deux événements dans un rapport de cause à effet ; exemple : je pousse ce verre, il tombe. L'analogie, elle, les rapproche pour mettre en relief, ou découvrir, une qualité commune à ces deux événements ou à ces deux choses, ou à ces deux êtres. L'important dans l'analogie est l'allusion qu'elle fait à la commune mesure entre les deux objets qu'elle désigne. On la trouve partout en ésotérisme, où les notions de sympathie, d'exorcisme et d'amour sont essentielles. D'après Péladan, l'analogie permet de passer du connu à l'inconnu, du phénomène au noumène, du visible à l'invisible.

■ Une ascèse

Qu'on ne se y trompe pourtant pas : il existe une ascèse hermétique comme il existe une ascèse scientifique. Le délire analogique, qui, le plus souvent, se manifeste sous forme de superstitions est dû à l'emprise sur le sujet de ses obscurités intimes. En effet, la réalité désignée par l'analogie – celle qui se profile à travers l'association à laquelle elle procède – est toujours de l'invisible, elle ne se laisse accueillir que si l'on est préparé (initié). L'analogie inclut l'analyste dans l'opération en cours.

La méthode de l'analogie en hermétisme commence par le simple rapprochement ; elle se termine par l'intuition des relations entre les réalités ultimes

du savoir (l'analogie entre microcosme et macrocosme). Le critère du vrai reste une « idée claire et distincte », mais il devient illumination existentielle. D'autre part, l'analogie ne livre pas une vérité définitive, cette vérité est symbolique ; elle peut (et doit) être sans cesse enrichie. La vérité en hermétisme est figurée par une asymptote : un point qui se rapproche indéfiniment d'une ligne.

Paradoxalement, la mise en analogie – celle de Zeus et de Jéhovah, par exemple – commence par une identification assez confuse entre les deux figures – ils sont les principes unificateurs des deux philosophies auxquelles ils se rapportent – pour se conclure en singularisations. L'analogie n'a pas pour but de s'enliser dans un rapprochement somme toute banalisateur, mais de faire pressentir comment Zeus et Jéhovah se ressemblent. Ce moment révèle, sur fond unitaire, les couleurs spécifiques des deux figures. L'analogie s'applique aussi bien en art – les hommes ne naissent pas égaux, cela ne veut pas dire qu'ils soient « différents », ils sont semblables... A l'inverse de la causalité scientifique qui s'institue à partir d'un découpage dogmatique du réel, l'analogie inscrit chaque fragment du réel dans l'ensemble dont il fait partie. Les deux démarches sont complémentaires, il est dommage d'en négliger une.

Androgyne

Au cœur de l'hermétisme : l'androgynie

L'androgynie, la prise de conscience de la bisexualité, est le but suprême de la quête de l'alchimie.

Toutes les disciplines classées dans la rubrique hermétisme ou occultisme – magie, alchimie, initiation, etc. – posent que l'être humain, une fois débarrassé de ses obscurités intimes, se découvre bisexuel. C'est cette bisexualité qui permet la relation à autrui et à l'univers. De ce point de vue, l'androgynie symbolise la bisexualité prise en charge, affinée et harmonieusement intégrée.

Dans la magie sexuelle, ou dans l'alchimie, l'androgynie représente l'orgasme, lequel figure l'univers rendu présent par et dans l'acte d'amour. Dans la magie l'androgynie, c'est-à-dire

la délivrance de l'unilatéralité courante, figure l'état de purification qui permet d'entreprendre les opérations. Remarquons que la magie noire – les techniques de l'aliénation – vise à obscurcir l'état (virtuel) d'androgynie.

Le mythe de l'androgynie est très ancien. La philosophie grecque le reprend-elle sous la forme du « même » et de l'« autre » ? Comment puis-je rester moi-même, voire comment puis-je m'épanouir en « devenant » l'être que j'aime ? Comment puis-je simplement entrer en relation avec le monde tout en préservant mon intégrité ?

Actif-passif

« Ainsi, les deux lumières de l'essence divine ont ceci de particulier que l'une, la lumière active, est mâle et l'autre, la lumière passive, est féminine » (Zohar, I, 17 a, trad. J. de Pauly, Maisonneuve et Larose).

Arbre

Un symbole fondamental

L'arbre a une double signification symbolique : celle de croissance et celle d'axe du monde.

L'arbre est un symbole de croissance. Les mythologies parlent de l'« arbre du monde ». On connaît l'importance du chêne chez les druides. L'« Arbre cosmique » est le pilier qui soutient le ciel et qui permet la communication entre le monde d'en haut et le monde d'en bas. Le sapin de Noël porte trace d'un archaïque symbolisme affublé de référence chrétienne.

L'arbre résume le plan de la Création : il est à la fois le pi-

vot, l'axe et la sphère. Il figure l'être-là, son enracinement et son développement. Par ses racines, il est relié à la terre nourricière et, par ses feuilles, il s'ouvre à la lumière. Il est l'arbre de vie, celui de tout savoir... L'arbre kabbalistique résume et décline de manière mystique ce symbolisme. On trouve, dans des gravures alchimiques, l'arbre identifié au sexe. Il existe enfin un rapport entre la symbolique chamanique et l'arbre.

« L'homme est un arbre renversé ; ses racines sont un ciel » (dictionnel).

Processus dynamique

« L'unification analogique est toujours nécessairement inachevée, puisqu'elle n'aboutit jamais, par définition, à une identification totale. Ainsi demeure-t-elle toujours ouverte au jeu réciproque des parties consécutives et des rapports changeants du surcroît expérimental et conceptuel entre des totalités concrètes. Le processus dynamique de l'analogie trouve ainsi sa place légitime à l'intérieur de tout processus dialectique » (R. Aleau, *La Science des symboles*, chap. IV : « La logique de l'analogie », Payot).

Arithmosophie

Quand les nombres délirent

L'arithmosophie est une recherche des secrets de l'histoire qu'il ne faut pas confondre avec le pythagorisme.

Les nombres ont donné naissance à quantité de spéculations. De ce point de vue, mais de manière plus aventurée, l'arithmosophie, dans son sens commun, se veut la science des rythmes de l'homme et de l'univers.

■ Les rythmes humains

André de Laurens, dans *De crisbus* (1593), explique par exemple que toute maladie atteint son paroxysme au septième jour et son dénouement au vingt et unième jour. Roch Le Baillif décrit le « septénaire de l'homme depuis la matrice ». Il pense que les cycles humains sont des multiples de 7. « A quatre fois sept, écrit-il, l'individu est en quadrature parfaite. A cinq fois sept, il est au comble de la force. Au six fois sept, il la conserve et le poil luy vient dans les oreilles. Et à sept fois sept ans, il est au point de prudence consommée. » Malfatti, lui, renchérit : « Les quatre âges de l'homme se développent en fonction de la multiplication de trois fois sept : 21 ans (jeunesse), 42 ans (virilité), 63 ans (vieillesse), 84 ans (décrépitude). »

Plus complexe s'avère le calcul des cycles cosmiques. Sous la pression du judéo-christianisme, on fixe la fin du monde à 6000 ans, puisque le monde a été créé en six jours et que chaque jour divin équivaut à 1000 ans. Mais, au XIX^e siècle, le calcul s'affranchit des références judéo-chrétiennes. Mouësan de La Villi-

rouet (*Recherches sur les fondations providentielles des dates et des noms*, Paris, 1852) établit sept lois. La première est : « Il existe un rapport constant entre le nombre effectif des chefs d'un État quelconque, ou des princes d'une dynastie, et la somme des chiffres, soit de la première ou de la dernière date, soit de ces deux dates réunies. » Une autre se fonde sur le principe du renversement des dates : « L'inversion régulière des signes chronologiques reproduit : soit la durée exacte de l'empire ou de la dynastie, soit l'époque précise de sa chute, soit un grand changement politique, soit enfin quelque autre événement de premier ordre. » La première année de la monarchie capétienne est 987, et sa fin, l'ordre inverse de ces chiffres : (1)789.

■ Le magnétisme terrestre

Le capitaine Rémi Bruck mit au point un calcul des rythmes historiques d'après le magnétisme terrestre (*Électricité ou magnétisme du globe terrestre*, Bruxelles, 1851). Il écrit : « Aucun esprit sérieux n'admettra que le courant magnétique n'existe en chaque lieu de la Terre que pour y diriger une aiguille aimantée... Le système magnétique du globe a des fonctions autrement importantes à remplir. » Il conclut, à la suite de calculs complexes, que la naissance du christianisme ne pouvait avoir lieu qu'en 2041.

Arts martiaux

Un guerrier peut (parfois) devenir un initié

Les arts martiaux ne sont pas seulement des techniques de combat. Ils ont des prolongements spirituels.

L'Orient – le Japon en particulier – nous a accoutumés à l'idée qu'une technique de combat puisse devenir un art et une initiation. Il est vrai qu'au Japon presque tout peut être prétexte (support) à méditation, voire à initiation : quelques pierres artistiquement déposées sur du sable dans un jardin, une cérémonie du thé.

■ Devenir la flèche et la cible

Rien n'est plus étranger à l'initiation et à la spiritualité que la guerre, l'agression et le combat. Et pourtant, il existe des arts martiaux ! La philosophie qui les sous-tend dit qu'en se délivrant de son adversaire l'initié se délivre, chaque fois, de lui-même. Il ne tue pas simplement un ennemi, mais aussi une ombre de lui-même. On pressentira cela si l'on pratique soi-même une de ces disciplines. Tirer à l'arc est une technique qui n'a rien à voir avec celle que nous connaissons dans le monde profane. L'important n'est pas d'atteindre le centre, mais d'atteindre « quelque chose » de soi et du monde en touchant ce centre. Il n'est pas ici question d'un simulacre, mais d'un sentiment, d'une évidence concrète qu'il faut avoir éprouvée pour en parler.

■ Une dialectique du plein et du vide

Les arts martiaux sont divers : judo, jiu-jitsu, karaté, etc. Arts de combat, ils sont plus ou moins initiatiques, plus ou

moins « tournés vers l'intérieur ». Le principe sur lequel ils se fondent – mais souvent dénaturé de nos jours sous la pression de la compétition – spectacle – est une dialectique entre le plein et le vide. Dans la boxe, je m'oppose à un adversaire, je lui fais barrage, j'oppose ma force à la sienne. Le réflexe du profane est de répondre à la force par la force. Dans le judo, j'esquive, j'entraîne un adversaire jusqu'au bout de son mouvement afin de le déséquilibrer. Autrement dit, loin de contrecarrer sa force, je l'utilise pour lui donner un sens différent. Je m'absente afin de mettre mon adversaire face au désordre qu'il crée dans le monde. Rapporté à des masses populaires, cela donne naissance à la non-violence explicitée par Gandhi...

Mais, si le tir à l'arc est une discipline ancienne du zen, les arts martiaux proprement dits sont relativement récents (moins de trois siècles). Le zen apparut en 800 et se développa jusqu'au XII^e siècle. Il part du principe que chaque être porte Bouddha en lui et qu'il faut découvrir, par un moyen ou par un autre, cette « bouddhité » sous les couches d'ignorance (d'obscurités intimes). N'est-ce pas le principe même de l'initiation ?

Curieusement la dialectique du plein et du vide se retrouve parfois dans l'art moderne (le danseur Merce Cunningham). Simple rencontre fortuite ou preuve de l'universalisme de cette dialectique ?

De Lao-tseu :

« Ce qu'il y a de plus tendre au monde gagne à la longue sur ce qu'il y a de plus solide. Ce qui n'a pas pénétré ce qui n'a pas de vide. Par là, nous apprenons l'avantage du non-agir » (chap. XVIII).

« Rien au monde de plus souple, de plus faible que l'eau. Mais pour attaquer le fort, qui sera jamais comme l'eau ? Le vide en elle la rend transformante » (chap. LXXVIII).

Référence

Herrigel (E.), *Le Zen dans le tir à l'arc* chevaleresque, Der-
vy.

Électro-magnétisme

« L'électricité du globe terrestre constitue un système. Des quantités considérables de fluide électrique ont été versées journellement depuis qu'il existe, et continueront à y être versées tant qu'il existera. Le point d'arrivée de l'électricité sur le globe, ou le point d'expression, varie de position à chaque instant ; les quantités d'électricité versées donnent lieu à des tensions électriques plus ou moins fortes, et déterminent ainsi des mouvements de ce fluide des points d'arrivée vers les régions où les tensions de fluides sont moindres. »

Astrologie

L'astrologie est-elle celle que l'on croit ?

Il y a beaucoup de fantasmes dans la pratique astrologique. Mais une énigmatique vérité s'y profile.

L'astrologie, sous forme embryonnaire, existait-elle dans la préhistoire ? La Vénus de Luas-sel tient en tout cas un croissant lunaire et elle date de 25000 ans. On sait que l'astrologie avait une grande importance à Sumer, où elle servait à déceler les présages auxquels le roi se référait. De même, il y eut une astrologie égyptienne, grecque (avec en particulier Ptolémée au III^e siècle avant J.-C.) et arabe. L'astrologie moderne naquit avec Morin de Villefranche (*Astrologia gallica*, 1661).

Accord symphonique

« L'ordre du cosmos astrologique n'est pas l'ordre du monde scientifique... Les éléments du cosmos astrologique n'agissent pas les uns sur les autres, tandis qu'aux yeux de la science, ils s'influencent réciproquement. Car le cosmos astrologique est un monde harmonieux... Un accord, un accord symphonique, lie les êtres et les choses autrement que ceux-ci s'influencent. Chaque être et chaque chose ainsi paraissent signés... Rien n'est soustrait au principe du symbolisme universel... mais correspondance veut dire ici : analogie et non causalité, non point influence mais accord » (R. Amadou *La Tour Saint-Jacques* n° 1, mai-juin 1956).

■ Un réseau de correspondances

L'astrologue croit à des relations entre les astres et les hommes. De ces relations, il déduit des tendances significatives qui servent à la prédiction. Schématisé à l'extrême, l'axiome de base de l'astrologie se résume ainsi : tout ce qui est vivant est soumis à l'influence des astres. Preuve entre mille : l'influence de la Lune sur les marées, sur les femmes qui vont accoucher, etc. On établit ainsi un rapport de cause à effet entre la « carte du ciel » du sujet et sa constitution, voire son itinéraire global. C'est ce qui s'appelle « tirer un horoscope ».

Or, cette manière de procéder est tout à fait étrangère à la démarche des sciences occultes. Certes, l'astrologie est une cosmologie. Elle croit que l'unité de l'univers tient en un réseau de correspondances et d'analogies. Elle pense que le micro-

cosme (l'homme) résonne au macrocosme (l'univers). Cependant, les rapports ne s'explicitent pas dans une causalité mécaniste – celle des sciences profanes – mais dans une causalité analogique. L'astrologie n'est donc pas, tant s'en faut, ce qu'on pense communément. Cela signifie-t-il que ce serait une science exacte ?

■ Un support stimulant

Comme les tarots, mais sur un autre mode, plus poétique, pourrait-on dire, la pratique astrologique met en présence le hasard et le sens (v. *Tarots*). La « carte du ciel » est un support de divination fort stimulant pour l'imagination créatrice. L'astrologue peut donc percer à jour l'inconscient de son consultant. Il peut lui révéler tel ou tel désir caché, encore qu'il ne puisse le faire que très maladroitement. Ne se trouve-t-il pas alors en position de Pythie, c'est-à-dire obligé de balbutier ?

Comme les tarots, il semble que l'astrologie puisse faire des prédictions étonnantes qui se vérifient ultérieurement : l'analogie dévoile, de manière aléatoire, la réalité concrète. Cela signifie que l'astrologie réussit par hasard. Mais cela ne condamne pas absolument l'astrologie ; car, sans elle, ce hasard serait passé inaperçu. Existe-t-il un moyen de déceler les réussites sans croire au reste ? La question reste ouverte, même si la réponse semble pour le moment négative.

« Les Astrologiques »

Cet extrait de Marcus Manilius, poète latin du I^{er} siècle (*Les Astrologiques ou la Science sacrée du ciel*), introduit au cœur des conceptions de l'astrologie.

« Renfermant dans leurs vastes combinaisons une longue suite de siècles, ils assignèrent à chaque instant l'événement qui leur convenait ; ils remarquèrent le jour de la nativité de chaque homme, les vicissitudes de sa vie, le rapport de chaque circonstance avec l'heure à laquelle elle avait eu lieu, les différences surprenantes qu'un moment de plus ou de moins produisait dans les destinées humaines. Lorsque, après quelques révolutions célestes, ils eurent déterminé les lieux du ciel où chaque astre devait être observé, et l'espèce de pouvoir que chacun d'eux exerçait sur le cours de notre vie, ils établirent des règles fondées sur une longue expérience : l'observation du passé traça la route pour l'avenir et, d'après des spéculations profondes, ils reconnurent que les astres avaient sur l'homme un empire assujéti à des lois cachées, que les mouvements de l'Univers étaient réglés par des causes périodiques, que les vicissitudes de la vie dépendaient des différentes configurations célestes.

En effet, avant ces sages observations, les hommes, sans principes, sans discernement, ne s'attachant qu'à ce qui tombait sous leurs sens, ignoraient les causes de tout ce qu'ils voyaient. Le lever du Soleil leur paraissait un phénomène sur-

prenant ; la disparition des astres était pour eux une perte affligeante, leur renaissance, un motif de joie ; ils ne soupçonnaient point la cause de l'inégalité des jours et des nuits ; ni même pourquoi la longueur des ombres variait, relativement au plus grand éloignement ou à la plus grande proximité du Soleil. La sagacité de l'esprit humain n'avait pas encore enfanté les arts : la terre ne fournissait point au besoin d'habitants qui ne la cultivaient pas ; l'or était enseveli dans le sein des montagnes désertes ; des mondes nouveaux étaient séparés de nous par un océan qu'on ne fréquentait point. On n'osait confier sa vie à la mer, ni ses espérances au vent : on croyait qu'il suffisait à l'homme de se connaître lui-même. Mais quand la succession des siècles eut exercé l'esprit des mortels, que la peine eut donné l'essor aux réflexions, que la fortune, ne contrariant pas les désirs de l'homme, l'eut convaincu de la nécessité où il était de veiller à son bien-être, les esprits se portèrent à l'envi sur différents genres d'application, et tout ce qu'une expérience raisonnée fit découvrir fut une source d'utilité publique, par le plaisir que chacun se fit de communiquer le fruit de ses recherches. Alors le langage barbare se polît et s'assujétit à des lois ; la terre cultivée produisit toute espèce de fruits ; le navigateur inquiet affronta les flots inconnus et facilita le commerce entre des nations qui ne se connaissaient pas. »

Atelier maçonnique

Un lieu où l'initiation est saisie sur le vif

L'atelier maçonnique est la cellule de base de la franc-maçonnerie. Il cristallise une démarche essentielle de l'occultisme.

Qu'elles soient théocratiques, démocratiques ou mitigées, quelle que soit la forme de leur organisation, les obédiences maçonniques sont constituées des loges à la base. Ces loges sont les lieux où s'effectue le véritable travail maçonnique (on les appelle aussi *ateliers*, ou *temples*). L'instance représentative de l'institution – pour la Grande Loge, par exemple, le « conseil fédéral » – a, quant à elle, une fonction nécessaire, mais tout à fait autre : elle s'occupe de la logistique – locaux, administration, etc. – et des rapports de l'obédience avec le monde profane.

■ Fils de la lumière

La loge maçonnique symbolise l'Univers ; à cet égard, on peut la comparer à l'église chrétienne, qui, rappelons-le, est non seulement orientée mais à l'origine bâtie selon des règles traditionnelles. Le parcours (rituel) en loge s'effectue dans le même sens que celui du soleil. D'ailleurs, les travaux maçonniques s'ouvrent à midi et se ferment à minuit. On sait que les francs-maçons veulent être les fils de la lumière...

Le vénérable, ou président, se tient à l'orient, c'est-à-dire à l'endroit où le jour se lève. Les frères sont, selon leurs grades, disposés sur les colonnes (les travées latérales). Ils se tiennent au nord ou au sud. On pénètre en loge par l'ouest, après avoir produit les signes appropriés. Le *tailleur* s'assure que ceux qui deman-

dent l'entrée du temple sont des frères de l'atelier ou des visiteurs connus. Le temple, en effet, doit se trouver à couvert, en retrait du monde profane.

Le vénérable dirige la loge ; mais d'autres dignitaires (les surveillants, par exemple) l'assistent dans cette tâche. De nombreux symboles ornent les murs : le soleil et la lune, l'étoile flamboyante, le delta lumineux qui, plus ou moins ostensiblement, se réfère au Grand Architecte de l'univers. Les frères sont décorés de tabliers, de médailles et de baudriers. A la limite, le temple maçonnique est un ensemble de signes dont le sens s'est souvent perdu. Il est toutefois important de garder à l'esprit qu'on a bien affaire à un symbolisme. Les maçons s'accordent à dire que le sens des éléments constitutifs de la loge n'est pas donné une fois pour toutes comme dans les religions, ou dans la révélation ; il est produit (créé) au cours du travail même. Poussant à l'extrême, certaines loges – très minoritaires, il est vrai – s'efforcent d'ailleurs de le dévoiler par des pratiques magiques.

Le frère qui prend la parole se tient à l'ordre, la main tenant le cou, « comme la musique se tient à l'ordre dans l'univers », dit un ancien texte. Les signes et les attitudes ont pour fonction d'aider (le postulant) à s'intégrer à la loge (à devenir une pierre du temple). La ritualisation vise à faire prendre conscience que le tra-

vail maçonnique se déroule simultanément sur une double scène : la loge concrète et l'ailleurs ; dans le langage ésotérique, le visible et l'invisible. L'initié se trouve donc en face d'un monde particulier qui, en partie, relève d'une lecture mythologique. Cela accentue l'aspect étrangement dérisoire de la vie maçonnique. Certains auteurs l'ont comparée à une mise en perspective théâtrale, voulant dire par là qu'une « stimulation symbolique » entre en jeu, ou que l'initiation n'est efficace que si l'« imagination créatrice » intervient.

■ Une hiérarchie

L'atelier catalyse donc avant tout un état d'esprit. Son décor, les réseaux de symbolisme qui le traversent sont là pour faciliter l'émergence de cet état d'esprit (on peut l'appeler l'*égrégor*). Le rituel, qui ouvre et ferme les travaux, est en particulier une sorte de « manuel de discipline » qui, retranscrivant le maçon du profane, pour le faire vagabonder autour de l'initiation (certains disent du « sacré »), y contribue. Dans les loges rigoristes, chaque geste, chaque mot, fait ou prononcé, est censé avoir été codifié, c'est-à-dire se référer à un sens surdéterminé.

Que fait-on dans une loge maçonnique ? Après le rituel d'ouverture, suivi de la lecture du procès-verbal de la précédente tenue et des nouvelles concernant tel frère en particulier, tel problème, ou l'obédience en général, un orateur traite d'une question précise dont tout le monde débat ensuite (certaines loges refusent ce genre de travaux. Elles se contentent d'ouvrir et de fermer rituellement la tenue). Les problèmes traités peuvent être de deux ordres : symbolique

ou profane, les loges les plus vivantes étant celles qui maintiennent l'équilibre entre les deux. Les *apprentis* – leur âge symbolique est de trois ans – n'ont en général pas droit à la parole. Ils doivent « dégrossir la pierre brute » dont ils sont faits et, pour cela, assumer leur condition symbolique en écoutant. La franc-maçonnerie étant une quête de la *parole perdue*, les apprentis sont là pour se dépouiller de leurs obscurités intimes afin de pressentir, en eux-mêmes, le lieu où naît la vraie parole. La recherche du dialogue est plus importante que ce qui se dit. Le maçon est censé s'être délivré des « rumeurs profanes », c'est-à-dire de tout ce qui est opinion, *doxa*. Il tente de se situer à la source de l'être et s'est mis en quête de la vérité qui, bien que transcendante, naît de lui-même, ou plus précisément en lui-même au moment où il rencontre les autres frères.

L'atelier est hiérarchisé, puisqu'il comprend *apprentis*, *compagnons* et *maîtres*, initiés ou élevés à leur grade au cours d'une cérémonie chaque fois particulière. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Il ne s'agit ni d'une discipline militaire ni d'un élitisme. Nous avons affaire à une hiérarchie symbolique et « à des compétences acquises par le travail et sans cesse remises en question ». Dans certaines loges – minoritaires –, les maîtres, au bout d'un temps, portent à nouveau le tablier d'apprenti.

■ Un temple en construction

Goethe, qui était franc-maçon, disait de l'initiation qu'elle permettait aux individus de devenir eux-mêmes (« Deviens ce que tu es »). Cela veut dire

« La méthode initiatique, nous le voyons, est une voie essentiellement intuitive. C'est la raison pour laquelle la franc-maçonnerie use de symboles pour provoquer cette illumination par rapprochement analogique » (P. Naudon, *La Franc-maçonnerie*, P.U.F.).

Égrégor

D'après le *Livre d'Hénoch*, écrit gnostique du II^e siècle, l'« égrégor », c'est un ange qui a la maîtrise de l'une des six directions cosmiques. De nos jours, l'égrégor, c'est l'inconscient collectif d'un groupe en recherche initiatique ou magique. Le poète Max Jacob écrit : « les Égrégor sont des êtres du ciel ou d'ailleurs, plus matériels que les gestes des rêves et plus immatériels que les protozoaires » (« Les Trois Égrégor », dans *Poèmes en vers*).

« Le cérémonial de réception n'a de valeur qu'en tant que mise en scène d'un programme, qu'il importe au néophyte de suivre, pour entrer en pleine possession de toutes ses facultés » (manuel d'instruction de la Grande Loge de France).

que l'initiation est toujours virtuelle. Les maçons construisent d'ailleurs un temple qui ne sera jamais achevé. Cela met en garde contre l'inflation psychologique, l'orgueil et le sentiment inégalitaire, et indique également que l'état initiatique n'est jamais acquis (certains auteurs, dont René Guénon, pensent, au contraire, que la cérémonie d'initiation laisse des traces indélébiles. Ne la confondent-ils pas avec le baptême ?). En tout cas, cette précarité l'apparente encore plus au théâtre, qui est un art de l'éphémère (notons à cette occasion que l'alchimie est très en faveur dans la plupart des ateliers). Rigoriste ou non, la loge est le lieu où le maçon dévoile et assume une part de son intimité : la part sur laquelle se fonde sa liberté spirituelle. Mais la loge n'est qu'un instrument ; il peut « se détraquer » – des loges exclusivement affairistes, cela existe ! – et il est toujours relatif à son environnement sociologique. (Certains auteurs disent que la part de liberté dont la maçonnerie est porteuse est chaque fois relative à cet environnement et aux « chercheurs » qui la constituent.)

■ Le centre d'union

Les *Constitutions d'Anderson* – texte fondateur de la franc-maçonnerie moderne –, publiées en 1723, disent : « Un maçon est obligé, par son titre, d'obéir à la loi morale, et, s'il comprend bien l'Art, il ne sera jamais un athée stupide, ni un libertin irréligieux. Bien que dans les temps anciens les maçons étaient tenus dans chaque pays de pratiquer la religion de ce pays, quelle qu'elle fût, il est maintenant considéré plus à propos de seulement les astreindre à cette religion sur la-

quelle tous les hommes sont d'accord, laissant à chacun ses propres opinions, c'est-à-dire d'être hommes de bien et loyaux, ou hommes d'honneur et de probité, quelles que soient les dénominations ou confessions qui aident à les distinguer ; de la sorte la maçonnerie devient le centre d'union et le moyen de nouer une amitié sincère entre des hommes qui n'auraient pu que rester perpétuellement étrangers. »

Ce texte est clair, et il est d'actualité. La franc-maçonnerie est un « centre d'union » qui fait se rencontrer des individus qui, sans elle, se seraient ignorés. Ces rencontres ne signifient pas que les initiés doivent unifier leurs options politiques mais, tout simplement, qu'ils s'efforcent de trouver des points de rencontre éventuels sur le plan humain. S'agit-il seulement d'amitiés ? Se trouve-t-on en loge seulement pour nouer des relations ou pour se cultiver ? La réponse, on s'en doute, est non. La personne qui entre en loge pressent, sans savoir le formuler, qu'elle vit un manque d'être. Ce manque, les outils maçonniques vont l'aider à le cerner en lui dévoilant la sensibilité de la loge. L'initié découvrira que l'initiation, c'est la coïncidence entre la spiritualité et l'humanisme. Il comprendra, à force de travaux maçonniques, que l'Art véritable, pour parler comme Anderson – ce dont les Anciens s'étaient mis en quête en appelant « religion » – ne se révèle pas dans le ciel mais au cours de la rencontre d'autrui. (La spiritualité, ce n'est pas l'obéissance à la morale ; mais ce qui se dévoile quand on noue un amour ou une amitié.)

Atlantide

Un continent fabuleux

C'est à travers des fictions comme celle-ci que la pensée progresse. Ces fictions, l'occultisme les transmet.

Continent fabuleux, paradis terrestre, lieu de tout savoir et de toute civilisation, l'Atlantide n'intéresse aujourd'hui que quelques esprits chimériques. On semble avoir tranché : Platon, l'un de ses « inventeurs », a menti ; il a colporté des racontars. « Dans cette île plus grande que la Libye et l'Asie réunies, écrit-il, des rois avaient formé une grande et admirable puissance qui étendit sa domination [...] de la Libye jusqu'à l'Égypte et de l'Europe jusqu'à la Thyrénie [...]. Il s'agissait d'une immense puissance qui marchait insolemment sur l'Europe et l'Asie tout entières, venant d'un autre monde situé dans l'océan Atlantique. » Mais, poursuit-il, « il y eut des tremblements de terre et des inondations extraordinaires, et, dans l'espace d'un seul jour et d'une seule nuit néfastes, [...] l'Atlantide s'abîma dans la mer et disparut » (*Timée*, 21e - 22c).

■ Un mythe des origines

Ces « racontars » – mais ne recèlent-ils pas des traces de légendes anciennes que Platon ne fit que rapporter ? – ont nourri un mythe des origines que reprend un Fabre d'Olivet au XIX^e siècle. « Puisqu'il est prouvé, écrit ce dernier, que les Atlantes avaient admis le dogme d'un seul principe, et que ce principe avait été jusqu'alors en harmonie avec leur situation, on ne peut se refuser à croire qu'ils ne fussent par-

venus au plus haut degré de l'État social. Leur empire avait embrasé la terre ; mais sans doute qu'après avoir jeté leur plus grand éclat les lumières commençaient à s'y obscurcir quand les Celtes en firent la conquête. [...] L'Égypte [...] fut la dernière contrée qui resta sous la domination des Atlantes. Elle conserva donc le souvenir de ce peuple ; et lors même qu'elle passa sous la domination des pasteurs phéniciens, elle resta en possession de deux traditions importantes. [...] Elle pouvait, au moyen de la première tradition, remonter à une antérieure, et conserver quelques idées de la race australe [...]. Cette première race, à laquelle appartenait peut-être le nom primitif d'Atlantide, avait péri tout entière au milieu d'un déluge effroyable qui, couvrant la terre, l'avait ravagée d'un pôle à l'autre [...]. Ces traditions, que le corps sacerdotal égyptien possédait presque seul, lui donnaient une juste supériorité sur les autres » (*Histoire philosophique du genre humain*).

Fabre d'Olivet, on s'en doute, ne fut pas l'unique successeur de Platon en ce domaine. La référence à l'Atlantide, cette Atlantide légendaire possédant le vrai savoir des origines, occupe une place importante dans les croyances collectives, et certaines ont une connotation franchement réactionnaire. Cependant, un curieux texte de sir Francis Bacon (1561-1626),

Mythe et préjugé

« Le mythe atlantide a fait couler tant d'encre fantaisiste (quand ce n'est pas pire) que tout rationaliste entreprenant d'en parler doit au préalable assumer la double tâche de rappeler qu'il s'agit d'un mythe, obéissant à une logique propre, et non, de quelque façon que ce soit, de l'écho légendaire d'un fait historique ; et qu'il s'agit d'un mythe « platonicien », et non d'une légende populaire que Platon aurait reprise. Démonstration fastidieuse parce qu'elle a déjà été maintes fois faite, apparemment en vain, car les préjugés sur le mythe en général, et sur celui-là en particulier, sont plus forts que toutes les démonstrations historiques ; tant on tient à l'idée que toute mythologie est populaire, tant la force onirique de ce mythe-là pose comme une allégation de réalité » (sir Francis Bacon, *La Nouvelle Atlantide*, Payot).

Acacia

Symbole de renouveau, l'acacia – ne pas le confondre avec le robinier qui pousse sous nos latitudes – a fleuri sur le tombeau d'Hiram. C'est grâce à lui que les maîtres maçons reconnurent l'endroit où Hiram avait été enterré. L'acacia est aujourd'hui le symbole majeur de la maîtrise.

qui a été récemment redécouvert en France – *La Nouvelle Atlantide* –, relance la polémique d'une manière inattendue. Non qu'il apporte de nouvelles lueurs sur l'existence présumée de l'île, mais parce qu'il incite à repenser entièrement le problème.

■ Un mythe moderne

Que nous raconte *La Nouvelle Atlantide* ? Un navire aborde dans une île oubliée du reste du monde, et c'est la description de cette contrée fabuleuse et de ses habitants qui constitue le sujet du livre. La Renaissance fut friande de ce genre de narrations. Mais Bacon n'était ni un explorateur ni un amuseur public. C'est pourquoi on se demande s'il n'a pas cherché à nous livrer un message à travers une fiction alors à la mode. C'est en tout cas l'avis des présentateurs français. Selon eux, la personnalité de l'auteur, chancelier d'Angleterre et savant réputé, suffit à tout expliquer. Vouloir créer une communauté de savants, Bacon courait après la subvention qui lui permettrait de réaliser son projet. Les pages centrales de *La Nouvelle Atlantide*, celles qui décrivent la maison de Salomon, montrent en effet comment pourrait fonctionner un laboratoire pluridisciplinaire – chose, évidemment, tout à fait inconnue à l'époque.

Autres preuves à verser au dossier : Diderot et Kant, qui l'admiraient, ont repris l'idée au vol (le premier lui dédie l'*Encyclopédie*, le second sa *Critique de la raison pure*). Par ailleurs, Bacon ne ressemble que de loin à Henri Cornille Agrippa, autre chercheur qui lui est contemporain, par

exemple. Les deux hommes se rejoignent par leur esprit encyclopédique. Seulement, Agrippa se situe du côté de la magie. Et Bacon a l'intuition de ce que sera la science la plus moderne.

Pourtant, si intéressante soit-elle, cette explication n'emporte pas la conviction. Une question demeure. Pourquoi Bacon n'a-t-il pas simplement dit ce qu'il voulait dire ? Pourquoi ce détour par la fiction ? La raison est tellement simple que l'on n'y avait peut-être pas songé. Ce que Bacon essaie de nous communiquer ne peut l'être qu'à travers le mythe de l'Atlantide. *La Nouvelle Atlantide* est bien plus que l'illustration d'une allégorie. Et Bacon ne se cache pas de vouloir atteindre la source de l'aventure scientifique. Pour lui, cette source tient en un mot : celui de dialogue. Dialogue entre les savants eux-mêmes. Mais aussi dialogue avec la nature... Dialoguer avec la nature, qu'est-ce que cela veut dire ? En quoi cela diffère-t-il du « se rendre maîtres et possesseurs de la nature » de Descartes sur lequel se fonde notre civilisation occidentale ? Une telle différence porte-t-elle sur la démarche scientifique elle-même ? Ou sur l'interprétation que nous en avons ? Ce n'est pas le lieu d'en discuter. Notons toutefois que Bacon manipule ici une utopie qui se trouve à l'origine de nombreuses sociétés secrètes, dont la franc-maçonnerie moderne. L'initiation, en effet, ne passe-t-elle pas pour faire renouer le myste avec une « parole perdue » ? Une parole d'avant la coupure du monde avec le discours qui en rend compte ?

Au-delà (voyage dans l')

Au-delà de la vie, le mystère initiatique

L'au-delà est-il en occultisme la vie post mortem ? Ou un simple symbole ? Les avis sont partagés.

« La mort initiatique, écrit Mircea Eliade, est indispensable au commencement de la vie spirituelle. Elle prépare la naissance à un mode d'être "supérieur". Elle est symbolisée par les ténèbres, par la nuit cosmique, par la matrice tellurique, par la cabane, le ventre d'un monstre. Toutes ces images préfigurent plutôt la régression à un état préformel, à une modalité latente, que l'anéantissement total. [...] Ces images et symboles de la mort rituelle sont solidaires de la germination, de l'embryologie; ils indiquent qu'une nouvelle vie est en train de se préparer » (*Naisances mystiques*).

La mort au monde établit une analogie avec le processus vital. Elle amorce une renaissance – ou plutôt un désir de renaissance – ; parce que se situant (symboliquement) au cœur de la mort, elle se situe également au point où la mort est censée basculer en son contraire. La croyance fondamentale est qu'il existe une source (un Être) au-delà de la vie et de la mort. Les voyages dans l'au-delà sont des voyages vers cette source. Ils sont conquête de l'immortalité.

■ Un corps subtil ?

Cet au-delà existe-t-il ? L'hermétisme ne répond pas. Ce problème ne le concerne pas directement. Cela n'empêche pas des auteurs de penser que l'initiation est le succédané d'une immortalité que certains d'entre nous peuvent atteindre

(l'initiation, c'est-à-dire l'immortalité, symbolise un état bien réel, même s'il nous échappe le plus souvent). Ceux-là qui croient en l'existence de l'au-delà donnent-ils des preuves ? Ils répondent, à juste titre, que l'existential ne se prouve pas mais s'éprouve. Quelle démarche permet donc de le pressentir ? Ils répondent que l'hermétisme sensibilise au sujet, car le non-dit de l'hermétisme, son mythe fondateur, est la croyance en l'immortalité. L'important, précisent-ils, n'est pas de croire ou de ne pas croire à l'au-delà, mais de se dépouiller de ses obscurités afin d'acquiescer un « corps subtil » : c'est-à-dire d'entrer dans l'invisible dès cette vie-ci.

Les tentatives spiritistes (v. *Spiritisme*) et les autres évocations des morts n'ont à voir que de très loin avec l'hermétisme. De même, la théorie de la réincarnation lui est étrangère. Ainsi, le *Bardo Thödol* – comme le « Livre des morts » égyptien – ne parle de vie antérieure ou future que sur le plan symbolique. Qu'y a-t-il après la mort ? Encore une fois, l'hermétisme ne répond pas. L'entrée dans l'invisible, la pierre philosophale, l'initiation ne visent qu'à la délivrance des maladies de la mort, c'est-à-dire des fantasmes qui lui sont attachés. Fantasmes ou craintes qui nous empêchent autant de vivre que d'assumer notre vraie mort. L'initié reprend le mot de Rilke qui souhaitait mûrir sa propre mort.

Modèle de la cité

« Compare d'abord leurs lois avec les nôtres. Tu verras qu'un bon nombre de nos lois actuelles ont été copiées sur celles qui étaient alors en vigueur chez vous. C'est ainsi d'abord que la classe des prêtres est séparée des autres ; de même celle des artisans, où chaque profession a son travail spécial, sans se mêler à une autre, et celle des bergers, des chasseurs, des labourers. Pour la classe des guerriers, elle est également séparée de toutes les autres ; car la loi leur interdit de s'occuper d'aucune autre chose que de la guerre. [...] Quant à la science, tu vois sans doute avec quel soin la loi s'en est occupée ici dès le commencement, ainsi que de l'ordre du monde. Partant de cette étude des choses divines, elle a découvert tous les arts utiles à la vie humaine, jusqu'à la divination et à la médecine, qui veille à notre santé, et acquiesce toutes les connaissances qui s'y rattachent » (Platon, *Timée*).

L'homme esprit

« Toutes ces équivalences créatrices, symboles et métaphores, engendrées par l'exhaussement du mourir comme modèle exemplaire de toute transition importante, soulignent la fonction spirituelle de la mort, savoir que la mort transforme l'homme en esprit, que ce soit : âme, souffle, corps éthéré ou autre chose » (Mircea Eliade, *Occultisme, sorcellerie et modes culturelles*, éd. Gallimard).

Cayenne

La cayenne, adossée au chantier de la cathédrale

C'est dans la cayenne que le compagnonnage transmet rituellement ses secrets de construction.

Le terme de compagnonnage évoque constructeurs et chantiers de cathédrale. Il est vrai que le compagnonnage sous sa forme la plus ancienne — les *collegia* romains, par exemple, sont les traces tangibles de cette ancienneté — se rapporte à la construction de palais et de temples. Sa symbolique, celle qu'il pratique dans ses activités et dans ses cérémonies, ne prend d'ailleurs tout son sens qu'en s'y référant. Il s'agit de rendre la terre habitable en réalisant des bâtiments susceptibles à la fois d'enraciner l'espèce humaine sur terre et de lui ouvrir des horizons qui la dépassent. Il s'agit symboliquement de faire en sorte qu'en habitant un lieu particulier l'on devienne un citoyen de l'univers (au Moyen Âge, le Christ était la figure de l'univers). Au cours de l'histoire, cependant, le compagnonnage étendit son champ d'action : des cayennes de tonneliers, d'imprimeurs, de plâtriers, etc., furent créées, et la liste n'est pas exhaustive. A-t-on affaire à une déviation ? ou à une évolution naturelle ? Les avis divergent sur la question. Il n'empêche que tout le monde s'accorde pour dire que les cayennes de constructeurs restent l'expression la plus originelle (et la plus authentique) du compagnonnage. C'est là que ferme la vie spirituelle. C'est là que le savoir se transmet. C'est là que l'invisible se manifeste ainsi que le modèle qui va être adapté ailleurs.

■ Sur le trimard

Les compagnons, on le sait, font un tour de France ; ils passent ainsi de ville en ville (on dit qu'ils sont « sur le trimard »). Tout compagnon doit se présenter à la cayenne de la ville dans laquelle il se trouve. Ces cayennes sont d'abord des auberges tenues par un *père* et une *mère*. C'est ici que tout le monde se rencontre après la journée de travail. « Un siège de compagnonnage, écrit Jean Bernard, comprend : un groupe hôtelier (chambres, salles de repas, cuisine et communs), un groupe culturel (salle de chefs-d'œuvre, de conférences, bibliothèque et documentation), un groupe professionnel (ateliers de perfectionnement, de chefs-d'œuvre et bureaux pour les corps de métiers adhérents). »

La mère reçoit les *aspirants* et les *compagnons finis* – le compagnonnage ne connaît souvent que deux grades. Elle lave leur linge, les soigne le cas échéant, etc. ; elle leur procure une vie familiale. Le père veille à la discipline. Si un compagnon commet une faute, il verse une amende à la bourse commune. De son côté, le *rouleur* est chargé de s'occuper du placement des arrivants. L'ouvrier embauché demeure sous la surveillance de la cayenne. Un passeport – on le nomme affaire, cheval, égard, navire, etc. – accrédite les voyageurs. Les voyages ont une double fonction : formation profes-

sionnelle et formation psychologique. Ils ont également une signification initiatrice (l'initiation part en même temps à la rencontre de lui-même et du monde). George Sand (*Le Compagnon du tour de France*) écrit : « Le tour de France, c'est la phase poétique, c'est le pèlerinage aventureux, la chevalerie errante de l'artisan. Celui qui ne possède ni maison ni patrimoine s'en va, par les chemins, chercher une patrie sous l'égide d'une famille adoptive qui ne l'abandonne ni durant sa vie, ni après la mort. Celui même qui aspire à une position honorable et sûre dans son pays, veut tout au moins dépenser la vigueur de ses belles années et connaître les enivrants de la vie active. » La durée du tour de France est variable ; elle va de trois à cinq ans, le tour ne prenant réellement fin que lorsque le compagnon se marie ou décide de s'installer. Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux, Rochefort, Nantes, Angers, Paris, Dijon sont en France les étapes les plus connues ; mais elles ne sont pas les seules et le tour peut déborder sur l'étranger. Signalons aussi l'existence de lieux de pèlerinage compagnonnique, comme la Sainte-Baume, où la légende a fait mourir Maître Jacques, figure mythologique de l'association du « Devoir ».

■ Initiation, chef- d'œuvre, rituel

C'est dans la cayenne, cependant, que se déroulent les cérémonies de réception. Les yeux bandés, le néophyte subit d'abord une sorte de bizutage, on le bouscule, on le fait parfois tomber dans un trou, etc., puis on lui enlève le bandeau et il se retrouve au « cabinet de réflexion », qui symbolise le cen-

tre de la Terre (en alchimie : la matrice d'où tout va sortir). On le dépouille de ses bijoux, de sa montre, de sa cravate, etc., et on lui dit : « Mon pays, ceci est le symbole d'une vie nouvelle. Car vous allez recevoir un nouveau nom, qui sera sanctifié et purifié par l'eau et le feu. Vous allez vous créer une famille nouvelle. Vous entrez dans un monde nouveau. Vous êtes pour nous un nouveau-né, qui fait son entrée parmi nous dépouillé de toute chose inventée par l'orgueil humain et que vous laisserez à la porte de ce temple, car Dieu en nous créant nous a fait égaux, et que l'or, les bijoux et les vêtements ne servent qu'à cacher nos vices et que le bon cœur de l'homme ne doit jamais se juger par les parures ou son enveloppe, mais bien par ses actions » (cité par Jean-Pierre Bayard dans *Le Compagnonnage en France*).

Un autre document, cité par Luc Benoist (*Le Compagnonnage et les métiers*), apporte d'intéressantes informations. Luc Benoist écrit : « Les procès-verbaux [...] n'ont pas fixé les séquences des épisodes initiatiques, mais ils énumèrent les accessoires nécessaires à l'accomplissement des cérémonies. [...] Pour la réception des chapeliers, ils notent l'existence dans la cayenne de deux chambres, dont l'une était réservée à la réception et l'autre au festin. Dans la première, précédée d'une antichambre, l'aspirant accompagné du rouleur entraînait après avoir frappé à la porte. Les trois premiers en ville (trois compagnons estimés) y attendaient le candidat. Une table figurant le Saint Sépulchre était couverte d'un drap blanc (le Saint Suaire), sur laquelle était placée une grande croix (celle du supplice). Au

Compagnon fini

«Le compagnon reçu (fini), c'était un membre plus connu, plus expérimenté dans les travaux de la partie auquel on avait donné l'initiation et communiqué certaines connaissances» (Agriculteur Perdiquier).

Le Devoir

« Le terme Devoir a, pour nous, un sens spécial : nous l'appliquons jusqu'à y comprendre non seulement tous les devoirs de l'honnête homme, ceux du bon ouvrier, mais aussi ceux du compagnon qui est investi d'une tâche particulière de qualité sociale. Nous l'identifions encore à notre règle. Devoir évoque autant pour nous l'ensemble de nos coutumes et de nos règlements que nos maisons et notre ordre. Maître mot de notre tradition, il est encore notre signe de ralliement et notre nom de famille » (Jean Bernard, *Le Compagnonnage, rencontre de la jeunesse et de la tradition*, P.U.F.).

Éducateurs de la vie

« On peut rester un simple ouvrier et être un grand ouvrier. J'ai connu, dans ce domaine, certains compagnons, certains ouvriers sans titre, qui furent à mes yeux des maîtres, des éducateurs dans le métier, car ils aimaient leur métier pleinement. C'était aussi des éducateurs de la vie, car ils aimaient leur prochain, sans doute sans le savoir. Voilà pourquoi ils possédaient le don de pouvoir transmettre... » (La Volonté de Vouvray, compagnon).

Références

Bayard (J-P), *Le Compagnonnage en France*, Payot.
 Benoist (L.), *Le Compagnonnage et les métiers*, P.U.F.

centre de la croix une couronne faite d'épines. Sur les deux branches de la croix deux assiettes portant une chandelle allumée représentaient le soleil et la lune. Trois couteaux sur chaque branche de la croix figuraient les clous des mains et des pieds. Un morceau de bois représentait la lance de Longin, des cordes représentaient le fouet, une serviette pliée c'était les tenailles, une salière la colonne sous laquelle se trouvaient les trente deniers de Judas [...]. Dans la même salle il y avait un coffre figurant l'arche de Noé (vaisseau d'une seconde naissance après l'épreuve par l'eau du Déluge) [...] et enfin une cheminée avec un feu qui figurait, comme dans les décors des mystères, la bouche de l'Enfer. » Le nouvel initié prend un nouveau

nom (exemple : Bourguignon la Sagesse). L'apprenti commence alors sa vie compagnonnique. Le couronnement de l'initiation sera la réalisation d'un chef-d'œuvre, c'est-à-dire d'un travail remarquable par lequel le compagnon montre ses compétences.

La ritualisation porte sur de très nombreux actes de la vie quotidienne. Il y a non seulement la cérémonie de réception (d'initiation), mais encore le topage (signes de reconnaissance), l'entrée en chambre (accueil d'un nouveau venu), la *guilbrette* (baiser fraternel), la conduite (départ d'un compagnon), les fêtes patronales, les rites funéraires, etc. Chaque compagnon fini a un signe lapidaire qui est sa marque personnelle. On en retrouve trace dans les églises, par exemple.

Chaman

Un sorcier qui finit par prendre son vol

Le chaman est un guérisseur et un sorcier sibérien. Entré en extase, il grimpe à l'arbre cosmique.

Shaman est un mot toungouse (langue altaïque) qui veut dire « Celui qui est transporté ». Il dérive peut-être du pali *samana* : « religieux bouddhiste ». Homme ou femme, le chaman est un magicien, un médecin, *man*, un initié, voire un sorcier.

« Chamanisme = technique de l'extase » dit Mircea Eliade. Ces techniques sont caractéristiques des peuples sibériens et de ceux de l'Asie centrale. Le chamanisme se définit par une extase personnelle, la croyance en des animaux maîtres de la nature et un statut social tel que

le chaman est à la fois un initiateur, un devin, un prêtre, un poète, etc. Au cours de son voyage mystique, le chaman monte au ciel et, pour cela, il grimpe à l'arbre cosmique, un arbre à sept ou neuf échelons. Peut-on dire que le même arbre se retrouve, à peu de chose près, dans la Kabbale, sous forme d'arbre séphirotique ? Passer de l'arbre séphirotique à celui du chaman, serait-ce tout simplement passer du monde de l'invisible à celui de la magie ? de celui de l'initiation au surnaturel ?

Référence

Eliade(M.), *Encyclopédie mystique*, t.1, Seghers.

Compagnonnage

Une initiation par le travail

Venues de la nuit des temps, les organisations initiatiques de constructeurs ont eu une influence certaine sur l'histoire.

Que, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Renaissance, le travail ait constitué un mystère, qu'il ait eu partie liée avec le sacré, cela ne fait aucun doute pour les anthropologues ; et c'est tout naturellement à une origine mythique – c'est-à-dire mystérieuse et sacrée – que font allusion les légendes du compagnonnage. On trouve des traces très anciennes de groupements professionnels qui, loin de n'être que des simples groupes de pression, se structuraient autour d'une référence à un dieu tutélaire. On rencontre ainsi des associations de constructeurs aussi bien chez les Grecs (hétairies) que chez les Romains, où, vers 715 avant J.-C., le roi Numa codifie les *collegia* d'artisans, dont ceux des *tignarii*, charpentiers et constructeurs.

■ Des « collegia » aux corporations

Chaque collège possède une maison commune où se donnent des *agapes*, présidées par le *magister cenae*, et où se déroulent des cérémonies dédiées à la divinité sous le signe de laquelle on se place. Le collège est détenteur de secrets professionnels – c'est, si l'on veut, le capital du groupe. Ses membres usent rituellement de gestes, de signes et d'attouchements qui, outre leur signification religieuse, permettent aux initiés des différents collèges de se reconnaître entre eux et d'établir ainsi une chaîne de

solidarité. Les collèges romains ont subi l'influence des Grecs, eux-mêmes influencés par les Égyptiens, les Perses, les Syriens et les Juifs. Ils suivent les légions de l'Empire au fur et à mesure de leurs conquêtes. L'existence de tels *collegia* est attestée dans les villes du midi de la France ainsi qu'à Lyon, à Trèves, à York, etc.

Quand l'Empire s'effondre, ils disparaissent de la Gaule du Nord et de Grande-Bretagne, mais ils subsistent dans l'Empire d'Orient et dans celles des régions d'Italie qui lui sont rattachées. Ils y deviennent des *scholae*... En France, les collèges survivent au sud de la Loire ; on en a une preuve dans les constructions qui couvrent ces régions aux *v^e* et *vi^e* siècles. Mais, ne trouvant pas place dans la société féodale qui s'annonce, ils s'intègrent aux couvents. C'est ainsi que, dès le *vi^e* siècle, apparaissent des associations monastiques qui détiennent les secrets des constructeurs. Les architectes les plus célèbres sont alors des clercs : Léon et Grégoire, évêques de Tours ; Ferréol, évêque de Limoges ; Fructueux en Espagne ; saint Éloi, resté dans la mémoire collective, etc. Aux *xi^e* et *xii^e* siècles, des associations se constituent hors des couvents : ce sont les *confréries*. Contemporain de l'émergence de l'art gothique, ce phénomène de laïcisation s'appuie sur la montée en puissance des communes. On

Le « topage »
 ou « défi » (questions et réponses s'accompagnant de gestes rituels) permet au compagnon de savoir si son interlocuteur est ou non compagnon. La « guilbrette » est à la fois un mode de reconnaissance et un salut rituel.

relèvera les noms des architectes laïcs Villard de Honne-court, Jean d'Orbais, Pierre de Corbie. Signalons à cette occasion l'existence en Allemagne de la célèbre *Bauhütte* (fédération des loges de tailleurs de pierre de l'Empire germanique).

La laïcisation de ces confréries ou guildes incite à remplacer les associations religieuses et d'assistance par de véritables organisations professionnelles. Ce seront les *métiers réglés* par les communes ou les seigneurs. En 1268, Étienne Boileau, prévôt de Saint Louis, s'efforcera de les regrouper et de codifier leur cadre juridique. Signalons, d'autre part, le rôle des Templiers. Chaque commanderie a son architecte, et Paris, à la fin du XII^e siècle, l'établissement mère occupant le tiers de la superficie de la ville, accorde le droit de franchise aux artisans.

Comment s'y retrouver entre ces différents types d'organisations ? Paul Naudon écrit : « Une remarque terminologique s'impose ici en raison de fréquentes confusions. Quand le métier s'organise, le métier employé à l'origine est en France celui de *confrérie*. Plus tard, on distingue la confrérie, au rôle religieux et social, et le métier, organisme professionnel. Mais le métier est toujours doublé par une confrérie. Il prendra plus tard le nom de *communauté de métier*, puis au XVIII^e siècle seulement celui de *corporation*. En Grande-Bretagne, on trouve d'abord le terme général de *gilde*, puis ceux de *compagnie* et de *fraternité* (la compagnie des maçons de Londres est citée en 1376, la fraternité des maçons en 1742). En Allemagne, on emploie le vocable de *confraternisation* (*Steinmetzen Brü-*

derschaft, confraternité des tailleurs de pierre). Quant au terme de *compagnonnage*, il est tout à fait impropre. Les compagnonnages n'apparaissent pas avant le XVI^e siècle. Comme leur nom l'indique, ils ne groupaient que les compagnons ou ouvriers ; c'étaient essentiellement des associations de défense de leurs intérêts propres. La franc-maçonnerie n'en dérive nullement, mais l'une et l'autre organisations sont nées d'un tronc commun. »

Mais ne nous attardons pas à des querelles de vocabulaire. Notons seulement que, depuis la haute antiquité jusqu'à la Renaissance, la volonté de sacraliser le travail se retrouve dans la plupart des spiritualités, se coule en chacune d'elles, mais ne s'identifie à aucune. Nous avons affaire à une modalité du sacré qui, loin de se réduire à la dévotion religieuse, la dépasse. Il s'agit bien d'un phénomène où la dimension religieuse est « exotérique » et dont le cœur est « ésotérique ». Ce cœur n'est pas donné par la seule prière, mais essentiellement par le travail, en tant que surgissement de soi et de l'univers comme constituant la scène d'une *praxis*. Il se dévoile par des cérémonies qui mettent en scène des mythes, par l'apprentissage d'un secret et par un travail sur la matière.

■ Un secret et une praxis

Le secret, nous savons qu'il consistait en un certain savoir-faire et nous avons déjà dit qu'il constituait une sorte de capital appartenant à la société initiatique. Et, *Grosso modo*, c'est, en ce qui concerne l'art de la construction, une technique fondée sur le nombre d'or, lequel – rappelons-le – préoc-



Le génie du compagnonnage faisant le tour du globe.
(Lithographie de Granger, 1848, Bibl. nat., Paris.)

Le passeport compagnonnique s'appelle le cheval, ou l'affaire, l'ariat, le carré, ou l'égard. A la mort du compagnon, il est brûlé sur son cercueil.

On peut voir actuellement à la Fédération compagnonnique de Paris un **chef-d'œuvre** réalisé dans les années 1984-1986.

cupa de nombreux artistes à la Renaissance et certains modernes comme Le Corbusier avec son « moludor ». Ce nombre d'or (1,618) n'est pas une simple formule qu'il suffit d'appliquer pour faire un chef-d'œuvre ; il est l'outil, mais l'outil sans l'inspiration n'est rien. Le nombre d'or ne devient opératoire qu'utilisé par de véritables artistes. Cette efficacité, peut-on l'obtenir par l'initiation ? Ne peut-on l'obtenir que par elle ? Sans chercher à répondre à de telles questions qui débordent le cadre d'un ouvrage tel que celui-ci, on doit dire que la confrérie fut historiquement la première – et probablement la seule – à se mobiliser dans la réalisation d'une œuvre d'art collective (les hommes du Moyen Âge n'avaient évidemment pas conscience de faire de l'art au sens où nous l'entendons).

Mircea Eliade remarque que les cérémonies – il en va ainsi pour la cérémonie de réception des confréries, par exemple – réactualisent le mythe fondateur. Le compagnonnage chrétien se coule évidemment dans la mythologie biblique. La légende d'Hiram, l'architecte du roi Salomon, le constructeur du Temple de Jérusalem qui lui sert d'emblème, vient de très loin. Le fait de ne pouvoir fixer son origine a poussé certains auteurs (R. Guénon et même H. Corbin) à imaginer une « tradition primordiale » dont les groupements initiatiques auraient, à travers les âges, conservé l'immuable dépôt. Sans accepter leur thèse, qui signale la dimension mythologique du phénomène pour ensuite la figer en dogme, on peut dire que l'origine du compagnonnage constitue un « mystère » qui s'éclaircit dans la pratique

compagnonnique, laquelle le « recrée » (le remet en scène). Le compagnonnage, dans ses heures de gloire, était une institution où l'ouvrier était censé découvrir sa place dans l'univers. On conçoit que dans un tel cadre la question de l'histoire au sens où nous, modernes, nous l'entendons ne se pose pas (l'histoire alors n'est pas une chronologie, mais une épiphanie).

Le secret compagnonnique est un savoir-faire, mais il ne s'acquiert qu'au cours d'une praxis. Il ne faut pas oublier que pour les hommes du Moyen Âge la matière était quelque chose de vivant. Travaillant la pierre, le compagnon travaillait un fragment d'univers pour le faire entrer dans les desseins de la divinité (« l'Art, disaient les alchimistes, est le moyen d'achever la Nature »). Les ouvriers du Moyen Âge – rappelons qu'ils étaient une infime minorité – ne se contentaient pas de contempler la divinité, ils la manifestaient. Et c'est pour cela que le compagnonnage se laissait imprégner de gnose. Celle-ci, en effet, tient compte du phénomène humain en tant que créateur dans l'économie du monde (le démiurge des gnostiques est un artiste et ses fidèles – les ouvriers ici-bas – participent à sa création).

■ De la Renaissance aux Temps modernes

En 1326, sous le pontificat de Jean XXII, le concile d'Avignon réitéra l'interdiction des confréries déjà faite en 1189 au concile de Rouen. On leur reproche leur langage et leurs coutumes particulières. A l'Ascension de 1315, affirment certains auteurs, un grand rassemblement de constructeurs venus de toute l'Europe s'était

fait autour de la cathédrale de Strasbourg ; cette date passe parfois pour être celle de la naissance symbolique de la franc-maçonnerie opérative. 1401 est l'année de la scission du compagnonnage, dite « scission d'Orléans ». S'agit-il d'un événement historique ? ou d'une légende ? Rien ne permet de trancher. On observe, en tout cas, autour de 1401 une agitation ouvrière avec grèves et répression. En 1459, à Ratisbonne, les maîtres tailleurs de pierre unifient les statuts de quatre loges leaders, celles de Strasbourg, de Cologne, de Vienne et de Berne.

François I^{er} est sévère avec le compagnonnage, mais des grèves prouvent que c'est un phénomène bien vivant. En 1571, un édit condamne formellement les confréries. En 1655, une sentence dite « de la Sorbonne » réitère la condamnation. Voici deux courts extraits de cette condamnation, intéressants par les informations qu'ils apportent : « Ce prétendu Devoir de compagnon consiste en trois paroles : honneur à Dieu, conserver le bien du maître et maintenir les compagnons. Mais, tout au contraire, ces compagnons déshonorent grandement Dieu, profanant tous les mystères de notre religion, ruinant les maîtres, vidant leurs boutiques de serviteurs quand quelqu'un de leur cabale se plaint d'avoir reçu bravade et se ruinant eux-mêmes par les défauts aux Devoirs (amendes) qu'ils font payer les uns aux autres pour être employés à boire. Ils ont entre eux une juridiction, élisent des officiers, un prévôt, un lieutenant, un greffier, un sergent, ont des correspondances par les villes et un mot de guet [...], font une ligue offensive contre les apprentis de leur mé-

tier qui ne sont pas de leur cabale, les battent, les maltraitent. » « Ils font jurer sur les Évangiles à ceux qu'ils reçoivent de ne révéler ni à père, ni à mère, femme ni enfants, ni confesseur, ce qu'ils feront ou verront faire ; qu'ils s'assemblent pour les réceptions dans un cabaret tenu par la mère et choisissent deux chambres, dont l'une sert pour leurs abominations et l'autre pour le festin, qu'ils choisissent à l'initié un parrain, une marraine, lui donnent un nouveau nom, le baptisent par dérision et font les autres maudites cérémonies de réceptions particulières à leur métier selon leurs traditions diaboliques. »

L'histoire du compagnonnage tend ensuite à se confondre de plus en plus avec la lutte des classes dont elle devient un aspect. En 1789, à partir du mois d'août, les compagnons participent à l'agitation ouvrière et réclament des augmentations de salaire. En 1791, la loi Le Chapelier interdit les corporations. Au XIX^e siècle, le compagnonnage se mêlera parfois au mouvement ouvrier naissant. (Nous ne pouvons ici que condenser à l'extrême des siècles d'une histoire tumultueuse.)

■ Une force sociale

Le compagnonnage a également une dimension directement sociale. Les diverses obédiences sont à la fois des syndicats professionnels (corporatistes), des sociétés de placement et des organisations qui préfigurent les modernes « bourses du travail ». S'il ne faut pas oublier que le ciment qui unit les membres des cayennes est d'ordre initiatique, il ne s'agit pas pour autant de négliger le fait que le compagnonnage déclenche des

Les compagnons du Devoir de liberté signent avec leur sang leur affiliation. On se contente aujourd'hui de faire une piqure avec une plume.

Le compas est l'« outil du seigneur », mais, ouvert à 90°, il devient une « fausse équerre ». L'ouvrier peut avec lui pratiquer presque toutes les opérations de son métier.

En France

Il y a aujourd'hui trois associations distinctes : l'Association ouvrière des Compagnons du Devoir, 82, rue de l'Hôtel-de-Ville, Paris IV^e ; la Fédération compagnonnique des métiers du bâtiment et autres activités, 161, avenue Jean-Jaurès, Paris XIX^e ; l'Union compagnonnique, 12, rue Pavée, Paris IV^e.

grèves, qu'il est parfois persécuté par les pouvoirs publics, qu'il véhicule une culture hérétique et qu'il constitue une puissance virtuelle dont les foyers recouvrent toute l'Europe. Le compagnonnage se heurtera aussi bien à la féodalité qu'à la bourgeoisie. Toute son histoire est celle du désir de s'affranchir et d'affirmer son autonomie. Signalons, au terme de ce rapide tour d'horizon, que, sous le premier Empire, deux grandes fédérations compagnonniques se partagent la scène : le *Devoir de liberté* (Enfants de Salomon), qui comprend les tailleurs de pierre (dits compagnons étrangers ou loups), les menuisiers du Devoir, ou gavots, et les serruriers du Devoir ; les *Compagnons du Devoir* (Enfants de Maître Jacques et Enfants du père Soubise), qui comprennent les tailleurs de pierre (compagnons passants ou loups-garous), les charpentiers de hautes futaies, les menuisiers (dévorants ou chiens) et les serruriers. Il faut ajouter à cette énumération une longue série d'associations telles que les tanneurs, les imprimeurs, les fondeurs, les cloutiers, etc. On compte trois rites compagnonniques : ceux des Enfants de Salomon, des Enfants de Maître Jacques, des Enfants du père Soubise.

Le compagnonnage est-il devenu une organisation dépassée par les circonstances – à savoir par les structures et les techniques modernes du travail, le syndicalisme de masse et la perte du besoin du sacré ? Ou bien se trouve-t-il simplement en sommeil ? On peut penser avec Luc Benoist que « le nouvel humanisme auquel tout le monde aspire, ce n'est pas la production intensifiée par la guerre des marchés qui

pourra y atteindre, mais un labeur d'artiste, tel qu'on le saisisait à l'origine du compagnonnage ». Mais cela signifie-t-il pour autant que l'esprit compagnonnique renaîtra de ses cendres ? Il est possible de répondre négativement, mais, même dans ce cas, il resterait que le compagnonnage réalisa, en particulier en Europe, la synthèse entre phénomène initiatique et monde du travail. La continuant sur le plan spéculatif, la franc-maçonnerie tentera ultérieurement une synthèse entre démocratie politique et initiation.

Les compagnons passants

Les charpentiers de Soubise et les tailleurs de pierre du Devoir sont les « compagnons passants ». Ils ne font que passer à Jérusalem, mais ils sont aussi les « bons drilles ». On les surnomme encore les « chiens » menuisiers et serruriers. Les Enfants de Salomon sont les « gavots ». Les gavots sont les habitants des montagnes. En Provence, gavot est le surnom des montagnards des Alpes ; leur danse était la gavotte. Cela est à rapprocher de « gavache » emprunté à l'espagnol *gavacho*, terme de mépris surtout appliqué aux montagnards des Pyrénées. Certains textes font découvrir les termes de « chiens » et de « dévorants », de « chiens-loups » dans les systèmes de Soubise et de Jacques – le corps de Maître Hiram, Grand Architecte, aurait été découvert par les chiens ; de ce fait, les adeptes s'identifient à la bête fidèle. Quant à « dévorant », il ne serait que la déformation du « devoirant », c'est-à-dire « membre d'un devoir ».

Corps subtil

Un corps immatériel nous double

Le corps physique s'enveloppe, d'après l'occultisme, dans un corps moins matériel : le corps subtil. Celui-ci nous met en relation avec le cosmos.

L'être humain, selon l'hermétisme, se compose de trois parties : le corps, l'âme et l'esprit. Dans cette tripartition, l'âme joue le rôle d'une « médéité », comme disent les pythagoriciens, c'est-à-dire d'une « commune mesure » qui permet à l'esprit de se trouver en relation avec le corps. En musique, ce serait la note intermédiaire qui fait l'accord.

D'une manière imagée, le gnosticisme pose, de son côté, que l'esprit s'est laissé capturer par le corps, par la « prison de chair ». L'esprit souffre donc parce qu'il a chuté ; mais il garde une chance de se ressaisir – de « remonter auprès du Père ». L'âme est ainsi la cause de la chute comme de la remontée. Si elle n'existait pas, si elle n'avait pas été séduite par la matière, l'esprit, sa source, n'aurait point chuté ; mais, d'autre part, si elle n'existait pas, la matière ne se laisserait pas « séduire » par l'esprit pour se transmuter.

Rien n'est donc plus étranger à l'hermétisme que le mépris du corps que l'on trouve parfois dans la religion. L'initié veut à la fois spiritualiser la matière et corporiser l'esprit, selon le mot d'Artéphilus. Il cherche à acquérir un « corps de lumière » dès ce monde-ci, autrement dit devenir un être où le processus décrit par Artéphilus devient essentiel. Il

s'agit donc d'une immortalité pour cette vie-ci, sans préjuger de l'autre ou de l'existence (ou non) d'un après-la-mort. Immortalité conquise sur toutes les inerties qui nous constituent.

■ S'affiner sans cesse

Le but des sciences occultes est d'affiner le corps du myste, ou de l'opérateur, afin qu'il acquière un « corps subtil » susceptible d'accueillir l'esprit. C'est-à-dire de débarrasser le corps de ses scories pour le sensibiliser à l'analogie microcosme/macrocosome. Ou de l'éveiller à la lumière qui gît en lui. (Cette lumière, précisons-le, recentre le myste, le fait coïncider avec sa source, et parfois est censée lui conférer des pouvoirs magiques.)

Chakra (ou shakra)

Chakra est un mot sanscrit qui signifie « roue ». Dans la physiologie mystique du yoga, les chakras sont des centres (des nœuds) de forces (psychiques) qui sont réparties le long de la colonne vertébrale et en des lieux remarquables (la tête, la poitrine, le sexe, etc.). Ils assurent la communication entre l'individu et le cosmos. L'iconographie les représente souvent sous forme de fleurs tournoyantes. Ce sont les points remarquables du corps subtil.

De saint Paul :

« S'il y a un corps psychique, il y a aussi un corps spirituel. C'est ainsi qu'il est écrit : le premier homme Adam a été fait âme vivante, le dernier Adam est un esprit qui donne la vie... Le premier homme, issu du sol terrestre, le second comme lui, vient du ciel » (*Épître aux Corinthiens*, I, 15.45).

Référence

Naudon (P.), *La Franc-maçonnerie, Que sais-je ?* P.U.F.

Divination

Du marc de café aux tarots

Les méthodes de divination sont nombreuses : seul le support change.

De Paracelse :

« Il y a bien des sortes de divination, non seulement de la main de l'homme, qui permet de découvrir ses inclinations et son destin, de préciser ce qui lui arrivera de bon ou de mauvais [...] mais il existe d'autres formes, celles des herbes, des feuilles, du bois, des pierres, des esprits, ou encore la chiromancie des paysages, de leurs routes et de leurs rivières. »

Eliphas Lévi écrit que « la divination, dans son sens le plus large et suivant la signification grammaticale du mot, est l'exercice du pouvoir divin et la réalisation de la science divine. C'est le sacerdoce du mage ». Cela implique la nécessité de la religiosité, mais à d'autres fins que celles de la religion. L'orant sert la « force divine » ; le mage s'en sert.

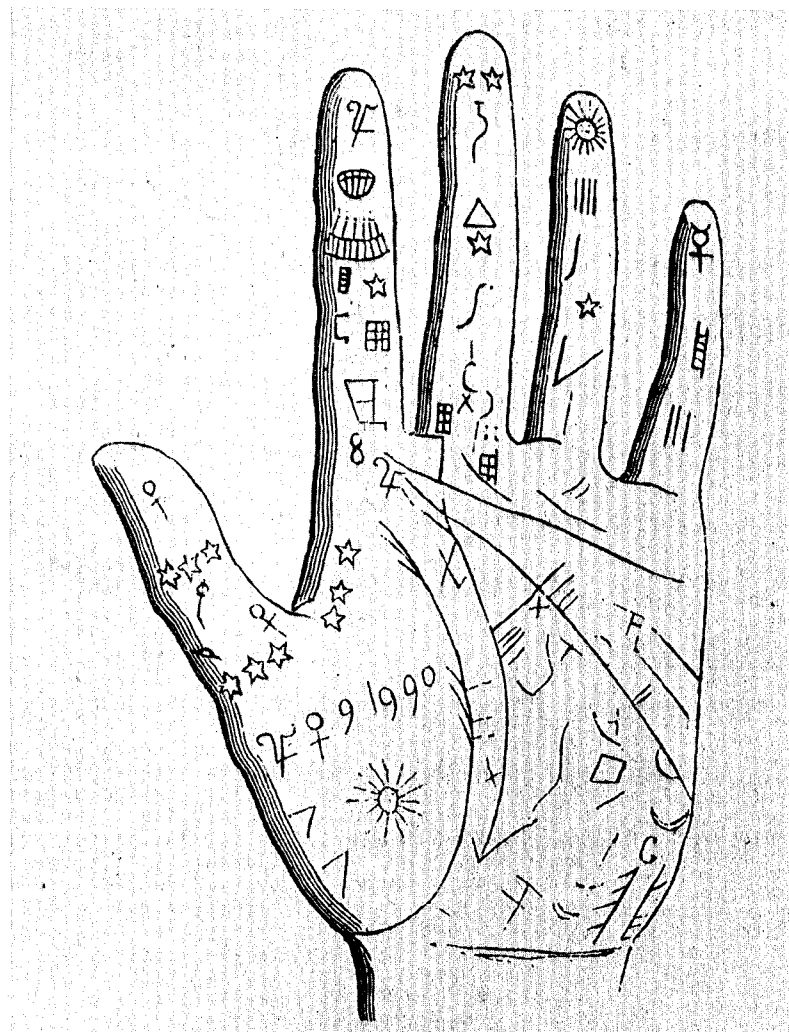
Connaissance de type paranormal ou ésotérique, la divination désigne d'une part, la connaissance, de l'avenir (précognition), du passé (rétrocognition), du distant (téléthésie) et, d'autre part, du caché (cryptesthésie), de l'occulte (dévoilement). La divination opère soit à travers un médiateur (par l'astrologie, l'haruspicie, c'est-à-dire la « lecture » des entrailles d'un animal sacrifié, les cartes ou tout autre support : c'est la mantique), soit directement (par intuition, vision, pressentiment : c'est alors la voyance). « Il y a deux espèces de divination : l'une est due à l'art, et l'autre à la nature » (Cicéron, *De la divination*, I, 6).

■ Arts divinatoires

Outre l'astrologie, les arts divinatoires comprennent en particulier : la *géomancie*, prédiction par l'observation des figures que forme la terre ou la poussière jetée au hasard sur une surface plane (v. de *Cat-tan*) ; la *physiognomonie*, connaissance du caractère d'une personne d'après la phy-

sionomie (v. *Della Porta et Lavater*) ; la *chiromancie*, connaissance du caractère ou de la destinée d'une personne par l'inspection des lignes de la main (v. *Desbarrolles*) ; la *métascopie*, divination par l'inspection des lignes du front ; l'*oniromancie*, divination par les songes ; la *captromancie*, divination par les miroirs ; la *cartomancie*, divination par les cartes à jouer (v. *Etteila*) ; la *rhabdomancie*, art de déceler les sources, trésors, mines, au moyen d'une baguette qui doit tourner au moment de la découverte ; la *nécromancie*, science qui prétend évoquer les morts pour obtenir d'eux des révélations sur l'avenir.

Relevons incidemment que l'*oniromancie*, pour sa part, a trouvé son expression scientifique dans la psychanalyse, lorsque Freud publia *La Science des rêves*. Les précurseurs furent nombreux. Citons en particulier Synésius, Grec né à Cyrène vers 370 et qui fut le disciple de la femme philosophe Hypatie, célèbre en son temps. Dans son traité *Des songes*, Synésius écrit : « Le sommeil s'offre à tous ; c'est un oracle toujours prêt, un conseiller infailible et silencieux ; dans ces mystères d'un nouveau genre chacun est à la fois le prêtre et l'initié. » Citons encore Célestin de Mirbel, magistrat de Louis XIV, qui écrivit *Le Palais du sommeil* et qui, davantage porté vers la pronostication, est moins « rationnel » que son prédécesseur.



Étude de la main gauche de Napoléon I^{er} dans le traité complet de chiromancie, attribué à Marie-Anne Lenormand, vol II, Paris, 1845 : « Voici l'explication complète dans ses moindres détails : J'examine curieusement cette main. Elle aurait pu se reposer avec orgueil sur la période glorieuse de son règne. » La main est en chacune de ses parties en relation avec l'univers. (Bibl. nat., Paris.)

Références

Caslant, *Traité élémentaire de géomancie*, Adyar.
Lévi (E.), *Dogme et rituel de haute magie*.

Éléments (les quatre)

Les briques élémentaires de l'univers

Les quatre éléments de la philosophie antique ne sont ni matière ni principe, mais tiennent des deux à la fois.

Traditionnellement, en alchimie comme dans la physique d'Aristote, l'univers est fait de quatre éléments : le feu, l'eau, l'air et la terre. Il n'est pas indifférent que le 4 (v. *Nombres*) symbolise l'enracinement : les quatre points cardinaux qui fixent la scène du monde, les quatre saisons, les quatre Évangiles, etc. Il ne pouvait donc y avoir, d'après ces antiques conceptions, que quatre éléments constitutifs de l'univers. Ces quatre composantes pourtant sont des modalités d'une unicité que Heidegger, après les présocratiques, appelle l'Être.

Le T'ai Ki

Selon le tao des Chinois, le monde est gouverné par une énergie cosmique composée de deux polarités : le *yin*, féminin négatif, et le *yang*, masculin positif. Marcel Granet explique le célèbre diagramme du *T'ai Ki* en écrivant : « Le Double (*yin*) et l'Individu (*yang*), le Carré (Symétrique) et le Rond (Centré) se produisent l'un l'autre, ou plutôt alternent rythmiquement. L'idéal géométrique serait une assimilation (succédant à une opposition) du Droit et du Courbe, du Diamètre et du Demi-Cercle, de 2 et de 3, c'est-à-dire l'interdiction de prêter une valeur à 1. »

■ La quadrature du cercle

Les quatre éléments sont, dans l'hermétisme, des catégories opératoires (v. *Initiation*). Il ne suffit pas de les identifier à leurs avatars mondains : le feu de l'alchimie ne désigne pas le feu, il symbolise la passion (celle de l'être humain comme celle du Dieu, et c'est à leur jonction que le feu flambe). Les quatre éléments sont donc à la fois des qualités du monde et des projections psychologiques. Symbolisent-elles les modalités types de l'insertion existentielle ? Il le semble : les alchimistes ne cherchaient qu'à restituer aux éléments leur pureté au sens chimique du terme (et non moral).

Les alchimistes évoquent parfois la quadrature du cercle, comme un symbole important de l'œuvre alchimique ; mais ils éprouvent une grande diffi-

culté à en parler. Le fait n'est pas extraordinaire : toute opération alchimique est d'abord une opération existentielle. Mais l'existentiel est-il donc indicible ? Ne relève-t-il pas d'une mathématique particulière, ésotérique ? On a une réponse dans le *T'ai Ki* chinois qui, faisant alterner le carré (la terre) et le circulaire (le ciel), les fait se produire l'un l'autre.

■ Le « T'ai Ki »

Le diagramme du *T'ai Ki* rend compte de cet idéal géométrique. Il montre l'union du *yin* et du *yang* au moment où ils produisent les dix mille êtres (c'est-à-dire les manifestations de l'univers). Le *yin* (en sombre) et le *yang* (en clair) l'inscrivent dans un cercle dont chacun occupe la moitié, la ligne qui les sépare étant faite de deux demi-circonférences égales, chacune à la moitié du diamètre du grand cercle. Cette ligne vaut donc la demi-circonférence. Et, en conséquence, le contour du *yin* comme celui du *yang* valent le contour qui les enferme tous deux.

Si l'on remplaçait la ligne de séparation par une ligne faite de quatre demi-circonférences de diamètre deux fois plus petit, elle continuerait à valoir la demi-circonférence. Il en sera toujours ainsi et, si l'on poursuivait l'opération, la ligne sinuée tendrait à s'identifier au diamètre. Autrement dit, et l'idéal géométrique est atteint de la sorte, 3 tend à se confondre avec 2.

Enseignement

L'enseignement occulte est une transmission

Quel genre de transmission ? C'est là peut-être que réside le véritable « secret » de l'hermétisme.

Comment et où se dispense l'enseignement ésotérique ? Cela pose problème en effet parce que, d'une part, l'hermétisme se centre autour d'un secret et que, d'autre part, cet enseignement engage l'être entier puisqu'il vise à tuer le « vieil homme » (c'est-à-dire : initier le disciple à l'invisible, le délivrer de ses obscurités intimes pour rendre vif son corps subtil).

■ Enseignement collectif

C'est la gnose ou l'initiation proprement dite (v. *Initiation*). Qu'il s'agisse d'une communauté de croyants dans le premier cas, ou d'une loge par exemple dans le second, l'enseignement se dispense en fonction d'un égrégore (voir p.23). L'enseignement initiatique se distingue, cependant, de l'autre en ce qu'il cherche à individuer l'initié, alors que la gnose tente de le rendre solidaire. Les compagnons savaient qu'ils appartenaient à un groupe social singulier, tandis que les gnostiques formaient un « parti » espérant, à la suite d'une apocalypse, devenir l'humanité entière. Cela ne signifie évidemment pas que les compagnons ne se préoccupaient pas de solidarité.

■ De maître à disciple

C'est le cas typique des arts martiaux. Remarquons toutefois que, même dans les deux cas précédents (initiation et gnose), des initiés accomplis

(le maître chez les maçons, ou le parfait chez les cathares) sont censés transmettre le savoir aux néophytes.

■ Enseignement individuel

C'est ainsi qu'il en va de nos jours, en alchimie. La différence entre franc-maçonnerie et alchimie n'est-elle pas, de ce point de vue, que le savoir maçonnique est transmis à travers une ritualisation (temple, symbole, etc.) tandis que l'alchimiste se trouve seul face à ses cornues et son athanor ? On dira que l'alchimiste, comme le mage, reconstitue discrètement un rituel. Cela est vrai, il n'empêche que ce rituel s'abolit à la fin pour devenir une technique.

L'enseignement ésotérique est une « transmission » – non pas d'un « dépôt » figé que l'on se passe de génération en génération, mais, comme le dit l'écrivain Peter Handke, « d'un héritage sans directions ». Il s'agit donc en fait d'un événement à la fois mystérieux et banal. Mystérieux parce que ne se résumant pas à une technique (celle-ci est nécessaire, mais elle reste un support). Banal parce que se produisant tous les jours dans tous les domaines de la vie culturelle (éducation, enseignement professionnel, etc.). En définitive, l'enseignement ésotérique ne pose un problème si aigu que parce qu'il symbolise le mystère de toute transmission du savoir.

Expérience vécue

« On n'allait pas aux mystères pour apprendre, mais pour ressentir une impression profonde grâce à une expérience vécue » (Synésius, *Dion.*, 48).

Vivante racine

« Il n'y a d'autre mystère pour arriver à la sainte initiation que de nous enfoncer de plus en plus dans les profondeurs de notre être et de ne pas lâcher prise, que nous ne soyons parvenus à en sortir la vivante et vivifiante racine. Parce que, alors, tous les fruits que nous devons porter, selon notre espèce, se produisent naturellement en nous et hors de nous, comme nous voyons que cela arrive à nos arbres terrestres, parce qu'ils sont adhérents à leur racine particulière, et qu'ils ne cessent d'en pomper le suc » (Claude de Saint-Martin).

Ésotérisme

Questions de vocabulaire

Il faut bien s'en tenir au dictionnaire!

Langage clos

« Dans les sociétés africaines traditionnelles, cette philosophie se présente sous deux formes nettement différentes : savoir exprimé mais ésotérique, et thèmes implicites sous-jacents. Dans le premier cas, dont l'illustration la plus parfaite est la cosmologie des Dogon, qui fut révélée à Marcel Griaule par un vieil initié (*Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotemmeli*, 1948), ces traditions ésotériques s'expriment, comme tous les textes sacrés, en un langage imagé et clos qui nécessite une exégèse explicative » (J. Maquet, *Dictionnaire des civilisations africaines*, éd. Hazan, 1968).

Références

Hadith du sixième imam, traduction de H. Corbin, dans *Histoire de la philosophie islamique*, Gallimard, 1964.
Abellio (R.), *La Fin de l'ésotérisme*, Flammarion, 1973.
Guénon (R.), *Initiation et réalisation spirituelle*, Ed. traditionnelles.
Marqués-Rivière (J.), *Histoire des doctrines ésotériques*, Payot.

Ésotérique : « se dit de l'enseignement qui, dans certaines écoles de la Grèce antique et à l'usage de disciples particulièrement qualifiés, complétait et approfondissait la doctrine. Se dit de toute doctrine ou connaissance qui se transmet par tradition orale à des adeptes qualifiés » (Le Robert).

L'ésotérique, c'est d'abord, pour la philosophie universitaire, le disciple initié de Pythagore. « Ceux-ci, s'ils avaient été jugés dignes de participer aux enseignements grâce à leur mode de vie et à leur civilité, après un silence de cinq ans, devenaient désormais (des) ésotériques, et étaient auditeurs de Pythagore, avec robe de lin et avantage de le voir » (Jamblique, *Vie de Pythagore*, 17).

L'ésotérique, c'est aussi le sens occulte d'une œuvre. « Notre cause est la vérité de la vérité. C'est l'exotérique, et c'est l'ésotérique de l'exotérique ; et c'est l'ésotérique de l'ésotérique. C'est le secret du secret ; c'est le secret de ce qui reste voilé, un secret qui reste enveloppé dans le secret » (*Hadith du sixième imam* [shi'ite]). L'ésotérique, c'est enfin le contenu caché d'une doctrine, d'un enseignement, d'une chose, etc.

■ Ésotérisme

« Doctrine suivant laquelle des connaissances ne peuvent ou ne doivent pas être vulgarisées, mais communiquées seulement à quelques disciples. »

L'hypothèse centrale de la plupart des occultistes est que l'ésotérisme constitue une totalité de connaissances. « L'ésotérisme traditionnel est à la fois une doctrine et une praxis. Il implique pour l'ensemble de l'être, corps, âme et esprit, un mode fondamentalement différent d'existence » (R. Abellio). Le Robert rapproche l'ésotérisme de la magie, de l'hermétisme et de l'occultisme.

Le pseudo-ésotérisme est une parodie, voire un charlatanisme. « Ce pseudo-ésotérisme, dont nous avons peut-être déjà quelques échantillons dans les fantaisies et les "amusettes" dont nous avons parlé (occultisme, théosophisme...) est probablement encore assez loin d'être entièrement "au point" René Guénon. Le guénonien F. Schuon définit de son côté un "pré-ésotérisme" : « Il convient de distinguer entre l'ésotérisme proprement dit et ce que nous pourrions appeler un "pré-ésotérisme" : celui-ci n'est qu'un exotérisme ascétique, excessif, subtil, intériorisé, donc poussé à l'extrême limite de l'exorbitant et du raffiné, tandis que celui-là débute par des concepts supérieurs qui le dispensent, précisément, des extravagances morales et sociales » (*Revue philosophique*, n°1032, 1974).

Qu'est-ce qui distingue l'ésotérisme de ses contrefaçons ? Existe-t-il un critère objectif ? Il n'y a pas de réponse absolue. L'ésotérisme est plus un art qu'une science.

Franc-maçonnerie

Un rôle historique en France

La franc-maçonnerie présente un triple aspect : initiatique, historique et psychosociologique.

Bien qu'une imposante bibliographie lui ait été consacrée – 60 000 ouvrages ont été recensés à ce jour –, la franc-maçonnerie demeure mal connue, surtout dans les pays latins. La maçonnerie moderne, celle qui nous est accessible, est née le 24 juin 1717, le jour de la Saint-Jean d'été, lors de la création de la « Grande Loge de Londres ». Après avoir unifié quatre ateliers de maçons opératifs, cette Grande Loge codifia quatre anciennes chartes et mettra au point des textes connus sous le nom de *Constitutions d'Anderson*, qui, de nos jours encore, restent les documents fondamentaux.

■ Une préhistoire peu connue

Mais où fixer l'origine réelle ? Jusqu'où faut-il remonter ? Anderson, le rédacteur des *Constitutions*, répond en se situant sur un double registre : le registre symbolique et le registre historique. Ne dit-il pas, à la fois, que l'institution remonte à Adam et que les premières franchises ont été données aux maçons par le roi anglo-saxon Athelstam (895-940) ? N'est-ce pas faire allusion, dans un même mouvement, à une chronologie tout à fait repérable et à un temps extra-historique (Adam symbolisant « la nuit des temps ») ? Cette double référence constitue, nous le verrons, l'originalité essentielle du projet maçonnique. Celui-ci se déve-

loppera en effet sous le signe d'une ambivalence, et plus précisément d'un va-et-vient entre une réalité « visible » (concrète) et une réalité « invisible » (mythologique).

Tout le monde, ou presque, s'accorde à rattacher, par filiation directe, la franc-maçonnerie moderne, dite *spéculative*, à la franc-maçonnerie ancienne, dite *opérative*. Cette maçonnerie opérative, d'où vient-elle ? Ici encore, voire davantage, les légendes, c'est-à-dire un symbolisme baroque et un peu délirant, se mêlent à des souvenirs historiques. Un certain Moreau n'écrit-il pas en 1837 que « Dieu est le premier franc-maçon » et que « notre société existait avant la création de ce globe terrestre » ? Cependant, la fable capitale est l'histoire d'Hiram, l'architecte que le roi Salomon fit venir de Tyr pour bâtir le Temple de Jérusalem et dont parle l'Ancien Testament (premier livre des Rois et livres des Chroniques). Cette histoire – ce mythe – est tellement importante que la franc-maçonnerie moderne s'en saisit pour en faire son mystère central et que la cérémonie qui confère le grade de maître en est une mise en scène. Hiram, à qui Salomon avait donné l'intendance des travaux de ce temple – rapporte la légende qui extrapole à partir de la Bible –, commandait un si grand nombre d'ouvriers qu'il ne pouvait les connaître tous. Il convint avec chacun d'eux de mots, de signes et

Le centre d'union

« Un maçon est obligé, par son titre, d'obéir à la loi morale, et, s'il comprend bien l'Art, il ne sera jamais un athée stupide, ni un libertin irréligieux. Bien que dans les temps anciens les maçons étaient tenus dans chaque pays de pratiquer la religion de ce pays, quelle qu'elle fût, il est maintenant considéré plus à propos de seulement les astreindre à cette religion sur laquelle tous les hommes sont d'accord, laissant à chacun ses propres opinions, c'est-à-dire d'être hommes de bien et loyaux, ou hommes d'honneur et de probité, quelles que soient les dénominations ou confessions qui aident à les distinguer ; de la sorte, la maçonnerie devient le centre d'union et le moyen de nouer une amitié sincère entre des hommes qui n'auraient pu que rester perpétuellement étrangers l'un à l'autre. » *Constitutions d'Anderson*.

d'attouchements différents pour les distinguer. C'est encore à une telle hiérarchie – chaque grade a ses signes – que se réfère la maçonnerie moderne... Trois compagnons, poursuit la légende, voulurent avoir le mot de maître. Hiram s'y refusant, ils l'assassinèrent. Le futur maître maçon, au cours de la cérémonie d'élévation, s'identifie successivement aux trois compagnons qui symbolisent ses obscurités intimes et à Hiram, sa lumière. Il meurt au monde, tué par ses aliénations pour renaître à sa liberté.

Le choix d'un symbole n'est jamais innocent. Que tente de signifier celui d'Hiram ? Pourquoi les francs-maçons ont-ils choisi la légende d'Hiram au lieu de celle d'Osiris, par exemple, qui a la même structure ? René Guénon apporte un début de réponse lorsqu'il remarque qu'Hiram est un constructeur et que le Temple de Jérusalem symbolise la volonté de se sédentariser pour le peuple juif. Il s'agit nettement d'une initiation de bâtisseur. Les compagnons s'y sont référés concrètement (de manière opérative) et les francs-maçons intellectuellement (de manière spéculative). Le plus curieux est que le passage de l'opératif au spéculatif ait correspondu à une centralisation des foyers initiatiques. La Grande Loge de Londres a unifié des poussières de loges jusque-là autonomes et a ainsi permis l'adaptation du phénomène initiatique aux temps nouveaux d'où allaient surgir les nations modernes.

La préhistoire de la franc-maçonnerie se confond avec l'histoire des groupements professionnels, des *collegia* romains, des confréries et des corporations. Les métiers s'or-

ganisent au XIII^e siècle. Les plus anciens textes où il est question de « francs-maçons » se trouvent en Angleterre. En 1376, les *freemasons* sont mentionnés et, en 1396, l'archevêque de Canterbury oppose les *fremaceons* à des *lathomos vacatos ligiers*, du mot *ligieus*, c'est-à-dire liges, vassaux. Rappelons, à ce propos, qu'au Moyen Âge le mot « franc » désigne tout individu : franc-bourgeois, franc-homme, franc-gontier, qui échappait aux servitudes et aux droits seigneuriaux.

La franc-maçonnerie de métier ne fut jamais exclusivement opérative. Aux très concrètes préoccupations d'ordre professionnel – de transmission d'un savoir technique et de défense de type syndical – se mêlaient des préoccupations religieuses et initiatiques. A cela s'ajoutaient le secours aux membres en détresse, la charité et l'obligation de veiller aux bonnes mœurs des initiés. Ce caractère non exclusivement opératif s'accroît d'ailleurs par l'admission de membres « acceptés », c'est-à-dire d'étrangers à la profession. Les loges devinrent parfois un lieu d'échange entre gens de métier, d'une part, et hommes de culture, d'autre part. La disparition des chantiers où l'on construisait des cathédrales et la Renaissance allaient amorcer le déclin des confréries et laisser presque vide une structure dont les spéculatifs allaient s'emparer...

■ Angleterre, France, Europe

Sitôt créée, la franc-maçonnerie moderne va se trouver écartelée entre diverses tendances qui vont susciter schismes, réunifications et conflits. Une première querelle des Anciens et

des Modernes éclate en 1753. Les Anciens rappellent le principe initial « du maçon libre dans la loge libre », qui semble aller à l'encontre de la centralisation en cours, mais reprochent surtout aux Modernes d'avoir laïcisé le rituel. Sous une autre forme, cette querelle se poursuivra jusqu'à aujourd'hui entre les différentes obédiences, voire à l'intérieur des obédiences ou parfois des loges mêmes, mais nous ne pourrions évidemment pas la suivre dans ses moindres recoins. Notons, pour en finir avec l'évocation des débuts, que la querelle des Anciens et des Modernes s'acheva, en Angleterre du moins, avec la fusion des deux groupes sous le nom de « Grande Loge unie des anciens francs-maçons d'Angleterre ». La Grande Loge d'Angleterre, dont les dignitaires sont des membres de la famille royale, prétend de nos jours encore être la seule à détenir la « régularité » maçonnique et à avoir pouvoir pour attribuer des « patentes » aux différentes loges dans le monde...

En France, la maçonnerie moderne est introduite dès 1649 sous la forme d'une maçonnerie d'origine écossaise qui a précédé la fusion opérée sous l'égide de la Grande Loge de Londres. Cette maçonnerie a passé la Manche lorsque Henriette de France, la veuve de Charles I^{er} d'Angleterre, s'est réfugiée au château de Saint-Germain. En 1721, c'est au tour de la maçonnerie spécifiquement anglaise d'entrer en France. Il semble que la première loge ait été créée à Dunkerque. On est sûr de la naissance en 1729 de diverses loges, dont la « Saint Thomas au louis d'argent » qui se réunissait chez le fameux traiteur pa-

risien Landelle, rue de Buci, et qui reçoit sa patente de Londres, ou de la « Parfaite Union » de Valenciennes, par exemple. Il y aura en France, en 1753, deux cents loges, dont vingt-deux à Paris.

En 1735, les loges « anglaises » avaient voulu rester sous l'égide de Londres tout en tentant de se regrouper au plan national. Londres refuse, notamment en raison des bonnes relations qu'elles entretenaient avec les loges écossaises. Devant ce refus, la maçonnerie française passe outre et crée une obédience spécifiquement française, la Grande Loge provinciale, dont le grand maître est le duc d'Antin. Lorsque celui-ci mourra, il sera remplacé par le comte de Clermont, un prince de sang. Mais Clermont se fait suppléer par le banquier Baur, lequel est accusé d'organiser le trafic des hauts grades. Un malaise s'ensuit. En 1767, la police interdit toute réunion maçonnique à la suite de violentes disputes. L'ordre ne sera « réveillé » que cinq ans plus tard. Il s'appellera « Grand Orient de France » et aura le duc d'Orléans, le futur Philippe Égalité, pour grand maître. Notons qu'un certain nombre de frères – minoritaires – se regroupent alors dans une organisation rivale, la « Grande Loge de France »...

Le développement rapide de la franc-maçonnerie ne manque pas d'attirer l'attention sur elle. Le cardinal Fleury, Premier ministre de Louis XV, s'en émeut ; une société secrète a toujours mauvaise réputation, surtout lorsqu'elle a des attaches avec l'étranger. La police la surveille mais elle n'ose sévir : de trop hauts personnages sont francs-maçons. Le fait maçonnique finira par en-

Définition

« Ordre qui se veut tantôt organisation initiatique, tantôt institution éminemment philanthropique, philosophique et progressive (ainsi se définit le Grand Orient de France). Invariant de la franc-maçonnerie : la légende du Temple de Jérusalem (I. Rois, V.X), la symbolique des outils de la construction (équerre et compas surtout), le rituel des trois degrés (apprentissage, compagnon, maître, au moins dès 1711), le secret, les signes » (P. Riffard, *Dictionnaire de l'ésotérisme*, Payot, 1983).

Le système maçonnique

« [Les francs-maçons] distinguons ainsi : maçonnerie bleue (celle des trois premiers degrés : apprenti, compagnon, maître); maçonnerie rouge, maçonnerie noire (grades 19 à 30 du Rite Écossais Ancien et Accepté); maçonnerie blanche (grade 31, 32, 33); maçonnerie templière, maçonnerie roscrucienne, maçonnerie hermétique, maçonnerie égyptienne... » (P. Riffard, *Dictionnaire de l'ésotérisme*, Payot, 1983).

trer dans les mœurs. On ne sera donc pas étonné d'apprendre l'existence, en 1745, d'un atelier qui, sous le titre de « Loge de la chambre du roi », est composé d'officiers attachés à la personne de Louis XV et qui compte l'aumônier de celui-ci parmi ses membres. A la veille de la Révolution, la franc-maçonnerie occupe une place très en vue en France : La Fayette, Brissot, Condorcet, Talleyrand, Voltaire à la fin de sa vie et bien d'autres illustres personnages y adhèrent (de même en Amérique, Washington, Franklin et tous les « pères de l'Indépendance » seront initiés, comme le seront ultérieurement Mozart, Goethe, Lessing ou Nerval). Philippe Égalité décrit bien le sens d'un certain engagement maçonnique lorsqu'il déclare en 1793 : « Dans un temps où personne ne prévoyait une révolution, je m'étais attaché à la franc-maçonnerie qui offrait une sorte d'image de l'égalité, comme je m'étais attaché au Parlement qui offrait une sorte d'image de la liberté. J'ai depuis quitté le fantôme pour la réalité. » Relevons que Philippe Égalité sera décapité quelque temps après cette déclaration et que la Terreur mettra fin pour un temps aux activités maçonniques...

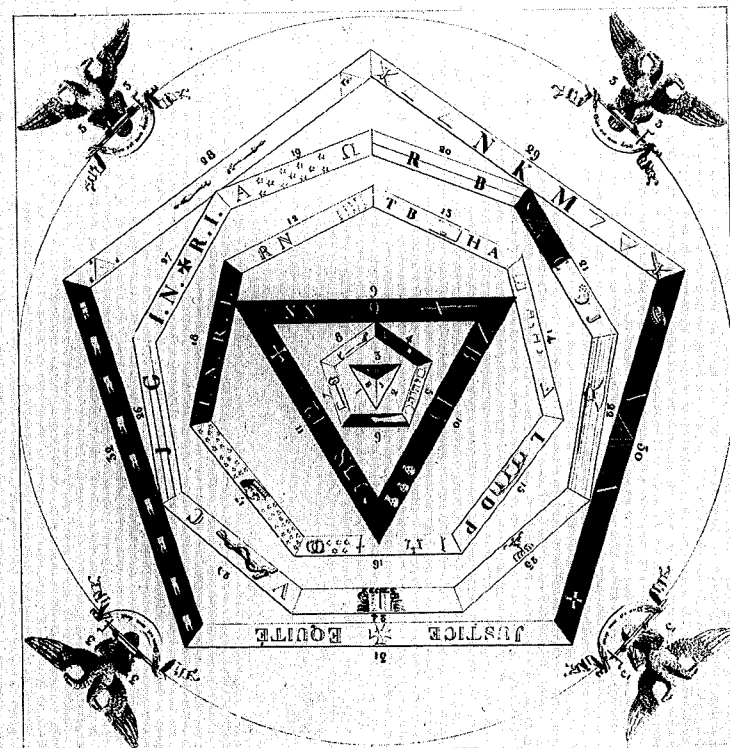
■ Franc-maçonnerie et révolution

La franc-maçonnerie s'est-elle trouvée à l'origine de la Révolution ? C'est ce qu'ont voulu accréditer un certain nombre d'auteurs, dont le fameux abbé Barruel (voir ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, paru en 1797 à Londres). Cette thèse allait connaître un succès certain chez les ennemis de la République qui ne comprirent ja-

mais que la Révolution française, loin de résulter d'un complot, fut vraiment une vague de fond. Qu'avec les Encyclopédistes la maçonnerie ait, en revanche, frayé la voie à l'événement en créant des « clubs » dont la seule existence s'inscrivait en faux contre les mœurs de l'Ancien Régime, cela ne fait aucun doute. Ce qui se passait dans les loges préfigurait l'esprit de la démocratie, comme le dit si bien Philippe Égalité. La franc-maçonnerie fut, sous l'Ancien Régime déclinant, l'un des rares lieux où la parole se libérait et se partageait entre tous, quel que fût son rang. Est-ce pour rien que ce mot d'ordre de la République de 1848, la trinitaire Liberté-Égalité-Fraternité, est encore, dans la majorité des loges, un cri que poussent les frères pour « clore leurs travaux » (c'est-à-dire pour finir la réunion) ? Joseph de Maistre écrit que « la franc-maçonnerie, qui date de plusieurs siècles, n'a certainement dans son principe rien de commun avec la Terreur, mais son projet global coïncide avec le projet démocratique ». Cela apparaît en toute clarté en France, pays où, Marx le remarquait déjà, les luttes politiques prennent leur forme la plus nette, la plus pure.

La maçonnerie, cependant, ne se réduit pas au projet démocratique – au politique, au sens courant du terme – ; elle n'oublie pas la réalité invisible – mythologique. L'initiation maçonnique cherche à faire coïncider, en ses postulants, liberté et spiritualité. Est-ce une démarche utopique ? La « parole perdue » après laquelle courent les maçons, cette parole qui ouvre une porte cachée du temple, est-elle une chimère poétique ? Ou bien s'agit-il

Système général des 33 degrés de l'Écosserie.



d'un secret initiatique, psychologique et social ? Nous ne saurions, dans le cadre de cet article, trancher dans le vif, mais nous apporterons plus bas des informations sur cette question en indiquant comment les différentes obédiences se déterminent par rapport à elle...

Reprenons une dernière fois le cours de l'histoire. Dès la fin de la Terreur, des frères essaient de réveiller la franc-maçonnerie. Le 22 juin 1799, après des pourparlers assez laborieux, l'ordre est reconstitué, « un et indivisible », sous le titre de Grand Orient et

Grande Loge : il s'agit donc de loges qui résultent d'une fusion entre les anciens Grand Orient et Grande Loge. Des loges écossaises, cependant, constituent de leur côté la « Grande Loge générale écossaise du rite ancien et accepté ». En 1806, Cambacérès, archichancelier de l'Empire, est grand maître de la Grande Loge, en même temps que grand maître adjoint du Grand Orient de France. Le grand maître de cette dernière obédience est alors Joseph Bonaparte, le frère de l'Empereur. La maçonnerie se trouve sous la coupe du gouvernement. Il

Représentation symbolique des trente-trois grades de la franc-maçonnerie de Rite Écossais. (Bibl. nat., Paris.)

Égalité

« Dans un temps où personne ne prévoyait une révolution, je m'étais attaché à la franc-maçonnerie qui offrait une sorte d'image de l'égalité, comme je m'étais attaché au Parlement qui offrait une sorte d'image de la liberté. J'ai depuis quitté le fantôme pour la réalité... Comme je ne connais pas la manière dont le Grand Orient se compose et aucune assemblée secrète dans une République, surtout au commencement de son établissement, je ne veux plus me mêler de rien du Grand Orient, ni des assemblées de francs-maçons » (duc d'Orléans, lettre au *Journal de Paris*, 22 février 1793).

Origine

Selon l'acception la plus courante, le franc-maçon est le constructeur, responsable du gros œuvre, et il ne dépend ni du lien féodal, ni du lien corporatiste, ni de celui de l'Eglise. D'après une autre explication, freemason s'oppose à roughmason de la même manière qu'ouvrier s'oppose à manœuvre. Mais il ne s'agit là que d'hypothèses.

en sera de même sous le second Empire, où Napoléon III décrite que les grands maîtres devront être nommés par lui...

En 1877, le convent du Grand Orient – c'est-à-dire son assemblée législative – décide de supprimer l'obligation pour les loges de « travailler à la gloire du Grand Architecte de l'univers ». L'événement est d'une extrême importance : la principale obédience se défait de toute obligation spiritualiste (« traditionaliste ») et se pourvoit d'une constitution plus démocratique. La majorité des maçons manifeste ainsi une fibre franchement républicaine et le Grand Orient prendra une part prépondérante dans la bataille de la laïcité. Cela ne va pas sans remous : quelques loges se séparent du Grand Orient pour créer la « Grande Loge symbolique écossaise », qui fusionnera avec la Grande Loge. De même, en 1913, est fondée la « Grande Loge nationale française », qui sera reconnue par les Britanniques. En 1940, la maçonnerie est interdite par le maréchal Pétain. Mais la Libération lui permet de renaître.

■ Les obédiences en France

Sans entrer dans les détails d'une tumultueuse histoire où l'on finit par se perdre, nous relèverons que la maçonnerie, en France, se partage entre trois grandes obédiences, d'une part ; le « Droit humain » et une poussière de loges sauvages, d'autre part. Les principales obédiences sont :

– la Grande Loge nationale française (minoritaire), reconnue par la Grande Loge de Londres, et qui prétend être la seule à détenir la « régularité maçonnique ». La référence au Grand Architecte est évidem-

ment obligatoire (on demande même dans certains ateliers aux postulants de fournir un certificat de baptême). La Grande Loge nationale française n'est peut-être pas franchement religieuse, mais ses symboles font allusion à Dieu au terme de la quête. Elle prétend ne pas « faire de politique », mais, dans leur majorité, ses membres se situent à droite ;

– la Grande Loge de France, qui se situe entre la précédente et le Grand Orient tant du point de vue de l'importance numérique que de celui de la philosophie. La référence au Grand Architecte de l'univers est obligatoire, mais elle ne se veut pas dogmatique. Il s'agit d'un symbole dont les interprétations restent multiples. La Grande Loge insiste sur la notion de tolérance. Il est interdit dans les loges d'étaler ses opinions politiques ou religieuses. La sensibilité politique de ses membres y est en majorité celle du centre ;

– le Grand Orient de France, qui est l'obédience française la plus importante par le nombre d'adhérents et par le prestige qu'elle revêt. Elle se situe délibérément à gauche. Le Grand Orient fait de la laïcité – terme à ne pas prendre dans son acception politicienne – un des thèmes majeurs de son mode d'enracinement dans le monde profane. Il se veut antiraciste et ouvert à tous les problèmes du siècle, tels que le sous-développement, mais il insiste également sur la dimension « humaniste » du projet maçonnique.

Ce partage du fait maçonnique entre les trois grandes obédiences est révélateur du projet, de ses limites et de son sens. L'initiation doit-elle plutôt se fixer sur la dimension

humaniste ? ou plutôt sur la dimension spiritualiste ? Chaque obédience apporte sa réponse. Mais alors la synthèse spiritualité/humanisme est-elle impossible ? La maçonnerie, en tant que phénomène pris dans son ensemble, est à la recherche, dans les conditions du monde moderne, de ce difficile équilibre entre le temps de la méditation (du symbolisme) et celui de l'action (du politique). Les loges sont évidemment des foyers de réflexion où les initiés se ressaisissent ; et l'action hors du temple est affaire de convenance personnelle. Cependant, on passerait à côté de la spécificité maçonnique si l'on négligeait l'influence psychoculturelle que la maçonnerie exerce sur la société. Avec les confessions entre autres, et à côté d'elles, la maçonnerie impulse une sensibilité qu'on aurait tort d'oublier (les hommes politiques, d'ailleurs, ne s'y trompent pas).

■ Le secret comme expérience personnelle

Mais alors pourquoi la franc-maçonnerie travaille-t-elle dans le secret ? En quoi est-elle une société secrète ? Quel est donc ce secret ? Que veulent dire de tels mystères ? Certains ont prétexté cet état de fait pour affirmer qu'elle se livrait à des pratiques inavouables (l'intégrisme religieux contemporain ne continue-t-il pas de l'insinuer ?). Cela est évidemment absurde. Tout est connu de la maçonnerie : il suffit de lire les ouvrages qui lui sont consacrés. Tout est connu, sauf – et pour cause ! – l'expérience individuelle qu'en font les maçons. Le secret maçonnique, disons-le tout net, n'existe pas en soi ; il est constitué, à chaque fois, au cours de travaux maçonniques.

La recherche maçonnique est-elle donc métaphysique ? Il serait plus exact de dire – nous l'avons déjà suggéré – qu'elle passe par le détour mythologique ; et c'est pour cela qu'on parle tant de symbolisme, d'alchimie, etc., dans les loges. Futilités occupations ? Toute l'histoire de la franc-maçonnerie prouve que non. C'est ici, par la simulation d'un secret, par des références mythologiques, qu'émerge et prend conscience d'elle-même une dimension méconnue de la psyché et de la culture. Dimension qui retentit indirectement, mais de manière tangible, sur les mœurs...

La franc-maçonnerie est une institution tout à fait particulière. Elle se veut en retrait du politique et du religieux. Mais dire, par exemple, qu'en loge « on ne doit pas faire de politique », s'en tenir à cette seule négation, c'est passer à côté du phénomène maçonnique. La maçonnerie ne refuse pas la politique (ou le religieux). Comment le pourrait-elle à moins de châtrer ses initiés ? Son mot d'ordre n'est pas « ici (en loge), on ne fait pas de politique », mais « ici, il y a plus urgent que la politique ». La loge est censée être le lieu où l'initié prend conscience de son intimité et du « avec-autrui ». C'est le lieu où, toute *doxa* mise entre parenthèses, l'individu est censé expérimenter sa liberté intérieure et où il est censé voir comment cette liberté ne s'épanouit que dans la solidarité. Cela, cet apprentissage, ne renvoie pas à une réalité, mais à une virtualité (l'initiation n'est pas un dogme, mais une potentialité). Cela fait aussi comprendre pourquoi la franc-maçonnerie est interdite dans les pays communistes et les pays fascistes.

Trois points

Le signe mystérieux des francs-maçons a tout simplement une signification numérolgique qui vient probablement du pythagorisme. Les trois points disposés en triangle équilatéral sont un signe de reconnaissance maçonnique. L'âge de l'apprenti est de trois ans (celui de compagnon de cinq ans, celui de maître de sept ans). Du point de vue cosmogonique, 3 est le signe de l'accomplissement (1 étant celui de l'unité, et 2 celui de la déchirure de l'être). On retrouve des échos de cette spéculation dans la dialectique de Hegel. On se reportera avec profit à l'article *Nombres*, où l'on verra que ceux-ci ont en occultisme une fonction symbolique.

Du Zohar :

« Car en tout monde resplendit une triade, qu'une monade commande. Car c'est dans le sein de cette triade que toutes choses ont été semées... Source des sources, matrice qui contient toutes choses... »

Une précision toutefois : au lieu de continuer à interdire la maçonnerie, certains pays fascistes d'Amérique latine ont tenté de la récupérer. Faut-il noter qu'ils l'ont alors vidée de sa substance ?..

■ Les loges féminines

A côté du Grand Orient, de la Grande Loge et de la Grande Loge nationale française, la situation étant à peu près identique dans le monde entier, où l'on compte plus de six millions de maçons, il y a lieu de mentionner le « Droit humain » (groupement minoritaire) et des loges d'adoption (Grande Loge féminine française), qui sont respectivement la première obédience mixte et des loges féminines. Et cela, non pour restituer l'anecdote historique, mais afin de situer un problème contemporain d'importance qui traverse la franc-maçonnerie et plus généralement le phénomène initiatique : celui de l'admission des femmes. Des loges du Grand Orient acceptent de recevoir les sœurs en visiteuses, voire les initier, mais l'accord n'est pas général. D'autre part, la Grande Loge et la Grande Loge nationale française s'y opposent obstinément. La reconnaissance de la femme reste donc étrangère aux mœurs maçonniques. Le problème n'est pas si accessoire

qu'il y paraît. Il est symptomatique de la capacité à vivre (ou non) son époque. L'initiation, comme l'art, peut-elle renouer avec la tradition ou approcher l'invisible, sans s'enraciner dans la modernité ? Le débat reste ouvert, même si certaines loges l'occultent.

Le temple maçonnique

Le temple maçonnique n'est ni une simple hutte, comme dans certaines sociétés initiatiques peaux-rouges, ni un lieu d'adoration, comme dans les religions révélées. C'est un temple que rebâtissent chaque fois les participants eux-mêmes. En d'autres termes, pour que le temple maçonnique soit (c'est-à-dire pour que l'univers initiatique se révèle), il faut qu'il naisse d'une œuvre commune. La fraternité, c'est la spiritualité (Dieu, s'il existe, ne peut qu'être entre tous les êtres). Spiritualité et liberté sont les deux aspects d'une même réalité abusivement dissociée par l'aliénation sociale. Il est donc compréhensible que le nouvel initié soit symboliquement invité à remettre en question les conceptions existentielles qui l'empêchent d'accéder au statut de « cherchant », c'est-à-dire d'individu qui s'est mis en quête d'une réalité paradoxale pour le profane. On lui demande de se délivrer de ses « métaux », entendons par là de ses obscurités intimes.

Géométrie occulte

Une géométrie différente

La géométrie occulte relève de l'ordre du symbolique. Elle n'a aucune utilité pratique, sauf à être magique.

Tout geste, et donc tout rite, se réfère à un « schéma corporel » implicite, à une « géométrie vécue » : la prosternation, la génuflexion, le signe de croix, etc. Il doit y avoir un signifiant non élucidé dans la signification magique des figures géométriques superstitieusement inscrites sur les talismans, les murs ou les sols des temples. La superstition relève peut-être d'un ancien savoir aujourd'hui dégradé.

■ Importance du cercle

Le cercle, en magie, est la figure la plus importante : il exprime l'unité et le nombre 10. Agrippa dit que « l'unité fait le centre et la circonférence toutes choses ». Tracer un cercle, comme le font les mages ou le rite romain de la *circumitio*, c'est appeler à soi, par analogie, l'influx solaire ou lunaire (le Soleil est un cercle entier). Jung a découvert, dans les rêves de ses patients, que le cercle symbolisait le soi, c'est-à-dire la totalité de la personne. Pour l'occultiste Malfatti, c'est « l'inclusion de l'idéal dans le réel, la conception de l'enveloppe spirituelle et corporelle dans l'homme comme dans toute la nature ». Signalons enfin que la quadrature du cercle – la coïncidence supposée du carré et du cercle – est l'emblème de la pierre philosophale, de la liberté spirituelle.

■ La croix

Avant même la naissance du christianisme, la croix a été un symbole primordial. Pour l'occultiste Piobb, la croix latine « constitue à elle seule toute la clef des doctrines métaphysiques du christianisme. Comment cela ? Non pas en y voyant le symbole du supplice du Christ, mais « la mort de l'adepte à sa mort » ».

La croix signifie la vie. Sur l'axe des ordonnées, le haut représente la transcendance et le bas l'inconscient. Élucider ce dernier en l'éclairant par le haut a pour effet d'ouvrir l'être à l'univers (lui donner l'axe des abscisses, qui, avec l'autre, le constitue en totalité) et de lui permettre de s'enraciner en son centre (la jonction des deux axes est une « coïncidence bouleversante »).

■ Le pentagramme

Image de l'homme qui, bras et jambes tendus, s'y inscrit parfaitement, le pentagramme symbolise la coïncidence du microcosme avec le macrocosme. En magie, il est censé condenser les forces magnétiques.

■ Le triangle

Le triangle, enfin, symbolise le Grand Architecte dans la tradition occulte. La liste des figures ici citées est loin d'être exhaustive. Ces figures sont peut-être des archétypes au sens jungien du terme.

Références

- Chevalier (P.), *Histoire de la franc-maçonnerie*, 3 vol., Fayard, 1974-1975.
Groult (E.), *La Franc-maçonnerie et l'émancipation des femmes*, Dervy, 1953.
Hutin (S.), *Les Francs-maçons*, Seuil, 1980.
Ligou (D.), *Dictionnaire de la franc-maçonnerie*, P.U.F., 1987.
Nataf (A.), *La Franc-maçonnerie au plein jour*, Veyrier, 1989.
Naudon (P.), *La Franc-maçonnerie*, P.U.F., 1977.

Cercle et infini

« On dit que le cercle est une ligne sans fin, où il n'y a point de parties qu'on puisse appeler commencement ou fin ; et dont le commencement et la fin sont en chaque point ; c'est pourquoi on dit aussi que le mouvement circulaire est infini, non pas à l'égard du temps, mais à l'égard du lieu. Ce qui fait que la figure ronde est estimée la plus grande et la plus parfaite de toutes, et la plus propre pour les ligatures et les exorcismes : d'où vient que ceux qui conjurent les mauvais démons s'enferment d'ordinaire dans un cercle » (Agrippa).

Gnose

La gnose est un existentialisme religieux

Le gnostique est à la recherche du mystère de l'existence. Il est en quête de la parcelle de divinité qu'elle recèle.

La gnose procède du désir de connaître Dieu, ses « secrets », comme dit la Kabbale, et les mystères de la Création. Les gnostiques partent de la parole sacrée, des textes de la religion à laquelle ils appartiennent, mais ils les déchiffrent comme s'ils recelaient un message caché, un sens ésotérique. La gnose est donc un hermétisme. Ses adeptes assument existentiellement le dire religieux. Ils croient que les phrases, les mots, les images, la structure des textes sacrés sont bien davantage que des figures littéraires. Ils pensent que, bien interprétés, ces textes peuvent dévoiler le sens profond de l'existence. Ils pensent qu'il suffit de les décaper de leurs obscurités pour faire briller en eux la parole divine. La gnose pose, pour commencer, l'existence d'une ombre, d'un inconscient, d'un non-être, d'un manque, qu'il faut élucider pour atteindre à la vérité. Cette ombre symbolise le mal.

Quête et révélation

« La gnose est une quête du savoir salvateur et quête de soi. Mieux qu'une doctrine, elle est la révélation continuellement approfondie de cette doctrine. Elle est, en ce sens, la dimension historique des figures culturelles de la Tradition ». (M. Mirabail, *Les 50 Mots clefs de l'ésotérisme*, Privat).

■ Le mal, racine problématique

Comme la gnose veut aller au fond des choses, comme elle se met en quête des fondements, des « racines », des « secrets », elle ne peut d'ailleurs, à un moment ou à un autre, que rencontrer le problème du mal. Pourquoi le mal existe-t-il ? A-t-il une fonction dans l'économie de la Création ? Comment Dieu, qui est toute bonté, peut-il le laisser exercer ses ravages ? Comment le dépasser ?

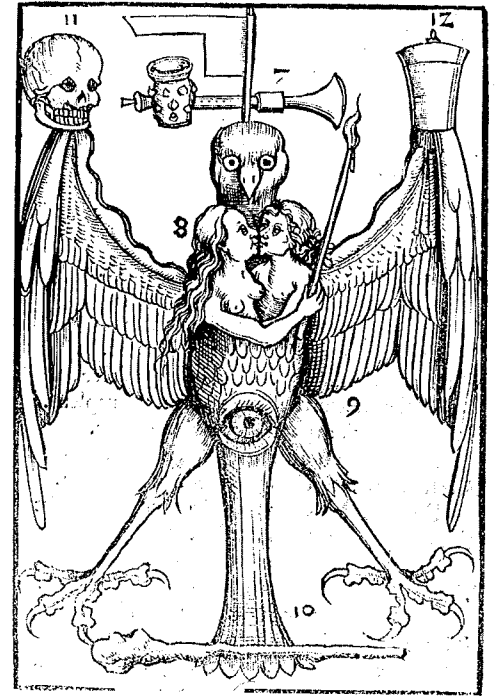
le combattre ? Est-il possible de l'extirper ? Le problème n'est pas seulement théorique. On comprend que les cathares aient eu de telles préoccupations en une époque si sombre.

« Un roi qui possédait un fabuleux trésor, raconte le *Zohar*, disposa tout autour un serpent venimeux. Quiconque se hasarda à porter la main sur le coffre risquait d'être mordu et de mourir. Le roi avait un ami à qui il confia le secret permettant de parvenir au coffre et de s'emparer du trésor sans aucun danger. Le Saint Loué soit-Il a agi de même en plaçant un serpent autour du sanctuaire, mais à ses amis, les Anges et les Justes, il révéla le secret permettant d'éloigner le serpent pour s'approcher de la Shekina » (II, 172 a). Cette parabole est explicite : le serpent n'est pas autonome, il agit en agent de Dieu. On retrouve la même idée dans les textes cathares : « Comment le vrai créateur aurait-il pu, en ce monde visible, vouer sans miséricorde à la mort la plus cruelle des petits enfants ? » se demande Jean de Lugio (*Le Livre des deux principes*). Il faut donc distinguer entre le monde du serpent (le monde visible) et le royaume des Justes (l'invisible). Mais, comme le répètent de nombreux hérétiques interrogés par l'Inquisition : « Pour n'avoir pas été faites par Dieu, les choses visibles n'en existent pas moins par son consentement. » Comment s'accommo-

der d'une telle contradiction ? Partant du principe que le mal s'est infiltré lors de l'apparition de l'univers – les cathares disent que le monde visible est une ombre, un faux-sembant, un non-être –, tentant de la sorte de mettre en concordance l'Unité divine et la dispersion de la Création, ils s'efforcent de reconstituer un tissu unificateur et chatoyant à la fois qui, par transitions, dissonances et consonances, traverserait toute chose pour tracer une immense symphonie cosmique. Ainsi la Kabbale met-elle au point ses *sephiroth*, attributs divins dont le déploiement manifeste l'univers, et son arbre sephirothique censé être l'archétype en fonction duquel tout s'ordonne. Ainsi la gnose alexandrine fait-elle appel aux *éons*, c'est-à-dire à toute une série d'intermédiaires entre le monde d'en haut et celui d'en bas, entre celui du Bien (Dieu) et celui du Mal (Satan). Cette recherche a donné naissance à une profusion de textes à la fois obscurs et fulgurants. Ces textes mériteraient d'être analysés de près au lieu de s'empoussiérer dans des bibliothèques : on y verrait sur le vif comment surgissent les archétypes qui saisissent l'individu qui s'affronte au problème du mal. On y prendrait connaissance d'images et de réflexions surprenantes et parfois bouleversantes. On s'y dépayserait.

■ La quête de la lumière

Le gnostique se plonge volontairement dans les ténèbres pour combattre le mal qu'il découvre en lui et dans le monde. L'élucidation des obscurités intimes incite le sujet à élucider les obscurités cosmiques. Un texte essénien évoque à ce sujet « le combat des fils de lu-



mière contre les fils des ténèbres » : ce combat se déroule au ciel comme sur la terre ; et, en poussant à l'extrême, l'Apocalypse ébranle la divinité elle-même. Le gnosticisme ne s'identifie pas nécessairement pour autant au puritanisme ou au fanatisme : l'authentique quête gnostique s'achève presque dans la tendresse. Le myste recherche la lumière. Cette lumière est invisible, mais elle est présente. « Une lampe allumée diffuse tout autour ses rayons lumineux ; en essayant de les saisir, on ne retrouve que la lampe » dit la Kabbale. La plupart des commentateurs, mais pas tous, ont cru que le gnostique cherchait à s'identifier à Dieu ; ils n'ont peut-être pas vu que l'on ne pouvait parler d'identification

La conjonction (homme et femme embrassés) s'effectue sous le signe de la mort qu'il faut vaincre. Gravure sur bois extraite du *Rationarium Evangelistarum*, chez Georg Simler, 1507. (Bibl. nat., Paris.)

« Allez, et proclamez l'évangile du royaume. N'imposez d'autre règle que celle que je vous ai fixée, et ne donnez pas une loi, comme le Législateur, pour n'être pas contraints par elle ! »

qu'en cas de déviation de la quête – le myste ne désire que découvrir la parcelle de divinité qui gît en ses propres obscurités. Il pense que l'humain participe, lui aussi, des deux principes et qu'il faut, pour s'épanouir, s'efforcer de faire triompher le bien. Le mal, l'aliénation, c'est précisément la volonté de ressembler à la divinité – ne serait-ce pas caractéristique de l'ange qui a chuté ? Le gnostique ne cherche pas à éclairer le mystère de Dieu – toute lumière projetée sur Dieu pour l'éclairer deviendrait obscure –, mais à s'illuminer lui-même. L'utopie fondatrice de la gnose est que cette illumination ne doit pas rester intellectuelle, comme chez Descartes par exemple ; elle doit porter sur l'existentiel, voire sur le corps du myste que, dès lors, elle sanctifiera.

■ La liberté est un combat

Existentialisme mystique, la gnose est en gésine de la liberté : le gnostique se veut un allié de la divinité créatrice. Le mal entre dans les desseins du Créateur ; mais, pour le résorber, dit le gnosticisme, le Créateur a besoin des hommes se délivrant de leurs obscurités. Que les hommes se retrouvent, et le mal sera transcendé sur terre comme au ciel. Ainsi, l'humanité n'est pas à l'origine du mal, elle n'est pas entièrement responsable de son apparition – laquelle n'est pas due seulement au fait que, sur l'injonction d'Ève, Adam ait goûté au fruit de la connaissance –, mais l'espèce devient comptable de l'existence du mal, de son arrogance, de sa permanence... La gnose fonde philosophiquement l'hermétisme. Elle s'institue à partir de la recherche d'un secret (celui de

l'univers), elle s'élabore dans un détour par le mythe, elle chemine par symboles, et oscille entre l'amour et le désespoir. Seulement – à la différence de l'initiation –, ici, le myste reste toujours organiquement solidaire d'une communauté de croyants. Le gnostique veut devenir « fils de Dieu » alors que l'alchimiste, par exemple, désire être « le fils de ses propres œuvres ». Ce dernier ne veut que se devoir à lui-même. L'initiation est un existentialisme individualiste ; la gnose, un existentialisme collectif.

■ Origine de la gnose

Où est née la gnose ? En quelle contrée ? Selon H. Puech, l'un des meilleurs spécialistes en la matière, on se trouve, chaque fois qu'on la découvre, en présence d'« une gnose originellement païenne imprégnée d'iranisme ». Son berceau est d'abord le bas pays babylonien, puis l'Asie Mineure et la Syrie. « On note également, poursuit Puech, l'existence d'une couche juive : la diaspora de Babylone, consécutive à la destruction du Temple de Jérusalem, fit entrer le judaïsme en contact avec la culture perse d'Alexandrie, le syncrétisme grec formé en Égypte et le judaïsme d'Asie Mineure. » D'après le même auteur, certains détails prouvaient « la date ancienne attribuable au fond primitif des livres sacrés (gnostiques) », au point que le christianisme lui-même serait « un rameau de gnosticisme ». Certaines thèses ne font-elles pas de Jésus un initié essénien ? Les Esséniens n'étaient-ils pas des gnostiques ? Ils considéraient la Bible comme un texte chiffré racontant la création du monde et la proche apocalypse ; ils développaient une

cosmogonie faisant s'affronter le bien et le mal, tout à fait comme les Manichéens, et leur « maître de justice », énigmatique personnage, ressemble peut-être au Jésus des gnostiques : un esprit descendu dans un corps illusoire.

Mais on pourrait également rapprocher le gnosticisme de toutes les religions sans exception. Toute gnose s'élabore, en effet, à partir d'un fond ancien, primitif, primordial, originel et frôlant la « nuit des temps », parce que la démarche gnostique est l'expression spontanée (non encore socialisée) du sentiment religieux. Elle livre donc une constante de l'être au monde, elle reflète une structure essentielle de la psyché. Toute gnose, d'autre part, s'élabore à travers une culture particulière. Le gnosticisme nourrit et conteste à la fois la religion officielle comme la poésie ou le rêve impulsent et corrodent le réel.

■ Sanctifier la matière

Au commencement de la quête gnostique – mais le myste n'aura pleine conscience de ce qui le mène qu'à la fin de la quête – on trouve un atroce désespoir et, en même temps, une puissante poussée d'amour. L'opéraio gnostique, comme l'initiation d'ailleurs, n'est pas une conversion au bien, mais une transmutation du mal (du néant) en bien (en être) ; une transmutation du désespoir solipsiste en solidarité avec les autres et le monde. Au cours de l'histoire, il s'est souvent trouvé que les gnostiques aient confondu les genres : ils ont oublié que, si la spiritualité peut bouleverser le monde, elle s'avère incapable de le stabiliser. Les Églises, elles, l'ont compris, qui ont partagé le

pouvoir avec un personnel politique. Ce partage, cette compromission, cela aussi était le mal pour les gnostiques. Furieuse utopie ? Il faut rappeler à leur décharge que le réel passe par le songe, qu'il s'institue à partir de l'invisible, s'il ne veut pas devenir un cauchemar à force de se prétendre « réaliste ». Passer par le mythe, c'est rendre présent l'invisible. Comment cela est-il possible ? Mais par la gnose précisément ! Les images, les idées, les thèmes de la religion deviennent des entités personnelles sur lesquelles le myste travaille. Satan symbolisera ainsi sa part d'obscurité intime, la Vierge sa part de virginité, Ève sa féminité, la crucifixion son sado-masochisme, etc. Le drame essentiel reste celui de la chute de l'âme dans la matière, chute, répétons-le, à résonance cosmique et qui a pour fonction de sanctifier la matière, c'est-à-dire de sensibiliser le monde visible à l'invisible. La quête gnostique est celle d'une prise en charge de la chute en vue d'une remontée.

Mais la gnose n'est pas que cela, c'est encore un ensemble de textes poétiques d'une grande beauté, tout empreints de mystère et où l'on pressent comment un monde véritable, un monde occulte, un monde de larmes et de splendeurs, habite l'espèce. Ce sont enfin des textes de sagesse. « Dieu a départi la raison à tous les hommes mais non la pensée », dit le *Pimandre*. Les textes gnostiques font coïncider le poème et la pensée. Le symbolisme est la traduction la moins approximative d'un tel univers. Il ne s'agit que de dissiper les scories qui les surchargent.

« [...] La matière sera-t-elle détruite ou non ? – Le Sauveur dit : " Toutes les natures, toutes les créatures et toutes les productions sont imbriquées et unies entre elles, mais elles seront dissoutes dans leur racine propre, car la nature de la matière est dissoute dans ce qui constitue sa nature unique " »

« Puisqu'il est Esprit, il n'est pas séant de le penser comme dieu ou de toute autre façon, car il est au-delà des dieux ».

Références

Puech (H.), *En quête de la gnose*, Gallimard.
Leisegang, *La Gnose*, Payot.

Goétie

Faire apparaître les démons

Goé signifie en grec « hurlement ». Cela à cause des cris de l'invocateur qui veut faire sortir les démons de leur antre.

L'invocation

« Moi (on se nomme) je te conjure, esprit (on nomme l'esprit qu'on veut évoquer), au nom du grand Dieu vivant, de m'apparaître en telle forme (on l'indique) ; sinon, saint Michel archange, invisible, te foudroiera dans le plus profond des enfers ; viens donc (on nomme l'esprit), viens, viens, viens, pour faire ma volonté » (Collin de Plancy, *Dictionnaire des sciences occultes*, Paris, 1846).

Seuls les magiciens de second ordre se sont livrés à la goétie. Au Moyen Âge, tout le monde croyait l'invocation des démons possible, les sorcières comme l'Église. Ce fut « une croyance générale imposée juridiquement » (Alexandrian).

■ Sinistre cérémonie

C'est la nuit, dans un cimetière ou parmi les ruines, ou mieux encore en un lieu où un crime a été commis, que se déroule la cérémonie. L'opérateur est vêtu d'une robe noire, est coiffé d'une calotte de plomb, et il tient une baguette de coudrier sur laquelle sont gravées les lettres du tétragramme sacré (nom de Dieu en hébreu). Il trace sur le sol un cercle magique protecteur, qu'il ne doit franchir sous aucun prétexte. Les « signatures » des démons invoqués (lettres et figures géométriques) ont été inscrites en dehors du cercle. Une puanteur abominable, « fulmigation puante de Saturne », flotte dans l'air. Un animal, chien, chat ou coq, est sacrifié : son sang dans un vase de cuivre attire les démons. L'opérateur s'est enduit le corps d'un onguent magique. Il prononce à haute voix l'invocation qu'il lit dans un grimoire. Les démons sont censés apparaître alors. Il suffit que le mage les touche de sa baguette pour les contraindre à entrer dans le cercle et à lui obéir.

Ancien compagnon de Jeanne d'Arc, le célèbre et atroce Gilles de Rais s'adonna

à la goétie, de 1426 à 1440, dans ses châteaux. Un prêtre, Eustache Blanchet, et un alchimiste, Prelati, l'assistaient. Des enfants étaient sacrifiés. Gilles de Rais entraînait dans le cercle magique en tremblant de tous ses membres. Un jour, son cousin, Gilles de Silé, qui assistait à la séance, sauta par la fenêtre, croyant avoir vu le diable en personne. La goétie devint pratique assez courante chez certains féodaux. Henri III passait pour avoir à son service un démon nommé Terra-gon.

■ Des grimoires fantaisistes

Le plus ancien grimoire connu de goétie est la fameuse *Clavicule de Salomon* de fabrication byzantine, dont les copies latines circulèrent dès le XII^e siècle. Le roi Salomon y conte à son fils Roboam les moyens révélés à lui par « une lumière en forme d'étoile ardente », pour avoir « la jouissance de tous les trésors terrestres et de toutes les choses naturelles ». Salomon « trouva le secret d'enfermer dans une bouteille de verre noir un million de légions d'esprits infernaux, avec soixante et douze de leurs rois, dont Bileth était le premier, Béliel le second et Asmodée le troisième ».

Citons encore l'*Enchiridon du pape Léon III* (Rome, 1525), le *Grimoire du pape Honorius* (1670) et le *Dogme et rituel de haute magie* (1856) d'Eliphas Lévi.

Grand Architecte de l'univers

Un être qui n'a rien de divin

Démiurge des constructeurs, ou principe abstrait, le Grand Architecte de l'univers est un principe occulte et non religieux.

Le Grand Architecte de l'univers, c'est-à-dire le démiurge qui, chez les bâtisseurs (les maçons par exemple), a construit le monde est-il un simple principe unificateur ? Il semble qu'il soit davantage, car il ne s'agit pas là d'un principe organisateur tel qu'on le rencontre en mécanique, mais plutôt tel que, dans une œuvre, il structure par exemple la matière musicale. C'est l'archétype des archétypes : le point extrême de l'abstraction et conjointement la cristallisation de la plus grande richesse concrète possible.

■ Une ouverture poétique

Il s'avère impossible de formuler la réalité paradoxale de ce Grand Architecte, que l'on pourrait aussi bien appeler le « Grand Chef d'orchestre de l'univers » ; cette réalité se dévoile symboliquement au cours de la quête d'invisible. Le Grand Architecte est-il tellement principal qu'il finit par se résorber ? Ou existe-t-il sans cesse ? Proudhon, qui était franc-maçon, disait de Dieu qu'il était une « hypothèse nécessaire ». C'est là, nous semble-t-il, la meilleure définition possible de la notion de Grand Architecte de l'univers. Une hypothèse nécessaire, autrement dit une fiction opératoire que pourraient accepter aussi bien les athées que les croyants. Le reste, savoir si cette notion cache ou non une réalité, relève des convictions intimes de chacun.

Albert le Grand disait déjà de la pierre philosophale : « Si elle est, je veux savoir comment elle est. Si elle n'existe pas, je cherche à comprendre le sens d'une telle illusion. » Entre Dieu et le Grand Architecte de l'univers, entre le religieux et l'invisible, la mystique et la liberté intime, il y a la même différence qui apparaît qu'entre adoration et symbolisation. Selon certains auteurs, la religiosité constitue la « matière première » sur laquelle s'effectue le travail initiatique. D'autres auteurs pensent que la transmutation s'opérant dans le sujet qui accède à l'invisible a pour effet de métamorphoser sa religiosité en poésie.

La réponse initiatique est à chercher du côté de la méthode de la fiction opératoire. Elle cristallise et exprime un songe, et non une solution concrète. Un songe anticipateur comme le furent les lumières des droits de l'homme. Un songe non délivré du pathétique et du mensonge (il ne faut pas se leurrer !). Mais un songe sans lequel l'espèce ne réussirait pas à s'éclairer.

Poursuivant l'œuvre des Lumières, et combattant pour la laïcité de la société française, le Grand Orient de France (v. *Franc-maçonnerie*) finit par supprimer la référence au Grand Architecte de l'univers. C'était rompre avec une notion métaphysique essentielle et risquer de sombrer dans le positivisme. Un procès lui a souvent été fait en ce sens.

On sera surpris de voir voisiner deux termes tels que « spiritualité » et « laïcité » (ou « humanisme »). Ils sont contradictoires pour le sens commun. Pourtant, la franc-maçonnerie, a été fondée pour révéler leur coïncidence possible, pour dévoiler la déchirure constitutive de l'humain (politique et poésie) et pour esquiver une réponse éventuelle. Cette réponse n'est évidemment ni politique, ni religieuse, et encore moins poétique.

« La notion même du Divin prend à la lumière de la science un aspect nouveau et il n'est pas exagéré de dire qu'aujourd'hui, la Perfection, l'Absolu, le Principe auquel ils aspirent, qu'on l'appelle Dieu, la Raison ou le Grand Architecte de l'univers, se construit dans la progression vers la Connaissance. N'est-ce pas l'objectif de la Réintégration que la Tradition assigne à l'Initié ? » (Paul Naudon, *La Franc-maçonnerie*, P.U.F.).

Référence

Alexandrian, *Histoire de la philosophie occulte*.

Histoire invisible

Une autre histoire, en secret

A côté de l'histoire que nous connaissons, l'hermétisme affirme l'existence d'une histoire inconsciente. Il s'efforce de la saisir.

Autre dimension

L'histoire invisible est, selon certains hermétistes modernes, ce que la géométrie de Lobatchevsky est à celle d'Euclide. Un univers autre, ou plutôt d'une autre dimension.

Les occultistes, les mages, les initiés évoquent une histoire invisible qui double l'histoire réelle, celle que nous connaissons et que nous consignons par écrit. Veulent-ils dire par là que des « puissances secrètes » sont à l'œuvre ? Certains d'entre eux vont jusqu'à parler de « supérieurs inconnus » et jusqu'à penser que le destin du monde se trouve sous l'influence directe des sociétés secrètes. Il est vrai que l'historiographie a souvent négligé l'importance du phénomène ; il est vrai, que le soufisme musulman pose problème aujourd'hui à l'Union soviétique, comme il est vrai que le catharisme a véhiculé une tentation révolutionnaire qui faillit ébranler l'Église, voire la féodalité. Il n'en reste pas moins que tout expliquer par les sociétés secrètes est une exagération, souvent malsaine.

■ L'événement fondateur

L'histoire dite invisible se rattache franchement à un événement fondateur : la mort du dieu ou du héros sous le signe duquel le groupe se place (par exemple : Maître Jacques pour certains compagnons). Son mode d'être n'est pas chronologique, mais épiphanique ; il n'est pas causal, mais symbolique. L'événement fondateur explicite une origine extra-historique qui a la structure d'un mythe (la mort d'Osiris, par exemple). Sans entrer dans une analyse théorique, on peut dire que l'important, avec l'histoire

invisible, n'est pas tant de saisir la succession des événements, de les fixer, de les dater, mais de dévoiler le sens dont ils sont porteurs. On dira que l'on rejoint, ce faisant, la philosophie de l'histoire de Hegel : cela n'est pas vrai ; chez Hegel, l'histoire à son terme finit par résorber son sens, elle se « réalise ». Dans l'histoire invisible, il n'en est rien. La scène de cette dernière est toujours autre part. Les cathares répétaient qu'elle n'était pas du monde. Mais où se situe-t-elle alors ? « Nulle part et partout », écrivent certains auteurs. Mais plus précisément : elle constitue une histoire virtuelle. Il semble qu'elle soit par rapport à l'histoire visible comme l'inconscient freudien par rapport au conscient. Semblables à l'analyse, les cérémonies initiatiques ont pour fonction d'y sensibiliser.

■ Un original réactualisé

Mircea Eliade fait observer que la référence à l'histoire invisible réitère des dires du mythe fondateur : les cérémonies initiatiques la réactualisent, comme la magie l'évoque pour s'imprégner de sa substance. La remarque est essentielle : l'histoire invisible ne se manifeste que par et dans une quête sans cesse répétée de l'originel. Mais cela – et Eliade l'oublie – ne signifie pas que l'événement soit donné une fois pour toutes comme dans le dogme. La différence entre la mort du Christ selon les chré-

tiens et selon les cathares est que, pour les premiers, cette mort est un événement figé, alors que, pour les seconds, elle se manifeste encore. Pour les catholiques, la mort du Christ est un référent extérieur, alors que pour les cathares il s'agit de la mort-du-Christ-en-nous, laquelle reste sans cesse à découvrir par tout « bon chrétien ». Autrement dit : ce ne sont pas les juifs qui ont tué le Christ, mais tous les hommes. Cette mort, d'ailleurs, n'est pas une étrangeté qui ferme l'histoire sur une culpabilité collective, mais un mystère qui l'ouvre, au contraire, sur une éventuelle transmutation : en mourant à nos péchés, nous créons les beautés du monde.

L'histoire invisible valorise donc l'originel, le commencement de l'histoire, elle l'exhausse en l'habillant de fables colorées, alors que l'histoire profane le résorbe en une série de causalités. La différence est que la première le met en scène, alors que la seconde l'explique. De nombreux auteurs ont affabulé sur l'histoire invisible. Ils ont mis du mystère là où il n'y avait qu'obscurités. Ils n'ont réussi qu'à déplacer et à obscurcir davantage le mystère existentiel que l'initiation tente de symboliser, sur lequel la magie croit avoir prise et qui constitue, en définitive, l'objet même des sciences occultes.

■ Un champ symbolique

L'histoire invisible n'a rien d'une historiographie : c'est l'évocation cérémonielle d'un passé légendaire qui peut être revécu. La cérémonie n'a pour but que d'abolir la distance entre le passé et le présent ; elle n'y parvient évidemment que sur le mode symbolique. Le myste fait comme s'il était

Osiris, il s'approprie magiquement son être le temps de dévoiler le sien propre. Il est donc plus juste de parler de « réalité invisible » – le mot « histoire » n'étant là que pour maladroitement rappeler que l'originel est l'invisible. La République est, dans certaines loges maçonniques, un événement originel et toujours vivant. C'est à sa lumière que se comprend le projet symbolique de la loge.

La réalité invisible est donc nécessairement liée au thème de l'originel. Les sciences occultes bien comprises s'efforcent de rendre présent cet originel que les sciences profanes ne peuvent que mettre entre parenthèses (en rester au stade des cosmogonies n'aurait jamais permis à la physique de devenir opératoire). Cet originel est-il un absolu ? Le croire, c'est l'identifier à la « Cause efficiente » des scolastiques, c'est-à-dire à Dieu. Pour l'hermétisme, il n'existe pas d'absolu en soi : il n'y a, à chaque fois, qu'un absolu relatif à l'expérience en cours. L'originel nous déborde de toutes parts – ce n'est pas un point dans l'espace – ; ses épiphanies sont multiples, elles signifient. Hiram n'est pas le Christ qui n'est pas Osiris. On peut, certes, souligner l'unité de toutes les traditions et assimiler la figure du Christ à celle d'Horus, le fils d'Osiris – les mythes se contiennent les uns les autres – ; mais l'important n'est pas de répéter un truisme : l'universel est toujours singulier ; c'est en allant jusqu'au bout de son intimité qu'on rencontre les autres. Le désir de découvrir autrui ne procède pas d'une affirmation dogmatique, mais de la prise en charge du mystère existentiel. Celle-ci est fort difficile.

Explication dialectique

L'histoire invisible a besoin pour se manifester d'un cadre favorable, c'est-à-dire de certaines formes de l'histoire visible. Le compagnonnage, par exemple, dans les conditions du monde reste lettre morte. Il y a donc une dialectique entre visible et invisible ; de même que, dans toute réalité humaine, il y a une dialectique entre réel et symbolique : les individus comme les groupes ne peuvent saisir en entier leur projet existentiel (autrement, celui-ci serait une chose), leur relation à ce projet passe par le symbolique.

Références

Durand (G.), *Science de l'homme et tradition*, Berg International.
Vieillard-Baron (J.L.), *L'illusion historique et l'espérance céleste*, Berg International.

La société initiatique offre un cadre irremplaçable pour faire mûrir dans l'ombre certaines idées et les distiller ensuite dans le tissu social.

Initiation

L'initiation ou la mise sur la voie

Être initié, c'est être « mis sur la voie » d'une vérité occulte qu'il n'est pas donné à tous de percevoir. L'initiation résulte d'une démarche transmise rituellement.

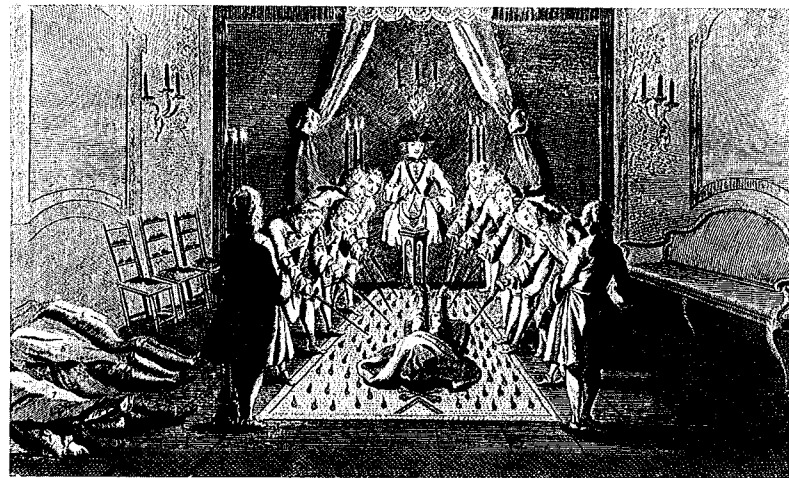
Banale dit, être initié, c'est pouvoir commencer à être vraiment. Le néophyte est censé entrer dans une vie nouvelle ; mais, en même temps, il ne fait que « devenir lui-même », comme le dit Goethe. « Deviens toi-même », commandait déjà l'oracle grec, mais, coupant court à toute réduction psychologique, il ajoutait aussitôt « afin de connaître l'univers et les dieux ». C'est là que réside le premier paradoxe de l'initiation : on conçoit qu'il s'agisse de devenir soi-même, c'est-à-dire de réaliser ses virtualités, mais on ne voit pas comment on pourrait s'identifier à l'univers et aux dieux : ceux-ci peuvent être pris pour les exaltations des obscurités intimes de l'individu ; mais l'univers ? Comment celer en soi la chose dont on est issu ? Les occultistes répondent qu'ils n'ont pas en vue une identification, mais une analogie entre l'homme (le microcosme) et l'univers (le macrocosme). Analogie qui est le principe initial de la quête et auquel la cérémonie a précisément pour fonction de sensibiliser.

■ La « voie droite »

Par l'initiation, le myste (re)trouve donc son vrai commencement existentiel, commencement que des circonstances défavorables lui ont jusqu'à présent masqué. Il se découvre comme renouvelé,

« re-né », débarrassé des obscurités qui l'ont empêché d'être créateur de lui-même, d'être le « fils de ses œuvres » comme disent les alchimistes. Il est alors sur « la voie droite », selon le mot de Dante, c'est-à-dire sur sa voie, sur celle de sa singularité. On se doute qu'un tel phénomène a été associé à un grand nombre de fantasmes de type religieux — certains ont confondu ce renouvellement avec la purification ascétique — ou de type névrotique — d'autres ont cru que l'initiation conférerait des pouvoirs extraordinaires, alors qu'elle est tout simplement la fonction poétique négligée habituellement. L'initié est censé découvrir et intégrer le mystère qui l'investit et l'institue. Il est censé découvrir « les cruelles beautés qui le traversent en même temps qu'elles traversent le monde ».

Le phénomène initiatique est mis en coïncidence avec l'originel. Comment parler de cet originel. Le mieux — et les auteurs nous y invitent — est d'approcher le processus qui y conduit. Jung s'y est intéressé de très près ; l'initiation est, pour lui, le stade précédant la liberté intérieure. Il la décrit comme passant par une régression (symbolique) à la vie intra-utérine. Le néophyte est, en effet, tout d'abord mené au « centre de la Terre », dans la « matrice de la création », dans une caverne ou à un « cabinet



de réflexion » — bref en un espace-temps où la psyché est encore indifférenciée. Cela lui permet, toujours selon Jung, de renouer avec l'inconscient collectif. La cérémonie n'est devenue une simple simulation que dans nos sociétés ; dans les sociétés « primitives » ou « traditionnelles », elle est réelle, évidente et efficace, parce qu'elle a une fonction psychoculturelle reconnue par tous. Dans le monde moderne, la psychanalyse rappelle le phénomène initiatique tant dans ses objectifs que dans sa démarche.

■ Double dimension

Le deuxième paradoxe de l'initiation est qu'elle présente une double dimension, dont les termes paraissent contradictoires : elle porte à la fois sur l'invisible et sur le visible. Elle s'articule à l'inflation psychologique que l'on vient de provoquer. Le passage par le mythe est une exaltation provisoire dont il faut savoir bien vite se détacher. On ne peut, cependant, comprendre le détour par le mythe et les opérations qui l'accompagnent qu'en décrivant la cérémonie d'initiation (à défaut de la vivre).

par exemple, ne fut réelle, ne fut vivante, qu'aux moments où l'art de construire eut une fonction sociale primordiale ; c'est-à-dire aux moments où il eut à la fois une « valeur d'usage » et une « valeur mystique » (l'invisible existe hors de toute scène concrète, mais il ne se déroule que dans une dialectique historique). Le détour par le mythe reste la dimension la plus caractéristique de la pratique initiatique. Disons, en répétant Jung, que le mythe a pour fonction d'amplifier une réalité subliminale pour la faire jaillir, mais qu'il faut ensuite intégrer cette réalité sans céder à l'inflation psychologique que l'on vient de provoquer. Le passage par le mythe est une exaltation provisoire dont il faut savoir bien vite se détacher. On ne peut, cependant, comprendre le détour par le mythe et les opérations qui l'accompagnent qu'en décrivant la cérémonie d'initiation (à défaut de la vivre).

Il faut partir du début, de la descente au centre de la Terre. Ce centre de la Terre se laisse-

Assemblée des francs-maçons pour la réception des maîtres.

« Le Récipiendaire est couché sur le Cercueil dessiné dans la Loge, le visage couvert d'un linge teint de Sang. Et tous les assistants ayant tiré l'Épée lui présentant la pointe au Corps. » A gauche, « Récipiendaire à qui le Grand Maître n'a pas encore donné l'accolade ». Gravure anonyme du XVIII^e siècle, dédiée au Frère profane Léonard Cabanon, auteur du catéchisme des francs-maçons. (Bibl. nat., Paris.)

« L'initiation a essentiellement pour but de dépasser les possibilités de cet état (l'état individuel humain) et de rendre effectivement possible le passage aux états supérieurs, et même, finalement, de conduire l'être au-delà de tout état conditionné quel qu'il soit » (R. Guénon, *Aperçus sur l'initiation*).

t-il assimiler à l'inconscient ? Le débat reste ouvert : les rationalistes diront que le centre de la Terre, cette symbolisation de l'utérus maternel selon Jung, n'est qu'une image plus ou moins fantasmagorique de l'inconscient. Ils assimilent la cérémonie à un ensemble de projections et de transferts plus ou moins délirants. Il est d'ailleurs vrai que la légende d'Hiram ou celle d'Osiris rappellent celle d'Œdipe, dont on sait qu'elle constitue l'emblème central de la psychanalyse. Les occultistes, pourtant, affirment que l'inconscient psychologique n'est qu'un pâle reflet de celui que l'initiation dévoile et intègre. On ne doit pas prendre la descente au centre de la Terre pour un symbole d'introspection. Il s'agit de bien davantage : le néophyte est censé renouer avec une obscurité propice au mystère.

La cérémonie d'initiation réitère sans cesse ce commencement. La descente en soi-même est déjà porteuse d'infinitude. Elle vise une réalité complexe que les séquences de la cérémonie dévoilent de plus en plus. Ainsi, l'étape ultérieure de la « mort au monde », dramatiquement figurée par l'assassinat du héros sous le signe duquel se place la société secrète, est une réitération intensément enrichie de l'entrée en soi-même. « Descendre au centre de la Terre » (première étape) et « mourir au monde » (étape presque ultime), ces deux séquences évoquent de manière différente un même phénomène : les obscurités intimes du myste. La seconde, toutefois – et c'est le sens de la dramatisation qui se déroule ici –, atteint, en quelque sorte, le fond de cette réalité. Elle touche au point extrême où –

nous le verrons – le signe de cette réalité va se changer en son contraire. Elle atteint le moment où la réalité tangible va s'ouvrir à l'invisible. Ce « fond extrême » est quelque chose comme une blessure existentielle. Blessure que la quête initiatique, loin de chercher à refouler, s'efforce d'assumer au contraire.

■ Le rituel d'initiation

On connaît de nombreux rituels. Gérard de Nerval romance à peine l'un d'entre eux : celui qui conte le martyre du maître Hiram, la figure emblématique du compagnonnage et de la franc-maçonnerie. Rapportons, à titre d'exemple, des extraits de ce texte où Hiram se retrouve sous le nom d'Adoniram et Salomon sous celui de Soliman : « Adoniram se trouva dans la grande salle du Temple. Les ténèbres épaissies autour de sa lampe se déroulaient en volutes rougeâtres, marquant les [...] parois de la salle d'où l'on sortait par trois portes regardant le Septentrion, le Couchant et l'Orient [...] ».

Alors Adoniram s'apprêta à sortir : soudain une forme humaine se détacha du pilastre, et d'un ton farouche lui dit :

– « Si tu veux sortir, livre-moi le mot de passe des maîtres. »

Adoniram était sans armes ; objet du respect de tous, habitué à commander d'un signe, il ne songeait même pas à défendre sa personne sacrée.

– « Malheureux ! répondit-il en reconnaissant le compagnon Méthousaël, éloigne-toi ! Tu seras reçu parmi les maîtres quand la trahison et le crime seront honorés : Fuis avec tes complices avant que la justice de Soliman atteigne vos têtes. » Méthousaël l'entend, et lève

d'un bras vigoureux son marteau, qui retombe avec fracas sur le crâne d'Adoniram. L'artiste chancelle étourdi : par un mouvement instinctif, il cherche une issue à la seconde porte, celle du Septentrion. Là se trouvait le Syrien Phanor, qui lui dit :

– « Si tu veux sortir livre-moi le mot de passe des maîtres !

– Tu n'as pas sept années de campagne ! répliqua d'une voix éteinte Adoniram.

– Le mot de passe !

– Jamais ! »

Phanor, le maçon, lui enfonce son ciseau dans le flanc ; mais il ne put redoubler, car l'architecte du temple, réveillé par la douleur, vola comme un trait jusqu'à la porte d'Orient, pour échapper à ses assassins.

C'est là qu'Amrou le Phénicien, compagnon parmi les charpentiers, l'attendait pour lui crier à son tour :

– « Si tu veux passer, livre-moi le mot de passe des maîtres.

– Ce n'est pas ainsi que je l'ai gagné, articula avec peine Adoniram épuisé ; demande-le à celui qui t'envoie ».

Comme il s'efforçait de s'ouvrir un passage, Amrou lui plongea la pointe de son compas dans le cœur.

C'est en ce moment que l'orage éclata, signalé par un grand coup de tonnerre. »

La manière dont est vécue cette naïve dramaturgie nous aidera à comprendre comment l'initié est un acteur à part entière, comment il s'agit véritablement d'un spectacle dans lequel le spectateur tient symboliquement un rôle essentiel.

Le myste, avens-nous dit plus haut, est censé renouer avec une embryonnaire obscurité propice à l'invisible. Il vit en effet la cérémonie comme

un rêveur vit son rêve. Ses guides l'incitent à reconnaître en chacune des figures qui évoluent ici, comme des ombres, un travestissement de lui-même. Il s'identifiera aux assassins d'Hiram qui représentent ses obscurités intimes (certains rituels disent que les mauvais compagnons symbolisent l'ignorance, le fanatisme et la tyrannie). Il assumera ses obscurités pour que, spontanément, jaillisse renouvelée une lumière intérieure figurée par Hiram. Le texte poursuit : « Le roi des Hébreux ordonna que neuf maîtres justifiasent de la mort de l'Artiste, en retrouvant son corps. Il s'était passé dix-sept jours : les perquisitions aux alentours du temple avaient été stériles et les maîtres parcouraient en vain la campagne. L'un d'eux accablé par la chaleur, ayant voulu, pour graver plus aisément, s'accrocher à un rameau d'acacia d'où venait de s'envoler un oiseau brillant et inconnu, fut surpris de s'apercevoir que l'arbuste entier cédait sous sa main, et ne tenait point à la terre. Elle était récemment fouillée, et le maître étonné appela ses compagnons.

Aussitôt les neuf creusèrent avec leurs ongles et constatèrent la forme d'une fosse. Alors l'un d'eux dit à ses frères : « Les coupables sont peut-être des félons qui auront voulu arracher à Adoniram le mot de passe des maîtres. De crainte qu'ils n'y soient parvenus, ne serait-il pas plus prudent de le changer ? [...] ».

– Si nous retrouvons là notre maître, repartit un troisième, la première parole qui sera prononcée par l'un de nous servira de mot de passe. [...] »

Leurs mains s'unirent sur la fosse, et ils se reprirent à fouiller avec ardeur.

« Les rites d'entrée dans une société secrète correspondent en tout point aux initiations tribales : réclusion, tortures et épreuves initiatiques, mort et résurrection, imposition d'un nouveau nom, révélation d'une doctrine secrète, enseignement d'une langue spéciale, etc. » (Mircea Eliade, *Naisances mystiques*).

Individuation jungienne

« La société secrète est un chemin intermédiaire sur le chemin de l'individuation : on confie alors à une organisation collective le soin de se laisser différencier par elle, c'est-à-dire qu'on n'a pas encore discerné qu'à proprement parler c'est la tâche de l'individu de se tenir sur ses propres pieds et d'être différent de tous les autres. [...] Il serait erroné de considérer le degré intermédiaire comme un obstacle à l'individuation. Il représente au contraire, et encore pour longtemps, la seule possibilité d'existence de l'individu qui, aujourd'hui plus que jamais, se retrouve menacé d'anonymat. Cette appartenance à une organisation collective est si importante à notre époque qu'avec un certain droit elle paraît à beaucoup un état définitif, tandis que toute tentative de suggérer à l'homme l'éventualité d'un pas de plus sur la voie de l'autonomie personnelle est considérée comme présomption ou défi prométhéen, comme phantasme ou impossibilité » (Jung, *Ma vie*).

Le cadavre ayant été reconnu, un des maîtres le prit par un doigt, et la peau lui resta à la main : il en fut de même pour un second ; un troisième le saisit par le poignet de la manière dont les maîtres en usent envers les compagnons, et la peau se sépara encore ; sur quoi il s'écria : *Makbénach*, qui signifie : la chair quitte les os.»

L'initiation a une ambition semblable à celle de la psychanalyse : toutefois, elle ne se résout pas en une prise de conscience de la mort du père ou du héros mais en la prise en charge de la mort même du myste. Cette mort insaisissable qui mûrit en nous sans que nous nous en rendions compte et dont toute vie semble issue. Il n'est pas sûr – disons-le tout de suite – qu'il ne s'agisse ici que d'une fable (d'un conte pour grands enfants) : cette mort n'est pas la mort absolue, mais la mort actuelle du myste, ses zones d'inertie, de non-éveil, d'aliénation. L'initiation vise à tuer cette mort pour retrouver la « vraie vie » enfouie sous de vieilles habitudes. En tuant Hiram, le myste tue symboliquement son moi aliéné – on dit alors qu'il se « délivre du vieil homme ». Ajoutons enfin pour la mémoire que, selon l'hermétisme, se libérer de sa mort actuelle permet au myste de pressentir symboliquement sa mort réelle et future. Mais cela ne concerne plus l'initiation à proprement parler, sauf à la prendre pour un voyage symbolique dans l'au-delà.

Si, toutefois, la mort du héros est l'apogée de la cérémonie d'initiation, elle n'est pas toute cette cérémonie. La mort du héros correspond au processus de transmutation qui est censé saisir l'initié, elle achève

la cérémonie. Il nous manque maintenant, pour préciser ce que nous sommes en train d'évoquer, de rapporter rapidement les événements qui se passent entre le moment où l'acteur descend au centre de la Terre et celui où il simule la blessure qui l'arrachera à la vie pour le faire renaître. Le néophyte qui est en train de se faire initier passe, d'après de nombreux rituels, par des phases de prise de contact (d'« imprégnation ») avec des réalités morales ou bien physiques et des phases de voyage. Les réalités morales se manifestent à travers des préceptes solennellement dits ou encore des allégories peintes ou représentées par des acteurs sacrés ; mais, le plus souvent, ce sont les réalités physiques qui occupent le devant de la scène. Ce sont alors les quatre éléments (feu, eau, terre, air), sur lesquels travaille l'alchimie et auxquels se réfèrent Héraclite aussi bien qu'Aristote. Ces éléments ne sont pas de simples composantes chimiques, ils figurent des structures psychophysiques. Ces éléments expriment symboliquement les modes d'enracinement de l'être dans le monde. Ils se rapportent probablement à des sensations kinesthésiques fondamentales, comme la nausée, l'angoisse et l'illumination. Le passage du néophyte par les éléments est une manière de simuler son enracinement, la prise en charge de son être-là, de son corps dans toute sa plénitude et en même temps dans toute sa subtilité. Mais ces passages sont entrecoupés de périodes qui ressemblent aux pèlerinages et qui simulent, eux, l'appel de l'ailleurs (sa transcendance). Enracinement-transcendance, tel est le couple fondamental de la visée initia-

tique. L'initiation est prise en charge de l'être total. Cet être est à la fois psychosomatique et cosmique. Les éléments qui l'instituent composent également l'univers, et cela selon l'analogie (l'équivalence) du microcosme et du macrocosme.

■ Une simulation opératoire

L'initiation se différencie des cérémonies religieuses par de nombreux traits, dont le plus important est que le myste ici commence par être un spectateur du drame qui se déroule devant ses yeux – drame dont les figures sont une quête, une mort et une résurrection – pour devenir ensuite un acteur dans le sens plein du terme. Il voit Hiram étendu mort à ses pieds, il s'étend à côté de lui et il s'identifie au héros. Il part à la recherche du feu, de l'eau, de la terre ou de l'air, puis il entre en contact avec eux, il les touche, il les découvre comme s'ils faisaient partie de lui. Il est comme ce feu qui le brûle, comme cette eau qui le mouille, etc. Mais il ne s'oublie pas en eux. Aucun ne le satisfait et tous l'appellent vers un au-delà d'eux-mêmes. Ce feu et cette eau, ces réalités concrètes figurent (symbolisent) les dimensions d'une réalité invisible qui tout à l'heure le frôlera peut-être. Le changement d'état que l'initiation est censée provoquer réside, nous l'avons dit, dans le fait que le néophyte est d'abord spectateur, puisqu'il devient acteur à la fin. La cérémonie vise bien à éveiller, à mettre en jeu, une faculté dite de « simulation créatrice ». Nous sommes au théâtre, mais la proximité de la mort fait comprendre au myste que la vie elle-même est un songe. Il est inutile de préciser

que le myste figure ses obscurités intimes sous la forme de la mort – il fait comme s'il mourait – ; cette théâtralisation l'ouvre à l'invisible, autrement dit à un espoir de liberté intérieure.

L'initiation reste toujours en partie virtuelle ; son processus ne s'achève jamais – sauf au moment où la mort fictive rejoint la mort réelle. Il se confond, à la limite, avec l'existence entière de l'individu. Une bonne formule résume le problème : « l'objet de la quête, c'est le chemin même de la quête ». Le but de ce voyage n'est pas le pays que l'on cherche (il restera toujours invisible), mais le voyage qui y conduit... La cérémonie initiatique n'a de sens qu'en tant qu'elle se déroule dans un temple et qu'elle s'insère dans la vie d'une société initiatique dont le nouvel initié sera partie prenante. Elle est symbolisation (emblématisation) d'une démarche globale qui s'étend dans le temps. Elle n'est qu'une cérémonie, elle ne saurait remplacer ce qu'elle fête et qui, lui, résulte d'une longue maturation...

Devenir soi-même, qu'est-ce en définitive ? Les réponses ne manquent pas : s'intégrer à la société secrète, devenir une pierre du temple, occuper sa place dans le cosmos, trouver son centre, etc. La plupart de ces réponses sont fragmentaires. Être initié, c'est, nous l'avons vu, cela et en même temps plus que cela. C'est à la fois s'enraciner dans le monde et habiter dans l'invisible. C'est, pour nous résumer en une formule, se situer à la naissance de ses intimes virtualités. C'est être véritablement un microcosme. C'est-à-dire un tout (un individu) à l'image de l'univers (du macrocosme).

« Pour les indigènes (d'Australie), l'essentiel était et reste partout l'indication du nom des démas (les créateurs divins et les êtres primordiaux qui existaient dans les temps mythiques : terme de Nouvelle-Guinée), la remise des *tiouroungas* (churinga) laissées par eux sur terre et des rites attachés à ces objets, et enfin l'instruction morale et sociale reçue par le candidat après ces rites » (Neverman, Worms et Petri, *Les Religions du Pacifique et d'Australie*, Payot).

« Nous trouvons couramment (dans les sociétés secrètes primitives) la présence d'une **interprétation symbolique** des rites initiatiques figurant une mort et une résurrection. En Mélanésie, le candidat qui quitte sa famille pour être initié est pleuré comme s'il était mort » (A. Métraux, *Encyclopédie française*).

Invisible

Réalité ou fantasme ? Telle est la question

L'invisible est-il le refoulé ? ou une sur-réalité ?

Les sciences occultes portent sur une réalité invisible – soit qu'il s'agisse d'une histoire invisible dans laquelle l'individu peut s'insérer (initiation), soit qu'il s'agisse d'entités et de forces psychiques que l'opérateur manipule (magie). Selon l'occultisme, un monde parallèle et invisible double le monde connu. Ce monde n'est invisible que parce qu'il faut posséder certains pouvoirs si l'on veut le repérer ou, plus exactement, le faire passer du virtuel au manifeste. Pour le rationalisme, c'est là un ensemble de chimères et/ou de supercheries : ce monde n'aurait que l'épaisseur des fantasmes de l'observateur. Une attitude moyenne entre le rationalisme courant et l'occultisme confus consiste à dire qu'il faut ici partir de l'idée selon laquelle on a affaire à des fantasmes mais qu'il ne suffit pas d'épingler ces derniers pour en être quitte avec la réalité qu'ils expriment maladroitement ou de manière vicieuse. La psychanalyse nous a appris à déchiffrer le sens caché dans l'incongru.

■ L'infiltration du songe

La compréhension de ces « fantasmes » n'a été que très rarement entreprise. On ne peut donc affirmer que l'on sait de quoi on parle précisément quand on évoque le monde de l'hermétisme. Ceux qui parlent de l'invisible s'y projettent le plus souvent. C'est dans l'invisible, nous dit-on, que sommeillent les âmes des morts,

c'est là que gisent des forces insoupçonnées et les pouvoirs magiques. Tout bien examiné, la notion d'invisible fantasme à partir d'une dimension non exprimée, non épanouie de la psyché. Elle cristallise une rêverie fondamentale comme le suggérerait Bachelard. C'est peut-être cette dimension inconnue qui dévoilera l'occultisme s'il réussit à se débarrasser de l'obscurantisme qui le borne. L'invisible n'est-il pas l'infiltration du songe dans les interstices du réel ?

Selon l'hermétisme, les religions ne réussissent qu'à révéler confusément l'invisible. L'invisible de la religion, c'est pour ainsi dire de la matière première qu'il convient d'affiner. L'invisible de la religion occupe vis-à-vis de l'invisible de l'hermétisme la place du sentimentalisme par rapport à la poésie. Cela explique peut-être que de nombreux poètes se soient intéressés à la magie ou à l'alchimie. Cela explique aussi que l'occultisme soit souvent de l'art avorté : le mage confond l'ordre du symbolique et celui du réel. Il oublie que le Verbe n'est efficace que dans l'invisible (ou le poétique).

La notion d'invisible conduit à terme à celle de spiritualité athée, ou de religion sans Dieu. N'est-ce pas en définitive de philosophie au sens premier du terme qu'il s'agit ? L'hermétisme traverse l'œuvre d'Héraclite, d'Empédocle et de présocratiques, où l'on retrouve des concepts comme les quatre éléments, le cosmos ...

Kabbale

La mystérieuse Kabbale est une gnose

Le secret de la Kabbale est celui de la gnose. Sa métaphysique justifie, semble-t-il, les recherches occultes.

D'origine juive essentiellement, mais parfois naturalisée chrétienne, la Kabbale est d'abord une « recherche du secret de la foi », comme le dit le *Zohar*, son livre le plus prestigieux. Du secret de la foi à celui du Tout, de la connaissance de Dieu à celle de l'homme, elle se rapporte à tous les domaines de la Création... La Kabbale s'institue en commentant les textes sacrés, la *Torah*, et en en « extrayant la substantifique moelle ». « Les insensés, explique le *Zohar*, ne considèrent que l'habit qui est le récit, n'en savent pas plus et ne se rendent pas compte de ce que cache l'habit. Ceux qui en savent un peu plus ne voient pas seulement l'habit mais le corps sous ce dernier. Les Sages, les serviteurs du Roi suprême, les mêmes qui étaient présents au Sinaï, ne considèrent que l'âme, qui est l'essentiel de la *Torah* véritable » (III, 152 a). Il y a donc un sens caché dans les textes sacrés, et il faut le découvrir pour approcher des mystères de la Création...

■ Les dix sephirot

La nouveauté de la Kabbale réside dans ses « secrets des vérités divines ». La divinité décrite par les kabbalistes est tout à fait différente des autres formes rencontrées dans le judaïsme. La Kabbale est une hérésie au sein du judaïsme, comme le fut, par exemple, le catharisme pour le christianisme. « Au lieu du législateur

et guide sévère, écrit Isaï Tishby, du Père clément, du Roi exalté pour les initiés du Char (vision d'Ézéchiel), de l'Être nécessaire, du Moteur mystérieux [...], la Kabbale présente une physionomie divine composite et complexe qui, à première vue, semble étrangère au génie d'Israël »... Au commencement, affirme la Kabbale, « Dieu a désiré voir Dieu ». Par un acte libre, par un acte créateur, il a alors retiré le Tout absolu (*l'Aïn Sof*), l'a contracté, pour permettre l'apparition d'un vide dans lequel allait se manifester le miroir de l'existence. Cet acte est appelé *zimzum* (contraction). « Le lieu de Dieu, dit un aphorisme rabbinique, est le monde, mais le monde n'est pas le lieu de Dieu. » De *l'Aïn Sof Or* (la Lumière sans fin qui entoure le vide) a émané un rayon de lumière (*Kav*) qui s'est manifesté à dix niveaux différents. Ces dix niveaux sont connus sous le nom de sephirot. La racine du mot hébreu *sephira*, singulier de *sephiroth*, est à la fois proche de celle du mot « chiffrer » et de celle de « sphère ». Des auteurs ont présenté les sephirot comme étant les réceptacles de Dieu, ou Ses outils ; d'autres comme Ses dix vérités, Ses dix mains ou Ses vêtements. Mais tous s'accordent pour dire que les sephirot représentent les attributs divins imbriqués dans de mutuelles relations.

Les relations entre les sephirot sont gouvernées par trois

La Kabbale pratique

« M. Schollem n'est pas d'avis qu'on sous-estime la portée de la Kabbale pratique quoiqu'elle soit du domaine de la mythologie, de l'alchimie et de la magie. Elle a sa valeur autant que la spéculative, ou du moins, à ses yeux, les deux branches ne forment qu'une seule et même doctrine. Il est donc inutile de les dissocier. Que cette Kabbale pratique réponde ou non à la vérité, peu lui importe. Elle repose sur des faits historiques » (H. Serouya, *La Kabbale*, P.U.F.)

De René Guénon :

« Il s'agit toujours là de ce même retrait de l'extérieur vers l'intérieur, en raison de l'état du monde à une certaine époque, ou, pour parler plus exactement, de cette portion du monde qui est en rapport avec la forme traditionnelle considérée » (*Symboles fondamentaux de la science sacrée*, Gallimard).

D'après la Kabbale, le **dibbouk** est un esprit qui possède un vivant. La légende est célèbre qui raconte comment un jeune kabbaliste mort et amoureux d'une jeune fille s'empara du corps de la jeune fille. Cette légende a donné naissance à une belle pièce de théâtre, *Le Dibbouk*, de Charles Anski (Paris, l'Arche).

Lettres et nombres

« Personne ne s'étonnera, écrit Henri Cornille Agrippa, de ce que l'on puisse deviner les choses par la valeur numérique des lettres. Selon l'opinion des pythagoriciens et des kabbalistes hébreux, il y a dans les nombres bien des mystères cachés que peu comprennent. Le Très Haut a créé toutes choses par le nombre, la dimension et le poids ; par ces nombres on peut tirer l'essence des lettres et des noms » (*La Magie céleste*, Berg, 1981).

principes : les Splendeurs cachées (*Zazahot*). Ce sont : la Volonté, qui maintient l'équilibre, la Miséricorde, qui répand le flux de l'émanation, et la Rigueur, qui le contient. Les Splendeurs organisent donc les sephiroth, et elles le font selon un modèle connu sous le nom d'*Arbre de vie*, ou Arbre kabbalistique. Cet arbre est l'archétype à partir duquel la Création s'ordonne. Les sephiroth sont des attributs de Dieu, mais elles peuvent aussi se comprendre en termes d'expérience humaine. Elles sont la commune mesure entre le Créateur et sa création. La Kabbale est une gnose : l'homme veut trouver la divinité en lui. Il découvre d'abord son néant, symbole de la proximité divine. C'est lorsque le myste se vide qu'il devient un réceptacle de la transcendance.

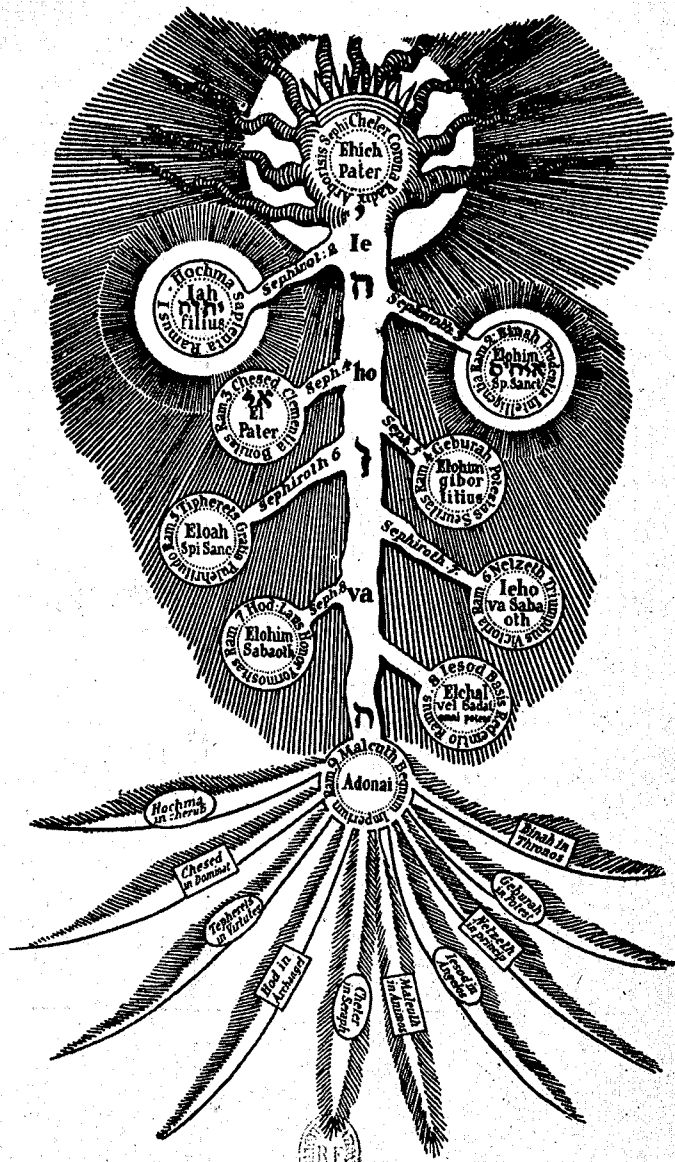
La première sephira est appelée *Kether*, la Couronne. Lieu de l'émanation originelle et de la résorption finale – car à terme le monde retournera au non-manifesté –, elle s'exprime dans un « Je suis, J'étais, Je serai » qui est le nom de Yahweh (on traduit souvent par « Je suis qui Je suis »). Sous l'influence des Splendeurs, le rayonnement de lumière se répand alors pour créer la deuxième sephira, *Hokhma*, la Sagesse. Cette sphère est encore appelée la « Pensée voilée », elle est la pensée divine. Elle contient le plan général de la construction du monde qui se manifestera concrètement dans la troisième sephira, *Bina*, l'Intelligence. Ensuite viendront *Hesed*, la Grâce ; *Guebourah*, la Puissance ; *Thipheret*, la Beauté ; *Netsah*, la Permanence ; *Hod*, la Réverbération ; *Yessod*, le Fondement. La dernière, *Malkhout*, la Royauté, reçoit l'é-

panchement des trois précédentes. Le problème théorique de la Kabbale est de préserver l'unité du Créateur tout en tenant compte des Splendeurs de son épiphanie – l'émanation, en effet, ne fragmente-t-elle pas l'Être divin ? Le *Zohar* répond que, « en créant le monde d'ici-bas, le monde d'en haut n'a rien perdu. Il en est de même pour chaque sephira : c'est comme si on allumait une lampe près d'une autre, aucune ne perd une parcelle de son éclat ».

■ Un monde de symboles

On a souvent assimilé les sephiroth à des symboles ; il semble que ce soient plutôt des « catégories a priori » (au sens kantien) de l'expérience mystique. C'est en déchiffrant la Torah, où la lumière divine a revêtu des consonnes et des mots, que les kabbalistes mènent leur quête de symboles. Il existe une manière de lire la Bible qui, dit Tishby, « révèle un tissu de noms sacrés qui brillent à travers des combinaisons innombrables ». Les spéculations ont été vertigineuses : un surréalisme délirant s'est mêlé à une véritable poésie, mais une superstieuse numérologie de la Kabbale ne se limite pas à la Torah, car la Terre et ses habitants s'ordonnent selon l'archétype divin.

« La dimension humaine, dit le *Zohar*, contient toutes choses ; et tout ce qui existe en vertu de cela [...]. L'homme contient tout ce qui est en haut dans le ciel et en bas sur la terre, les créatures célestes de même que les créatures terrestres. » Avons-nous affaire à un simple anthropomorphisme ? Nullement. La Kabbale nous rappelle, avec beauté et désespoir, que l'homme reste la mesure de toute chose. Toute



L'arbre kabbalistique et les sephiroth représentent dans l'ésotérisme juif le schéma de la création. (Bibl. nat., Paris.)

Selon la Kabbale, le **Golem** est un automate, ou plutôt un « être d'argile » auquel un rabbin donnait vie en glissant entre ses lèvres un bout de papier sur lequel était inscrit le nom de Dieu. Cette légende a couru en particulier dans le ghetto de Prague au Moyen Âge. Le Golem a donné naissance à une nombreuse littérature (romans et films).

On retrouve également un **rêve de Golem** dans la littérature chrétienne médiévale avec l'« homoncule », petit bonhomme auquel un mage - on cite souvent Albert le Grand - avait réussi à donner vie. Le Golem servait à la défense des Juifs persécutés, l'homoncule se consacrait aux tâches ménagères du mage (voir Gustav Meyrink, *Le Golem*, Marabout).

expérience de l'autre - et Dieu est l'autre absolu - n'est qu'une expérience du même - de l'être de l'expérimentateur. A moins que l'expérimentateur ne découvre le néant qui l'investit et qu'il ne se situe, en même temps, à la pointe de lui-même. La vérité enracine et transcende à la fois.

■ Les sources doctrinales

« Kabbale » signifie tradition ou réception. La Kabbale, dit le mythe, commence avec la tradition orale donnée à Moïse sur le Sinaï. Certains auteurs ont surenchéri sur le mythe : le début de la quête kabbalistique remonterait, à les en croire, à Abraham, voire aux Assyriens; et peut-être même se perdrait-elle dans la « nuit des temps ». La critique historique, quant à elle, part des textes. On trouve bien une approche gnostique dans la *Merkaba*, méditation sur la vision d'Ézéchiel; mais c'est au XII^e siècle que la doctrine est rédigée, avec l'élaboration du *Sepher ha-Bahir* d'Abraham ben Huya, lequel, admet-on, a compulsé des matériaux appartenant à des époques antérieures. Le *Sepher ha-Bahir* contient même un fragment du *Sepher Yetsira*, qui ne sera publié qu'en 1562 alors que son origine se situe entre le II^e et le V^e siècle.

Au XIII^e siècle, époque de floraison kabbalistique, apparaît le fameux *Zohar*, œuvre, semble-t-il, de Moïse de Léon placée sous l'autorité (symbolique) de Rabbi Siméon bar Yokhaï, qui aurait codifié la Kabbale du II^e siècle avant Jésus-Christ et qui aurait bénéficié de visions transmises par le prophète Élie, censé, pour cela, avoir quitté le monde de l'après-vie. A l'époque des cathares, un renouveau doctrinal est apporté par les auteurs pro-

vençaux : Abraham ben Isaac, Abraham ben David et son fils, Isaac l'Aveugle, qui a contribué à éclaircir le rapport entre Dieu et sa manifestation; par les auteurs italiens : Juda ben Yagar, Ezra ben Salomon, les frères Isaac, etc., qui précisent la nature de l'intermonde, c'est-à-dire celle des créatures démoniaques ou mythiques; enfin par les auteurs allemands et Abraham Abulafia, en particulier, qui associe à la doctrine une technique d'expérience spirituelle.

Dans le monde chrétien, et surtout à la Renaissance, les personnalités ne manquent pas qui se sont intéressées à la Kabbale. Citons rapidement : Pic de La Mirandole (1463-1494), Reuchlin (1455-1522), Guillaume Postel (1510-1581), Paracelse (1493-1541), Robert Fludd (1574-1637), Jakob Böhme (1575-1624), Kircher (1601-1680). Comme le dit P. Secret, « acceptée ou rejetée, la Kabbale est une découverte aussi importante que celle du Nouveau Monde » (*Le Soleil chez les kabbalistes chrétiens*, Dunod).

■ Une parole primordiale?

La Kabbale est une gnose, une recherche du secret de la Création. Comme toute gnose, elle met en scène une cosmogonie dont l'humain est un acteur à part entière, voire un collaborateur de Dieu, et elle s'efforce, ce faisant, de répondre à la question que pose l'existence du mal. La création du monde provoque, en effet, une déchirure dans la divinité (est évoqué ici le symbole de la « brisure des vases »). Mais alors que la gnose alexandrine, par exemple, se manifeste dans une profusion d'images, la gnose kabbaliste prend une forme non figurative. La spé-

culation kabbalistique se veut rigoureuse, combinatoire, mathématique. Il se peut que, sous un fatras d'obscurités et à côté d'envoies poétiques, elle recèle les structures élémentaires (inconscientes) de la pensée scientifique. Pourquoi ne serait-elle pas, pour notre civilisation, le surgissement, parfois confus, d'une parole primordiale ?

On ne sera donc pas étonné d'apprendre que les écrits kabbalistiques - et ils sont légion, même si leurs formes les plus connues ne datent que des XII^e-XIII^e siècles, venant de Provence et d'Espagne - se constituent en totalité du savoir et contiennent aussi bien des réflexions sur l'astrologie - elle est mal vue - que sur le gouvernement du monde, sur la métaphysique des nombres, sur les phénomènes géologiques, ainsi que des réflexions sur la vie après la mort, etc. Signalons, à cette occasion, deux théories qui ont excité de nombreux commentateurs. L'une voulait que le monde fût créé par Dieu à partir des lettres de l'alphabet hébraïque; l'autre, que toute lettre hébraïque eût une valeur numérique et que les mots ayant même valeur fussent équivalents.

■ La division de l'âme

Une théorie domine le *Zohar*, c'est celle de la division de l'âme en trois parties : *nefesh*, le souffle organique; *rouah*, l'esprit, et *nechama*, le pouvoir de l'homme. L'âme qui descend pour animer un corps refuse de quitter son lieu originel; mais elle finit par obéir à l'ordre divin. Elle doit conquérir un complément de perfection du côté du monde matériel, et, en même temps,

elle est chargée d'imprégner la matière d'une parcelle de spiritualité pour la purifier, la tirer vers le haut. Le corps est donc un composé de sainteté et de souillure. C'est un médiateur des forces cosmiques.

« Rabbi Eleazar demanda à Rabbi Siméon : " Sachant que les hommes meurent, pourquoi Dieu dirige-t-il leur âme ici-bas ? " Réponse : 1 - pour que les hommes connaissent Sa gloire (par l'étude de la *Torah*) ; 2 - pour l'accomplissement du texte biblique suivant : "Bois l'eau de ta citerne et des ruisseaux qui coulent à l'intérieur de ton puits" (Proverbes, 5, 15). La citerne est un lieu aride. L'eau y apparaît quand l'âme se perfectionne. Elle rejoint ainsi sa source; tout est parfait en bas et en haut et l'ascension de l'âme s'opère par l'éveil de la passion du féminin pour le masculin. Les eaux jaillissent de bas en haut, la citerne se transforme en source d'eaux vives. L'identification de la passion et du désir est accomplie. L'âme du juste transforme le lieu aride : l'amour et la passion s'éveillent en haut, et tout est Unité » (selon le *Zohar*). Le drame cosmique conte toujours une histoire d'amour. Tous les textes, tous les témoignages sont infléchis en ce sens. Le kabbaliste se bat contre l'obscurité du monde; il tente de l'illuminer. L'intense passion qui le mène indique qu'amour et connaissance sont souvent synonymes. L'aridité du cœur est l'ennemie, le visage du mal, ce mal que l'initié doit extirper de lui. Le secret, en définitive, se situe au-delà de la morale; c'est celui de la source dont parle ce texte. La Kabbale convie à le retrouver.

Ghématrie

Avec le notarikon, la ghématrie est un processus de la magie kabbalistique. Elle a pour objet le rapprochement des mots qui ont une valeur numérique identique. A chaque lettre de la langue hébraïque correspond en effet une valeur numérique, chaque mot ayant donc pour valeur la somme des valeurs de ses lettres. Les mots qui ont même valeur donnent lieu à un rapprochement qui désocculte leur sens caché. Ainsi, en hébreu, « un » se dit *ehad* et « amour » *ahaba*. Les deux mots se réfèrent à une même réalité transcendante puisqu'ils ont la même valeur (1+8+4=13 pour le premier; 1+5+2+5=13 pour le second).

Le notarikon est une méthode qui utilise les lettres initiale médiane ou finale d'un mot pour en composer un autre. La témura combine ghématrie et notarikon.

Macrocosme/Microcosme

Le texte fondateur de l'occultisme

La Table d'émeraude, qui exprime une analogie entre le macrocosme (M) et le microcosme (m), est le texte clé de l'occultisme.

L'image de Dieu

« Tous les mondes d'en haut et d'en bas sont compris dans l'image de Dieu. »

Le microcosme (m), c'est l'homme ; le macrocosme (M), l'univers. Cette définition de l'hermétisme se retrouve sous une autre forme en science : la physique la plus moderne distingue entre le macrocosme et le microcosme ; mais ici M devient le monde de l'homme, et le m celui de l'intra-atomique. A l'instar de l'ésotérisme, d'ailleurs, la physique, malgré cette différence, postule l'unité de son objet. Ainsi, et pour schématiser, le m et le M ne sont que des modalités de la matière (ou de l'univers) – des « niveaux » –, qui dépendent de la position de l'observateur.

■ La recherche de la bonne relation

Toute démarche humaine naît d'une coupure de l'humain d'avec le monde – il faut qu'il y ait au départ un objet comme

il faut qu'il y ait un sujet –, mais elle s'élabore ensuite dans un dépassement de cette coupure – le sujet finit par connaître l'objet. L'important est d'obtenir une bonne relation entre le sujet et l'objet, afin qu'il y ait œuvre ou réelle expérience. La relation scientifique n'est évidemment pas la même que la relation hermétique. Les termes m et M ne recouvrent pas les mêmes réalités dans ces deux approches. La science cherche à établir partout des rapports de causalité, l'occultisme des analogies.

■ La « Table d'émeraude »

L'analogie est donc la relation privilégiée à l'univers pour l'hermétisme. C'est ce que signifie l'un de ses textes fondateurs, la *Table d'émeraude*, attribuée au légendaire Hermès Trismégiste :

« Tout ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et tout ce qui est en bas est comme ce qui est en haut. Et cela pour réaliser le miracle d'une seule chose dont sont nées toutes choses par une opération toujours la même.

Son père est le Soleil, sa mère la Lune, le Vent l'a portée dans son ventre, la Terre est sa nourrice.

C'est ici le père des talismans du monde entier, sa force est entière. Il faut qu'elle soit transformée en terre. Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement et avec intelligence.

Des notions relatives

Les notions de macrocosme et de microcosme sont relatives l'une à l'autre. Dans l'absolu, M, c'est l'univers et m, l'être humain ; mais l'absolu n'est qu'un modèle théorique. Ainsi soit le microcosme (l'homme), ce m est constitué d'organes, et dans le rapport qui lie chaque organe au corps le premier joue le rôle d'un m, le second d'un M. L'important est ainsi le rapport qui s'esquisse lorsqu'on fait jouer ces notions qui, ne pouvant désigner des réalités objectivables, ont le curieux statut de concepts seulement opératoires.

Elle montera de la terre au ciel et de nouveau descendra sur terre pour recevoir la force des choses supérieures et inférieures.

Ainsi tu auras la gloire et la célébrité du monde entier.

Pour cela, toute obscurité s'enfuira de toi. C'est ici la force de toute force. Elle vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide.

De la sorte, ce monde est créé. Tels sont les arrangements admirables que j'évoque.

C'est pourquoi on m'appelle Hermès. Je détiens la sagesse des trois modes de cosmos. »

On reconnaît dans ce texte la quête de la pierre philosophale. C'est sur lui que se fondèrent toutes les recherches ésotériques, qu'elles soient alchimiques, magiques, etc. Ce texte contient l'axiome sur lequel l'hermétisme s'appuie, et cet axiome est que l'analogie – l'équivalence – constitue le principe unificateur de tout l'univers, homme inclus.

■ L'analogie

Mais comment le microcosme – ce « ciron », comme dit Pascal – peut-il se trouver en analogie avec l'univers ? Y a-t-il entre eux une commune mesure ? L'hermétisme part du principe que, si l'on veut tenter de sortir du chaos, il faut créer cette mesure. D'ailleurs, ajoute-t-il, l'humain étant non seulement anxieux et désespéré mais aussi amour, cette mesure n'est pas une création artificielle, nous la secrétons spontanément, elle nous est structurellement constitutive (cette correspondance entre l'homme et les astres, les pythagoriciens prétendaient la fixer dans la connaissance des nombres). Mais, d'autre part, si cette mesure est réalité, toute

expression de cette réalité est hypothétique, approximative (si elle ne l'était pas, l'être coïnciderait entièrement avec ses expressions, il aurait achevé son cycle épiphanique, il se résorberait en lui-même). Toute analogie est donc un *comme si* ; mais un *comme si* qui, paradoxalement, nous enracine, en nous rapprochant de l'infini. Autrement dit : 1^o le « tout ce qui est en bas est comme ce qui est en haut » est bien une analogie et non une identification ; 2^o cette analogie, comme toute autre, n'est pas donnée une fois pour toutes, elle résulte d'un « travail », d'une « expérience », sur soi et sur l'univers. L'analogie établit le rapprochement, elle ne s'y fixe jamais – sinon, elle ne serait que comparaison. Elle ne l'établit que pour dévoiler, comme en passant, d'éventuelles jonctions entre soi et l'univers. Étant entendu – et c'est là l'originalité majeure de l'hermétisme – que l'univers à la fois nous englobe et nous investit. Il est à la fois transcendance (autre) et nous (même).

De telles considérations peuvent paraître incongrues à un esprit non habitué à manier de tels concepts. Elles étaient monnaie courante dans la philosophie présocratique. Elles deviendront familières à qui s'intéresse à l'hermétisme. Sont-elles de simples curiosités de musée ? On peut penser que si, dans le passé, elles ont permis de se libérer de l'obscurantisme religieux, elles permettent aujourd'hui de se délivrer de la dictature du mythe scientifique. Encore faut-il les approfondir sans céder au délire d'interprétation qui ne prouve pas que la métaphysique est dépassée, mais qu'il faut quitter les brumes des croyances collectives.

L'image du Tout

« Le Saint, béni soit-il, créa l'homme en lui imprimant l'image du royaume sacré qui est l'image du Tout, c'est cette image que le Saint, béni soit-il, regarda quand il créa le monde ainsi que toutes les créatures du monde. Cette image est la synthèse de tous les esprits d'en haut et d'en bas sans aucune séparation ; elle est la synthèse de toutes les sephiroth, de tous leurs noms, de toutes leurs épithètes et de toutes leurs dénominations » (le *Zohar*).

Unité du cosmos

« Il y a entre le ciel et la terre une unité, qui se reflète, d'une part, dans l'influence, réelle ou supposée, que le Soleil, les étoiles et les planètes exercent sur la vie des plantes, des animaux, des hommes et sur les médecines qui en dérivent ; d'autre part, dans la répétition des structures d'où naquirent les notions de macrocosme et de microcosme » (Paracelse).

Magie

La magie ne sera jamais déracinée

Il entre de la magie dans toute conduite, si rationaliste qu'elle se veuille. Le problème est d'en tenir compte sans lui céder.

Les quatre opérations de la magie

« Les principales opérations de Haute Magie se ramènent à quatre types fondamentaux. Par la consécration, on sacralise des dieux ou des objets afin de leur conférer un pouvoir. L'exécration est la caractéristique de tous les exorcismes par lesquels on expulse (on chasse) les démons d'un sujet. Elle est l'action qui aboutit au retrait des forces maléfiques attachées aux objets comme aux êtres. L'invocation concerne les chants rituels, les formules, par lesquels on réalise un contact, où l'on adresse une demande à un esprit supérieur, un génie bienfaisant. L'évocation enfin est l'invitation, voire l'obligation, faite aux entités, de se manifester, ou de manifester leur présence. Dans tous ces cas, l'opération magique est préparée dans les plus infimes détails : de l'aménagement des lieux choisis, et notamment du cercle magique tracé au sol, aux accessoires du magiste » (Michel Mirabail, *Les 50 Mots clefs de l'ésotérisme*, Privat).

Le mage vit – ou croit vivre – dans un monde tout habité d'esprits sur lesquels il a pouvoir d'agir. Ce pouvoir est mis en branle par un rituel et des formules : le mot bien prononcé devient plus que lui-même, il exprime physiquement l'être (l'essence) de la chose qu'il désigne. Le verbe (logos) est la raison du cosmos. Coextensif à l'Être, il est science également. « La magie, écrit au début de ce siècle l'occultiste Piobb, est la science du Verbe. » Comment cela est-il possible ? *Les Clavicules de Salomon*, vieux grimoire récemment réédité, répondent que « [...] Dieu [...] a bien voulu porter ses œuvres jusqu'au degré le plus parfait en faisant un ouvrage participant du divin et du terrestre, c'est-à-dire l'homme dont le corps est grossier et terrestre, et l'âme spirituelle et céleste. Il lui a soumis toute la terre et ses habitants, et lui a donné les moyens de rendre familiers les anges [...] qui sont destinés les uns à régler les mouvements des astres, les autres à habiter dans les éléments [...]. Tu peux donc faire connaissance avec une grande partie d'eux, par le moyen de leurs sceaux, et caractères, te les rendre faciles et familiers ».

■ **Au cœur des choses**
L'analyse habituelle – elle est exemplaire dans le positivisme d'Auguste Comte – pose que la magie a précédé la science, qu'elle l'a anticipée de manière fantasmagorique. Le

mage rétorque que les méthodes, les domaines et objets de l'une et de l'autre sont tout à fait différents, même s'il leur arrive parfois de se recouper. La magie est la mise en pratique d'un système analogique par lequel les plantes, les métaux, les parfums, les planètes, etc., communiquent ; elle atteint donc le cœur vivant des êtres et des choses, alors que la science n'agit que sur les apparences (les « écorces ») et ne vise que les symptômes. C'est cela qui, paraît-il, confère au mage son effective puissance. Celle-ci se manifeste par des envoûtements, des exorcismes, des invocations, et bien d'autres recettes encore. *Le Petit Albert* préconise la formule suivante pour se prémunir contre le « cocufiage » : « Prenez le bout du membre génital du loup, le poil de ses yeux, et celui qui est à sa gueule en forme de barbe, réduisez cela en poudre par calcination, et faites-le avaler à votre femme sans qu'elle le sache. Vous pourrez alors être assuré de sa fidélité »...

■ La science de l'invisible

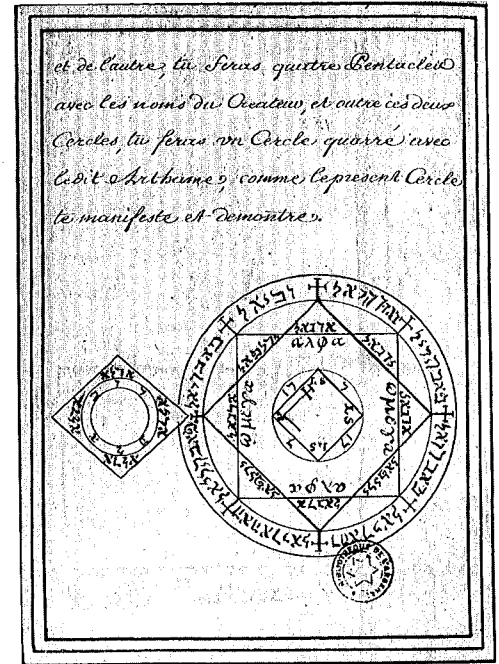
De la magie, il n'y aurait rien à dire, sauf qu'elle est tout bonnement un délire, à moins de la rattacher, elle aussi, à l'hermétisme, c'est-à-dire à la science de l'invisible. H. Masson a beau affirmer que la magie et l'occultisme pratique se séparent du « contexte traditionnel de l'ésotérisme », parce que « la magie est une forme

secrète et brutale de la religion », on ne saisira pas le phénomène si on refuse de voir qu'il est une forme – dévoyée peut-être – de l'occultisme. Le mage croit toucher à l'invisible (aux essences) et pouvoir l'infléchir dans la direction qu'il désire. La véritable magie s'effectue d'ailleurs par la ritualisation de l'espace qui est autour du mage et dans lequel les « puissances » vont apparaître ou opérer.

La différence avec les autres rituels, celui de l'initiation ou même celui de la religion, est que les paroles se prolongent dans des incantations et des exécutions, et que les symboles sont censés condenser des énergies physico-cosmiques. On choisira astrologiquement le moment propice à l'apparition de tel ou tel esprit, ange, archange, démon ou génie, car chacun d'eux est « spécialisé ». On se mettra pieds nus pour se trouver en contact avec les formes telluriques. On délimitera un cercle, etc. Remarquons que la magie peut être « bénéfique » ou « maléfique » ; la première est « magie d'amour » ou « magie blanche », la seconde « magie noire », et elle vise à asservir celui qu'on envoûte, voire à lui faire du mal.

■ Le commerce avec le surnaturel

Les martinistes, disciples de Martinès de Pasqually, sont intéressants à évoquer rapidement ici, parce qu'ils se situent aux limites de l'initiation et de la magie. Ne veulent-ils pas « entrer en relation avec l'invisible », presque le toucher, ou le matérialiser si ce n'est en user ? Joseph de Maistre dit d'eux : « Les connaissances surnaturelles sont le grand but de leurs travaux et de leurs es-



pérances ; ils ne doutent point qu'il ne soit possible à l'homme de se mettre en communication avec le monde spirituel, d'avoir un commerce avec les esprits et de découvrir ainsi les plus rares mystères. Leur coutume invariable est de donner des noms extraordinaires aux choses les plus connues sous des noms consacrés. »

Mais le mage va plus loin encore : il ne cherche pas à entrer en relation avec les esprits pour collaborer à l'œuvre divine, il veut agir sur la nature de son propre chef, pour poursuivre des desseins personnels. Prospero, le personnage de *La Tempête* de Shakespeare, en est un bon exemple. On dira que le scientifique est lui aussi métaphysiquement libre et isolé, la différence encore une fois

Pentacle magique
« Le secret des secrets, autrement la Clavicule de Salomon ou le véritable grimoire », manuscrit du XVIII^e siècle. (Bibl. Arsenal, Paris.)

« La magie considérée comme **science** est la connaissance des principes et de la voie par laquelle l'omniscience et l'omnipotence de l'Esprit et son contrôle sur les forces de la Nature peuvent être acquis par l'individu tandis qu'il est encore dans le corps. Considérée comme art, la magie est l'application de ces connaissances à la pratique » (Helena Petrovna Blavatsky, *Isis dévoilée*, 1877).

« La **nature** opère d'une manière naturelle ce que le magicien réalise par son art » (Pic de La Mirandole, *Conclusiones philosophicae cabbalisticae et theologicae*, 1486 ; P.U.F., 1976).

« La magie est avant tout l'**art divin** qui consiste à prendre contact avec l'Ame universelle » (E. Cansellet, *La Tour Saint-Jacques*, n° 11-12, 1957).

étant que : la science ne porte pas sur l'invisible ; la science n'agit pas par le Verbe mais par techniques ; la science est impersonnelle, alors que, pour réussir, le mage doit entièrement s'impliquer dans l'opération. La coïncidence entre le microcosme (l'homme) et le macrocosme (l'univers) ici n'est pas symbolique ; elle est censée être réelle, efficiente.

■ Les deux moments de la magie

Henri Cornille Agrippa (1486-1534) nous explique, dans sa *Magie cérémonielle*, que « les cérémonies sacrées, le rite qui les entoure, ont une telle vertu que même s'ils ne sont pas compris ni scrupuleusement observés, ils n'en ont pas moins d'efficacité pour nous revêtir de la puissance divine pourvu qu'ils soient accomplis avec foi. L'initiation aux « mystères de la religion » confère, en effet, une dignité et, « par cette dignité, tu peux vivifier toute œuvre magique » (don de prophétie, conciliation des bons génies, évocation des morts, etc.).

Mais sa *Magie céleste* commence par ceci : « Les mathématiques sont indispensables à la magie et ont de nombreux rapports avec elle, à tel point que celui qui étudie l'une sans s'appuyer sur les autres s'engage dans une voie sans issue. » Elle précise que, « si l'on veut lier et envoûter sous l'influence du Soleil ou de l'une quelconque des planètes, ni le Soleil ni aucun des astres invoqués pour aider à l'accomplissement de l'œuvre en peuvent entendre les prières qui leur sont adressées, mais ils sont émus par une sorte de lien naturel qui fait que toutes les parties du monde communiquent entre elles et forment un tout.

Dans le corps humain, un membre est mis en mouvement par le mouvement d'un autre, et, dans la harpe, une corde touchée vibre et fait vibrer les autres ». Agrippa distingue soigneusement la magie de la science, mais il souligne leur complémentarité. Agrippa écrit au moment où souffle un nouvel esprit plus rationaliste, plus laïque, qui risque de tout emporter sur son passage. Son œuvre s'élabore autour des points de contact entre le Nouveau et l'Ancien Monde.

■ Eliphas Lévi

Quelques siècles plus tard, la magie retrouve son autonomie – elle ne se soucie plus de la science. Est-ce par réaction contre le scientisme ambiant ? On rencontre dans l'œuvre d'Eliphas Lévi, au XIX^e siècle, les mêmes conceptions que dans celle d'Agrippa – la même vision unitaire et vivante du monde, le même type de causalité analogique –, mais d'une manière plus échevelée. L'œuvre d'Agrippa est presque rationaliste, celle de Lévi flamboyante. Il s'agit de montrer que « l'alliance originelle du christianisme et de la science des mages » est essentielle. Tout s'explique par la philosophie occulte. « L'antipathie n'est autre chose que le sentiment d'un possible envoûtement. » « Suivant nos grands maîtres en astrologie, les comètes sont les étoiles des héros exceptionnels et ne visitent la terre que pour lui annoncer de grands changements. »

Lévi raconte même que Cambriel, un alchimiste du XIX^e siècle, voit un jour dans son creuset « la figure de Dieu, incandescent comme le Soleil, transparent comme le cristal ». Il dit un peu plus loin que « la résurrection d'un mort est le

chef-d'œuvre du magnétisme, parce qu'il faut, pour l'accomplir, exercer une sorte de toute-puissance sympathique. Elle est possible dans les cas de mort par congestion, par étouffement, par langueur, par hystérisme ». Comment faire ? « Il peut suffire quelquefois de prendre la personne par la main et de la soulever vivement en l'appelant d'une voix forte. » Si ce procédé ne réussit pas, l'auteur vous expliquera également comment fabriquer filtres et talismans. L'équilibre entre science et magie est rompu, les digues ont éclaté, le monde en a eu assez d'étouffer sous le signe du scientisme. Lévi se sent tenu, en tout cas, d'exprimer sans précaution, d'une manière sauvage, le non-dit de la quête de savoir. La poésie (avortée) joue chez lui le même rôle que la science (balbutiante) chez Agrippa. La magie est indissociable de l'activité humaine. Comment la déchiffrer ? Que cache-t-elle ? Un noyau de vérité se dissimule-t-il derrière un foisonnement obscur le plus souvent et parfois fulgurant ? Lévi ne se pose pas de questions ; il ne cherche pas, il se contente d'exposer. Sans voir que la magie, à son tour, ne peut désormais pour se constituer faire l'économie du détour par la science.

■ Un délire causal

La science, dit-on souvent, est une ascèse, un choix entre la multiplicité éventuelle des causalités ; la magie, en revanche, est un délire causal. C'est cette ascèse, ajoute-t-on, qui paradoxalement permet d'agir sur la réalité, alors que la profusion de la magie ne fait qu'entraîner l'expérimentateur dans le vagabondage. Cette opinion est-elle tout à fait

vraie ? Ne laisse-t-elle pas dans l'ombre une certaine dimension que, même maladroitement, l'hermétisme prend en compte ? Cette dimension invisible, la science ne l'occulte-t-elle pas ? Ou, plus précisément, la science elle-même n'est-elle pas un hermétisme ? Pour se constituer, pour être créatrice, la science n'effectue-t-elle pas, en effet, un détour par la magie de la même manière que l'initiation effectue un détour par le mythe ? Sans ce détour, le réel se dévoilerait-il ? Sans lui, la science se découvrirait-elle en position de choisir entre plusieurs causalités éventuelles ? De la magie n'entre-t-elle pas nécessairement dans tout comportement humain ?

L'ennui en cette affaire est qu'entre les occultistes à tous crins et les scientifiques tous azimuts la bipolarisation va bon train. Les uns croient que *Le Petit Albert* et n'importe quel grimoire, pourvu qu'il soit poussiéreux et rédigé en vieille langue, contiennent des vérités pratiques (qu'ils essaient donc !); les autres, que la sécheresse des épreuves toujours nous mène. Il se pourrait – nous insistons sur le conditionnel – que certaines pratiques magiques aient une action efficiente ; il se pourrait que la magie, la vraie magie, restituée à elle-même, opère sur l'invisible de la même manière que la science opère sur le concret. Il se pourrait donc que la magie parfois rejoigne le réel et le modifie ; qu'elle le transforme de manière merveilleuse, fabuleuse, et non à travers l'usuelle instrumentation scientifique. Mais il ne sert à rien d'y rêver. Il faudrait, pour savoir de quoi il en retourne, redonner vie au vieux corpus hermétique dont elle est issue.

« 1. La magie est la **mère de l'éternité**, de l'essence de toutes les essences, car elle se fait elle-même, et est entendue dans le désir. 2. Elle n'est rien en elle-même qu'une volonté [...]. 5. La magie est esprit, et l'être est son corps [...]. 6. La magie est la chose la plus secrète » (Jakob Böhme, *Base des six points théosophiques*, 1620).

« La **magie naturelle** ou physique n'est rien d'autre que la connaissance plus approfondie des secrets de la nature » (Del Rio, *Acquisitiones magicae*, 1606, trad. 1611)

Références

Les Clavicules de Salomon, rééd. Belfond
Masson (H.), *Dictionnaire initiatique*, Belfond.

Magnétisme

Le fourre-tout de l'occultisme

Presque tout relève du magnétisme. La notion a fini pourtant par faire allusion à un concept scientifique.

Au sens scientifique, le magnétisme désigne l'ensemble des phénomènes présentant les deux propriétés des aimants : attirer les morceaux de fer ; s'orienter à la surface de la terre. On a aussi défini un « champ magnétique de la Terre » qui, dirigé du sud au nord, s'étend sur 65 000 km environ autour de la Terre. Ces deux caractéristiques (attraction et orientation) ont incité les occultistes à croire qu'ils saisiraient ici sur le vif le type même du phénomène mystérieux, mais concret. Ils y ont vu le modèle de la sympathie universelle, qui, selon eux, unit toute chose et élève tout du bas vers le haut. Le magnétisme est ainsi presque devenu l'épiphanie d'Éros, le dieu qui pour certains donne à l'univers sa cohérence. « La découverte du magnétisme en Chine n'est pas sans lien avec les recherches en alchimie, en magie, avec les chamanes, les taoïstes » (J. Needham).

Références

Bloch (M.), *Les Rois thaumaturges*, Strasbourg, 1924.
Boll (M.), *Electricité, magnétisme*, P.U.F., Que sais-je ?
Chertok (L.), *L'Hypnose*, Payot poche.
Mesmer (F.A.), *Le Magnétisme animal*, textes édités par R. Amadou, Payot, 1971.
Needham (J.), *Science and Civilization in China*.

■ Le magnétisme animal

Quant au « magnétisme animal », l'expression date de 1775. Mesmer l'a exposé en 1799 (*Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*). Mesmer pense qu'il existe un magnétisme universel (un « fluide ») qui circule dans la substance des nerfs et qui fait que le corps humain est analogue à l'aimant. L'antique analogie de l'hermétisme entre microcosme et macrocosme est ainsi remplacé par la corres-

pondance entre corps et aimant. Mesmer ajoute que, si l'on dirige ce fluide, on peut « guérir immédiatement les maladies des nerfs et médiatement les autres ».

■ Le magnétisme vital

C'est Boirac qui, en 1908, remet à la mode la notion de « magnétisme vital » ou « psychodynamie ». Il s'agit de l'ensemble des phénomènes qui sont explicables, paraît-il, par le magnétisme physique ou animal : la rhabdomancie (qui est l'art de détecter des eaux souterraines et des gisements métalliques par le moyen d'un pendule ou d'une baguette), la radiesthésie (qui soigne en manipulant les radiations émises par le corps) et les états psychotiques seconds (comme l'hypnose, la suggestion, la catalepsie, le somnambulisme).

Pratiquée, entre autres, par Cagliostro et par le comte de Saint-Germain, la thaumaturgie relève en partie du magnétisme vital. A côté des remèdes occultes, la notion d'« ambiance spirituelle » entre en ligne de compte. A l'origine, c'était la notion de toucher qui était la plus importante. Saint Louis, dit-on, soignait les scrofuleux en les touchant ; François 1^{er} s'y essaya en décembre 1515 dans la chapelle du palais pontifical. C'est Robert le Pieux qui instaura en France, en 987, le rite du toucher des écrouelles (scrofules). Ce rite fut inauguré en Angleterre vers 1100 par Henri 1^{er} Beaulerc.

Messe noire

Une spiritualité à rebours

Les messes noires n'ont rien à voir avec l'occultisme. Une vieille habitude les lui amalgame.

La messe noire fut à l'origine une séquence particulière de la cérémonie du sabbat, qui voyait les sorcières chevaucher leurs balais puis s'accoupler avec Satan en personne. Deuxième différence : la messe noire est une action réelle et est le fait de l'aristocratie, tandis que, populaire, le sabbat reste fantasmagorique. Cela n'empêche pas qu'il existe un point commun : une révolte contre la religion, non pas en la brisant ou en s'en détachant, mais en inversant son sens. Ce n'est plus Dieu qu'on vénère, mais le Diable qu'on adore.

■ Une ritualisation satanique

Gilles de Rais, maréchal de France condamné en 1440, pratiquait des messes noires sauvages, non encore ritualisées. Comme Satan refusait d'apparaître, il croyait l'appâter en lui donnant, enveloppés dans un linge blanc, la main, le cœur, les yeux et le sang d'enfants qu'il avait tués après avoir abusé d'eux lors d'orgies sadiques. Pourtant, si l'on en croit les historiens, le rituel des messes noires fut inventé sous Louis XIV par Catherine Monvoisin, dite la Voisin, avortuse, astrologue et magicienne réputée. Des dames de la cour constituaient une partie de sa clientèle. La duchesse de Bouillon, qui voulait tuer son mari pour épouser le duc de Vendôme, la consulta. La Voisin se fournissait en graisse de

pendu auprès du bourreau de Paris. Elle avait, entre autres, la spécialité de « brûler le fagot » : cela consistait à mélanger de l'encens et de l'alun à un fagot qu'il fallait enflammer et arroser de vin et de sel. Cela permettait, pensait-on, d'exaucer tous les vœux. La Voisin s'occupait aussi d'enroulement sexuel, d'avortement, d'empoisonnement, etc. Mais le plus intéressant est que, comme ses disciples, elle avait des prêtres pour complices, car le sacrilège d'un prêtre dans sa fonction s'avérait nécessaire pour rendre le sortilège efficace.

Principal acolyte et amant de la Voisin, l'abbé Guibourg célébrait la messe noire sur une femme nue. Aidé d'une autre femme nue, il disait entre deux consécration des conjurations à Asmodée et à Astaroth, deux démons propices. L'abbé Gilles, qui le remplaçait parfois, ne résistait pas toujours à la tentation : « En disant sa messe il avait baisé ses parties honteuses, et qu'il n'était pas le seul qui eût fait de semblables choses, et que Gérard, prêtre de Saint-Sauveur, avait de même dit la messe sur le ventre d'une fille d'un marchand de la rue Saint-Denis qu'il avait débauchée. » L'abbé Guibourg pratiqua parfois la mise à mort d'un enfant. La duchesse de Vivonne, qui désirait voir mourir Colbert, avorta et offrit le fœtus au Diable pour voir son vœu se réaliser et ses projets aboutir.

Très loin de l'occultisme

Les pratiques de la messe noire ou du sabbat n'ont rien à voir avec l'occultisme, même s'il est vrai que la Voisin et ses complices connaissaient fort bien les ouvrages d'Agrippa. Il serait cependant scandaleux d'assimiler la philosophie d'Agrippa à de telles pratiques. Certains s'y sont essayé, pour qui il n'est point de salut hors du dogme le plus rigide.

Femmes nues

« Celles sur le ventre desquelles la messe avait été dite étaient toutes nues, sans chemise, sur une table servant d'autel, et, ayant les bras étendus, elles tenaient chacune un cierge allumé pendant tout le temps des messes. »

Métapsychique

Dieu ? le Diable ? ou la matière ?

Née au XIX^e siècle, la métapsychique veut expliquer le monde du paranormal.

Non vérifiables

« Les hypothèses métapsychiques [...] ne sont pas génératrices de traitements (à l'opposé des hypothèses freudiennes par exemple), donc ni fécondes, ni vérifiables dans leurs effets [...]. Dès lors, elles perdent leur valeur rigoureuse et entrent en concurrence avec l'hypothèse spirite, comme » (Yvonne Catellan, *Le Spiritisme*, P.U.F.).

C'est un terme créé par Charles Richet : « La métapsychique est la science qui étudie tous les phénomènes paraissant dus à des forces intelligentes inconnues, en comprenant dans ces intelligences les étonnants phénomènes intellectuels de nos inconsciences. » Synonymes de métapsychique : « psychotronic » (F. Clarc), « transphysique » (J. André), « epsionique » (J.W. Campbell), et enfin parapsychologie.

Les faits métapsychiques s'expliqueraient : par Dieu ou par le Diable ; par un énergétisme : il existerait une « force psychique » propre à agir dans la matière (W. Crookes) ; par le spiritisme (c'est-à-dire par la présence des morts) ; par la superstition, l'erreur ou la supercherie (thèses de l'Union rationaliste) ; par la physique moderne (O. Costa de Beauregard).

■ Des domaines divers

La métapsychique date de Mesmer (1779) et de son « magnétisme animal ». Elle habite le spiritisme et s'efforce de devenir « expérimentale », « scientifique », dès W. Crookes. Sa période « objective » date de 1934 : Rhine y introduit la statistique. La métapsychique peut alors devenir réellement parapsychologie.

Les domaines de la métapsychique sont les suivants : la

métapsychologie (télépathie, clairvoyance, dédoublement, hypnotisme, tables tournantes, etc.) ; la *métapsychophysique* (ectoplasme ; télékinésie : c'est-à-dire action à distance sur un objet, etc.).

La métapsychique se situe donc au point où le spiritisme, c'est-à-dire la communication avec le surnaturel, voire l'au-delà, cède la place à la parapsychologie, c'est-à-dire à l'ascèse scientifique. La démarche se comprend : l'incontrôlé n'a jamais constitué un critère de vérité ! Les fraudes, l'absence de mesure et de dispositif expérimental, l'impossibilité de répéter l'expérience sont pour le moins gênants.

La métapsychique évite cependant le travers de la parapsychologie, qui est au fond la perte de contact avec son objet, non mesurable par définition. La psychologie scientifique de Ribot et Dumas, qui voulait mesurer les émotions, a fait long feu. La métapsychique se veut simplement phénoménologique et désire classer.

La métapsychique ne fait pas partie de l'hermétisme. Certains ésotéristes ont certes fourni des grilles de lecture de phénomènes paranormaux ; et la métapsychique confirme la réalité de l'invisible (initiation, magie, etc.). Mais les réalités visées par ces deux disciplines restent irréductibles.

Musique

De la musique des sphères à la terrestre

La musique a souvent servi de référent à l'occultisme. Il y eut également des musiques initiatiques qui sont des chefs-d'œuvre.

Sans remonter aux théories de Pythagore pour qui l'univers se laissait lire comme une partition musicale, sans s'en tenir à l'influence (théorique) qu'il exerça sur certains musiciens du XVIII^e siècle, comme Rameau, on peut s'arrêter aux œuvres maçonniques, car ce sont les musiques initiatiques les mieux connues. Et, avant de citer Mozart, on peut nommer une pléiade de musiciens, parmi lesquels François Giroust (1738-1799), Friedrich Heinrich Himmel (1765-1814) et Henri Joseph Taskin (1779-1852), qui furent tous initiés et qui composèrent des œuvres de circonstance : des rituels funèbres et des chants, tous destinés aux loges. L'affiliation de Beethoven (1770-1827) à l'ordre maçonnique est très improbable, mais plusieurs de ses mélodies ont été insérées, a posteriori mais avec son accord, dans des textes rituels par son ami le frère Wegeler. Son *Septième Quatuor* contient en exergue un curieux « une branche d'acacia sur le tombeau de mon frère » (l'acacia est le symbole du maître maçon). Le musicologue Roger Cotte affirme d'autre part que la *Marche en si bémol* est tout à fait caractéristique dans sa structure des œuvres maçonniques de l'époque.

■ Mozart maçon

Le plus grand et le plus célèbre musicien franc-maçon, dédiant même parfois ses chefs-d'œuvre à la franc-maçonnerie,

reste Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791). Mozart, on le sait, fut franc-maçon actif, et il entraîna son père et Haydn sur les voies de l'initiation. Il composa des marches et des chants maçonniques, un magnifique chant funèbre destiné à l'élévation au grade de maître – funèbre puisque se référant à la mise à mort d'Hiram –, et son génial opéra, *La Flûte enchantée*, lui-même n'aurait pas vu le jour si le librettiste et frère Emmanuel Schikanader n'en n'avait passé commande à un Mozart alors négligé par la fortune.

Savante et populaire à la fois, révolutionnaire au sens esthétique et politique, la *Flûte* est un chef-d'œuvre qui a fait couler beaucoup d'encre. Est-ce un opéra « maçonniquement composé » ? Il est sûr, en tout cas, que la sensibilité qui s'exprime à travers le bric-à-brac mythologique du livret illustre bien l'idéal de la recherche maçonnique de l'époque : faire coïncider la plus haute spiritualité avec la plus bouleversante tendresse amoureuse, allier la gravité au burlesque, le bonheur à l'humanisme. Certes, cet idéal serait resté une simple idée si le génie de Mozart ne l'avait illustré dans une œuvre capable d'atteindre toutes les classes sociales. Ce n'est pas la maçonnerie qui a fait Mozart. C'est la maçonnerie, au contraire, qui, sans Mozart, aurait perdu de son être. Elle lui donna le motif qui cristallisa son inspiration.

De Debussy :

« La musique est une mathématique mystérieuse dont les éléments participent de l'infini » (*Mon-sieur Croche*, Gallimard).

Références

Crookes (W.), *Psychic Power*, E.N. Allard, 1871.
Richet (Ch.), *Traité de métapsychique*, Alcan, 1922.

Mythe

Un détour par le mythe est toujours nécessaire

Les opérations occultes s'effectuent à travers un détour par le mythe.

« Toute esquisse de remythification, tout contact, même le plus distant, avec l'univers des archétypes et des Dieux ébauche *ipso facto* une tonifiante démystification » (G. Durand, *Science humaine et tradition*, Sirac).

Le détour par le mythe – c'est-à-dire, comme l'explique Mircea Eliade, l'homologation de la situation actuelle à sa légende fondatrice – a pour fonction, comme le fait remarquer Jung, d'amplifier les mouvements subliminaux qui agitent l'inconscient du myste. Le mythe fait ainsi apparaître ce qui était caché ; il fait foisonner la transcendance, il enrichit la relation du sujet au monde, il ouvre au sujet une scène sur laquelle ce sujet est en passe de devenir un acteur, il découvre une dimension inédite, tellement fabuleuse qu'elle passe pour originelle (se trouver à l'origine, n'est-ce pas donner tout son sens à l'existence ?). Mais l'« amplification » mythologique, poursuit Jung, est déformante, elle entraîne une « inflation » psychologique : le sujet a tendance à s'identifier à des forces surnaturelles, à se prendre pour un mage. Seul le « sacrifice » de son moi – dans les cérémonies d'initiation, se sacrifier est représenté par la phase de la « mort au monde » – permet au myste de pressentir le néant qui l'habite (le tao parle ici d'un « vide ») : néant dont l'apparition fixe paradoxalement l'invisible pour la bonne raison que jaillit alors une éventuelle relation symbolique du moi à l'univers (le travail initiatique consiste ensuite à passer de l'imaginaire illusoire à l'imaginaire créateur).

■ Mythes et nombres

Mais, si le tissu mythologique et son émergence sont indispensables à l'opération magique ou initiatique, est-il possible de classer les différentes constellations qu'il dessine ? Comment se laissent déchiffrer les diverses figures mythologiques ? L'hermétisme a tenté d'assimiler la matière de la mythologie à celle de son œuvre. Ainsi de l'alchimie pour laquelle chacune des opérations correspond à une séquence mythologique : Jupiter, c'est l'étain ; Minerve, le mercure sublimé, etc. Ainsi également de la magie. Voici ce qu'écrit Agrippa : « L'unité convient au soleil qui est le roi unique des Étoiles [...]. Cette force idéale ou spirituelle, appelée aussi cause première, a été attribuée à Jupiter, tête et père des dieux, principe unique et origine des nombres. La dualité a été attribuée à la Lune, second lumineux, symbole de l'âme du monde [...]. Le nombre trois est consacré à Diane [...], cette vierge que l'on dit puissante au ciel et en enfer. » Un nombre est attribué à chaque dieu, lequel symbolise un élément naturel. On conçoit alors que la connaissance d'un « chiffre » – au sens d'un sceau – confère la maîtrise sur l'invisible et permette d'accomplir des miracles. Ces derniers portent aussi bien sur la nature que sur les individus.

Références

Dom Pernety, *Dictionnaire mytho-hermétique*, Denoël, 1972.
Agrippa (H.C.), *La Magie céleste*, Berg, 1981.

Nombre d'or

Le secret (perdu) des bâtisseurs

Le nombre d'or passe pour avoir été découvert par Pythagore. Ce fut un secret transmis rituellement.

Épiphanie de l'invisible, le nombre d'or se réfère à la philosophie hermétique et résulte d'une formule mathématique. Quelle est la commune mesure, demandera-t-on, entre philosophie et mathématique ? Comment la déceler concrètement ? A cela, les auteurs répondent que ces deux disciplines, pour étrangères qu'elles soient l'une à l'autre, s'unifient dans l'occulte sans perdre leurs singularités. Ces auteurs nous mettent sur la voie en nous rappelant que tout récit de la Création met en scène une mythologie, un ordre d'apparition des dieux, et que chacune des figures qui participe à l'œuvre se symbolise par un nombre. A chaque dieu correspond un nombre qui est son « chiffre », son sceau. Dans son épure, le récit mythologique est scandé par la suite des nombres. Il y a donc un rapport (caché) entre le « dire » et le « nombre ». Il suffirait de connaître les lois qui président au passage, à la conversion, de l'un à l'autre.

■ La musique des sphères

Cette (éventuelle) correspondance a donné naissance à de multiples spéculations. Certains ont cherché une sorte de Kabbale susceptible de promouvoir un « spectacle total », mêlant philosophie, peinture, musique, etc. Cette tentation apparaît épisodiquement – et il semble, pour paraphraser Jung, qu'elle soit l'expression d'un archétype psychologique fort tenace, que l'artiste doit brûler

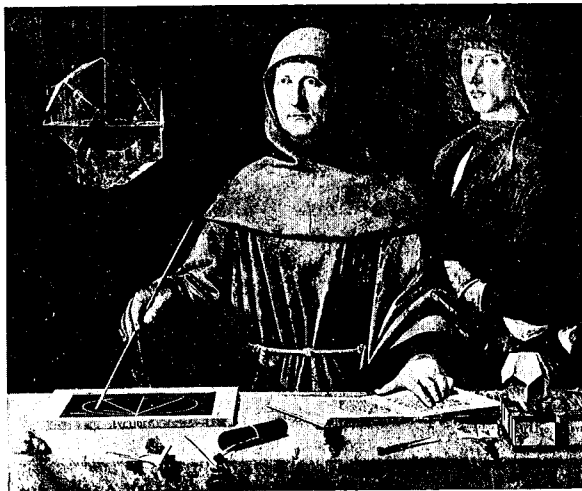
s'il veut réellement créer... Mais, loin des hasardeuses spéculations, le nombre d'or lui-même nous indique concrètement de quoi il retourne. Ne suffit-il pas, en effet, de le découvrir inscrit dans la pierre, par exemple, pour comprendre ce dont nous parlons ? Les cathédrales, les pyramides et les temples grecs, pour ne prendre que leur exemple, sont construits à l'aide du nombre d'or. La pierre avec eux ne semble-t-elle pas chanter ? En toute beauté avec les Grecs, avec gravité chez les Égyptiens et dans la foi avec l'édifice chrétien. N'est-ce pas une musique qui court chaque fois en écrivant une symphonie particulière ? Ne semble-t-il pas que les monuments répètent, condensent et incarnent le récit (mythologique) de la création du monde, de la venue du dieu ou de sa mort et de son élévation ?

On dira qu'il s'agit là d'une impression, voire d'un mirage. La « musique des sphères » peut s'inscrire dans la pierre, elle n'en reste pas moins seulement de l'art. L'objection est irrecevable : l'art (véritable) est la voie royale de l'invisible. L'art « ordonne » le chaos, il en fait un cosmos. Quels sont les rapports de l'art avec le religieux ? Les taoïstes répondent que la religiosité est la matière première que l'œuvre a pour fonction de dépasser. La société initiatique – ici les corporations de constructeurs – constituait donc le milieu

De Paul Valéry :

« Quel poème que l'analyse de Ø (nombre d'or) ! Il faut le (ce nombre) regarder comme un instrument qui ne se passe pas de l'habileté et de l'intelligence de l'artiste. Au contraire ! Il doit exciter l'artiste à développer ces qualités, et c'est ici qu'interviennent les propriétés si remarquables de votre nombre d'or [...]. J'ai toujours rêvé de construire quelque œuvre secrètement armée de conventions raisonnées et fondées sur l'observation précise des relations du langage et de l'esprit » (préface à M. Ghyka, *Le nombre d'or*, Galilimard).

Fra Luca Pacioli di Borgo est l'auteur de la « divine proportion » (1509). Il est ici en compagnie du duc d'Urbino. Portrait du moine franciscain Luca Pacioli Jacopo Barbari. (Musée Capopomonte, Naples.)



(psychoculturel) permettant, sur le plan collectif, ce passage, cette transmutation, du religieux à l'artistique.

■ Une formule

Le nombre est la clé de l'univers, et tout est proportion. Or, en son principe, l'être est analogique. Et l'analogie résulte d'une structure d'ordre que Fra Luca Pacioli di Borgo appela en 1509 la « divine proportion ». C'est le rapport – déjà connu de Pythagore – entre la somme de deux grandeurs considérées et la plus grande. Soit $AC/AB = AB/BC$, où AC est divisée en AB et BC par le positionnement adéquat de B . Cela peut également s'écrire sous la forme de la « section dorée » : $a + b/a = a/b$. On obtient, dit M. Ghyka, « une proportion continue en partant seulement des deux grandeurs : a et b ; leur somme $a+b$ fournissant la troisième grandeur requise ». Il s'agit d'une proportion qui peut être indéfini-

ment prolongée ; et, si la proportion géométrique implique l'égalité de deux rapports, la loi analogique de l'être indique une structure d'ordre. Paul Valéry, qui préface l'ouvrage de M. Ghyka, la désigne comme « divine proportion » et « mesure généralisée ».

Un peu de calcul. De $a+b/a = a/b$, en divisant tous les termes par b , on obtient (en remplaçant a/b par x) $x^2 = x+1$... Les racines de cette équation sont $1+\sqrt{5}/2$ ou $1-\sqrt{5}/2$ soit 1,618, qui est ainsi l'expression arithmétique de la section dorée ou du nombre d'or. Mais la formule seule ne suffit évidemment pas, si l'on ne veut pas faire de l'académisme. La notion de proportion, dit l'hermétisme, est une catégorie de l'être avant d'être un mode de raisonnement mathématique. L'artiste accède d'emblée (et par fulgurances) à l'être ; la glose explicite son cheminement par le raisonnement et l'abstraction.

Nombres (symbolique des)

Les nombres comme mystère

Le nombre en occultisme est le signe d'un dieu. Ou d'une modalité de l'être, comme disent les philosophes.

Le nombre a une fonction symbolique. Il ne relève pas de l'arithmétique, mais de l'arithmologie, c'est-à-dire d'une mathématique métaphysique. Il ne vise pas à énumérer, à dénombrer, mais à dévoiler une structure du cosmos.

■ L'Un et le multiple

« Le nombre, dit É. Schuré, n'était pas considéré comme une quantité abstraite mais comme la vertu intrinsèque de l'UN suprême, de Dieu, source de l'harmonie universelle. La science des nombres était celle des forces vivantes, des facultés divines en action dans le monde et dans l'homme, dans le macrocosme et dans le microcosme. » L'Un (l'unité première) symbolise et manifeste à la fois ce que les occultistes appellent l'« Un premier », le feu d'Héraclite, l'Esprit incréé, l'indivisible, le non-manifesté, l'inchangeable caché sous le multiple. « L'essence en soi se dérobe à l'homme, dit le pythagoricien Philolaüs. Il ne connaît que les choses de ce monde où le fini se combine avec l'infini. Et comment peut-il le connaître ? Parce qu'il y a entre lui et les choses une harmonie, un rapport, un principe commun. Ce principe leur est donné par l'Un qui leur confère avec leur essence leur mesure et leur intelligibilité. Il est la mesure commune entre l'objet et le sujet, la raison par laquelle l'âme participe à la raison dernière de l'Un. »

Pourquoi le monde s'avère-t-il intelligible ? Comment le sujet connaît-il l'objet ? Parce qu'il y a un « principe commun » entre l'observateur et l'univers. Ce « principe », cette « mesure », se manifeste en différentes modalités selon la position qu'à tel ou tel moment l'observateur occupe dans l'univers ; et ces modalités, les nombres les figurent. Le principe en soi, c'est l'Un. Le principe en soi, à savoir l'Unité primordiale, l'essence de l'Un, contient l'infini, elle est riche de toutes les manifestations, de tous les possibles, mais elle n'en est encore aucune, ses épiphanies sont en virtualité (Jakob Böhme disait paradoxalement de l'unité qu'elle était le néant). É. Schuré écrit : « L'infini se marque par un cercle ou par un serpent qui se mord la queue, qui signifiait l'infini se mouvant lui-même. Or, du moment que l'infini se détermine, il produit tous les nombres qu'il contient dans sa grande unité et qu'il gouverne dans une harmonie parfaite. Tel est le sens [...] du premier problème [...], la raison qui fait que la Grande Monade contient toutes les petites et que tous les nombres jaillissent de la grande unité en mouvement. »

■ Une dimension créatrice

Les pythagoriciens disaient que la Grande Monade (l'Unité) agissait en dyade créatrice. Du moment qu'il se manifeste, le principe primordial devient

Nombre archétype

Le nombre hermétique est-il un archétype, au sens où l'entendait Platon et où le comprend Jung ? Mais qu'est-ce précisément qu'un archétype ? Est-ce un modèle a priori, un *pattern*, auquel l'univers, en son fond, se conforme ? Peut-on plus simplement dire que le nombre en hermétisme relève d'une mathématique mythologique ?

double : essence indivisible, inépuisable infinitude, et substance divisible, manifestée. La monade représente l'essence, la dyade la faculté reproductrice, celle qui génère la création. Les vieux philosophes ont sexualisé la chose pour se faire comprendre, mais souvent de façon machiste : l'Un, ont-ils dit, est le principe masculin, le Deux le principe féminin, voulant signifier par là – et c'est ce que nous retiendrons – que l'Un figure l'activité et le Deux l'objet sur lequel s'exerce l'activité : la matière, la nature, voire l'âme du monde. Résumons de manière lapidaire : l'Un est le principe primordial (l'Être), le Deux le principe par lequel l'Être se manifeste – principe combinant l'actif et le passif. Ajoutons enfin que le produit de cette dialectique entre l'actif et le passif, cette dialectique qui introduit une déchirure dans la plénitude de l'Être, se conclut en une manifestation : le monde vient de se créer. Cette création est figurée par le ternaire. 1 = l'Être, 2 = le processus de manifestation, 3 = le résultat de ce processus. Remarquons au passage qu'épiphany et création ici se confondent.

La triade ou loi du ternaire est donc la loi constitutive des choses du monde. Un oracle de Zoroastre disait : « Le nombre 3 règne partout dans l'univers et la monade est son principe. » Il est la clé de l'analogie entre le macrocosme (l'univers) et le microcosme (l'homme), car de même que l'homme se compose de trois éléments distincts mais unifiés (le corps, l'âme et l'esprit), l'univers est divisé en trois sphères (le monde naturel, le monde humain et celui de la transcendance)... 1, 2, 3 : telle

est la combinatoire initiale de l'arithmologie. L'hermétisme pose non seulement que chaque nombre dévoile une structure cosmogonique, mais que la suite des nombres, qui prise globalement constitue l'épiphany de l'Unité, n'est pas dénuée de sens. De là naît la spéculation numérolgique. Ainsi le 4 (quaternaire) symbolise le ternaire résumé dans la monade ($4 = 3+1$). Le 7, composé de 3 et 4, symbolise l'union de l'homme et de la transcendance. Le 10, formé par l'addition des quatre premiers nombres ($1+2+3+4=10$), est le nombre parfait par excellence, la *tétraktys* sacrée des pythagoriciens ; il représente une nouvelle unité.

■ Une mystique opératoire

La symbolique des nombres, on le voit, n'est donc pas un dénombrement arithmétique, mais une mystique opératoire. On pourra dire que l'arithmétique courante objective les choses, et permet de les compter, tandis que l'arithmologie les subjectivise. Mais on ne sera pas quitte en arguant d'une telle formule : l'arithmologie de Pythagore et de Platon, celle de la Kabbale authentique, ne relève pas d'un désir de fusion avec les choses. Elle ne vise pas à substituer un amalgame à l'idée claire et distincte. Elle constitue véritablement une métaphysique, c'est-à-dire une réflexion sur la naissance du monde. Que cette réflexion ait suscité de nombreuses superstitions dont profitent les charlatans, cela est évident. Mais cela n'empêche pas la symbolique des nombres d'être une problématique métaphysique que la philosophie moderne retrouvera sous une forme nouvelle. A condition de la décaper de tous ses fantasmes.

Orgie

Une offrande amoureuse

Les orgies sacrées ont (parfois) été un moyen de recherche spirituelle. Parfois, mais rarement.

La gnose a mauvaise réputation. Son vainqueur (l'Église) a tenté de la réduire à la fois à un rigorisme effréné et à une volonté sexologique immorale. Ce fut d'ailleurs le cas avec certaines sectes.

■ Les plaisirs qu'on dit charnels

Des tendances de la gnose et de l'occultisme, d'ailleurs, se sont de tout temps référées à ce principe d'Hermès : « Si d'abord tu hais ton corps, mon enfant, tu ne peux t'aimer toi-même » (*Corpus hermeticum*). Le salut passe donc par le plaisir aussi bien chez les ophites (adorateurs du serpent) que chez les disciples de Marcion. Les carpoctariens, quant à eux, croyaient que l'âme se réincarnait tant qu'elle n'avait pas épuisé les plaisirs de la chair. Et les barbelognostiques cherchaient en faisant l'amour à aider Barbélo, la mère divine, à recueillir la semence dont elle avait besoin pour produire l'énergie universelle.

Plus tragiques étaient les caïnites qui croyaient que les véritables amis de la Sophia étaient tous ceux qui s'étaient rebellés contre Yahweh. Ils admiraient Caïn, les citoyens de Sodome et Gomorrhe, ils possédaient un « Évangile de Judas », ils prônaient la sexualité comme moyen de révolte contre le Dieu mauvais.

Les caïnites comme les autres se livraient à des orgies où, après la jouissance, ils recueillaient le sperme dans leurs

mains, et, les tendant vers le ciel, ils disaient : « Nous t'offrons ce don, le corps du Christ. » La séance commençait par un banquet, à la fin duquel les hommes invitaient leur femme à « accomplir la charité avec un frère ».

■ Vers d'autres rivages

Les orgies rituelles se retrouvent dans le tantrisme asiatique. Sous une forme ou sous une autre, elles ont existé de tout temps. La psychanalyse pourrait expliquer le fait en disant que l'échange collectif, c'est-à-dire la fusion, la perte de l'individualité, permet de se délivrer de la peur sexuelle. On fait en groupe ce qu'on n'ose pas faire tout seul.

S'il y a peur au départ, c'est que la sexualité (Éros) s'oppose à la mort (Thanatos). La liberté authentique consiste à se délivrer des maladies, de la mort, et la base physique de cette démarche est la sexualité. D'autre part, le groupe, l'orgie incluent certes la notion de fusion, de perte de la personnalité, mais ils incluent aussi de manière fantasmagorique la notion d'échange. L'échange de partenaire exprime en le dénaturant le désir de l'échange dans le couple. Cela nous amène à conclure que l'orgie rituelle dénature un besoin réel de tendresse amoureuse et signale que l'érotisme passe par le sacré. Crainte et tremblements deviendront alors amour physique. Nous sommes loin des orgies.

Jésus interrogé

L'apôtre Thomas demande à Jésus : « Nous avons entendu dire qu'il y a des hommes sur terre qui prennent le sperme des mâles et les menstrues des femmes afin de les mettre en des lentilles et les manger en disant : " Nous croyons en Esaü et Jacob. Est-ce une chose convenable ou non ? " Jésus se fâche : " En vérité je le dis, ce péché est supérieur à tous les péchés et à toutes les iniquités " » (*Pistis Sophia*).

« Lorsque la **génétique des nombres** sera assez sûre de ses techniques, certaines transmutations permettront d'une langue à l'autre, par l'application de valeurs numériques universelles, de reconnaître l'identité des divinités et des mots clefs, et de suivre à la trace le mouvement même et les avatars des civilisations » (R. Abellio, *La Bible, document chiffré*, Gallimard).

Parapsychologie

Où l'occulte se mesure

La parapsychologie s'efforce de répondre aux critères de scientificité. Y parvient-elle vraiment ?

Il ne faut pas confondre parapsychologie et métapsychique. La seconde est de type phénoménologique ; la première, de type statistique. Les présupposés de la première sont étroitement « matérialistes », voire scientistes ; ceux de la seconde, « spiritualistes » – mais l'objet d'étude est le même.

Les procédures expérimentales de la parapsychologie (elle est née avec Rhine en 1927) sont calquées sur celles des sciences de la matière : laboratoires, instrumentations, répétitions des expériences.

E.S.P.

« L'idée de Rhine, lorsqu'il entreprit ses expériences, fut de chercher simplement à savoir s'il existait une possibilité, inexplorée à ce jour par des dispositifs scientifiques, de connaître les événements autrement que par nos cinq sens, ou, plutôt, par ce que nous savons de nos cinq sens. C'est cette attitude bornée pour les spiritualistes, folle pour les rationalistes, qui lui permit d'obtenir des résultats qui n'ont pas fini d'intriguer. Cette

possibilité, il la baptisa *Extra-Sensory Perception* (E.S.P., en abrégé) : perception extra-sensorielle. Le vocable le plus général qui soit » (Pierre Vigne, *Lumières sur l'après-vie*, Friant).

possibilité, il la baptisa *Extra-Sensory Perception* (E.S.P., en abrégé) : perception extra-sensorielle. Le vocable le plus général qui soit » (Pierre Vigne, *Lumières sur l'après-vie*, Friant).

■ D'étonnantes expériences

Certaines expériences de parapsychologie sont réalisées dans des universités aux États-Unis, en France et en U.R.S.S. L'O.O.B.E. – *Out Of Body Experiment*, ou sortie hors du corps – semble avoir été récemment constaté. Un individu a prétendu pouvoir sortir de son corps et se rendre à une heure donnée dans une pièce donnée. Cette pièce ne contenait qu'un appareil susceptible d'enregistrer la moindre présence. Or, à l'heure fixée, l'appareil enregistre une « présence »... Si cette expérience s'est déroulée dans des conditions vraiment rigoureuses, elle peut en effet prouver la possibilité de « sorties hors du corps ». Mais ne pourrait-elle pas tout aussi bien indiquer un phénomène de télékinésie : le sujet agissant à distance sur l'appareillage ?...

On ne sait que penser de cette expérience (on peut en lire le compte rendu dans le rapport de la convention de parapsychologie qui s'est tenue en 1973 à Charlottesville, en Virginie). Le plus curieux est que, depuis, on n'en ait pas beaucoup entendu parler. Mystification ? Hallucinatoire ou réel en partie, le phénomène baptisé « sortie hors du corps » se retrouve en psychologie, sous une forme moins spectaculaire il est vrai, dans l'auto-scopie.

Parole perdue

Le secret initiatique est une « parole perdue »

La parole perdue a-t-elle été donnée au commencement ? Ce commencement est-il une fiction opératoire ? L'important est que le langage coïncide avec l'Être.

La parole perdue se rapporte au mythe des origines, elle se réfère à un état « psycho-cosmique » du monde tel que l'Être coïncide avec le savoir, et les mots avec ce qu'ils désignent. Au paradis avant la chute, Adam nomme les choses et les animaux, c'est-à-dire qu'il touche à leur essence.

■ Le Verbe est la raison de l'univers

Il est non seulement le principe unificateur, comme Éros chez certains présocratiques, mais encore le « nous », et enfin la science elle-même. Nommer, toucher à la juste vibration, gouverner, c'est une seule et même chose. On parle aussi d'une « langue des oiseaux » pour signaler que la parole perdue chantait à l'unisson de l'univers. Connaître cette langue revient à pénétrer dans l'intimité de la Création. Comme Orphée, on peut alors charmer les animaux et leur parler.

La parole perdue symbolise l'invisible, elle l'exprime, le rend présent, mais elle reste un mythe, presque une fiction, parce qu'elle se dérobe à toute syntaxe. L'initié qui s'est mis en quête d'elle « ne sait ni lire ni écrire ». Il ne sait qu'« épeler »... La parole perdue est la source de la philosophie hermétique, qui s'élabore en se perdant (en s'aliénant) d'abord dans le monde, et en jaillissant ensuite de ses obscurités. Les techniques de l'ésotérisme ten-

tent de retrouver l'état originel décrit par le mythe : la magie en s'exacerbant, l'initiation en adoptant le mode symbolique. Télépathique, la parole perdue fait-elle allusion à un type de communication archaïque dont parle Freud lorsqu'il s'intéresse à la parapsychologie ? Il fut un temps, disent certains auteurs, où les fées existaient et où l'homme communiquait avec les plantes.

■ Une parole totale mais non totalitaire

Il est vain de se demander si la parole perdue est une réalité ou une fantasmagorie, il vaut mieux tenter de voir à quoi elle fait allusion. C'est une parole totale. Mais il faut noter qu'elle n'est pas totalitaire : elle recèle le secret du monde, mais elle résulte d'une conquête existentielle et d'une ouverture. C'est une parole qui, par fulgurances, prend sens. Il faut ici prendre le terme de sens dans ses deux acceptions : le sens-direction et le sens-signification (la coïncidence des deux sens est la fulguration elle-même).

La parole perdue est une gnose, elle se révèle par bribes, dans une sorte de transe sacrée. Elle est irruption de l'univers dans l'être. Elle n'est originelle que parce qu'elle sommeille en nous dès notre commencement. Elle n'est perdue que parce que nos intimes obscurités la recouvrent.

Sens littéral et sens mystique

« Tu vois que dans les mêmes paroles où je t'ai montré auparavant un sens littéral, je te montre maintenant un sens mystique ; et de même que pour le sens littéral, toutes les paroles sont indispensables, sans que l'on puisse rien y ajouter et rien retrancher, de même pour le sens mystique, toutes les paroles écrites sont indispensables, sans que l'on puisse y ajouter une seule lettre, ni en retrancher une seule lettre » (le Zohar, II, 99b, trad. J. de Pauly, Maison-neuve et Larose).

Psychanalyse

La psychanalyse pourrait rejoindre l'hermétisme

La psychanalyse, comme l'occultisme, renoue avec la pensée préaristotélécienne. Cela apparente de manière aléatoire les deux démarches.

Le mysticisme juif

« En essayant de comprendre le développement de la psychanalyse comme une expression du mysticisme juif, nous nous sommes efforcés de mettre en valeur le mot mysticisme aussi bien que le mot juif. Le mysticisme juif fut, sans aucun doute, un agent important de transmission. Peut-être agit-il en développant chez Freud une certaine réceptivité perceptive et affective et en définissant certains schémas de réactions liées aux problèmes qu'il affronta » (D. Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, Payot).

Apparemment, psychanalyse et hermétisme ne peuvent faire bon ménage : se méfiant de toutes les obscurités, la première se veut rationaliste ; exubérant, le second court à la confusion. Freud demandait à Jung de se méfier de la « boue de l'occultisme », et René Guénon allait jusqu'à dire de la psychanalyse, comme de la relativité d'Einstein d'ailleurs, qu'elle était le produit du « kali-yuga », l'âge sombre marquant la dégradation extrême de la vérité traditionnelle.

Pourtant, à y regarder de plus près, les deux disciplines ne sont pas aussi divergentes que le disent les uns et les autres. Il suffit, pour s'en rendre compte, de découvrir l'œuvre de Jung avec ses idées d'inconscient collectif (qui semble véhiculer la « vérité » de la Tradition) ou encore d'archétype. Il suffit aussi, à la suite de David Bakan, de déceler dans l'œuvre de Freud l'influence qu'a exercée la pensée juive, et la Kabbale en particulier.

■ Causalité analogique

Mais psychanalyse et hermétisme présentent des similitudes encore plus profondes. Sans même avancer l'hypothèse que la liberté intime atteinte par le patient au terme de

la cure analytique ressemble pour une part à celle que confère l'initiation, ni mettre en relation, par exemple, les différents moments de l'alchimie avec ceux de la cure (œuvre au noir = prise de contact avec l'inconscient ; œuvre au blanc = exaltation, délire d'interprétation ; œuvre au rouge = fulgurance de la conscience), on se doit de signaler ceci : la psychanalyse, elle aussi, se structure en effectuant un détour par le mythe (qu'est-ce d'autre que l'allusion centrale à Œdipe ?) ; la psychanalyse use, et parfois mésuse, de symboles même si elle en restreint les richesses ; en psychanalyse comme en hermétisme, l'analogie constitue le type de causalité appropriée. S'apparentant à celle du songe, la causalité de la psychanalyse, en effet, n'est pas celle de la physique.

Tout cela conduit le profane à situer la psychanalyse entre la science et la magie. Une telle idée n'est pas entièrement erronée si l'on admet que le profane vise en fait la poésie de l'univers lorsqu'il évoque la magie. La psychanalyse n'est-elle pas poésie intime ? Et l'alchimie ne montre-t-elle pas que poésie de l'univers et poésie intime par un bout se touchent ?

Réincarnation

Revivre presque à l'identique

Métempsycose, ou réincarnation, les théories de la vie après la mort veulent le plus souvent recommencer à l'identique.

La pointe extrême du mystère, pour l'être humain, c'est la mort (le dire constitue un truisme !). De là à identifier mort et invisible, la tentation est courante. Or, si l'initiation se livre à une assimilation de ce genre, elle le fait de manière symbolique et avec la conscience de sa simulation. Le sens du mystère conduit (analogiquement) à la mort, celui de l'initiation conduit à l'immortalité, et celui de la renaissance, à la réincarnation... Prendre la réincarnation pour une réalité physico-spirituelle, croire que l'âme après la mort emprunte un corps nouveau, est une croyance très communément partagée.

Comme l'écrit René Guénon : « On a pu prendre pour des vies terrestres successives ce qui [...] est une série indéfinie de changements d'état d'un être, chaque être ayant ses conditions caractéristiques propres, différentes de celles des autres, et constituant pour l'être un cycle d'existence qu'il ne peut parcourir qu'une seule fois. »

■ La métempsycose

Il s'agit là d'une réincarnation étendue à toute la nature ; elle sous-entend une notion morale, ou celle de destin cosmique (le *karma* hindou). Elle affirme, par exemple, qu'un être humain qui se sera dans cette vie comporté comme un porc ou un serpent se réincarnera sous forme de porc ou de serpent. « Ceux qui auront vécu dans le

mal et l'impiété, outre qu'ils se voient refuser le retour au ciel, sont condamnés à passer en des corps d'une autre espèce par une migration honteuse, indigne de la sainteté de l'esprit » (*Corpus hermeticum*). L'être qui se conduit bien devient un sage lors de son retour sur terre. A la fin, les bienheureux brisent le cycle des réincarnations et font partie du cosmos.

■ Une croyance philosophique

Les théories réincarnationnistes s'appuient sur des faits expérimentaux (souvenirs d'existences antérieures, hypnose régressive, séances médiumniques, etc.) ; sur des faits d'autorité (textes sélectionnés tels que Matthieu, 2, 13-16 ; 16, 13-15 ; Luc, 1, 15-17) ; sur des théories comme celles du *karma* (on emporte dans les existences postérieures les fruits des existences antérieures) ; sur la séparation spiritualiste âme/corps, etc.

Orphée, Pythagore, Platon, certains gnostiques, certains kabbalistes se sont explicitement référés à la réincarnation. Ils le font d'une manière plus philosophique que les théories réincarnationnistes courantes. Au Tibet, où la croyance en la réincarnation est le principal article du dogme, elle revêt deux dimensions : l'une, exotérique, et l'autre, ésotérique. Le *Bardo Thödol* (« Livre des morts » tibétain) rend compte de la dimension ésotérique.

Transfert des âmes

« Brahmanas et Upanishads envisagent seulement le transfert des âmes à travers certaines régions du ciel ou de la terre selon la destination méritée par elles » (P. Masson-Oursel, *Histoire de la philosophie*, dir. E. Brehier, P.U.F.). « L'idée serait-elle dravidienne, voire chaldéenne ? Ou plutôt ne serait-elle pas astro-asiatique et océanienne ? Survivance de vieux mythes naturalistes, ou construction élaborée à l'aube des temps historiques ? » (P. Masson-Oursel, *op. cit.*).

Rituels

Une discipline pour atteindre à l'invisible

Toutes les sociétés initiatiques, comme toutes les opérations d'occultisme, se cristallisent à travers des rituels.

Toute société initiatique fonctionne à travers des symboles et des rituels. Ces rituels sont différents selon les sociétés ; à l'intérieur d'une société, selon les obédiences, et à l'intérieur même d'une obédience, selon les ateliers, les cayennes ou les loges. Cette diversité fait que l'on s'y perd d'autant qu'ici se mêlent des questions politiques, chaque organisation ayant la prétention d'être la plus régulière (la plus vraie) et d'identifier son rituel au rite.

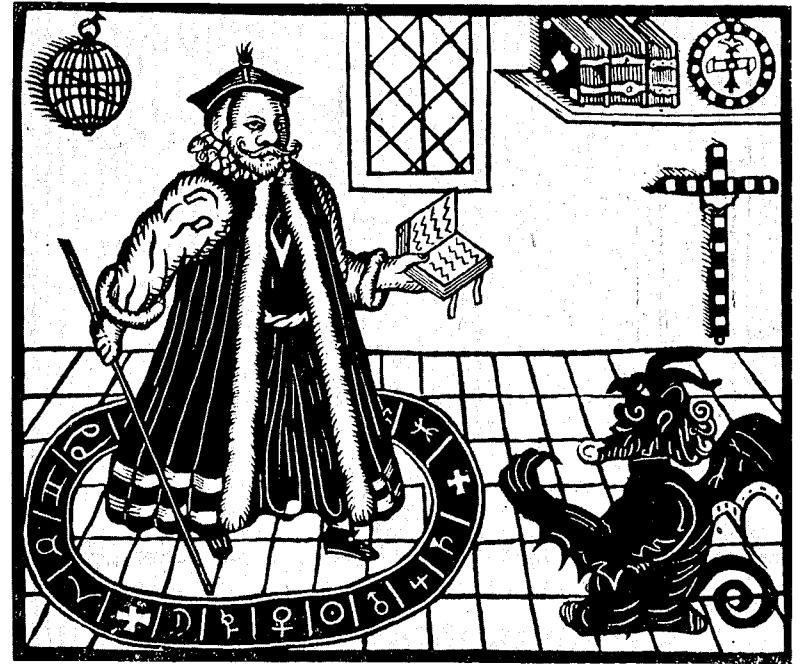
■ La sacralisation existentielle

Une définition d'abord. On peut dire du rite qu'il se situe sur le plan de l'archétype et des rituels sur celui de l'épiphanie. Le rite est donc inaccessible, il se dévoile – toujours de manière singulière – dans et par les différents rituels. Précisons, toutefois, que l'archétype n'est ni un modèle, un *pattern*, ni un en-soi. La transcendance initiatique se distingue radicalement de celle des religions ; elle se concentre toujours dans ses manifestations.

La ritualisation, la mise en action d'un rituel, la « sacralisation existentielle » comme disent certains, s'effectue en faisant jouer les éléments d'une réalité symbolique. Il s'agit bien (pour le myste) de s'identifier à ce qui lui est indiqué, mais en sachant toujours qu'il se livre à une simulation créatrice. Le rituel ouvre à une réalité mythologique, et il ne s'agit pas d'oublier que ses lu-

mières dévoilent de profondes obscurités (« j'aime ce qui m'éblouit puis accentue l'obscur à l'intérieur de moi-même », dit René Char).

Qu'il s'agisse des sociétés secrètes amérindiennes, du compagnonnage, de la franc-maçonnerie, ou d'autres, le rituel dynamise des symboles qui, comme diraient les philosophes, passent du statut de l'en-soi à celui du pour-soi. Ils étaient des emblèmes poussiéreux, ils deviennent les personnages d'un drame qui se déroule sous les yeux du myste. Le feu, l'air, la terre et l'eau étaient des notions abstraites – des concepts –, ils deviennent, le temps d'un dogme, des réalités sensibles avec lesquelles le postulant croit être en contact. Le rituel est une dramaturgie jouée par les spectateurs eux-mêmes, et qui conte, le plus souvent, par des archaïsmes, des événements importants (la mort du Christ, par exemple) qui ne peuvent être restitués qu'à la suite d'un détour par la mythologie. Mais, bien évidemment, la définition ne doit pas être restrictive : il existe un grand nombre de rituels qui font allusion à des événements moins spectaculaires. Le rituel, en résumé, est un « manuel de discipline » pour parler comme les esséniens, qui a pour fonction de souder et de mobiliser une communauté pour la mettre (symboliquement) en concordance avec l'un de ses mythes fondateurs.



Signalons, pour mémoire, que chez les compagnons les rituels varient non seulement d'une obédience à l'autre mais aussi selon les corps de métier : la cérémonie d'admission des tailleurs de pierre, par exemple, n'est pas la même que celle des cordonniers. De même chez les francs-maçons, il existe plusieurs textes selon le rite auquel la loge travaille. La franc-maçonnerie se définit comme étant une fédération de rites, mais chaque obédience a son rituel dominant.

■ Les trois sources de la franc-maçonnerie

On reconnaît à la franc-maçonnerie trois sources culturelles. La première est la philosophie du métier et l'humanisme. Proudhon en rend compte

quand il écrit : « Il y a dans les archives de l'esprit humain quelque chose d'antérieur à tous les signes, dont tous les signes ont été imités, qui servit de premier thème à l'intelligence. Ce sont les premiers engins de l'industrie que nous pouvons appeler indifféremment éléments du savoir ou éléments du travail. » Excellente définition des outils maçonniques ! La deuxième source est l'ésotérisme chrétien, ésotérisme rejeté par l'Église bien qu'il imprègne l'Évangile de saint Jean ; certaines loges disent être des « loges de saint Jean ». La troisième source est la tradition hermétiste : la gnose, le pythagorisme, la Kabbale, l'alchimie, etc ; c'est évidemment la plus mystérieuse.

Le Dr. Faust qui évoque le Diable se soumet à un rituel très complexe. Frontispice du *Docteur Faust* de C. Marlowe (1564-1593), gravure sur bois de l'édition de Londres, 1631.

Rite et rituel

La distinction est difficile à établir entre rite et rituel. Il semble toutefois que le rite soit l'archétype de toute ritualisation éventuelle et que le rituel soit l'avatar concret, localisé, du rite. De ce fait, le rite échappe à toute formulation mais il est censé impulser toute tentative de formulation.

La Grande Loge unie d'Angleterre travaille au rite *Émulation* (« la vraie maçonnerie, dit-elle, est un culte pour conserver et répandre la croyance en l'existence de Dieu »). Les maçonneries latines, Grand Orient et Grande Loge, travaillent surtout au *Rite écossais ancien et accepté* et au *Rite français*. À côté de cela, il existe encore le *Rite écossais rectifié* (la légende fondatrice se réfère aux Templiers), celui des *Élus Coen*, fondé par Martines de Pasqually influencé par Swedenborg, un *Rite égyptien*, créé par Cagliostro, etc. Notons, avant de quitter la maçonnerie, que les « loges bleues » – celles où se dispense l'initiation pour les trois premiers degrés (apprenti, compagnon et maître) –, se doublent d'« ateliers de perfection » qui vont jusqu'au trente-

troisième degré et qui ont aussi des rituels particuliers, mais qui, du point de vue initiatique, sont comme des redites des précédents.

Le rituel est donc aussi un signe de reconnaissance. On sait, grâce à lui, qui l'on est – comment on se positionne tant vis-à-vis du monde profane que des loges qui travaillent à d'autres rituels –, où l'on est, dans quel sorte de temple, et ce que l'on est censé y faire. Il remplit une fonction similaire à celle des blasons pour la féodalité. Il est, à cause de cela, l'enjeu de disputes incompréhensibles pour le profane. La modification d'un mot ou d'une formule reflète des intentions parfois décisives. On sait que la suppression de la traditionnelle référence au Grand Architecte de l'univers par le Grand Orient eut

d'incalculables conséquences.

■ Une simulation symbolique

Mais, plutôt que de se perdre dans les détails et dans des querelles le plus souvent scolastiques, et qui n'ont de sens qu'en tant qu'elles permettent de situer les protagonistes par rapport au phénomène global de l'initiation, en indiquant s'ils penchent davantage vers sa dimension spiritualiste ou vers sa dimension humaniste, il vaut mieux tenter de voir comment fonctionne le rituel. Ou plutôt comment prendre conscience de ses effets. Un rituel qui fonctionne bien se déroule comme un rêve : chaque figure qui entre en scène est une figure particulière du rêveur lui-même. Ainsi, l'assassinat d'Hiram, par les trois mauvais compagnons, que conte l'initiation maçonnique au grade de maître, est l'image de l'ambivalence de celui qui est en train d'être initié. Les trois compagnons représentent ses propres obscurités intimes, ses passions encore non assumées, et Hiram son soi, ou son sur-moi – en tout cas, celui qui se « construit » lui-même. L'initiation se conquiert sur cette ambivalence qui passe alors au stade créateur et non plus communément contradictoire. Les mauvais compagnons sont au nombre de trois, ce nombre est le signe de la condition de l'apprenti (une pensée superficielle réduit ce ternaire à la dialectique hégélienne). Ces mauvais compagnons symbolisent l'obscurité du mystère et la tripartition de l'inconscient qui, selon l'ésotérisme, se manifeste au cours du travail d'interprétation.

L'initiable, en tout cas, est à

la fois et successivement Hiram et ses assassins, le processus d'initiation étant, nous le disons à l'article qui s'y rapporte, la mise à mort de ses obscurités vécues d'abord comme meurtre et mort au monde (certains freudiens ont comparé cette étape à celle du deuil). Mais, pour que le jeu se fasse avec les figures mises en scène, pour que l'on puisse s'identifier à elles sans se laisser fasciner, pour qu'enfin la simulation créatrice puisse se faire, il faut que les personnages se tiennent à une bonne distance. Il faut qu'ils soient étranges sans être des étrangers. Il faut que l'on joue le jeu, que l'on joue sincèrement le jeu de la simulation symbolique, c'est-à-dire qu'on accepte les conventions. Il ne saurait y avoir travail initiatique qu'à la condition de respecter impérativement cette obligation.

Le paradoxe du travail initiatique est de commencer par un acte de foi alors qu'il prétend nous apprendre à nous débarrasser de nos obscurités et à transmuter notre inconscience religieuse. Cela n'a rien d'étonnant : la psychanalyse nous a appris que la libération passait par la prise en charge de l'aliénation. Le rituel ne fixe l'initié dans la réalité visible (ne le recentre) que pour l'ouvrir à la réalité mythologique, invisible. Mais tel un bon metteur en scène, il s'efface dès que le spectacle se met à exister, c'est-à-dire dès que s'effectue la miraculeuse conjonction entre songe et réalité. Il s'agit de moments rares, difficiles à reconnaître et dont rien, sauf la clarté alors dispensée, ne permet de dire qu'ils ne sont pas illusoire.

Valeur du rite

L'ethnologie contemporaine a tendance à distinguer entre : rites comportementaux (rites de passage, tabous, etc.) ; rites magiques (envoûtements, etc.) ; rites religieux (offrande, prière, sacrifice). Marcel Mauss, lui, distinguait entre rites négatifs (les tabous) et les rites positifs (les rites propitiatoires).

Les rites de passage ont été les plus étudiés. Ils concernent la puberté, le mariage, la mort, etc. Ils visent à intégrer l'individu au groupe, ou à la tribu. Les rites banals, celui du repas, par exemple, s'identifie plutôt à des habitudes.

Les trente-trois grades des francs-maçons

Le rite se divise en trente-trois grades, classés et répartis comme suit (sont en italique les grades faisant l'objet d'une initiation effective, les autres étant conférés par simple communication).

Loges bleues ou ateliers symboliques :

1. *Apprenti.*
2. *Compagnon.*
3. *Maître.*
- Loges ou ateliers de perfection :
4. *Maître secret.*
5. *Maître parfait.*
6. *Secrétaire intime.*
7. *Prévôt et juge.*
8. *Intendant des bâtiments.*
9. *Maître élu des neuf.*
10. *Illustre élu des quinze.*
11. *Sublime chevalier élu.*
12. *Grand maître architecte.*
13. *Chevalier de Royal Arch.*
14. *Grand élu de la voûte sacrée ou sublime maçon.*
15. *Chevalier d'Orient de l'épée.*

16. *Prince de Jérusalem.*
17. *Chevalier d'Orient ou d'Occident.*
18. *Chevalier rose-croix.*
19. *Grand pontife ou sublime Écossais de la Jérusalem céleste.*
20. *Vénérable grand-maître.*
21. *Noachite ou chevalier prussien.*
22. *Chevalier Royal ou prince du Liban.*
23. *Chef du tabernacle.*
24. *Prince du tabernacle.*
25. *Chevalier du serpent d'airain.*
26. *Écossais trinitaire ou prince de merci.*
27. *Grand commandeur du Temple.*
28. *Chevalier du Soleil.*
29. *Grand Écossais de Saint-André.*
30. *Grand élu chevalier ka dosch.*
31. *Grand inspecteur inquisiteur commandeur.*
32. *Sublime prince du Royal Secret.*
33. *Souverain grand inspecteur général.*

Rite et structure

Le rite structure le groupe initiatique. Il est à la fois l'emblème par lequel ce groupe affirme sa singularité et le reflet du mode d'organisation interne. On comprendra qu'il reste mystérieux ou inconscient.

Le rite de la franc-maçonnerie est remarquable de ce point de vue. Il a pu s'insérer dans l'histoire européenne et lui servir de ferment.

Références

Cazenave (J.), *Sociologie du rite*, P.U.F., 1971.
Guéron (R.), *Aperçus sur l'ésotérisme chrétien*, 1973.

Rose-Croix

La société secrète la plus mystérieuse

Le mystère de la Rose-Croix n'a pas encore été percé. La légende se mêle étroitement à la vérité historique.

Affiches

« Nous, députés du collège principal des frères de la Rose-Croix, faisons séjour visible et invisible dans cette ville, par la grâce du Très-Haut vers lequel se tourne le cœur des Justes, afin de tirer les hommes, nos semblables, d'erreur de mort » (affiches placardées à Paris en 1622).

La Rose-Croix est une confrérie de savants, d'alchimistes et de chercheurs en ésotérisme qui se manifesta au XVII^e siècle. Les adeptes étaient liés d'une manière très informelle, mais la légende qui les entourait fut (et reste) très prenante. Que faut-il penser des affiches placardées à Paris en 1622 : « Nous, députés du collège principal des frères de la Rose-Croix, faisons séjour visible et invisible dans cette ville [...] afin de tirer les hommes, nos semblables, d'erreur de mort ? » Ont-elles été le fait d'agitateurs politiques ? de mystificateurs ?

L'histoire de la Rose-Croix peut en tout cas se résumer comme suit. Autour de 1615 : trois manifestes successifs (*Échos de la fraternité du très louable ordre de la Rose-Croix*; *Confessions de l'énigme confrérie du très honoré Rose-Croix*; et surtout *Noces chimiques de Christian Rose-Croix*); autour de 1710 : Samuel Richter organise la première fraternité de la Rose-Croix d'or; ensuite, aux XIX^e et XX^e siècles, les sociétés rosicruciennes abondent, et parmi elles figure l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix avec S. de Guaita.

■ Des humanistes avant la lettre

Robert Fludd est l'un des « inventeurs » de la Rose-Croix. « Élie, écrit-il, entend la voix de Dieu comme les Rose-Croix ne voient le trésor qu'au point

du jour. [...] Tous les mystères de la nature leur sont ouverts... » (*Tractatus apologeticus integritatem societatis Rosae Cruce defendens*, 1616). Christian Rosenkreutz, de son côté, est le fondateur mythique de la Rose-Croix en 1378. Le symbole de l'ordre est une rose – à sept pétales –, ou de plusieurs, et d'une croix noire, le plus souvent. La rose « représente le secret et l'évolution, tandis que la croix symbolise les difficultés, les peines de la vie et le karma » (*Manuel rosicrucien*). La légende fait des Rose-Croix des « supérieurs inconnus », qui dans l'invisible dirigent le monde.

La Rose-Croix prône « l'humilité, la justice, la vérité, la chasteté » (Irénee Agnostus, *Fons Gratiae*, 1619) et appelle à « guérir toutes les maladies », celles du corps comme celles de l'âme. Elle s'oppose à la papauté et à Mahomet; elle se veut authentiquement chrétienne. Son rituel est composé de prières, méditations et cérémonies. Le mythe de Rosenkreutz rapporte que, quelques siècles après sa mort, un grand maître découvrit son tombeau. Ce tombeau « occupe la maison du Saint-Esprit. Il a sept côtés, chaque côté est large de cinq pieds et haut de huit. Il est constamment éclairé par des lampes inextinguibles. Au centre, un autel cylindrique porte l'inscription : "Je me suis fait ce sépulcre qui sera pour les vivants un abrégé de l'univers".»



Comme pour l'alchimiste, l'oratoire (Ergon) du Rose-Croix est un laboratoire (Paregon). Gravure rosicrucienne allemande du début du XVII^e siècle. (Bibl. nat., Paris.)

Référence

Manuel rosicrucien, Villeneuve Saint-Georges, 1972.

Sacré

Le sacré n'est pas le religieux

L'occultisme distingue le sacré du religieux. Le second, c'est le premier en quelque sorte dégradé.

Tout temple, toute cérémonie (initiatique ou magique) détermine un espace sacré. Cet espace est à l'image de l'univers, le soleil et la lune l'éclairent, un sens déambulatoire le dynamise, etc. Les opérateurs ne se retranchent donc de l'environnement visible que pour découvrir une plus riche relation au monde. La clôture du temple n'a pas pour fonction de mettre frileusement à l'abri le myste, mais de l'ouvrir au contraire à l'univers et à ses orages. On ne peut, cependant, évoquer l'idée de sacré sans passer à un moment ou à un autre par celle de Dieu. Le paradoxe est que l'initié ou le mage se prétendent le plus souvent agnostiques. Ce paradoxe a donné lieu à une longue querelle qui a traversé (et traverse encore) tout l'occultisme et l'histoire des sociétés secrètes. Elle se relativise peut-être si l'on note que le Dieu révélé des religions est un Dieu-en-soi, alors que celui du sacré est un Dieu-parmi-les-hommes. Le sacré ne déifie pas l'humanisme, il « réalise » la divinité. Dieu, pour lui, ce n'est pas une chimère, mais une humanité virtuelle. Il prétend la manifester ici et maintenant.

■ Sacré / transmutation

Pour parler en termes profanes, on peut dire que l'occultisme croit que l'humanité ne se révèle à elle-même que comme transcendance. Le sacré, pour paraphraser Feuerbach, se dévoile comme attribut de

l'homme dont celui-ci s'est laissé déposséder. La terreur qu'il provoque est à la mesure de sa dangerosité sociale. C'est pourquoi il ne peut que se réfugier dans les sociétés secrètes. Il n'en reste pas moins qu'il ne suffit pas de nommer la chose pour en être quitte avec elle. L'hermétisme pose que la religiosité fait nécessairement partie de l'humanité, mais il précise que cette religiosité constitue la « matière première » sur laquelle l'initié travaille pour découvrir par éclairs le sacré dont il est porteur comme tout le monde. La transmutation du religieux en sacré est l'objet même des sciences occultes, et plus particulièrement de l'initiation. La franc-maçonnerie moderne, par exemple, considère que le sacré se manifeste lorsque deux êtres humains entrent en relation l'un avec l'autre (la rencontre devient la structure épiphanique par excellence). Une telle relation dévoile alors non seulement la plénitude de l'humain, mais l'invisible également. Comment pressentir cela ? En faisant le détour par le mythe, c'est-à-dire en empruntant la voie initiatique ou magique. Pour se résumer en une formule lapidaire, on peut dire que l'hermétisme est un humanisme exhaustif, puisqu'il transmue la religiosité (il l'intègre) au lieu de la mettre entre parenthèses, comme le fait un usage courant dont les organisations religieuses s'accommodent fort bien.

L'unité de Dieu

« Les dieux des mythologies avec leur caractère et leur psychologie ne sont que des personifications du sacré comme les noms de Dieu sont autant d'attributs. C'est qu'on ne peut parler de l'unité de Dieu sans en déployer l'essence dans le temps de l'expérience initiatique de la conscience » (M. Mirabail, *Les 50 Mots clefs de l'ésotérisme*, Privat).

Secret

Le secret, réalité ou fantasme ?

Si le secret existe, qu'est-il ? Et s'il n'est pas, quel sens (fantasmagorique) cela a-t-il ?

Le savoir ésotérique doit rester secret. Le mage qui livre ses connaissances à un disciple ou la société secrète qui procède à une initiation exigent – et la promesse sera scellée par un serment solennel – que rien de ce qu'on vient d'apprendre ne soit révélé aux profanes, cela sous peine de châtement. Ce châtement est aujourd'hui tout à fait symbolique, mais il fut parfois réel dans le passé. On connaît des initiés indéclicats qui furent assassinés.

■ Les raisons du secret

Le secret a plusieurs raisons d'être : « ne pas jeter de perles aux pourceaux », c'est-à-dire ne pas donner le savoir à qui n'est pas préparé (initié) à le recevoir et qui, le comprenant mal, le dénaturerait, voire le dénigrerait ; donner des perles aux pourceaux, disent certains occultistes (les mages surtout), peut être extrêmement dangereux : on manipule des forces, ne serait-ce que psychiques, qui peuvent se retourner contre soi ; le fait de dévoiler le secret, de le mettre sur la place publique, enlève « force et vigueur » à l'opération hermétique en cours ou à la cohésion du groupe initiatique auquel on appartient. Cependant, quel que soit le motif invoqué, quel que soit son sérieux, et même s'il se mêle beaucoup de fantasmagories dans le goût du secret, il faut savoir qu'il constitue une catégorie essentielle de l'hermétisme, de la démarche des sciences oc-

cultes. Même de nos jours où tout est dit en clair dans des ouvrages facilement accessibles, le secret continue de jouer un rôle incontournable. Secret et sacré, secret et magie, secret et initiation, les deux termes s'avèrent chaque fois indissociables.

■ Désigner une chose, c'est la tuer

Plus profondément, le secret est absolument constitutif de la démarche hermétique parce que l'initié s'est mis en quête d'un mystère. Dire (pouvoir dire) de quoi il retourne, désigner la chose, c'est la tuer. Le secret englobe le cherchant, et ce que ce même cherchant peut dire du secret avec les mots de tous les jours est écorce et mort, aliénation du sens en un mot. Il n'est pas tant question, en définitive, de ne pas révéler aux profanes ce qui se passe dans le temple, que de savoir que ce qui peut être révélé, c'est la mort du secret. L'hermétisme ne dissimule que pour atteindre à l'indicible. Le secret n'est pas seulement un secret objectif (voire technique, comme le nombre d'or), c'est aussi un secret existentiel. C'est le secret de son intimité, de sa réelle intimité puisque débarrassée de ses faux-semblants. Les kabbalistes voulaient être des « maîtres secrets », c'est-à-dire des maîtres capables de jouer avec le mystère du monde. Il leur suffisait, croyaient-ils, de se brûler à leur propre secret.

Secret intime

« De même que l'initié, grâce au secret de sa société, s'interdit le détour dans une collectivité moins différenciée, de même l'individu isolé a besoin, pour cheminer solitaire, d'un secret que, pour quelque motif que ce soit, il ne doit ni ne peut livrer. Un tel secret l'oblige à s'isoler dans son propre secret individuel. [...] Seul un secret qu'on ne peut trahir, c'est-à-dire un secret qui nous inspire de la crainte ou que l'on ne saurait formuler en paroles descriptives [...], peut empêcher la rétrogradation inévitable au collectif. [...] Un exemple significatif est l'histoire de Jacob qui litta avec l'Ange, s'en tira avec une hanche démise, mais qui, de la sorte, évita de commettre un meurtre... » (Jung, *Ma vie*, Gallimard).

Sophia

Dieu avait-il une épouse ?

Dimension féminine de la divinité, la Sophia a pris une place centrale dans la gnose et dans l'occultisme.

Les Sophia terrestres

Ptolémée dédicacsa sa *Lettre à Fora* à une dame romaine, Zozime, qui par ailleurs a laissé de beaux textes alchimiques, livrant ses secrets à une femme, Théosobie (à moins qu'il ne s'agisse d'une fiction féminine). Le marcionite Apelle puise son inspiration auprès d'une égérie : Philouména, une vierge mystique. Marcos qui, ayant commencé ses prêches en Palestine vers 180, finit par se rendre en Gaule, séduisait, paraît-il, les plus belles femmes, qui abandonnaient mari et famille pour le suivre. Il prônait la Grâce : il s'agissait d'une inspiration divine qu'il prétendait capter. Il initiait les femmes en lui donnant ce « germe de lumière ». Ces femmes étaient alors censées pouvoir prophétiser, car Marcos estimait avant tout l'intuition féminine.

Même si l'on cherche à mettre entre parenthèses la signification socio-historique de l'expulsion des déesses de la Fécondité, et leur remplacement par des dieux masculins, on ne peut pas ne pas signaler la perte de sensibilité qui en est résultée. Le refoulement de la féminité est peut-être allé de pair avec l'urbanisation, comme il s'est exacerbé avec la féodalisation puis l'industrialisation.

■ Une chute et une remontée

La *Pistis Sophia*, célèbre texte gnostique, raconte que c'est la « Vierge de lumière » qui juge l'âme d'un mort. C'est elle qui décide s'il peut devenir un habitant de la lumière ou descendre se réincarner. Mais il y a d'abord : la séquence centrale du drame cosmique a commencé parce que la Sophia, l'Épouse de Dieu, le père de celui-ci, a été prise de pitié pour les âmes qui ont chuté. Cette pitié a été la raison pour laquelle elle a été attirée à son tour, et elle gémit maintenant.

La Sophia finira par remonter au ciel, mais ce sera à la suite d'un combat qui mettra en branle toutes les forces de la Création. L'introduction du concept de Sophia, on le voit, permet de développer une philosophie tout à fait originale, qui se trouve à la base de la gnose comme de l'hermétisme qui en est dérivé. Dans cette philosophie, le Créateur lui-

même combat aux côtés des humains et a besoin d'eux pour donner la dernière touche à son œuvre, qui ne peut être que bonne, évidemment.

La Sophia apporte un complément sentimental, pour ainsi dire, à la figure masculine et abstraite malgré tout de la divinité. Dans l'Ancien Testament où elle n'est pas désignée, elle apparaît furtivement sous l'aspect de la Sagesse. Le temple de Salomon semble à l'origine devoir l'accueillir. Les gnostiques chrétiens finirent par en faire une Isis christianisée.

Comme la gnose, à l'instar de l'hermétisme, se référait spontanément à ce que signifie le principe d'Hermès selon lequel « tout ce qui est en bas est comme tout ce qui est en haut », les groupes gnostiques distinguaient entre la Sophia d'en haut, la Mère céleste, et celle d'en bas : la Sophia Prounicos, par exemple, la « Lascive », si on identifiait tout à fait l'Éros au désir de la Lumière. Signalons toutefois que la Sophia peut parfois, mais rarement, avoir une valeur négative. C'est le cas de la Sophia Barbelô, qui déteste son fils parce qu'il lui a volé sa « rosée de lumière ».

Dans l'occultisme, la Sophia reste un motif central, mais elle est une image moins foisonnante. On la retrouve, entre autres, sous la figure de l'Âme du monde dans la magie et l'alchimie, et dans la philosophie de Jakob Böhme.

Spiritisme

Les morts sont-ils parmi nous ?

Les communications spirites ont beau avoir des effets concrets, elles ne prouvent pas nécessairement l'existence d'un au-delà.

Le spiritisme est né à la fin du XIX^e siècle et a continué au début du XX^e siècle. Se sont livrées au spiritisme des personnalités aussi diverses que l'astronome Camille Flammarion, Victor Hugo à Guernesey, le dramaturge Victorien Sardou, le criminologiste Lombroso et bien d'autres.

■ Communiquer avec les morts

Le spiritisme croit qu'il est possible de communiquer avec les morts. « C'est la doctrine fondée sur l'existence, les manifestations et l'enseignement des esprits » (âmes désincarnées), dit Allan Kardec, le leader du spiritisme.

Les séances spirites ont lieu dans l'obscurité ou dans la pénombre. L'assistance se concentre et, les doigts se touchant, met les mains sur la table. Dans cette assistance, certains sujets sont des médiums (« bons conducteurs »). Ils établissent le contact avec les « âmes des morts » – lesquels se manifestent en frappant, par exemple, sur la table. On les comprend, parce qu'il y a un code : un coup, lettre A ; deux coups, lettre B ; trois coups, lettre C. Les esprits « écrivent » ainsi leurs messages.

Le médium est un « sujet vivant, homme ou animal, qui produit ou aide à produire des phénomènes métapsychiques ». Certains médiums furent célèbres : Daniel Douglas Home, Eusapia Pallado, etc. La plu-

part, mais pas tous, ont été convaincus de fraude. Gabriel Marcel en consulta un qui était un tricheur.

■ Un phénomène étrange

On pourra hausser les épaules. Il semble – et, en tout cas, nous le savons pour l'avoir constaté – que les phénomènes paranormaux (table qui frappe, voire qui bouge) sont des réalités, mais que c'est leur interprétation qui s'avère fantasmagorique. Le spiritisme identifie trop rapidement des faits spirites (médiumnisme, tables tournantes, glossolalie) à des interprétations spirites (« survivance de l'âme », existence d'un « perisprit », enveloppe de l'âme pouvant agir sur la matière ; communication entre âme désincarnée et être vivant). Il y a eu des phénomènes paranormaux ; cela ne signifie pas qu'il faille les attribuer aux morts.

Le spiritisme, en tant que pratique, est connu depuis la plus haute antiquité. Saül, dans la Bible, demande à une sorcière d'évoquer pour lui les esprits des morts. Au XIX^e siècle, il a déferlé sur l'Europe et les Amériques. En tant que doctrine, il a été fondé par le Français H.L. Rivaïl, dit Allan Kardec (1804-1869). Il a donné naissance à la métapsychique, laquelle s'est transformée en parapsychologie moderne. Le spiritisme n'a rien à voir avec l'ésotérisme. Il est toutefois une sorte de magie collective.

« Les principes de la doctrine sur l'immortalité de l'âme, la nature des Esprits et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité, selon l'enseignement donné par les Esprits supérieurs, à l'aide de divers médiums » (Allan Kardec, *Le Livre des esprits*, Dervy).

Symbolisme

C'est par le symbolisme qu'on accède à l'invisible

Le symbole en occultisme est davantage qu'un signe mnémotechnique. Il ouvre à une sur-réalité.

Pour l'hermétisme, le symbole n'est pas une simple convention comme il en va, par exemple, dans les mathématiques. Le symbolisme n'est pas une langue, c'est un langage. Ce n'est pas un ensemble de signes, mais davantage. Le (véritable) symbole désigne toujours l'être-dans-le-monde, alors que le signe se rapporte ou à l'être ou au monde. Le signe se veut objectif, mais il n'est que superficiel. Le symbole inclut l'observateur : sa vérité résulte d'une prise de conscience (d'une expérimentation personnelle). Réduire le symbolisme à la correspondance signifiant/signifié, c'est donc manquer l'essentiel : à savoir qu'un symbole vivant n'est jamais donné, mais qu'il est toujours recréé.

« Les formes symboliques sont là pour nous permettre le passage, la traversée, depuis les formes de manifestations (mazahir) jusqu'au contenu spirituel. C'est que le Coran comporte un zahir (exotérique) et un bâtin (ésotérique), un tafsir (exégèse littérale) et un ta'wil (herméneutique spirituelle). La connaissance symbolisant avec l'eau, leurs catégories respectives symbolisent les unes et les autres : les connaissances vraies avec l'eau pure, les certitudes éternelles avec l'eau jaillissante, les connaissances inspirées avec l'eau qui descend du ciel » (Sadrâ Shîzâzi, *Shart*).

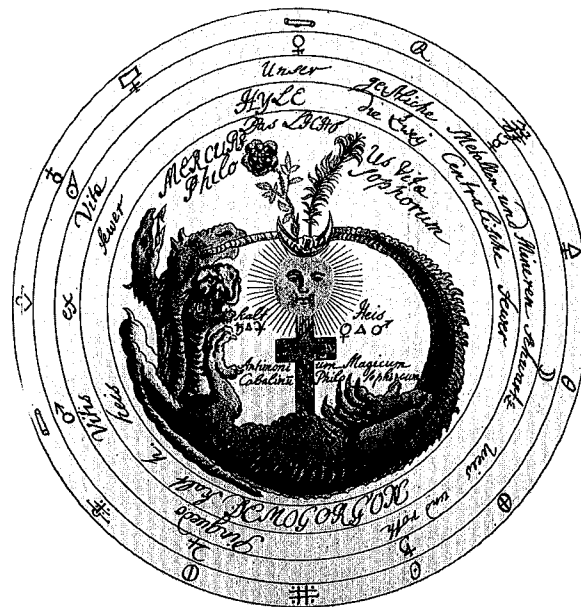
Le symbole exprime, ou révèle, une analogie entre un élé-

ment d'un ordre A, qui figure l'état actuel de l'observateur, et un élément d'un ordre B, qui figure l'état que cet observateur voit ou qu'il doit conquérir. Il indique une direction vers un plus. C'est pour cela qu'il est prégnant.

Le Christ dit dans Matthieu (10, 16) : « Montrez-vous donc malins comme les serpents et candides comme les colombes. » Or, le serpent est le signifiant de la ruse, et la colombe, celui de la simplicité. Le symbole dévoile une zone d'ombre – ici, le fait de ne pas savoir s'accommoder de ce monde sans perdre son âme – et il indique, par analogie, ce qu'il faut faire. Il ne dit pas d'être des serpents ou des colombes, mais de jouer au serpent et à la colombe... A la limite, la symbolisation apparaît quand le sujet découvre sa vacuité et que l'être l'investit. Il est comme une « cristallisation » psychologique qui permet d'établir une relation ténue avec le monde (la conscience n'est peut-être qu'un ordre symbolique).

■ Maïeutique du symbolisme

Philosophie ou pratique (initiatique ou magique), la quête hermétique – c'est-à-dire la mise en consonance avec le caché, ou le secret – se noue autour des symboles. Ces symboles donnent accès à l'invisible. Encore qu'il y ait une maïeutique du symbolisme : le symbole ne doit pas être dé-



crypté comme une énigme policière, il engage véritablement l'individu dans une aventure spirituelle. Les grands symboles cosmologiques (par exemple, le soleil, la mort, etc.) sont les articulations des différentes séquences du récit mythologique et leur donnent leur sens ultime. A la limite, tout récit mythologique, comme toute cérémonie initiatique ou magique, est itération et approfondissement d'une poussée symbolique. Le symbole miroite à la manière d'un secret que le récit dissimule dans ses replis.

L'identité des symbolismes et des mythologies à travers les civilisations et les continents indique qu'un peu de l'univers sommeille en eux. Mais, d'autre part, le *symbolon*, gage de reconnaissance, est un objet coupé en deux, dont deux individus conservent une moitié

Le dragon du chaos

La Croix christique et solaire partage le chaos en quatre éléments figurés concentriquement. Ce partage permet au jeu du monde d'exister.

Au centre du cercle se trouve un dragon à trois têtes dont les têtes symbolisent l'ignorance, la superstition et la crainte selon une interprétation, et la mauvaise pensée, le mauvais sentiment et la mauvaise action selon une autre interprétation. Le dragon avec la queue dans sa gueule représente l'éternité ou le chaos, l'espace gluant duquel naquit l'utérus ténébreux du Cosmos ou de l'ordre. La croix, la face lunaire et le croissant de lune forment entre eux le symbole de Mercure, le symbole hermétique parfait pour les adeptes ou l'homme dans toute sa perfection. La rose de Sharon et le muguet s'élèvent du croissant de lune. Mais la rose, ici, symbolise la teinture rouge, l'éllixir de vie. Le muguet représente la teinture blanche qui transmue le métal. L'ensemble de la figure est un rébus roscruicien. (Bibl. nat., Paris.)

Ouroboros

Le « serpent qui se mord la queue » est l'emblème du cercle hermétique de l'alchimie qui entend approcher l'unité fondamentale, éternelle et infinie, de l'univers et de la matière. Ce symbole illustre l'axiome « Tout est dans Un. » L'ouroboros exprime le fait que dans l'œuvre réussie l'adepte a à la fois conquis sa liberté intérieure et sa juste relation au monde.

Totalité

« Un objet qui devient symbole tend à coïncider avec le tout, de même que l'hierophanie tend à incorporer le sacré dans sa totalité, à épuiser à elle seule toutes les manifestations de la sacralité » (Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Payot).

Tantrisme

Une recherche initiatique par l'érotisme

Les voies de l'initiation sont multiples. La sexualité est l'une d'entre elles.

Les écoles

Il existe à côté du tantrisme bouddhiste : le tantrisme shivaïste fondé sur le culte de Shiva et de Shakti ; le tantrisme centré sur la parèdre de Shiva et dont le rituel original s'accompagnait de sacrifices sanglants ; le tantrisme vishnuïste qui est un syncretisme ; etc.

Les plus anciens textes connus du tantrisme datent du VI^e siècle avant Jésus-Christ ; les plus récents, du XIX^e siècle. Le tantrisme se manifeste rituellement dans un yoga particulier, dans des cérémonies religieuses, et dans des pratiques sexuelles ; il vise à transformer (transmuter) le myste. Les procédures sont rigoureusement codifiées ; elles doivent se substituer à la routine quotidienne. Le tantrisme est donc, en ses meilleurs moments, recherche de l'épanouissement spirituel par l'épanouissement existentiel. On ne trouve pas Dieu quand on se retranche du monde, mais on le trouve par la jouissance amoureuse.

■ Une cosmogonie sexuelle

Le tantrisme est une cosmogonie sexuelle. Mahakala est le grand Tout mâle et Kali, son parèdre féminin. Ils sont, à eux deux, les fonctions créatrices de Braham (la Vérité suprême), qui renferme – et projette – tout ce qui existe dans les constellations « innombrables comme les grains du Gange ». Le processus de la création est représenté par des images, les *yantra*, sur lesquelles le tantrisme exerce son imagination créatrice. Ces *yantra* relèvent d'un symbolisme sexuel (Éros est le dieu par lequel l'homme et l'univers correspondent). L'objet principal

de la dévotion est une déesse folle d'amour, qui danse et qui dénoue sa chevelure pour créer les mondes. Mais la déesse est ambivalente : elle fait apparaître les maladies et les guerres. L'acte d'amour entre la femme et l'homme, conduit selon les règles de l'art, se rapproche du *hieros gamos* (coucherie divine) d'où le monde est issu. Mais certains rituels sexuels s'accomplissent dans un cimetière et visent à « désubstantialiser » (vampiriser) la femme en la terrorisant... Dans tous les cas, la femme symbolise la « force de dissolution » – ce qui ne veut pas forcément dire que ce soit une « force du mal » ou un être inférieur.

« Toute femme nue incarne le pakriti (l'indifférencié). On devra la regarder avec la même admiration et le même détachement que l'on apporte à considérer l'insondable secret de la nature. La nudité rituelle de la yogini a une valeur mystique, intrinsèque : si devant la femme nue on ne découvre pas dans son être le plus profond la même émotion terrifiante qu'on ressent devant la révélation du mystère cosmique, il n'y a pas de rite, il n'y a qu'un acte profane » (Mircea Eliade). L'auteur de ces dernières lignes décrit fort bien la quête tantrique, il oublie seulement de dire que, de même, l'homme nu est, pour la femme, le secret insondable.

Référence

Eliade (M.), *Le Yoga, immortalité et liberté*, Payot.

Tao

Un cosmos tourbillonnaire

L'être humain, d'après le tao, est emporté par l'orage cosmique qui traverse l'univers.

Le *Tao-tsang* est un recueil imprimé vers 1455, et qui contient 1 465 textes différents ; mais la pensée et les pratiques taoïstes semblent dater d'une époque plus lointaine.

« Oui, vaste est le suprême

Tao ;

Auteur de lui-même, agissant par le non-agir,

Fin et commencement de tous les âges,

Né avant la Terre et avant le Ciel,

Embrassant en silence la totalité du Temps,

Traversant sans arrêt la continuité des siècles,

A l'Ouest, il a instruit le grand Confucius,

Et à l'Est il a converti l'Homme d'or ;

Pris pour modèle par cent rois, Transmis par des générations

de sages,

Il est l'ancêtre de toutes les doctrines

Et le mystère dépassant tous les mystères. »

■ Une philosophie du « yin » et du « yang »

La *Weltanschauung* taoïste diffère radicalement de toute vision occidentale. Elle provoque un réel dépaysement. Le taoïsme réfute l'idée (cartésienne) selon laquelle le réel peut être reconstruit à partir d'idées claires et distinctes. En fait, disent les taoïstes, l'élément essentiel est un *noumen* qui échappe à toute saisie. Et, à la différence de la conception (kantienne) qui pose le noumen comme une dimension hors de

notre portée, le taoïsme s'élabore en le réfléchissant. Le taoïsme repose sur deux principes essentiels : aucun événement ne se reproduit de manière identique ; l'univers – le tao parle plutôt de la « matrice du temps » – ne subit aucun changement. C'est le grand Tout, il contient « la durée continue et le changement infini de l'espace infini ».

L'univers est fait de tourbillons, l'œuvre d'art permet de se mettre en relation avec ces tourbillons cosmiques. Le Tao – l'Être – résulte de la contradiction complémentaire du *yin* et du *yang*, symboles des deux polarités, femelle et mâle, de l'énergie. Le *yang* est brillant, rouge, pénétrant, céleste ; le *yin*, sombre, réceptif, abyssal. Dans le dragon, le coq, le jade, la montagne, l'été, le *yang* est prépondérant ; le *yin* l'est dans les vallées, l'hiver, le poisson, etc. Mais il n'existe pas de division ni de partage absolument tranchés : tout être, toute chose, est une combinaison de *yin* et de *yang* autour d'une dominante. Le but de la quête taoïste est l'harmonisation du *yin* et du *yang* ; cette harmonisation amène l'apaisement, la concordance avec l'univers. Dans le taoïsme, comme partout dans l'hermétisme, l'individu représente le microcosme, l'univers le macrocosme. Mais le taoïsme ne se cantonne pas à la spéculation, à la mystique, ou à des pratiques magiques, il donne naissance à un ensemble de règles de vie (hygiène, ali-

« Les éléments taoïstes sont la terre, le bois, le feu, le métal et l'eau ; et ils peuvent se trouver associés aux directions de l'espace et à leurs trigrammes. Mais il y a d'autres modes d'association possibles, notamment avec les organes du corps humain, dans les exercices rituels du taoïsme. »

« L'art taoïste ne se limite pas aux effets visuels et met en jeu toute la gamme des sensations qui pouvaient permettre à ses adeptes de s'imprégner des courants, des lignes de force et des tourbillons du Tao » (P. Rawson et L. Legeza, *Tao, Le Seuil*).

mentation, sexualité, etc.), auxquelles la société chinoise a jadis tenté de se référer.

■ Des cycles cosmiques

La métaphysique taoïste est donnée par le très ancien *Yi king* (« Livre des oracles » ou des « mutations »). Ce livre fixe les modèles cycliques de l'histoire humaine. Il se constitue à partir de séries de huit groupes de trois caractères, en lignes continues ou brisées, qui représentent des types de mutation. Les lignes continues sont *yang* et les brisées *yin*. Chaque figure revêt une signification symbolique. Celle-ci résulte, d'une part, de la position de la figure par rapport au cercle dans lequel on les dispose toutes et, d'autre part, de ses proportions de *yin* et de *yang*.

Le *Yi king* est un oracle que l'on consulte à l'aide de baguettes. Mais, outre son aspect divinatoire, disent P. Rawson et L. Legeza, les figures et leurs interprétations « sont probablement les seules tentatives jamais faites par la pensée humaine pour définir les catégories du mouvement en termes de durée ininterrompue ». Le *Yi king* ne décrit pas le changement en termes abstraits, mais par analogies avec les cycles naturels du jour et de la nuit, de l'hiver et de l'été, etc. Il s'agit d'une « autre » physique, d'une « autre » science. Le monde qui s'y dévoile n'est plus l'objet de mon action – ce n'est plus celui dont je me rends « maître et possesseur » –, mais celui de mon absence (celui de mon non-agir). Ce monde ne se fixe donc pas dans une objectivation, il jaillit par une éventuelle symbolisation de moi-dans-l'univers. Cette symbolisation passe pour divinatoire parce qu'elle pro-

cède par intuitions, comme dans l'art.

■ Un rituel érotique

La ritualisation taoïste accorde une grande importance à l'art et à l'érotisme. Les textes décrivent diverses méthodes de pénétration sexuelle et d'étreintes : « les vols de mouettes sur la falaise », « le bélier en cornant un arbre », « le chat et la souris dans le trou », etc. Les mouvements s'appellent « ouvrir l'huître pour trouver la perle », « le brave soldat se frayant un passage dans les rangs ennemis », etc. La quête d'érotisme est une quête de longévité : le couple faisant l'amour participe à la circulation organique de l'univers.

L'univers tout entier est traversé d'énergies *yin* montant de la terre et d'énergies *yang* descendant du ciel. Nous serions en présence du monde du psychanalyste Reich (*La Fonction de l'orgasme*) si le taoïsme ne se fondait sur une culture et des pratiques séculaires. La quête sexuelle finit par éveiller un « corps subtil », (débarrasser le corps de ses obscurités psychosomatiques) ou en termes initiatiques ouvrir le corps à l'invisible.

Des tétragrammes du Yi king

Le ciel, l'énergie créatrice, le conflit, la force, le jade, la glace, la tête, le père, le cheval.
Le vent, le bois, la douceur, les cuisses, le jeune coq.
L'eau, l'abîme, le labreur, la lune, l'oreille, le porc.
La montagne, la sérénité, les commencement et fins, les oiseaux à bec noir, les plantes, la naissance et la mort, la main, le chien.

Tarots

Des arcanes qui simulent le monde

Simple jeu de cartes, les tarots sont censés, selon les occultistes, être une formidable machine de divination.

Le « jeu » de tarot initiatique est composé de 78 cartes, dites « arcanes » : 22 sont majeurs, 56 mineurs. Ces arcanes représentent des dessins symboliques : le « Mat », qui rappelle *Le Retour de l'Enfant prodigue* de Jérôme Bosch ; la « Roue de fortune », une allégorie de la chance tout simplement ; la « Mort », qui se passe de commentaires ; l'« Étoile » (l'arcanes 17), qu'André Breton prit comme symbole de l'amour (Archanes 17).

■ Une vaste combinatoire

Chacun des arcanes du tarot a donné lieu à de nombreuses spéculations. Il est admis dans les milieux ésotériques, sans preuve il est vrai, que les tarots conjuguent des dimensions multiples et donc de multiples lectures : initiatique, magique, kabbalistique, alchimique, etc. Il est donc de tradition de dire des tarots qu'ils constituent une « totalité », une « somme », voire une « image du monde ».

On trouve en effet 22 arcanes majeurs ; or l'alphabet hébraïque comprend 22 lettres et c'est en l'épélant que se fonde la Kabbale. Mais ce qui explique, peut-être, la fascination qu'exercent les tarots, c'est le fait qu'ils soient disposés en jeu, et qu'ils semblent rendre ainsi compte du jeu du monde. Les arcanes ne figurent plus de rigides concepts, ou ne cristallisent pas seulement des symboles compliqués, mais des combinaisons.

■ Un secret bien gardé

Les tarots sont surtout célèbres en tant qu'instruments de divination. C'est le *Yi king* occidental. Comment procéder ? Il existe une infinité de méthodes dont aucune n'est tout à fait sûre. On distribue toujours les cartes dans des structures qui vont créer des séries significatives, et, le hasard aidant, on va se trouver face à un message qu'il s'agit alors de décrypter. Les structures sont des configurations de 3, 2, 4 cartes, voire plus. Ces structures manifestent-elles des archétypes au sens jungien ? Dans la structure ternaire, en tout cas, le principe est de déceler l'affirmation, sa négation, puis la synthèse ou réponse. Les tarots sont donc un support qui permet à la clairvoyance de l'opérateur de s'exercer. Cela est facilité par le fait que chaque arcanes, malgré sa polysémie, se résume en un terme banal et accessible : la Mort, le Diable, l'Amour, etc.

Les tarots s'articulent autour d'une lecture à plusieurs niveaux. Mais comme l'astrologie, bien que sur un autre mode, le prestige et l'aléatoire vérité des tarots naissent d'une dialectique entre sens et hasard. Battre les cartes, les distribuer, c'est simuler le hasard qui nous a jetés dans le monde. Interpréter, c'est s'efforcer de (se) donner un sens. A ce jour, les tarots n'ont pas livré leur secret.

Étymologie

L'étymologie réelle du mot « tarot » est inconnue. Le mot apparaît au xv^e siècle. Son étymologie occulte le rattache à *rota* (roue).

Paradoxe ?

« L'originalité, l'avantage et en même temps le paradoxe d'appliquer un jeu de cartes à la divination consistent dans le fait que l'illimité, les accidents possibles, se trouvent alors dépendants de la présence visible et des combinaisons épuisables d'un petit nombre de symboles traditionnels, dont les significations sont en outre consignées dans des sortes de lexiques fort répandus » (Roger Callois, préface à O. Wirth, *Les Tarots*, Tchou).

Références

Le Tao, traduction Jean Brêthes.

Temple

Le temple simule le cosmos

Le temple met (symboliquement) en scène l'univers. Cette idée se retrouve dans l'hermétisme et dans les religions

« **Templum** : étymologiquement, zone du ciel que les aruspices délimitaient pas des conjurations, avant d'y observer le vol des oiseaux, afin d'en tirer des prophéties ou des prévisions » (*Dictionnaire des sociétés secrètes, C.A.L.*).

Il est sûr que les édifices religieux du passé, les églises médiévales par exemple, sont construits selon des plans qui leur confèrent une signification ésotérique. Les Églises ont-elles voulu conserver le souvenir des religions à mystères qui les ont précédées ? Sont-ce tout simplement les constructeurs et les confréries qui ont véhiculé des modèles païens ? On ne sait. Mais on ne saurait passer sous silence le fait que la loge maçonnique, comme celle de certaines sociétés secrètes amérindiennes, comme l'église médiévale, présentent de curieuses analogies.

Le temple est à l'image de la Création. Pour le myste, entrer dans le temple, y être admis, c'est se mettre en relation avec l'univers, c'est-à-dire avec la totalité symbolique de la vie, transcendance incluse. Le temple délimite un espace signifiant, de la même manière que le monde apporte du sens dans le chaos originel de la Création.

■ L'espace-temps de l'initiation

Le plan qui préside — réellement dans le cas d'une église, fictivement dans celui d'un atelier maçonnique — à la construction du temple relève d'une technique mystérieuse, d'un secret transmis de génération en génération : le nombre d'or. On retrouve le nombre d'or dans toutes les proportions du temple, et cela dans le

Temple de Salomon, dans les temples grecs ou égyptiens, dans les églises chrétiennes, etc. Le nombre d'or inscrit le sacré dans la pierre, il fait chanter cette pierre. L'édifice est, d'autre part, orienté ; les déambulations qui s'y font suivent le cours du jour. On a souvent évoqué à ce propos la persistance de religions solaires, mais c'est à tort, disent les meilleurs spécialistes. L'initié, en effet, ne se place pas en position d'adoration, mais de simulation symbolique. Par cette simulation, l'univers lui devient immédiatement accessible tout en gardant sa transcendance.

L'initié fait comme si le cosmos se tenait dans le temple, et c'est dans l'apprentissage de ce jeu presque théâtral que consiste l'initiation. Notons ici que la réalité invisible, laquelle est le champ même de l'hermétisme, s'articule autour des points de jonction entre le cosmos et l'histoire dont le temple est censé porter témoignage. Le temple initiatique reste toujours symboliquement inachevé — c'est cela qui le distingue du temple pris dans son acception religieuse — ; son sens ultime résulte d'une opération effectuée par le myste lui-même (le travail initiatique, ou la pratique magique, etc.). Au départ, le myste est chaos, il devient acteur à la fin en trouvant son rôle dans une pièce qui jusqu'alors se jouait sans lui. En résumé, le temple manifeste la scène de l'invisible.

Temps

Comment dire autre chose que des banalités ?

L'hermétisme apporte une conception du temps dont il serait dommage de vouloir se passer.

Il existe trois temps : le temps scientifique galiléen (celui donné par une horloge), le temps vécu (dont parle Bergson) et le temps de l'hermétisme. Les cathares fixent ce dernier en disant qu'« il n'est pas de ce monde » ; l'autre, le temps vécu, qu'ils ne distinguaient d'ailleurs pas du temps profane, représente la morsure du néant. Manière de signifier que le temps de l'hermétisme demeure hors du temps concret, comme la source d'un fleuve est censée se situer hors de ce fleuve (le jaillissement n'est pas l'écoulement).

■ Défétichiser l'originel

Il est courant de fétichiser l'originel, d'en faire un absolu (v. *Tradition*) et d'entendre que l'histoire humaine (v. *Histoire invisible*) décrit une dégradation parce qu'elle s'éloigne nécessairement de son point de départ. A cela, on peut répondre avec Jaurès que le fleuve se montre fidèle à la source en se jetant dans la mer. L'originel peut (et doit) en fait être actualisé ; c'est le but des cérémonies d'initiation, comme celui de la philosophie hermétique.

Actualiser l'originel revient à rendre au présent toute sa vivacité en l'infiltrant de poésie. Ou, pour le dire autrement, en lui restituant une dimension sans cesse refoulée et que seule dévoile la relation a-causale (v. *Analogie*). Au niveau du dé-

tour par le mythe, le temps se déroule de manière circulaire (v. *Âges du monde*) ; au niveau de l'histoire concrète, il est séquentiel. Dire du temps qu'il peut se situer hors du temps, c'est dire que la nébuleuse-temps ne devient l'univers qu'en faisant coïncider le passé (l'origine) et le futur. Sans ce détour, le monde ne serait qu'un chaos. Il convient, après ce détour, de secouer ses songes et de comprendre que l'existential n'est qu'un éphémère scintillement.

■ Une intense présence virtuelle

Les cérémonies initiatiques, comme les pratiques magiques, comme la philosophie hermétique, font allusion, chacune à sa manière, à un originel fabuleux. Cet originel peut prendre diverses modalités : il peut en effet porter sur l'art de construire, comme chez les compagnons (v. *Hiram*), ou sur la matière, comme dans l'alchimie, etc. Cet originel est censé symboliser un commencement de l'invisible. Il est essentiel de noter que l'originel ne se laisse percevoir qu'à travers un projet (existential ou politique) qui lui donne corps. Remarquons enfin que l'originel et le symbolique tendent à la limite à s'identifier : l'originel, quelle que soit la modalité qu'il prend, symbolise en puissance toute l'histoire de l'univers. Ou mieux : sa plus intense présence virtuelle.

Le Temple de Salomon signifie concrètement l'Alliance du peuple juif et de son Dieu. Il symbolise ce moment fondateur de l'histoire de l'Occident où le peuple juif, de nomade qu'il était, se fixe, sur une terre. Il établit une relation à une terre, mais une relation non pas fondée sur le mythe du sang, mais ouverte à la transcendance.

Où se situe donc l'âge d'or, pour parler le langage du mythe ? Et ce langage s'avère peut-être ici le plus adéquat malgré l'enflure qui le caractérise. Deux réponses : celle des pessimistes, comme René Guénon, pour qui il se perd dans le futur. Mais le rite, lui, repère cet âge d'or à l'intersection du passé et du futur. On dira que tout cela reste théorique. La théorie ne tente-t-elle pas de fixer, puis de laisser décanter le pathos sans lequel nous ne pressentirions pas le temps ?

Théosophie

Entre le spiritisme et l'initiation

La Société théosophique a été dirigée par des personnages d'envergure. Elle a compté dans l'histoire de l'occultisme.

Un truisme

Jiddu Krishnamurti constate que l'humanité a fait de grands progrès sur le plan technique et matériel, mais qu'elle est restée barbare sur le plan spirituel. Cette constatation est devenue aujourd'hui un truisme.

À l'origine de la Société théosophique, deux personnages pittoresques : Helena P. Blavatsky (1831-1891) et le colonel H.S. Olcott (1832-1907). Issus, la première de la noblesse russe, le second de l'armée américaine – Olcott participa à la guerre de Sécession –, ils se passionnèrent pour l'occulte. Helena Blavatsky était, paraît-il, douée de « pouvoirs paranormaux ». Grands voyageurs, tous deux, elle surtout, ils se rencontrent en 1874 – Olcott enquêtait alors sur les phénomènes spirites de matérialisation. Ils fondent la Société théosophique, secrète, et s'adonnent à l'occultisme.

Rutherford Hayes, président des États-Unis, charge alors les fondateurs de la société de partir pour les Indes afin de découvrir des marchés commerciaux. Les conférences données par nos voyageurs incitent les Hindous à s'émanciper de l'Angleterre. Les nationalistes hindous, dont les maharadjah de Bénarès, subventionnent la Société théosophique...

■ Besant, Leadbeater et Krishnamurti

À la mort des fondateurs, leur succèdent deux personnages tout aussi pittoresques : Annie Besant et le clergyman C.W. Leadbeater. Influencé par le spiritisme, Leadbeater (1847-1934) pense que de nombreuses facultés psychiques

dorment en chacun et qu'il ne s'agit que de les éveiller. Annie Besant (1847-1933) a été initiée par Helena Blavatsky. C'est elle qui découvrit Krishnamurti, réincarnation, dit-elle, de Krishna et du Christ. La plupart des disciples se prosternèrent devant ce demi-dieu. Mais, devenu adulte, Krishnamurti dénonça cette supercherie. Il prêcha une théosophie vraiment philosophique et il acquit une réputation internationale non usurpée.

Krishnamurti rejette toute religiosité « brute ; les religions, pense-t-il, deviennent toutes des obstacles à la réalisation spirituelle, car elles sont des refuges. Nul besoin d'un Messie – c'est pourquoi il refuse de jouer le rôle qu'on a voulu lui faire jouer – ni de dogme. Il est possible (et nécessaire) de devenir soi-même « l'incarnation de la vérité ». Cette formule pompeuse, ou exaltante, prend un autre sens dans la culture orientale où elle perd toute enflure. En Inde, les dieux restent familiers aux hommes, comme ils le furent jadis en Grèce. Que faire ? La « recette » est simple : s'affiner soi-même.

La Société théosophique exerce une influence certaine. Elle s'est répandue à travers le monde (à Paris, il existe un centre théosophique). Elle se situe aux franges du spiritisme, de l'initiation et de la quête de spiritualité.

Tradition

La tradition vient-elle du fond des âges ?

Certains répondent non. Le musicien Varèse disait : « Chaque anneau de la tradition a été forgé par un révolutionnaire. »

Souvent, et à tort, la tradition est confondue avec la parole perdue. Certains auteurs évoquent alors une dégradation constante de l'histoire ; et, selon eux, nous traverserions actuellement l'« âge sombre » (le « Kali yuga » hindou) qui marquerait la fin d'un cycle. Au terme de ce cycle, l'univers se résorberait en lui-même, comme une étoile en un trou noir, pour se manifester ultérieurement sous une forme inédite. Donnée à l'origine à l'homme par Dieu, ou par « une présence extra-humaine », la tradition a été transmise de génération en génération, mais a fini par s'obscurcir. Elle serait donc « perdue », et il s'agirait de la retrouver.

■ Progrès ou décadence ?

Transcendentaliste à l'extrême, selon les apparences, cette école est en fait on ne peut plus historiciste. Elle reprend le mythe des différents âges de l'humanité (âge d'or, âge d'argent, etc.), et s'y ensevelit au lieu d'en déchiffrer la symbolique. Comme le marxisme stalinisé qu'elle combat d'ailleurs pour péché de matérialisme, elle se réfère à un sens nécessaire de l'histoire et se conclut en une apocalyptique. De même que lui, elle oublie que, s'il y a réellement décadence, il ne suffit pas de la désigner, comme elle se contente de la faire, pour lui échapper. L'observateur ne fait-il pas partie de l'expé-

rience qu'il décrit ? Les théories exacerbées de l'histoire se réfèrent à l'un ou l'autre des deux mythes : le mythe du progrès et celui de la décadence. Elles s'opposent politiquement, mais finissent par se rejoindre dans leurs effets.

Si l'initié n'est pas, comme le veulent les traditionalistes, le défenseur de la tradition, il en est tout de même, dira-t-on, le réceptacle. Ne fait-il pas partie d'une longue chaîne d'initiés « dans le temps et dans l'espace » ? N'est-il pas le dépositaire de la flamme sacrée ? Les initiés modernes ont tendance à répondre que, d'une part, le myste n'est pas le dépositaire d'une vérité, mais qu'il se découvre tel en rencontrant l'univers et lui-même et, d'autre part, que la tradition, si l'on tient à ce mot malgré ses constatations profanes, existe ici au présent. La parole perdue ne se retrouve que lors d'une création.

■ Une recreation

Ainsi, et pour nous résumer, la transmission initiatique – c'est-à-dire la tradition de l'invisible – ne s'effectue pas selon les modalités d'une filiation historique, mais sur le mode du discontinu. Le tissu du visible chaque fois se déchire pour renaître en une nouvelle vivacité. La Kabbale a-t-elle été donnée à Moïse sur le Sinaï ? Cela n'empêche pas (au contraire) les kabbalistes d'actualiser ce moment éternel. De le lire comme « éternel

« La Société théosophique prône actuellement l'éclectisme en matière philosophique et religieuse. Néanmoins, elle continue la tradition de ses fondateurs à qui l'on doit, pour une grande part, l'introduction en Occident de la philosophie bouddhiste et des divers yogas » (*Dictionnaire des sociétés secrètes*, C.A.L.).

Déviation

« Nous avons montré le caractère essentiellement traditionnel de toutes les civilisations orientales ; le défaut de rattachement effectif à une tradition est, au fond, la racine même de la déviation occidentale » (René Guénon, *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, Védas).

Dans un domaine tout proche, Gide avait raison de dire que l'on met du temps pour devenir athée. C'est-à-dire pour intégrer, pour harmoniser, la créativité dont on s'est démis au nom d'une fausse spiritualité.

présent ». La tradition comme retour au passé – toute recherche qui ne sait pas brûler les vaisseaux du passé – n'atteint que des « coquilles vides », qu'un « sommeil qui ressemble à une noirceur », que l'aspect exotérique des autres.

Le véritable secret ne vit qu'au présent. Le temps est une illusion, disaient les cathares. Le futur et le passé (le progrès et la décadence) sont de l'invisible qui dérive vers

des rivages chimériques ou de cauchemar. Que l'initiation fasse nécessairement le détour par l'histoire et ses mythes – et la tradition est ce qui, en nous, doit mourir avec son opposé –, cela ne signifie nullement qu'il faille en rester là. La tradition, c'est la « matière première » à transgresser. S'en tenir à elle, c'est donc s'exacerber sur la première phase de la démarche hermétique. Les auteurs indiquent que ce n'est pas une tâche facile.

« Un héritage sans direction »

Le problème de la tradition intéresse au premier chef l'occultisme – quels sont ses invariants ? Comment son actualisation se fait-elle? –, mais il déborde au fond son strict cadre. Il suffit de rapprocher le mot « tradition » de celui de « coutume » pour commencer à le pressentir.

Dans toute activité, le droit comme l'éducation, il y a une part de tradition, transmise et/ou recréée oralement. Précisons : il s'effectue une sorte de passation par le fait de la présence humaine et par son seul fait. La culture, par exemple, ce sont les connaissances, c'est l'expérience, c'est aussi l'apprentissage, mais c'est encore un « quelque chose » qui échappe à tout ce concret. Un « quelque chose » de très mystérieux, au fond.

Ce « quelque chose », on le trouve lors de la cure psychanalytique, au moment du transfert final. Il passe les mots, bien qu'il prenne appui sur eux. Citons Jung qui a comparé, dans *Psychologie et Alchimie*, le transfert à un processus alchimique. On pourrait dire de la même façon que l'alchimie, malgré ses obscurités, recèle le modèle et les concepts les plus appropriés pour rendre compte du phénomène de l'art en général.

Écartelée entre les deux branches de l'alternative :

transmission ou recreation, la tradition, ou plutôt sa « transmission », résulte, dit le sens commun, d'un héritage entendu dans son sens le plus vaste, le plus imprécis. Il faudrait alors ajouter que, s'il s'agit d'un héritage, il faut le voir dans le sens que lui donne l'écrivain Peter Handke : « un héritage sans direction » (*Par-delà les villages*).

L'héritage, d'habitude, est une inertie, une reproduction à l'identique, une « nécessité tendue vers la seule persévérance », L'intérieur est réduit à sa portion congrue, voire à la mort. Mais l'héritage sans direction dont parle Handke sous-entend une vie renouvelée. La terre, s'il s'agit d'une terre, n'est pas transmise pour signifier la permanence d'une lignée, ou même d'une idée, mais pour qu'on la fasse fructifier. En la travaillant, l'héritier se « travaille » lui-même et enrichit l'espèce.

La tradition existe, mais une tradition figée se dénature et nous paralyse. Cela donne le juridisme, celui de Rome par exemple, mais ne veut pas dire que la tradition se trouve asservie à l'air du temps. Il y a un équilibre à trouver. Celui-ci ne peut exister tant que l'acteur (l'héritier) refuse la créativité. On voit comment, à partir du problème de la tradition, l'occultisme enfle un problème réel que le monde profane enfouit sous des formules convenues.

Les maîtres

Les hommes de l'occultisme, ou ceux de l'hermétisme, sont de grands initiés, ou des personnages légendaires, ou encore des farfelus, voire des charlatans. Mesmer, qui fut tout à la fois, nous paraît en offrir un bon exemple.

Ces hommes, on les retrouve à toutes les époques, et il est difficile de décerner des brevets d'honorabilité. Comme il serait vain de prétendre les recenser tous. Les plus importants resteront peut-être à jamais inconnus. L'initié comme le poète, selon le vœu de René Char, ne laissent pas de preuves, mais des traces.

L'initié se perd dans son œuvre. Cela ne veut pas dire qu'il s'y aliène ou qu'il fusionne avec elle, mais qu'il fait (symboliquement) le « sacrifice » de sa vie pour que son œuvre apparaisse. Il ne faut pas comprendre le mot de sacrifice au sens religieux. Ce serait faire fausse route. Ce sacrifice fait partie du secret de l'occultisme. C'est une démarche qui apparente l'œuvre hermétique à l'œuvre d'art.

On n'a de traces que des maîtres de l'occultisme du temps de l'écriture. Les autres, s'ils ont existé, n'ont évidemment rien pu laisser. Hermès a-t-il été un personnage légendaire ? Hiram, le héros de la franc-maçonnerie, dont la Bible parle, a-t-il seulement été un personnage historique ? Les plans se confondent.

Parmi les hommes repérés, la tendance générale a été la révolte contre les Églises et les pouvoirs établis. Eliphas Lévi fut en mauvais termes avec l'Église, et certains kabbalistes auraient probablement brûlé si la synagogue avait eu un pouvoir temporel. L'hermétisme, on ne le répète jamais assez, a beau travailler sur une « matière première » religieuse, il se rattache à la gnose. Et celle-ci « s'hérétique » sans cesse par rapport à la religion. Ne serait-ce que parce qu'elle refuse de se plier à tout dogmatisme. Cela a fait que la plupart de nos personnages étaient peu ou prou des révolutionnaires, malgré leurs protestations de respect pour les pouvoirs établis. La situation, toutefois, a commencé de basculer au XIX^e siècle avec la victoire du rationalisme, que l'hermétisme porta en gésine tout au long des siècles.

Après Eliphas Lévi et le début du XX^e siècle, l'ésotérisme vira de plus en plus à droite, voire à l'extrême droite. Du modernisme le plus échevelé à la défense de la tradition, Julius Evola est un bon exemple d'un tel détournement. Signalons encore que l'hitlérisme réussit à se constituer en semblant d'idéologie par des références constantes à l'occultisme. L'occultisme se veut illuminer les obscurités originelles, le racisme les obscurcir davantage.

Au vu de cela, l'humanisme contemporain rejette l'occultisme, sous prétexte qu'il vaut mieux ne pas y regarder de trop près. L'obscurité cependant demeure. L'urgence se fait sentir de l'éclairer. Seul un humanisme vigoureux peut le faire à condition de s'affronter aux ombres de l'histoire. L'issue de la crise spirituelle se trouve peut-être là.

Abellio Raymond

(1907-1986)

Où l'ésotérisme voisine avec l'extrême droite

Abellio se veut résolument moderne tout en se situant du côté de la tradition. Mais n'a-t-il pas confondu la politique et l'ésotérisme ?

De son vrai nom Georges Soullès, Raymond Abellio est un ancien socialiste révolutionnaire, militant du Front populaire. Il est nommé secrétaire fédéral adjoint de la S.F.I.O. (ex-Parti socialiste) en 1932. En 1941, il adhère au Mouvement social révolutionnaire (fasciste) de Deloncle. Il est traqué à la Libération. Il rentre à Paris en 1951 et fonde un cabinet d'ingénieurs conseils.

■ Un syncrétisme orienté

Raymond Abellio élabore un syncrétisme qui mêle Kabbale, phénoménologie husserlienne, para-guénonisme et structuralisme avant la lettre. Cette pensée se déroule sur deux plans souvent confondus : le plan métaphysique et le plan politique. Pour Abellio, l'Occident peut (et doit) se ressaisir. Cet Occident renaîtra quand « les guerriers se feront prêtres ». Il est l'auteur de romans, dont *La Fosse de Babel*, d'essais (*La Bible, document chiffré ; La Structure absolue*), etc. Raymond Abellio est représentatif d'un ésotérisme de droite, voire d'extrême droite, qui s'efforce de « rénover la tradition occidentale ».

Un René Guénon ne cherchait qu'à la retrouver, Abellio désire la rénover. Au triptyque « liberté, égalité, fraternité », il tente de substituer le schéma

« prière, guerre, travail », en identifiant les deux premiers termes, comme nous l'avons déjà dit. Il rêve à la fois d'un temps mythique où le roi était aussi prêtre et d'une société fondée sur une hiérarchie absolue. Sa pensée se veut totale, elle est totalitaire.

■ Une nouvelle méthode intéressante

Cela ne signifie évidemment pas qu'il faille évacuer Abellio. D'abord, il a ses fervents (voir, par exemple, le numéro spécial [72] qui lui a été consacré par la revue *Question de*). Ensuite, certaines découvertes méthodologiques qu'il a faites résistent à l'examen : notamment, sa proposition de relecture de textes réputés obscurs, tel le *Zohar*. Pour lui, leur valeur est paradoxalement liée à leur possibilité d'interprétation, c'est-à-dire d'une mise à jour faisant apparaître leur caractère cryptographique plus ou moins fortement concerté ». Cela revient à inverser l'esprit qui règne depuis la fin du XIX^e siècle sur l'occultisme, qui, parce qu'il court sans cesse après sa « justification scientifique », finit par se dénaturer. Cela appelle l'hermétisme à se ressaisir ou à retrouver son « identité », comme on dit. A découvrir et à affirmer son champ propre.

Les nouveaux gnostiques

« J'appelle nouveaux gnostiques ceux qui vivent pleinement le postulat de l'interdépendance universelle et vont jusqu'au bout de ses conséquences métaphysiques et éthiques pour la révision des conceptions naïves qu'on se fait encore de la liberté et de la responsabilité des individus. »

Mépris

« Puis-je dire que je me mépriserais même de réagir à ce qu'on appelle les grands événements ? A plus forte raison aux petites excitations du quotidien, pâture des gens de prime-saut... »

Références

Abellio (R.) *La Bible, document chiffré*, Gallimard, 1950 ; *La Fosse de Babel*, Gallimard, 1962 ; *La Structure absolue*, Gallimard, 1965.

Abulafia Abraham Ben Samuel

(1240-1292)

L'homme qui voulait devenir son propre messie

Possédant le secret de la « langue primordiale », le kabbaliste détient, selon Abulafia, le sens ultime de l'histoire. Il peut devenir un messie pour lui-même.

Né à Saragosse, Abulafia a beaucoup voyagé, et il semble bien qu'il ait rencontré des soufis dont il ait subi l'influence. Dès 1271, il déclare avoir été visité par l'esprit prophétique. En 1280, il part pour Rome dans l'intention de convaincre le pape Nicolas III de l'unité occulte des religions. Il est jeté en prison et ne doit la vie sauve qu'à la mort subite de Nicolas III.

■ La Création, une écriture divine

Pour Abulafia, les spéculations de ses prédécesseurs ont eu pour but de préparer la naissance de la Kabbale prophétique qu'il inaugure. Il explique, dans son *Épître des sept voiles*, que la Création résulte d'un acte d'écrire divin, au cours duquel Dieu incorpore son Verbe à toute chose. L'écriture forme, selon lui, la matière même de la Création. L'inspiration divine meut cette matière, et se donne dans la révélation et la prophétie.

L'homme commun, le non-initié, est coupé du flux divin. Il reste comme ensommeillé. Abulafia cherche à « desceller l'âme, (à) défaire les nœuds qui la nouent ». On y parvient, dit-il, par une méditation sur le nom caché de Dieu qui exprime la totalité du cosmos et de l'histoire. Une discipline particulière, la *hokmat ha-tseruf*, ou combinatoire des let-

tres hébraïques, permet d'atteindre l'extase. Le kabbaliste se trouve ainsi en « consonance » avec son guide spirituel (l'ange Metatron). Il décode le secret de sa biographie et de son insertion au monde. Il se découvre capable de réaliser à son niveau ce que le Messie réalisera un jour pour l'humanité tout entière.

■ Une postérité malgré tout

La prétention messianique d'Abulafia provoquera l'hostilité de la communauté juive orthodoxe, pour qui le Messie ne peut être un humain. Cela ne l'empêchera pas d'avoir des disciples, le plus doué étant Joseph Gitalilia (1248-1325), qui écrira *Le Verger des noyers*, et d'avoir une influence sur Moïse de León, l'auteur présumé du *Zohar*.

Kabbale pratique

Abulafia offre un bon exemple de Kabbale pratique, c'est-à-dire de spéculations sur le langage. L'hébreu étant la langue sacrée (puis-que Dieu a créé le monde avec l'alphabet hébraïque), chaque mot de cette langue recèle un mystère qui se révèle dans l'équivalence numérique. A chaque lettre, correspond un nombre. Ce sont les rapprochements linguistiques selon cette méthode qui permettent la véritable spéculation kabbalistique.

Agrippa von Nettesheim Heinrich Cornelius

(1486-1535)

Agrippa, le « Prince des magiciens »

Derrière la légende d'Agrippa se profilent un homme épris d'indépendance et un savant qui voulait unifier le savoir de son temps sans porter atteinte à la foi.

Agrippa passe pour être l'un des pères fondateurs de la philosophie occulte ; il serait plus juste de dire qu'il en modernisa la formulation. Maître ès arts, à vingt ans, ayant appris le droit, la médecine, la philosophie et les langues, il commence par être soldat en Espagne. Venu en France, à Dole, en 1509, il tente d'enseigner la littérature sacrée. Mais il n'a pas le temps d'exercer : comme il prônait le libre examen, il est chassé de la ville par les cordeliers.

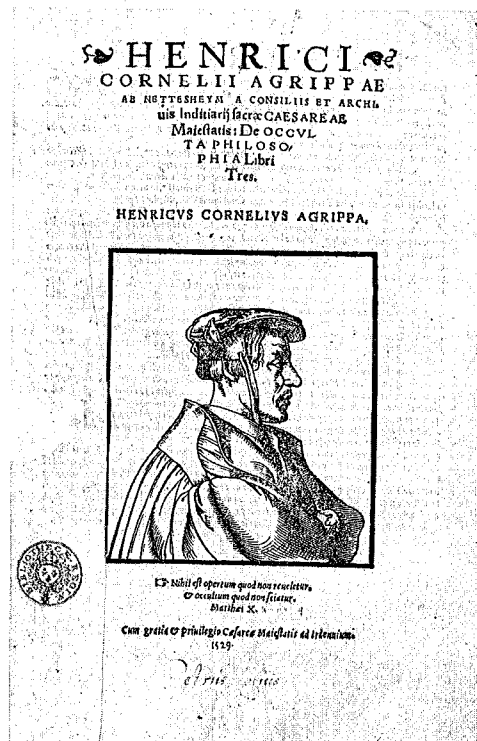
■ Harcelé d'ennemis

A Londres, où il séjourne ensuite, il écrit des commentaires sur les *Épîtres* de saint Paul ; à Cologne, plus tard, il enseigne la théologie. Il vit sept ans en Lombardie, au service de l'empereur Maximilien. On le trouve en 1519 à Metz, où il s'attire la haine des ecclésiastiques pour s'être opposé aux dominicains qui veulent brûler une paysanne accusée de sorcellerie. Il réussit à faire libérer la malheureuse, mais il est obligé de quitter la ville en compagnie de sa femme et de son fils.

Agrippa est médecin à Fribourg en 1523. Sa réputation et la recommandation de l'évêque de Bazas lui valent de passer un an plus tard en France pour devenir le médecin et

l'astrologue de la mère de François I^{er}. Il rédige en 1527 *De l'incertitude et de la vanité des sciences et des arts*, où il dénonce le « terrorisme intellectuel » que font régner à l'époque les grammairiens, les

Portrait présumé du « prince des magiciens ». (Gravure anonyme. Bibl. nat., Paris.)



Les lettres de l'alphabet

« On sait que les lettres de notre alphabet peuvent être classées en individus, espèces et genres. [...] Chaque lettre est affectée d'accidents tenant soit à la matière, soit à la forme. L'agent est le scribe qui les écrit et les dessine sur le support ; il informe ainsi diversément la matière encre mentionnée qui est la matière première et la matière proche de toutes les lettres. »

« Les **paroles** expriment la vertu propre des choses et en sont les véhicules. Elles ont la force que leur donne la vertu de celui qui les a ordonnées en phrases et qui les prononce. »

médecins et d'autres groupes de pression. Son ouvrage est saisi et brûlé par ordre de la faculté de théologie de Paris. Agrippa se rend à Bonn en 1532 ; il y publie *De occulta philosophia libri tres*, une encyclopédie de magie rédigée plus tôt et qu'il a fait lire à son maître Jean Trithème. Il meurt trois ans plus tard, en laissant derrière lui un halo de légende. On racontera qu'il se faisait suivre partout par un chien noir qu'il appelait Monsieur et qui n'était rien moins que le Diable.

■ Les vertus occultes des choses

Dans son œuvre clé (*De occulta*), Agrippa, qui a tout lu ou presque, s'efforce de concilier les Écritures avec les textes sacrés des autres religions. Il se réfère donc à « l'unité de toutes les traditions »... Il déclare d'emblée que quiconque s'occupe de magie doit nécessairement connaître à fond la théologie, la physique et les mathématiques. Nulle contradiction entre ces trois domaines – au contraire, ils se complètent et s'étaient. Dans « La Magie naturelle », première partie de l'ouvrage, Agrippa met en scène trois mondes (l'Élémental, le Céleste et l'Intellectuel). Chacun de ces mondes est gouverné par son supérieur et en reçoit les influences. Il découvre les « vertus occultes des choses », qui se distinguent de leurs qualités immédiatement perceptibles ou élémentaires. Il examine comment elles proviennent des idées de l'Âme du monde et des influx planétaires, et aussi quelles attractions/répulsions elles provoquent entre les différentes

espèces (animale, végétale, minérale).

La deuxième partie de l'ouvrage porte sur les nombres. Elle expose les « pouvoirs magiques » de ceux-ci, ainsi que les « secrets » de l'harmonie cosmique. La dernière partie sur la magie cérémonielle met en scène la hiérarchie des anges et des démons. Une étonnante synthèse nous est offerte des enseignements du Christ, de Moïse, d'Orphée, etc. Agrippa nous livre encore des rites conduisant à la purification et à l'extase.

■ Vérité refoulée

« Je ne vous donne pas ces faits comme des vérités, mais comme des hypothèses qui approchent la vérité. Il faut apprendre à tirer le bien du mal et à réduire à la ligne droite toutes choses obliques. » La modernité méthodologique d'Agrippa est évidente : les fantasmes déchiffrés livrent une vérité refoulée. Il y a loin pourtant de l'acte à l'intention. L'auteur de *L'Occulte* se laisse souvent duper par ce qu'il rapporte. Ne recommande-t-il pas pour supprimer la fièvre de pendre à son cou la formule « abracadabra » répétée dix fois ?

Cela n'empêche pas Jean Servier d'écrire à propos de la théorie des « signatures planétaires » explicitée par Agrippa : « Sans doute elle a eu ses excès, ses absurdités, mais quelle hypothèse de recherche trop exclusivement suivie n'a pas abouti de temps à autre à des impasses ou à des mécomptes. » Pour Jean Servier cette théorie, comme bien d'autres d'Agrippa, sont de fécondes hypothèses de recherche.

Référence
Servier (J.), *Présentation de la magie naturelle*, Berg International, 1982.

Andreae Johann Valentin (1586-1654)

La plus grande énigme de l'occultisme

Andreae a-t-il ou non été l'auteur des textes fondateurs de l'ordre de la Rose-Croix ? Cet ordre a-t-il été une fiction ou une secrète réalité historique ? Le débat reste ouvert.

Andreae appartient à une famille souabe fort célèbre (son grand-père paternel a été l'un des rédacteurs de la *Formule de concorde* qui, en 1580, vise à réconcilier luthériens et calvinistes). Dans son autobiographie restée jusqu'en 1799 dans les archives de son bienfaiteur, le duc Auguste de Brunswick-Lüneburg, il avoue être l'auteur anonyme des *Noces chimiques de Christian Rose-Croix*, roman qui raconte comment le héros éponyme de la Rose-Croix a trouvé la pierre philosophale. Il l'a écrit pour s'amuser, dit-il, à l'âge de dix-sept ans.

■ Accusé d'hérésie

Andreae est encore étudiant en théologie à Tübingen quand il rencontre, en 1608, Tobias Hess, qui passe pour être un organisateur de sociétés secrètes. En 1610, il soutient avec succès sa thèse de doctorat. Quelques années plus tard, il deviendra pasteur. L'année 1614 est, dit-il, celle où la calomnie se déchaîne contre lui. Le public le soupçonne en effet d'être l'auteur des textes fondateurs de l'ordre de la Rose-Croix, comme la *Fama Fraternitatis*. On le traite d'hérétique, de maître en subversion, etc. Il fait alors paraître les *Vingt-Quatre Luites d'Hercole chrétien*, où il prend ses distances avec la « plaisanterie

d'une certaine fraternité rosacée ».

Il devient en 1620 surintendant dans le Wurtemberg, et il fonde plusieurs associations charitables. Sa maison est détruite pendant la guerre de Trente Ans. En 1650, il est abbé de Babenhausen, en Bavière. Le duc de Brunswick lui fera construire une maison.

■ Un auteur masqué

La critique historique a longtemps discuté pour savoir si Andreae a été, ou non, l'auteur véritable des *Noces chimiques de Christian Rose-Croix*, et s'il a été, ou non, impliqué dans l'affaire rose-croix, dans la mystification disent certains. Il semble aujourd'hui à peu près établi que la réponse puisse être affirmative.

Outre les aveux d'Andreae lui-même, une série d'indices va dans ce sens. D'abord le blason de la famille d'Andreae, tout comme celui de Luther, comportait le double motif de la rose et de la croix. En outre, d'autres écrits de lui, tel *Christianopolis* (1619), se rapprochent des idées roscruiciennes, même s'ils en récusent l'aspect subversif. Andreae, enfin, est un auteur de talent et les *Noces chimiques*, auxquelles Tobias Hess a pu donner une assise kabbalistique et paracelsienne, font souvent apparaître son style.

Naissance d'un mythe fondateur

Outre la portée qu'eut cette « mystification » sur l'histoire de l'occultisme – la franc-maçonnerie, par exemple, en est symboliquement issue –, elle permet de saisir sur le vif la métamorphose d'un texte littéraire en mythe. Mais cela aurait-il été possible si ce texte ne recelait pas un quelque chose qui le destinait à jouer ce rôle ?

« La science supérieure est de ne rien savoir » (Andreae).

Référence

Les Noces chimiques de Christian Rosenkreutz (traduit de l'allemand et suivi de commentaires alchimiques par Auriger, Paris, Chacornac, 1928).

Ashmole Elias

(1617-1692)

Le premier « maçon accepté » connu

Ashmole fut l'un des premiers intellectuels à être admis dans une loge maçonnique. Sa biographie permet de repérer le passage de la maçonnerie opérative à la maçonnerie spéculative.

Ashmole est un alchimiste. Il publie le *Theatrum chemicum britannicum*, et il étudie l'art royal avec trois Rose-Croix : John Moor, John Booker et William Lilly, en compagnie desquels il fonde une « société d'antiquaires » – c'est-à-dire d'historiens – qui est en correspondance avec d'autres sociétés savantes d'Europe. Son *Theatrum* est influencé par les travaux de Robert Fludd (1574-1637). On lit dans le journal d'Ashmole, à la date du 16 octobre 1646 : « Aujourd'hui, à 4 heures et demie de relevé, j'ai été créé franc-maçon à Warrington, dans le Lancashire. » Ashmole est donc aussi l'un des premiers maçons « acceptés », c'est-à-dire non constructeurs mais hommes de culture, à qui fut donnée l'initiation maçonnique. Ces hommes de culture étaient pour la plupart des intellectuels et des artistes à la fois résolument modernes et attachés au « savoir des anciens » comme on disait à l'époque.

■ Le passé et le futur

Ashmole établit donc, par sa biographie, la filiation entre franc-maçonnerie opérative et franc-maçonnerie spéculative. Cette filiation – et Ashmole ne fut probablement pas le seul intellectuel à être admis dans une loge de bâtisseurs – ne signifie pas du tout qu'il y ait eu une

« transmission », comme si les anciens passaient alors un secret aux modernes. Un secret pieusement transmis de génération en génération. C'est là, au contraire, que se vérifie sur le vif cette parole du musicien Varèse : « Chaque anneau de la tradition a été forgé par un révolutionnaire. » Ashmole et les autres intellectuels créateurs de l'époque entraient en loge parce qu'ils avaient pressenti le rôle qu'allait jouer les « arts manuels », le travail tout simplement, et qu'ils voulaient faire la soudure entre le futur et un passé lointain, négligé, qui allait céder au présent.

Homme lige ?

On s'est demandé si, en adhérant à la franc-maçonnerie, Ashmole n'avait pas été « mandaté (par les Rose-Croix) pour cacher leurs mystères dans l'ombre rassurante des loges ». « N'aurait-il pas utilisé les loges comme des cryptes où la Vérité attendrait que les temps fussent moins troublés ? » (*Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, Culture, Art, Loisirs). Cette hypothèse est plausible. Mais il se pourrait bien qu'Ashmole ait simplement voulu parfaire sa culture symbolique.

Bacon Roger

(1214-1292)

Un alchimiste laudateur de l'expérience

Roger Bacon passe pour être l'un des promoteurs de la méthode expérimentale. Ce fut aussi un alchimiste.

C'est à Ilchester (dans le Somerset) que naît Roger Bacon d'une famille aisée, mais ruinée pour des raisons politiques. Il étudie le grec et entre chez les franciscains. A Paris, où il parachève ses études de 1234 à 1250, il devient l'élève de Pierre de Maricourt, auteur de l'un des premiers traités sur l'aimant, qu'il surnomme « le maître de l'expérience ». En 1257, il s'isole durant dix ans ; et, en 1277, il entre en conflit avec ses supérieurs. Cela lui vaut quatorze ans de prison.

■ Alchimie opérative et spéculative

Roger Bacon était un « fervent du concret » et de l'empirisme, tout en restant convaincu que la Bible recèle l'entier savoir. Si la méthode expérimentale a ses faveurs, ce n'est que pour exposer la connaissance contenue dans les Écritures. L'illumination « spirituelle » garde tous ses droits.

Si, dans le monde profane, Bacon passe pour être l'un des promoteurs de la méthode expérimentale, dans l'histoire de l'occultisme, il occupe la place d'un alchimiste. Il distingue une alchimie « pratique » (ou opérative) et une autre « spéculative ». Distinction importante que l'on retrouve ultérieurement entre « soufleurs » et « adeptes ». Distinction que définit un texte de lui qui vaut d'être cité : l'alchimie spéculative « traite de la géné-

ration des choses à partir des éléments, de tout ce qui est inanimé : des humeurs simples et composées, des pierres communes et des pierres précieuses, des marbres, de l'or et autres métaux, des soufres, sels et teintures, du lapis-lazuli, du minium et autres couleurs, des huiles, des bitumes combustibles, et des choses en nombre infini qu'on ne trouve mentionnées ni chez Aristote, ni chez les philosophes de la nature, ni chez aucun des Latins. Cette science, la plupart des savants ne la connaissent pas ».

Mais, à côté de cette alchimie spéculative, il en est une autre « qui enseigne à fabriquer les métaux nobles, les couleurs et beaucoup d'autres choses par l'Art, mieux ou plus abondamment que ne les produit la nature. Une telle science a le pas sur toutes celles qui l'ont précédée, car ses résultats sont d'une grande utilité. [...] Ses œuvres confirment l'alchimie théorique et, par conséquent, la philosophie naturelle et la médecine ».

Roger Bacon minimise l'importance de la « matière première » chère à de nombreux alchimistes, mais il majore celle des quatre éléments. Il emprunte à Avicenne la théorie du couple primordial « soufre-mercure ». Il « paraît avoir caressé l'idée que l'alchimie était peut-être un point de jonction entre la physique d'Aristote et la biologie » (E.J. Holmyard).

Chères études

« J'ai dépensé plus de deux mille livres (environ 10 000 livres sterling) pour me procurer des livres occultes (*libros secretos*), réaliser de multiples expériences, étudier les langues, obtenir des instruments, des tables et autres. »

Un précurseur

Roger Bacon entretient de nombreuses inventions futures : bateaux sans voiles ni rames, bathyscaphes, lentilles de vue, etc. « Une seule de ces prophéties mériterait à peine qu'on la rapporte. Trouver combinées, cependant, chez un même esprit un si grand nombre d'anticipations ne laisse pas d'être fort impressionnant » (G. Sarton, *Introduction to the History of Science*, Baltimore, 1927-1948).

Référence

Holmyard (E.J.), *L'Alchimie*, Arthaud, 1979.

Musée historique

En 1679, un incendie détruisit la bibliothèque d'Ashmole et sa collection de neuf mille médailles. Il légua à sa mort à l'université d'Oxford un musée historique qui existe toujours et qui fut le premier du genre à voir le jour en Angleterre.

Böhme Jakob

(1575-1624)

Le « cordonnier de Görlitz », un génial penseur

L'œuvre de Jakob Böhme est inclassable. Elle relève à la fois de la mystique, de la philosophie et de l'ésotérisme. Ce penseur exerça une influence sur Hegel.

Le « théosophe » Jakob Böhme prend place dans la famille des mystiques qui voient le jour, aux XVI^e et XVII^e siècles, entre le Rhin et le Danube. La personnalité même de Böhme pose problème : comment cet homme qui fut un cordonnier sans instruction put-il se familiariser si aisément avec la gnose, Philon d'Alexandrie, Joachim de Flore, et bien d'autres ? La réponse vient de Böhme lui-même : « Dieu m'a donné la connaissance. Ce n'est pas moi qui suis moi, qui sais ces choses, mais Dieu les sait en moi. [...] Puisque c'est Lui qui enfante, ce n'est pas moi qui les fais, mais Lui en moi ; je suis comme mort pendant cette parturition de la sublime sagesse. » Génial penseur, il exerça une influence sur, citons entre autres le Philosophe inconnu, Swedenborg, Leibniz, Hegel, Berdiaev, etc.

■ Une unicité divine

Pour le « cordonnier de Görlitz », comme on l'a appelé, il existe une unicité divine ; mais – nous schématisons – les modalités de celle-ci sont de trois ordres (la Trinité). Cela ne l'empêche pas de préciser que « parler de la naissance de Dieu, en prenant ces mots à la lettre, c'est parler le langage du Diable. Car c'est dire que la lumière éternelle a jailli des ténèbres, et que Dieu a eu un

commencement. [...] Or les ténèbres ne sont pas l'absence de lumière, mais l'effroi causé par l'éclat de la lumière ». L'unicité divine n'est donc pas une création dans le temps, mais une réalité virtuelle « actualisée » dans l'humain. La fonction (le rôle) du Fils n'est pas

L'illumination de Böhme

La première illumination de Böhme date de 1600. Il éprouva un vertige de tout son être en contemplant un vase d'étain où se jouait le soleil. « Il sentit que l'homme, malgré sa matière opaque, pouvait briller du même éclat sous la lumière divine » (Alexandrian, *Histoire de la philosophie occulte*). Se promenant à la campagne sous le coup de cette émotion, il comprit alors quelques-uns des mystères de la Création. Mais il n'eut son illumination que douze ans plus tard. « Dans cette lumière mon esprit aussitôt a vu au travers toutes choses, et a reconnu dans toutes les créatures, dans les plantes et dans l'herbe, ce qu'est Dieu, et comment il est, et ce qu'est sa volonté. » Il publia alors *Aurore* (1612), qui provoqua un scandale. Cependant, convoqué par des théologiens, il fut examiné et déclaré non coupable. Cela n'empêcha pas qu'il vécut comme un réprouvé, soutenu par un cercle de disciples.

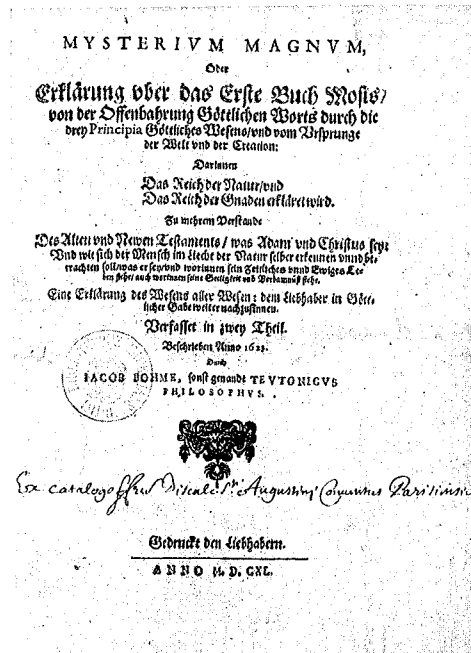
dissociable de la personne du Père. Elle est l'unicité divine tendue vers son actualisation. Le Mal, d'autre part, est un principe absolument nécessaire ; l'humanité ne peut le cerner, c'est de lui que naît le monde (Böhme rappelle ici les cathares). Et la liberté apparaît comme l'ultime mystère. Tout à fait sartrienne, mais cosmique en plus, cette liberté – cet *Urgrund* (le fondement, cet indéterminé) – est créatrice du sens (« la liberté est la cause de la lumière »).

■ Dieu est néant

Böhme est aussi un génial dialecticien. Sa dialectique – c'est-à-dire sa manière de faire jouer les opposés pour en faire jaillir l'Être – renoue avec les préaristotéliciens, et s'inscrit dans une ambiance chrétienne – à savoir de valorisation de l'individu. « Dieu, écrira-t-il, est un mystère, entendez par là un néant. » Dieu est, pour nous, le vide absolu et, au sein de ce vide, notre désir de Dieu est « la cause des ténèbres ». Toute image de Dieu, tout désir qu'a l'homme de Dieu sont œuvre de chair.

Comment Böhme sort-il de ce nœud de contradictions qui symbolisent la tragédie humaine ? Selon lui, le péché, c'est la perte de l'originelle androgynie. L'individu a perdu la « Vierge éternelle » (la Sophia). Celle-ci a trouvé refuge au ciel. La dimension féminine s'est détachée de l'homme. Elle lui est devenue étrangère, objet de tous les péchés.

Böhme est infiniment plus riche et plus complexe que ne le laisserait supposer ces quelques lignes. Il est précieux, en particulier, parce qu'il établit des passerelles entre psycholo-



gie, profane et ésotérisme. Il parle, par exemple, d'Angoisse, d'Astringence, d'Amertume, de Douceur, de Lumière, etc. Ces éléments, dans son œuvre, sont à la fois des « affects » et des concepts alchimiques ou kabbalistiques. Böhme rend opérationnelles les mythologies de l'occultisme.

D'une certaine manière, Böhme inaugure la « théologie négative ». Pour lui en effet comme pour Jung par exemple, il convient de soigneusement distinguer entre Dieu et images de Dieu. Dieu est inaccessible – les images que nous en avons ne sont toutes que fausseté. Nous n'approcherons la transcendence qu'en brûlant ces dernières.

Page de titre du
Mysterium Magnum
(1623), œuvre
maîtresse de Jakob
Böhme, édition de
1640. (Bibl. nat.,
Paris.)

« Le monde visible
est un symbole du
monde invisible »
(*Mysterium ma-
gnum*).

Références

Les œuvres principales de Böhme sont : *Aurore* (1612), *De triplicita vita* (1620), *De signaturarum* (1620), *Mysterium magnum* (1623).

Boullan Joseph

(? - 1893)

Un ecclésiastique scatologique

Où l'occultisme mal compris crée des dégâts.

Mettre le 1 dans le 0

S. de Guaïta envoya son secrétaire, O. Wirth, enquêter sur l'abbé Boullan. Il recueillit des témoignages sur l'« ascension » pratiquée par celui-ci, qui se « multipliait par 10 ». Cela signifie : « mettre le 1 dans le 0, le phallus dans le ctéis ». Un tribunal groupant les Rose-Croix kabbalistes condamna Boullan, le 23 mai 1887. Guaïta et l'écrivain Huysmans affirmèrent avoir été envoûtés par Boullan, qui s'efforçait de les tuer par moyens magiques.

De Joseph Boullan, nous savons peu de chose. Appartenant à la congrégation du Précieux Sang d'Albanos, il passe avec succès son doctorat de théologie à Rome et, quelques années plus tard, en 1856, il rencontre à Notre-Dame de la Salette une « religieuse miraculée », Adèle Chevalier, qui prétend être en communication avec la Sainte Vierge.

■ Guérir les « maladies diaboliques »

S'étant « reconnus », Boullan et Adèle fondent ensemble l'« œuvre de la séparation des âmes » dans le dessein de « guérir les maladies diaboliques ». Une voix dicte la règle de l'ordre à sœur Chevalier, et ils s'installent à Belleville. Des rumeurs parviennent jusqu'à l'évêque de Versailles. En 1865, Boullan est condamné à trois ans de prison. Des révélations sont faites à son procès : l'un des remèdes prescrits par l'ordre consiste à faire boire au « possédé » l'urine de Boullan mélangée à celle d'Adèle. Il n'en démord pas pour autant. A sa sortie de prison, après un pèlerinage à Assise, il fonde en 1870, à Paris, les « Annales de la sainteté au XIX^e siècle » et il s'attribue de nouveau la tâche de combattre les envoûtements. A la mort de Vintras, il s'affirme son successeur à la tête du « Carmel d'Élie de Lyon ». Il crée le pontificat féminin, le « marisiaque du Carmel ».

■ Les trois sortes d'union

Joseph Boullan applique la « loi de la régénération sainte ». Son biographe, Joanny Bricaud, écrit : « La chute édénique s'étant effectuée par un acte d'amour coupable, c'est par des actes d'amour religieux accomplis que peut et doit s'opérer la Rédemption de l'Humanité. » Il faut donc lutter par l'amour pur contre l'amour coupable : se rapprocher (sexuellement) de manière céleste avec des esprits afin de s'élever, c'est l'« union de sagesse » ; s'unir sur le mode infernal avec des êtres inférieurs, même avec des démons, qui peuvent être améliorés, c'est l'« union de charité ». Mais faire correspondre les fluides de deux êtres égaux tendus vers le bien, c'est un « duo de vie ». Ce duo forme, dès cette terre, un « corps édénal », un « corps spirituel glorieux ».

Joseph Boullan est un bon exemple de personnage qui utilise des lambeaux d'occultisme sans savoir les mettre en pratique. Pour ce qui est de sa scatologie – à vrai dire, on n'en est pas tout à fait sûr –, il se serait fié au *Liber secretorum*, un apocryphe attribué à Albert le Grand. En ce qui concerne la magie sexuelle, nous sommes fort loin du yoga tantrique, ou des autres formes d'alchimie sexuelle. D'autant que les « unions occultes » peuvent être des « unions à distance ».

Buonarroti Philippe

(1761-1837)

Un conspirateur socialiste

Pour Buonarroti, la lutte pour la liberté se confond avec la quête du sacré. Initiation et droits de l'homme, même combat ?

Buonarroti est un fervent de Robespierre. Il est républicain : il croit en l'Être suprême, mais il se veut anticlérical. En même temps, il pense que la liberté – cette jeune liberté qui vient d'éclore en 1789 – mérite qu'on lui sacrifie sa vie. Il anime de nombreuses sociétés politiques ésotériques : les Carbonari, les Philadelphes, le Grand Firmament, etc. Il participe, de près ou de loin, à toutes les insurrections qui ont lieu en France de 1789 à 1837, et il sera symboliquement présent après, et même sous la Commune de 1871, à travers l'action de son fidèle disciple Blanqui.

■ La « conjuration des Égaux »

Buonarroti se lie avec Gracchus Babeuf et avec Sylvain Maréchal ; ils rédigent ensemble le manifeste du « Mouvement des Égaux », premier texte qui, politiquement, porte le communisme à l'ordre du jour. Puis il fomenta la « conjuration des Égaux ». On l'arrêta avec ses complices. Babeuf est guillotiné. Buonarroti fait de longues années en prison, qui, loin de briser son énergie, l'inciteront au contraire à fortifier son sentiment de révolte. Pour lui, la révolution, la rébellion, l'élargissement et la réelle concrétisation des droits de l'homme coïncident avec la recherche d'initiation. La société

secrete est nécessairement politique, elle participe au dévoilement de la liberté tant spirituelle que sociale.

■ Deux dimensions complémentaires

Buonarroti va affiner la vision qu'il a de la société secrète. Il pensera, sans bien réussir à le formuler, que la société initiatique s'insère transversalement (et non directement) dans le tissu socio-historique. Il distingue méthodologiquement, même si cela se confond parfois dans la pratique, entre « initiation » et « extériorisation ». L'initiation, ou plutôt la dimension initiatique, c'est la source pour ainsi dire : la vente ou la loge est le lieu de formation par excellence, et la formation ne peut se faire que dans le recueillement. L'extériorisation est la mise en pratique dans le monde de ce qu'on a compris, appris, expérimenté et vérifié à l'intérieur. L'action authentique se conçoit ainsi sur le mode d'un va-et-vient entre ces deux dimensions complémentaires.

Un temps donc pour la philosophie, un autre pour l'action. La contradiction courante est levée. La société secrète a été avec Buonarroti une structure de clandestinité et, en même temps, le laboratoire où l'avenir déjà s'expérimente. Ou plutôt se met en gésine de lui-même.

Une source d'influence

L'historiographie de l'occultisme a peut-être sous-estimé l'influence de Buonarroti, en particulier sur la tendance républicaine de la franc-maçonnerie. Elle s'est pourtant exercée de manière souterraine et tangible. C'est sa permanence qui fait, par exemple, que le Grand Orient de France affiche son républicanisme.

Les accusations

« Promiscuité sans limite, ubiquité de l'impudeur, [...], inceste, bestialité, incubisme, onanisme » (S. de Guaïta).

Cagliostro

(1743-1795)

Un personnage dépassé par sa légende

Cagliostro fut-il un « missionné » envoyé pour préparer la Révolution française, comme le croient certains ? Fut-il un charlatan, comme l'affirment d'autres ?

Autosuffisance

« Un maçon qui a besoin d'un médecin n'est pas un vrai maçon. »

Personnage historique haut en couleur, immortalisé par Alexandre Dumas, Giuseppe Balsamo, dit Alexandre, comte de Cagliostro, fut-il un charlatan dont l'« élixir de longue vie », qui passait pour tout guérir, n'était en définitive qu'un placebo ? Fut-il un espion et à la solde de qui ? De l'Angleterre ? Fut-il entraîné, malgré lui, dans le scandale du collier de la reine qui porta un coup sérieux à la réputation de Marie-Antoinette ? Était-il tellement dangereux qu'il méritait de finir ses jours dans une geôle de l'Inquisition ? – Le Saint-Office tenta de se justifier en publiant à sa mort une *Vie de Joseph Balsamo* apocryphe. Ou bien a-t-il été le symbole d'une société en train de s'écrouler en se cherchant des boucs émissaires ? On sait que Cagliostro avait une culture hermétique, qu'il était initié franc-maçon, et qu'il fut voyant. Il fonda des loges maçonniques, en particulier la « loge de la Sagesse », inventant le rituel de la maçonnerie égyptienne dont il se proclama le grand cophte, et son épouse, des loges féminines qui furent très courues par le tout Paris féminin. La légende s'empara de lui et en fit un « noble voyageur », c'est-à-dire un envoyé d'une puissante société secrète, la franc-maçonnerie en l'occurrence, qui allait changer

le monde. Cagliostro reste, de nos jours, aussi populaire que le comte de Saint-Germain. Ce dernier vécut, raconte-t-on, plus que centenaire; Cagliostro, lui, se... réincarna (!).

« In herbis et in verbis »

On a conservé des ordonnances de Cagliostro. Marc Haven, son biographe, relève que sa pommade pour le visage, ses pilules de térébenthine comme celles au baume du Canada se préparaient habituellement en pharmacie. Ce n'est donc pas là que Cagliostro se distingue : ce n'est pas un « thaumaturge », mais un « philastre ».

Lavater vint le voir pour comprendre son secret ; il lui dit que toute sa science tenait *in herbis et in verbis*. A une femme qui lui demandait pourquoi ces remèdes connus agissaient mieux avec lui, il répondit : « c'est le coup de maître, le secret que je garde dans mon cœur ».

Cagliostro avait une force de suggestion hors du commun. Il entretenait sa « forme psychique » par une hygiène très stricte, par une éthique rigoureuse et par le soutien moral des loges qu'il avait fondées. Dire enfin que sa médication relève du psychologique ne résout pas le problème : comment et pourquoi le psychique agit-il sur l'organique ? Et dans quelle mesure ?

Référence

On consultera avec profit l'ouvrage du Dr Marc Haven, *Le Maître inconnu, Cagliostro*, Paris, Dorbon, 1892.

Carbonari

Une maçonnerie de charbonniers

Société initiatique fort peu connue, la charbonnerie a joué un rôle indubitable dans le combat pour l'indépendance de l'Italie.

« Les *Carbonari* habitaient, dans la forêt, des cabanes (*barache*) de forme allongée et se donnaient des constitutions et des lois. Leur gouvernement était une sorte de triumvirat en fonction pour trois années et présidant trois *vendit* (ventes) : l'une législative, l'autre administrative, et la troisième judiciaire. Cette dernière se nommait l'*alta vendita*. Les ventes étaient divisées en un certain nombre de *cabanes*, édifiées chacune par un *bon cousin*. [...] François I^{er}, roi de France, [...] s'égara (un jour) dans la forêt. Il demanda un abri dans une baraca et fut bien reçu. Initié, il s'institua le protecteur des bons cousins charbonniers » (H. Lepper).

■ Leur influence en France

Il existe un parallélisme entre la charbonnerie et la franc-maçonnerie : origines légendaires, puis évolution de la forme opérative à la forme spéculative. Aux environs de 1750, les rites de la charbonnerie furent introduits en France. Ils provenaient des forêts du Bourbonnais où, nous dit H. Lepper, des nobles proscrits, sous Charles VI et Charles VII, avaient trouvé refuge et avaient été initiés. La première *fendrerie*, se nommant « Chantiers du globe et de la gloire », était installée à Paris dans un parc du faubourg Poissonnière.

Les initiés étaient de joyeux lurons qui se livraient aux plaisirs de la bonne chère, et qui, déguisés en croquants avec sabots aux pieds, faisaient des farces...

■ Une organisation révolutionnaire

A partir de 1766, la charbonnerie fusionna avec la franc-maçonnerie. Elle resurgit autour de 1820 – notamment sous l'influence de Buonarroti. Les rituels furent alors importés d'Italie où, restée vivante, la charbonnerie était devenue révolutionnaire. Outre son influence sur la franc-maçonnerie du XIX^e siècle et sur des socialistes comme Buchez et Leroux, outre l'éphémère « Charbonnerie démocratique universelle » de Buonarroti, la charbonnerie exerça une influence souterraine encore mal connue.

■ Les secrets

Quelques « secrets » (mots de passe, signes distinctifs, etc.) des *Carbonari* ont été dévoilés. En voici des exemples : le signe de ralliement était l'échelle (on élevait les mains à hauteur des épaules et on les laissait ensuite retomber) ; les « bons cousins » se reconnaissaient par les mots *Speranza, Fede, Carita*. On entrait en vente en prononçant trois mots de passe : « Honneur ! Vérité ! Patrie ! »

Références

Baylot (J.), *La Voie substituée*, Liège, 1968.
Lepper (H.), *Les Sociétés secrètes de l'Antiquité à nos jours*.
Mariel (P.), *Les Carbonari*, C.A.L., 1971.
Stendhal, *Vanina Vanini*, La Pléiade, Gallimard.

Cardan Jérôme

(1501-1576)

Un génie haut en couleur

Jérôme Cardan fut un illuminé, un joueur invétéré, mais un génie. Ses travaux le prouvent. Quant à son savoir médical, il était fondé sur l'intuition.

De son véritable nom Gerolamo Cardano – il était né à Pavie, – Jérôme Cardan est une figure extraordinaire. N'a-t-il pas, en particulier, résolu l'équation du 3^e degré ou inventé la suspension qui porte son nom ?

■ Cardan le Magnifique

Fils naturel d'un géomètre procureur du fisc, ayant une enfance malade, il réussit tout de même à poursuivre des études. Il devient alors médecin de campagne et mène une vie presque misérable. Atteint d'une impuissance sexuelle, il réussit à se guérir au bout de dix ans. Il se marie en 1532, et il obtient, après de multiples vicissitudes, la permission d'enseigner la médecine à Milan. Sa situation matérielle s'améliore, mais n'est guère brillante : c'est un joueur invétéré (il a d'ailleurs écrit un livre sur les jeux).

Cardan est aussi un personnage haut en couleur : comme il a peur d'être empoisonné, il ne se sépare jamais de deux jeunes domestiques qui goûtent avant lui tout ce qu'il mange ou boit. Il a en outre une garde-robe qui se compose de quatre vêtements somptueux dont il peut obtenir quatorze combinaisons différentes. Il porte à son cou une émeraude, et il se la met à la bouche quand on lui annonce une mau-

vaise nouvelle (sucer une émeraude, croit-il, dissipe le malheur). Comme il est sujet aux insomnies, il se frotte à dix-sept endroits du corps avec de l'onguent de peuplier, de la graisse d'ours ou de l'huile.

Ses dernières années sont assombries par des malheurs. Il devient illustre, mais son fils est condamné à mort et exécuté pour avoir empoisonné sa femme. Son frère cadet le terrorise. Ses collègues se liguent contre lui. L'Inquisition finit par le faire arrêter. Libéré, il se rend à Rome, où le pape le pensionne. Mais découragé, Cardan a perdu le goût de vivre.

Le règne végétal

Les plantes, selon Cardan, s'attirent ou se repoussent. « Il est assez connu que les plantes ont haïnes entre elles et qu'elles s'entraiment, aussi qu'elles ont membres propres pour faire leur opération. On dit que l'olive et la vigne haïent le chou ; le concombre fuit l'olive et la vigne l'ormeau. Ainsi le myrte planté auprès du grenadier le rend plus fructueux, le myrte en est plus odorant. »

« La vertu des ombres des arbres est admirable : l'ombre mortifère, comme j'ai dit, est du régal dit toxicum, du noyer, de la lecture marine, du figuier vieil et du cornier d'Inde ; l'ombre salutaire est de l'alizier dit lotus, du hestree et du hobion d'Inde. »

« Le propre du **coral rouge**, pur et fulgent comme l'escarboucle, est que, s'il est lié au col, en sorte qu'il touche le cœur quand l'homme est malade, ou qu'en brief le doit estre, ou s'il a beu quelque venin qu'il ne sent encore, le coral devient palle et perd sa splendeur, en sorte que tu t'émerveilleras, et ceci a esté par plusieurs fois observé. »

HIERONYMI

CARDANI MEDICI

MEDIOLANEN-

SIS

DE ANIMI IMMORTA-

LITATE LIBER,

Ad sapientissimum uirum Iacobum Philippum

Saccum, Gallie Cisalpine Praesi-

dem optimum.



A P E, ac diu dubi-
tatu est, An animus
hic noster immorta-
lis sit, uelut diuinum
aliquod numen: an
potius, ut reliquorū
omniū animātium,
morti obnoxius cū
ipso corpore simul
intercat. Atq; si su-
perfit, & illud etiā dubium est, an omnibus homi-
nibus unus atq; idem existat, uelut uno sole cūcta

■ « L'art de ne rien espérer »

Comme tous les novateurs, Jérôme Cardan fut attaqué de toutes parts. Jules César Scaliger, un « spécialiste » de l'époque, tenta de réfuter son *De subtilitate* en rédigeant un texte plus long que l'œuvre elle-même. Mais ces critiques semblèrent le stimuler. N'avait-il pas appris « l'art de ne rien espérer », comme il le disait ? Il affirmait que son savoir alliait la technique à l'inspiration, qu'il appelait *splendor*. Cette *splendor* s'appuie souvent sur la compréhension par intuition de signes et de présages.

Jérôme Cardan pensait que

chaque chose avait une propriété secrète (une « subtilité ») qui faisait sa spécificité. Ces subtilités se laissent découvrir par la méthode analogique. Il établit donc des correspondances entre planètes, couleurs et saveurs : le noir correspond à l'amer et à Saturne, le bleu au salé et à Mars, etc. Il laissa une œuvre abondante : cinquante-quatre livres imprimés et presque autant de manuscrits portant sur la médecine, l'astrologie, la divination, la morale, etc. Il brûla neuf de ses ouvrages qu'il jugeait ratés et en détruisit cent vingt autres ! Il écrivit son autobiographie. Celle-ci fut publiée en 1643 par Gabriel Naudé,

Le livre de
l'immortalité de
l'âme de Jérôme
Cardan, en grec et
en latin, 1545.
(Bibl. Arsenal, Paris.)

« Les pierres pré-
cieuses retenues
sous la langue peu-
vent faire la divina-
tion en augmentant
le jugement et la
prudence. »

Cattan (Christofe de)

(Vers 1550)

Géomancie ou divination « par la terre »

Christofe de Cattan n'est connu que par son ouvrage : La Géomancie. C'est un livre majeur.

Francis Warrain, imagine comment créer des carrés magiques et des « cha-pelets géomantiques » constitués de perles de verre. Ces figures, dit-il, font appel « au nombre 16 considéré comme la solution unique en nombre entier de l'équation $xy = y^x$ ».

L'ouvrage de Christofe de Cattan inspire encore les géomanciens de nos jours. Avant lui, l'Europe avait commencé de s'intéresser au sujet au moment où Gérard de Crémone, en 1160, avait traduit un livre arabe qui lui était consacré. Par les Arabes, la géomancie vint de l'Inde.

■ Tracer les figures

À l'origine, la géomancie est la « divination par la terre » : on trace des figures sur le sol et on devine en fonction de leur forme. Christofe de Cattan apporta des modifications.

On procède de la manière suivante. 1° Tracer seize lignes de points d'un seul mouvement, sans lever la main, en formulant mentalement la question jusqu'à ce qu'on ait fini, grouper ensuite ces lignes quatre par quatre, et dégager à partir de la droite quatre figures de points, les « mères ». 2° Extraire de ces mères des points pour former quatre figures de « filles » ; faire quatre « nièces » avec des points pris aux mères et aux filles. 3° Avec les mères et les filles, on fait deux « témoins », d'où l'on tire de quoi constituer le « juge ». C'est le juge qui décide de la signification (bonne ou mauvaise) de l'ensemble. Cela constitue quinze figures qui peuvent offrir seize combinaisons de points. Chacune de ces combinaisons porte un nom : « Le Chemin (quatre

points l'un sur l'autre), le Peuple (quatre fois deux points superposés), la Tête du Dragon (cinq points en Y), la Queue du Dragon, le Garçon, la Pucelle, la Prison, la Conjonction, la Fortune mineure, la Fortune majeure, le Rouge, le Blanc, la Tristesse, la Joie, la Perte et l'Acquisition. »

■ Interpréter l'oracle

Les figures dont on dispose sont ambivalentes : la perte peut être faste, elle peut en effet signifier quelquefois la perte d'une inhibition ou d'un problème ; la conjonction est susceptible de notifier aussi bien un amour qu'une association professionnelle. Comment faire ? On place les figures dans des « maisons » et l'on distingue cinq aspects (ou nombre de maisons séparant les figures entre elles) : la trine, le quadrat, le sextile.

La compagnie est l'association d'une figure avec celle qui la suit immédiatement ; elle ouvre au « sens élémentaire ». L'opposition compare une figure avec celle de la septième maison ; le quadrat avec celle de la quatrième maison et sa compagnie : elle indique les obstacles. Le trine associe deux figures séparées par trois maisons et le sextile, trois figures séparées chacune par une maison : elles notifient les chances. La règle : ne poser qu'une question à la fois.

Crowley Alister

(1875-1947)

Une conquête déçue des pouvoirs surnaturels

De la poésie à la magie sexuelle, en passant par la drogue, Crowley rechercha (en vain) toute sa vie des pouvoirs surnaturels.

Enfant de la bourgeoisie anglaise, élevé dans un milieu puritain, mis en pension, Crowley est d'abord passionné d'athlétisme et de poésie. Il mène une vie de dandy, commence par publier un poème philosophique (*Acelanda*, 1898). Faisant l'éloge de l'érotisme dans *White Stains* (« Taches blanches »), il est pris à partie par la presse. En réponse, il tient à Londres, chez sa maîtresse, une conférence dénonçant la « misère sexuelle en Grande-Bretagne ». Il s'affilie ensuite à une société secrète, aux temples luxueux et à la spiritualité douteuse, la *Golden Dawn* (l'« Aube dorée »), dont fait aussi partie le romancier Bram Stoker, l'auteur de *Dracula*. Il en devient le grand maître. Il se met en ménage homosexuel avec Allan Bennett, dit Ichi Aour, membre de la *Golden Dawn*. Les deux hommes s'adonnent à la magie. Lui espère devenir un « saint de Satan » et se désigne comme « la Grande Bête sauvage »...

■ La Grande Bête sauvage

En 1900, Crowley est chargé par l'ordre de faire pièce au schisme fomenté par le célèbre poète irlandais, futur prix Nobel, William Butler Yeats, époux d'une médium (voir en particulier sa pièce *Les Mots sur la vitre*). Crowley échoue. Il se détache de la *Golden Dawn*. Il voyage alors : au

Mexique, où il se livre à des conjurations sur les ruines d'un temple dédié au Serpent à plumes ; en Indonésie ; au Japon ; à Ceylan, où il retrouve Bennett qui est devenu un moine bouddhiste ; à Madras, où il reçoit, paraît-il, une initiation tantrique ; à Paris, enfin, où il fait la connaissance de Rodin, de Rilke, de Somerset Maugham et surtout de Rose Edith Kelley, sa « femme écarlate », qu'il épousera. Au Caire, une médium en transe communique aux jeunes mariés les « mystères ultimes » de la magie sexuelle, et les enjoint de créer un nouvel ordre, *Asstrum Argentinum*. Cet ordre aura la même destinée que la *Golden Dawn*. Son rituel est pompeux et plein d'exorcismes.

Rose finira éthylique, laissant une fille nommée Nuit ma Athatur Hécate Sapho Jézabel Liliith (!). Crowley, lui, continuera à voyager et à s'entourer de femmes. Il sera interné quelque temps. Il entreprendra un voyage dans le désert algérien avec Victor Neuburg pour rencontrer l'esprit du mal. On retrouvera les deux hommes à demi morts d'épuisement. Il se prendra enfin pour un vampire, se piquera à l'héroïne, et aura de nombreuses concubines. Lors de la déclaration de guerre, il proposera à Churchill un moyen (magique) infaillible pour gagner celle-ci. Il ne sera évidemment pas écouté.

Mariage mystique

C'est dans *Magic in Theory and Practice* que Crowley expose ses conceptions érotiques. Ce livre a été écrit pour que « chacun se réalise parfaitement dans sa propre fonction ». La meilleure prière, dit Crowley, est « dramaturgie rituelle », et il prône des « cérémonies dionysiaques ». Il s'agit d'une « messe gnostique » où il officie, habillé en prêtre. Après l'intérieur et l'adoration des quatre éléments », on consacre des « gâteaux de lumière » destinés à la communion des fidèles qui finissent par consommer un mariage mystique.

Références

La Géomancie du seigneur (Christofe de Cattan, gentil-homme genevois, le tout mis en lumière par Gabriel du Pré-au) Gilles, Paris, 1558
Boucher-Leclerc (A.), Histoire de la divination dans l'Antiquité, Bruxelles, 1963.
Warrain (F.), Physique, métaphysique, mathématique et symbolique cosmologique de la géomancie, Véga, Paris, 1965.

Dee John

(1527-1606)

Le plus célèbre évocateur d'esprits

John Dee fut d'abord savant et astrologue. Mais les circonstances le firent tomber aux mains d'un escroc.

Un agent secret ?

La vie de John Dee a suscité de nombreuses affabulations. On a voulu voir dans le personnage un agent secret d'Elisabeth d'Angleterre. Mais on n'en a aucune preuve.

Jeune étudiant, John Dee invente un scarabée mécanique pour la mise en scène de *La Paix* d'Aristophane. A vingt-trois ans, il donne à Paris des conférences sur Pythagore et Euclide. Un an plus tard, il obtient une pension du roi d'Angleterre pour ses compétences en astronomie. En 1553, Marie Tudor monte sur le trône. Elle invite Dee à établir son horoscope et le reçoit à la cour. Il lui présente le projet de la fondation d'une bibliothèque nationale. Il offre même un apport initial de quatre mille volumes qui lui appartiennent. On lui devrait aussi la création du British Museum.

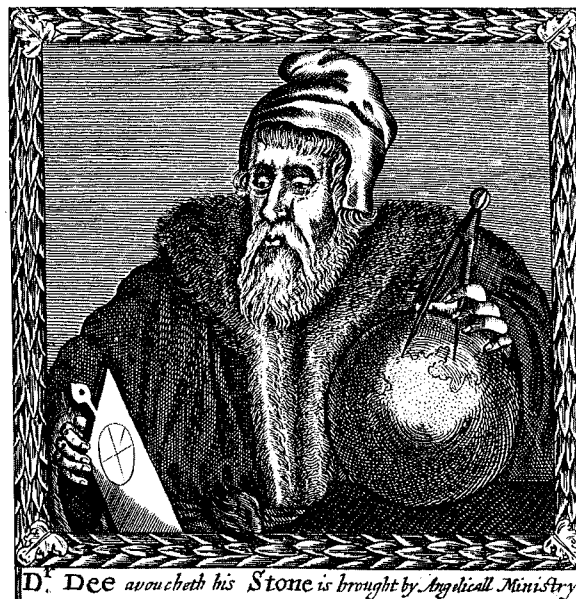
Quand, en 1559, Elisabeth succède à Marie Tudor, elle fixe au 14 janvier son couronnement parce que John Dee a astrologiquement calculé cette date. Quelques années plus tard, il fait paraître un traité de kabbale alchimique, *La Monade hiéroglyphique* (1564), qu'il dédie à Maximilien II, roi de Bohême et de Hongrie. Il y démontre « comment l'hiéroglyphe mercuriel dérive du point central ou yod générateur ». En même temps, Dee s'intéresse à des sujets « profanes » (plus scientifiques), comme les miroirs ardents, la perspective, les problèmes de navigation, la géographie, les mathématiques, l'astronomie, etc. Cette dimension du personnage mériterait d'être mieux connue.

■ L'ange à la fenêtre de l'Occident

En 1581, un événement bouleverse son existence. Dee rencontre Edward Kelley, un repris de justice sous l'emprise duquel il tombe. Beaucoup d'historiens évoquent ici une homosexualité latente. Le 21 novembre 1582, Dee reçoit « la visite d'un ange sous la forme d'un enfant apparu à la fenêtre de sa bibliothèque venu lui apporter une pierre pareille à du cristal noir ». Cette pierre est conservée aujourd'hui encore au British Museum. S'est-il agi d'une hallucination de John Dee ? ou d'une supercherie montée par Edward Kelley ? De ce jour, leur duo se forme :

La médiumnité

Le « couple » John Dee-Edward Kelley a « inventé » l'usage de la médiumnité. Les « messages » qui leur ont été dictés sont enseignés dans les œuvres de Dee : en particulier, le *Liber Logaeth*, qui donne les formules des conjurations destinées à faire obéir les anges, et *Les 48 Clefs angéliques*, *Les Tablettes énochéennes*, *La Table de Nalvage* (du nom de l'ange qui fit cette communication). Les spirites du XIX^e siècle croiront, par médiumnité, percer le secret de la mort. Dee-Kelley ont cru déchiffrer les mystères de la Création en entrant en possession de la « langue originelle » d'Énoch.



John Dee était de son temps considéré comme un savant et un mage. Gravure anonyme de son autobiographie. (Bibl. nat., Paris.)

Kelley décrit les visions que lui procure la « pierre céleste » et Dee retranscrit. L'ange Uriel apparaît. Il somme Dee de faire une pension annuelle de 50 livres à Kelley.

Les « associés » posent la pierre sur une « table d'alliance », abondamment décrite par Dee. Au centre de cette table, on trouve un sceau de cire couvert de symboles (croix, chiffres, lettres, etc.). Les anges finissent par enseigner à Dee « la langue d'Énoch qu'Adam parlait avant le péché ». Il reconstitue sous la dictée de Kelley en transe le *Livre d'Énoch* censé révéler les mystères ultimes de la Création... Le 21 septembre 1583, les entités avertissent Dee qu'il va être assassiné. Les comparses et leurs familles s'enfuient aussitôt. En Pologne d'abord, puis à Prague. A Cracovie, le roi

Étienne s'effraie des pouvoirs de John Dee. Celui-ci racontera ses aventures dans une autobiographie qui ne sera publiée qu'en 1859 (*A true and faithful relation of what passed for many years between Dr John Dee and some spirits*).

■ L'échange des partenaires

Un jour, les images de Kelley, de Dee et de leurs femmes apparaissent elles-mêmes dans le miroir. L'ordre est évident : le 3 mai 1587, les deux hommes échangent solennellement leurs épouses. Ils finiront toutefois par se séparer en 1589 : Kelley se rend à Prague, où Rodolphe II le condamne à la détention perpétuelle ; Dee rentre en Angleterre, mais tout le monde se détourne de lui. Il meurt à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Référence

Poisson (A.), *Vie de John Dee*, « l'Initiation », Déc. 1893 - Avril 1894.

Un journal intime.

Découvert en 1842 *The Private Diary of Doctor John Dee*, le journal intime de John Dee fournit des renseignements pittoresques. Gustav Meyrink s'en est probablement inspiré pour écrire son roman *L'Ange à la fenêtre d'occident*.

Della Porta Gian Battista

(1550-1615)

Une vision cohérente de la physiognomonie

Della Porta ne s'intéressa à la physiognomonie que parce qu'elle était une branche de la magie : il la systématisa.

Correspondance des signes

Della Porta étudie les différentes parties du corps. Mais il prend garde de ne pas extrapoler à partir d'un seul signe. Il faut, dit-il, la concordance de plusieurs signes – par exemple : les yeux et les pieds – pour tirer une conclusion valable. Il innove, en outre, par rapport à ses prédécesseurs en tenant compte des organes sexuels. « Les parties du corps ont entr'elles mutuelle correspondance, pour exemple l'ouverture et la fente de la bouche et grosseur des lèvres ou leur petitesse dénotent quelle est l'ouverture et fente des parties honteuses aux femmes, et la grosseur ou petitesse de leurs lèvres ; comme aussi le nez monstre quel est le membre viril. » Un membre viril penchant du côté gauche engendre des garçons. Pourquoi ? Réponse tautologique : parce qu'il jette la semence en la « matière de la femme » du côté droit.

Né à Naples, Gian Battista Della Porta fut à la fois un savant, un dramaturge et un occultiste. Il fonda une « Académie des secrets », société savante avant la lettre où il fallait avoir fait une découverte pour être admis.

Della Porta est donc un homme aux talents multiples. Sa *Magie naturelle*, qu'il publia en 1859, reste méconnue. On n'a surtout retenu de lui que son *De humana physionomia* (1586), qui est le traité cohérent de physiognomonie. Le but de cet art est de mieux connaître les hommes « par les signes qui sont fixes et permanents au corps, et par les accidents qui changent les signes ». La connaissance intuitive, les « données immédiates de la perception » ne suffisent pas, il faut des bases tangibles sur lesquelles asseoir le savoir. Chaque être a à la fois des signes qui sont communs à son espèce et d'autres qui lui sont propres.

■ « De humana physionomia »

L'ouvrage de Della Porta commence par étudier les composantes du corps humain, puis il s'attache à définir les différents types humains. Della Porta, à la suite de ses prédécesseurs, établit une analogie entre l'homme et l'animal (une analogie et non une identité). La femme idéale ressemble, selon lui, à la panthère, tant par

la forme de son corps que par son esprit. Elle a « le col fort long et menu, la poitrine garnie de petites costes, le dos long, les fesses et les cuisses charnues, les parties d'autour des flancs, et du ventre, plutôt planes, c'est-à-dire ni sortantes en dehors ni caves ». De même, l'homme parfait se rapproche du lion. Les envieux ont les lèvres du bas déliées, enflées autour des canines : ils sont faits pour mordre. Les avarés ? « Ils ont le col courbé en avant et leurs épaules resserrées vers la poitrine, leur corps comme brisé, leurs yeux obscurs, humides. » Les gourmets ? « Ils ont l'espace depuis le nombril jusques au bas de la poitrine plus long que depuis le bas de la poitrine jusques à la gorge. » Les impudiques ? « Ils ont le corps penché du côté droit et marchent les pieds et les jambes tournées, ils sont un peu chevelus. » Ce n'est pas un hasard, dit-il si la tête d'un tel fait penser à un hibou, et celle de tel autre à un rat.

Della Porta ouvrit la voie à la physiognomonie « moderne » (Aristote s'y était essayé). Le plus intéressant de ses successeurs fut Marin Cureau de La Chambre, qui se voulait « cartésien ». Dans son *Art de connaître les hommes* (1659), il affirme que les tempéraments se lisent sur le corps. Il développa sa vision à partir de la théorie des passions de Descartes.

Desbarolles Adolphe

(1801-1886)

Le rénovateur de la chiromancie

Desbarolles rénove la chiromancie en tentant de lui faire retrouver sa source philosophique.

Desbarolles commence par écrire un livre sur les Allemands, dont il tente d'expliquer le caractère par la physiologie. Il tâte aussi de la peinture, mais, à la suite d'échecs répétés dans le domaine artistique, il s'établit chiromancien et se déclare disciple d'Eliphas Lévi.

Desbarolles rencontra beaucoup de succès dans le public. Il eut parmi ses consultants Alexandre Dumas, Proudhon et Corot en particulier. Ses ouvrages, *Chiromancie nouvelle*, qu'il publia en 1859, et *Les Mystères de la main* (1878), connurent de nombreuses éditions. Il fut un précurseur dans l'application pratique de la géomancie, puisqu'il chercha à l'employer en matière d'orientation professionnelle « pour éviter de donner aux enfants des professions contre leurs aptitudes ».

■ Une assise philosophique

Desbarolles tenta d'asseoir philosophiquement la chiromancie, pratique jusqu'alors empirique, en l'enracinant dans la philosophie de l'occultisme, et en particulier dans celle d'Eliphas Lévi. Il se référa pour ce faire à la « lumière astrale », c'est-à-dire au « fluide universel ». Ainsi, dit-il, « c'est par le pouce surtout que se fait l'absorption du fluide vital ». Il établit une hiérarchie : la première phalange

ressortit au monde divin, la deuxième au monde de la pensée, la troisième au monde de la matière. Les nœuds font les transitions entre ces mondes. Desbarolles assigne, d'autre part, aux quatre doigts (le pouce exclu) : les quatre âges de la vie, les quatre saisons, les douze mois.

C'est sur la base des recherches de Desbarolles qu'au XIX^e siècle apparut la chirosophie, dont la problématique était une réflexion sur le pourquoi des lignes de la main. Papyrus et d'autres s'efforcèrent de répondre à cette question. L'idée commune était que la main était comme le visage du corps astral.

L'hermétisme, on le sait, distingue en l'être trois corps : le corps physique, le corps spirituel et le corps astral. Ce dernier constitue un « double » qui se laisse percevoir à travers certaines expériences. Il est, selon certains auteurs modernes, une projection de l'inconscient, ce qui voudrait dire : « l'inconscient réussissant concrètement à se figurer lui-même ». Tout ce qui caractérise l'individu, ou plutôt son inconscient, s'inscrit sur la main. Papyrus écrit : « L'expérience montre qu'à mesure que la volonté agit davantage sur les impulsions inconscientes, les lignes se modifient. » Les lignes de la main se modifient en effet si l'individu élucide son inconscient.

La chirosophie

En 1913, le congrès des sciences physiques expérimentales de Paris décide de ranger la chiromancie parmi les sciences naturelles. Il la rebaptise « chirosologie » et la place sous la surveillance de la psychologie. Il invente la « chirosophie médicale », qui définit les coordonnées humaines de l'individu : sa constitution, son tempérament, son type. Cette carte signalétique permet à l'individu, paraît-il, de réaliser son plan d'évolution individuel.

Référence

Papus, *premiers Éléments de chirosophie*, Chacornac, Paris, 1896.

Donnolo Sabbataï

(Vers 945, en Italie du Sud)

Un maître sans traces

Allant plus loin que le poète, selon le vœu de René Char, qui ne doit pas laisser des preuves mais seulement des traces, Donnolo a-t-il voulu effacer jusqu'à ces dernières ?

Grande découverte

« Acceptée ou rejetée, la Kabbale est une découverte aussi importante que celle du Nouveau Monde » (P. Secret).

Le problème de l'identité civile de Donnolo perd de son importance devant cette évidence : ce petit maître, dont on sait peu de chose, ne fut qu'un modeste maillon dans une chaîne des initiés : il se contenta de transmettre un savoir venu de loin. En même temps, ou presque, qu'un autre petit maître, Saadia Gabon (vers 930), il exhuma le *Sefer Yetsira* (« Livre de la Création »), qui permit de quitter l'ancienne mystique de la *Merkaba*, ou contemplation du Trône divin, pour « inventer » la Kabbale « classique ».

■ Le « Sefer Yetsira »

C'est dans le *Livre de la Création* peut-être qu'apparaît le plus clairement cette idée clé de la Kabbale selon laquelle le langage n'est pas un simple instrument de communication, mais a aussi une valeur ontologique et cosmologique. Il atteint à l'être et au cosmos, et se trouve à l'origine de la réalité dont Dieu a « accouché » par sa parole. L'Évangile de Jean, qui débute par la belle phrase énigmatique : « Au commencement était le Verbe », se réfère lui aussi à cette idée. Mais le *Sefer* se distingue de l'Évangile, centré sur l'incarnation divine, comme il se distingue de l'Ancien Testament, centré sur l'unicité divine, en ce qu'il met en scène une cosmologie,

même si, à la manière de l'art abstrait, il refuse la figuration et ne s'en tient qu'aux lettres et aux nombres. Le problème de savoir si l'on a affaire à une hérésie ou à une « contamination de la pensée grecque » n'est évidemment pas de notre ressort.

Dans la Genèse (Ancien Testament), il suffit que Dieu dise à la lumière, aux êtres et au reste, d'être pour qu'ils soient. L'acte créateur se résume à un dire et occulte le temps. De quelle manière, par quels processus la Parole divine produit-elle ses effets ? Les religions – celles du Livre du moins – n'y répondent pas, laissant ce soin aux mythologies. Le *Sefer Yetsira*, comme la Kabbale d'ailleurs, apparaît d'abord comme un effort dé-

Pour la Kabbale pratique

« M. Scholem n'est pas d'avis qu'on sous-estime la portée de la Kabbale pratique quoiqu'elle soit du domaine de la mythologie, de l'alchimie et de la magie. Elle a sa valeur autant que la spéculative, ou du moins, à ses yeux, les deux branches ne forment qu'une seule et même doctrine. Il est donc inutile de les dissocier. Que cette Kabbale pratique réponde ou non à la vérité, peu lui importe. Elle repose sur des faits historiques » (H. Serouya).

sempéré de synthèse entre le foisonnement de la mythologie et la rigueur, l'impeccabilité du monothéisme. C'est en tout cas la cosmologie des quatre éléments, commune aussi bien à l'ésotérisme qu'à la philosophie présocratique, celle de l'air, du feu et de l'eau, qui se joue de nouveau, même si elle se dissimule derrière des spéculations à première vue orthodoxes.

Le *Sefer Yetsira*, dont Donnolo fut donc le découvreur, fut au Moyen Âge commenté par le judaïsme aussi bien philosophique que rabbinique et ésotérique. On le lut à Bagdad comme en Tunisie ou en Allemagne. Dans ce dernier pays, il passa non seulement pour être un ouvrage théologique majeur, mais encore pour être un ouvrage de thaumaturgie et pour livrer la recette de fabrication du Golem, un être d'argile auquel le nom secret de Dieu, griffonné sur un papier mis entre ses lèvres, donnait la vie.

■ La « vraie parole »

« Toute créature, toute parole, procède d'un seul nom », dit le *Sefer*. Pour les kabbalistes, il suffit de retrouver la vraie parole gravée au Sinaï, au moment où Moïse reçut les tables de la Loi, pour fixer la langue avec laquelle le monde fut créé. Rien de plus urgent pour un chercheur que d'analyser cette langue et de comprendre comment se combinent ses constituants. L'auteur du *Sefer* écrit que 231 portes ouvrent le mystère de la création de l'univers. 231, c'est-à-dire 231 combinaisons binaires des vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque.

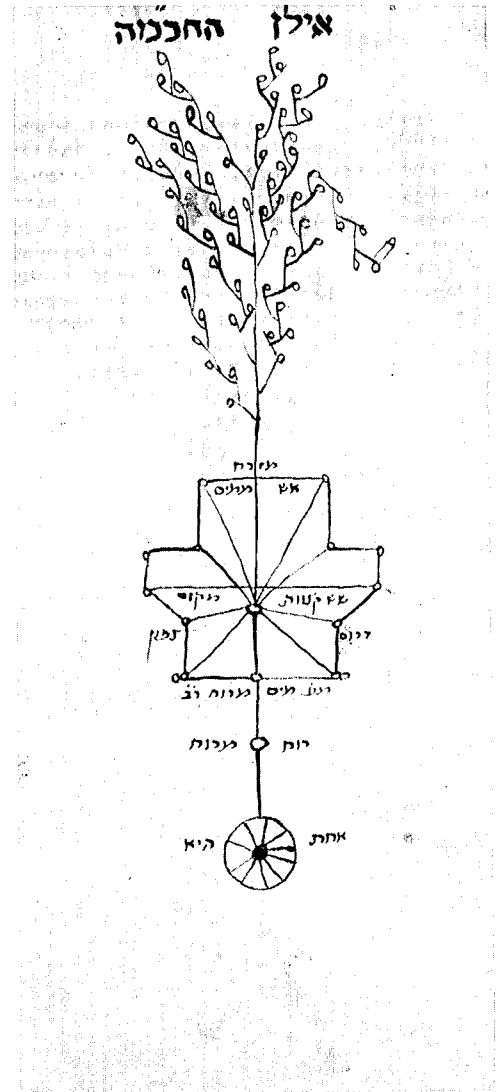


Schéma kabbalistique ou on reconnaît l'ordre de la création du livre de la création, manuscrit hébreu du XIII^e siècle. (Bibl. nat., Paris.)

Loi et lois

« Moïse rédigeait ensuite par écrit les lois qu'il avait reçues, mais non pas l'explication de ces lois. Il se contentait de les confier à leur mémoire... Cela s'appelle ainsi : la Loi orale pour la distinguer des lois écrites » (Léon Gorny).

Etteila (Jean-François Aliette, dit)

(1738-1791)

L'inventeur de la cartomancie

Pour Etteila, la cartomancie fut une activité financièrement profitable. Il codifia les manières de se « tirer les cartes ».

Mme Lenormand

Seule Mme Lenormand (Marie-Anne Lenormand, 1772-1843) aura une aussi grande réputation qu'Etteila. Elle sera la voyante de Joséphine de Beauharnais, de Barras, de Talien, de David et de bien d'autres. Guizot assista à son enterrement. Son livre majeur fut *Les Oracles sibyllins*.

Etteila fut professeur de mathématiques, et non perruquier comme le voulait la légende qui, pour s'accréditer, s'appuyait sur le fait qu'il avait habité un temps une maison dite « du Perruquier », rue du Chantre, à Paris. Il publia en 1770 son *Etteila ou la Manière de se récréer avec un jeu de cartes*, dans lequel il se proclama « maître de la cartomancie ». Il y exposa les règles qu'il avait mises au point pour se servir des 32 cartes du jeu de piquet. Le sens varie en fonction du nom de la carte, de son numéro, du « coup » (de la rangée entière), du « contre-coup » (d'une nouvelle rangée) de l'ensemble des figures, du « relevé » (on prend une carte à droite et on la pose sur celle de gauche), du « néant » (la chose qui disparaît du jeu). Le sens d'une même carte, enfin, n'est pas le même selon qu'elle est « dans son assiette » (son numéro est en haut) ou « renversée » (retournée).

■ Souvenirs du « Livre de Thot »

Quand Court de Gévelin, pasteur protestant du Languedoc, affirma dans le tome VII de son *Monde primitif* (1782) que les tarots étaient des vestiges du *Livre de Thot* d'Égypte, Etteila s'efforça de le prouver. Il publia sa *Manière de se ré-*

créer avec le jeu de cartes nommé tarots (1783) et y livra « la clef des 78 hiéroglyphes qui sont dans le *Livre de Thot*, ouvrage composé en l'an 1828 de la Création, 171 ans après le Déluge ». Les lames des tarots résument tout simplement des chapitres de ce livre rédigé par dix-sept mages. Cette publication le rendit célèbre, et fort riche.

■ « La roue de fortune »

Etteila fut le premier à faire un métier de la cartomancie. Il demandait 30 livres par mois « pour être le médecin d'esprit d'une personne », entendez : être son devin attitré. Il donna également des cours. Mais il restera dans l'histoire de l'occultisme comme étant le premier (là aussi) à avoir codifié l'art de tirer les tarots et de faire des réussites. Sa technique, « la roue de fortune », consistait à disposer les cartes en cercle, celle du « coup de 15 », à mettre les cartes en trois tas. Oswald Wirth, le secrétaire de Stanislas de Guaita, et l'auteur d'un livre sur le tarot, s'en inspira.

Etteila eut de nombreux disciples, parmi lesquels Jéjalel (de Hugrand de son vrai nom), qui conçut une « horloge planétaire » indiquant les correspondances entre les planètes et les lames du tarot.

Evola Julius

(1898-1974)

De l'art abstrait à la tradition

L'art moderne lui donnait-il le vertige ? Evola, qui s'y intéressa d'abord, finit par effectuer un prodigieux retour vers la tradition.

Julius Evola est un « traditionaliste ». Mais il ne le fut pas d'emblée, il le devint. Après un passage par l'art moderne – il s'intéresse en particulier au futurisme de Marinetti –, il écrit *Arte astratta* (« Art abstrait »). Il traverse une crise, et il étudie alors Nietzsche. Il compose sa *Teoria dell'individuo assoluto* (« Théorie de l'individu absolu ») en 1925.

■ « Alpinisme spirituel »

Commençant par affirmer qu'« on ne peut pas se demander si la femme est supérieure ou inférieure à l'homme, pas plus qu'on ne peut se demander si l'eau est supérieure au feu », il finit sur sa lancée par combattre les revendications féministes au nom d'un prétendu respect de cette différence. Il anticipe ainsi sur l'esprit dit « nouvelle droite » pour laquelle la femme est autre (pas inférieure !), mais doit rester à la place que lui a faite le cours des choses. En 1930, le baron Evola s'adonne à l'« alpinisme spirituel », et devient un disciple de René Guénon. Il publie *La Tradizione ermetica* (« La Tradition hermétique ») en 1931, *Rivolta contro il mondo moderno* (« Révolte contre le monde moderne ») en 1934 et *Sintesi di dottrina della razza* (« Synthèse de la doctrine de la race »), en 1940 : il prétend que, loin d'être raciste, il ne veut que ressusciter le courant gibelin représentant l'Empire,

par opposition à l'Église, et auquel Dante appartient. Cela ne l'empêche pas d'être fasciste. Mais Evola est surtout, parmi les interprètes occidentaux du tantrisme, un de ceux qui, sous prétexte de traditionalisme, infléchissent l'initiation vers une suprématie de l'homme sur la femme (*Métaphysique du sexe, Chevaucher le tigre*).

■ La magie sexuelle

L'ontologie d'Evola se fonde sur la sexualité, mais pas sur l'Éros, comme chez Freud. Selon Evola, ce qui définit intérieurement l'être humain, c'est son sexe. Il précise cependant que « la masculinité et la féminité sont avant tout des faits d'ordre interne, au point que le sexe intérieur ne correspond pas nécessairement au sexe extérieur ». Abellio, qui l'a méditée, reprendra cette idée lorsqu'il analysera « la portée transcendante de l'homosexualité » (*La Structure absolue*). Il assignera à l'homosexualité un statut paragnétique en se fondant sur quatre types de pseudo-chromosomes qui sont à la base des quatre types sexuels fondamentaux : deux hétérosexuels, deux homosexuels.

Pour Evola, la magie sexuelle est le point d'orgue de l'occultisme. C'est la pratique sexologique accomplie selon les règles très strictes, transmises par les maîtres, qui conduit à la véritable extase.

« Celui qui prend l'extinction comme extinction et, ayant pris l'extinction comme extinction pense « mienne est l'extinction » et se réjouit de l'extinction, celui-ci, dis-je, ne connaît pas l'extinction » (Julius Evola, *La Doctrine de l'éveil*. Adyar).

Référence

Wirth (O.), *Le Tarot des imagiers du Moyen Âge*, Tchou-Sand.

Fabre d'Olivet Antoine

(1767-1825)

Un poète qu'un amour défunt bouleverse

Poète, un peu charlatan, intrigant, Fabre d'Olivet reçoit la révélation à la mort d'une jeune femme qu'il a aimée. Celle-ci lui inspire une œuvre ésotérique importante.

Fabre d'Olivet est né dans une famille de protestants cévenols qui avait subi les persécutions. Il est d'abord le disciple du philosophe Delisle de Sasles, et il écrit alors des poèmes et des pièces de théâtre. Sous la Révolution, il adhère au club des Jacobins tout en restant l'ami de Thierry Ducloseau, chef d'une conspiration royaliste. Il fonde un journal, *L'Invisible*, en 1797, sous le Directoire. Un journal qui tient au long de cent sept numéros sur une fiction ! Fabre d'Olivet prétend posséder une bague qui le rend invisible et qui lui permet d'assister sans se faire voir aux travaux du Corps législatif ou aux scènes galantes du Palais-Royal.

■ Une mort qui le bouleverse

Fabre d'Olivet joue d'abord la carte de la République contre Bonaparte. Cela lui vaut d'être condamné à la déportation ; il est sauvé à la dernière minute par l'intervention d'un ami. Gracié, il s'adonne à des travaux littéraires. Il attribue à un troubadour fictif des œuvres qu'il écrit lui-même en occitan (il connaît de nombreuses langues). En 1800, il s'éprend violemment d'une jeune femme, mais celle-ci meurt deux ans plus tard.

Fabre d'Olivet pense un moment se suicider. Heureuse-

ment, la jeune morte lui apparaît (!). L'apparition a lieu d'abord lors d'un songe, puis tandis qu'il a « les yeux parfaitement ouverts ». L'événement le bouleverse : « Les suites de cet événement furent immenses pour moi. Elles le seront peut-être pour l'humanité tout entière. » Il raconte dans le manuscrit de ses *Souvenirs* comment il en vient, à la suite de ce choc, à construire sa théorie occulte.

En 1805, il épouse la directrice d'une institution de jeunes filles. Celle-ci le quittera en 1823 en emmenant leurs trois enfants. Il pense que les tracasseries qu'il subit alors sont le fait de Napoléon. Il est vrai que la censure se montre pointilleuse à son égard... Fabre d'Olivet poursuit toutefois l'élaboration de sa philosophie. Il guérit, en 1811, un sourd-muet de naissance, Rodolphe Grival, en lui faisant entendre par suggestion hypnotique des sons d'instruments de musique qu'on fait jouer derrière son dos...

La période est faste. Il publie successivement : *Les Vers dorés de Pythagore* (1813) – il y traduit en alexandrins non rimés un texte qu'il attribue à Lysis et qu'il accompagne d'un commentaire – ; *La Langue hébraïque restituée* (1815-1816) – il y développe l'idée d'une langue originelle – ; *Notions*

sur le sens de l'ouïe (1819) – il y expose sa méthode de traitement de la surdité – ; *Histoire philosophique du genre humain* (1824), qui est son œuvre clé.

■ L'homme universel et Ram le druide

Fabre d'Olivet dit s'intéresser à « l'homme universel conçu abstraitement ». Il vise « l'Être qui comprend dans son essence universelle tous les hommes qui ont été, qui sont, ou qui seront ». Cet homme est « tous les hommes ensemble, et tous les hommes ensemble ne sont pas lui ». L'univers est divisé en trois mondes : celui des réalités physiques dans lequel nous évoluons, celui des essences, et celui des principes éternels. Englobés par la divinité, ces trois mondes n'existent que par la présence de l'homme universel qui est une médiation entre le déterminisme et la liberté... Pour Fabre d'Olivet, la volonté créatrice est Aïssha, c'est-à-dire la dimension féminine qui précède Ève, laquelle n'en est qu'un avatar imparfait. L'énergie mentale s'avère être ainsi fonction d'un fluide magnétique qui n'est pas influencé par les astres comme on le croit souvent, mais qui est l'homme universel lui-même, « ému et mis en mouvement par l'une de ses émotions ». Ces principes une fois exposés, Fabre d'Olivet décrit ensuite l'histoire du « règne hominal ». Le point de départ de la civilisation, pense-t-il, est l'« empire théocratique fondé par le druide Ram, 6 000 ans avant Jésus-Christ. Ram émigre et devient Rama en Inde, Osiris en Égypte, Apollon en Grèce... »

Il a « renoué » avec l'esprit de la jeune défunte qu'il avait aimée de son vivant. Sous son

inspiration, il fonde, en 1824, le « Culte théodoxique universel », dont il est le « Vénérable Cultivateur ». Rites, grades, uniformes : l'ordre est créé avec des disciples. On évoque les morts, mais sans pathétique. « Je vous invite, dit le rituel, à goûter à ce miel et à ce lait avec nous, et en même temps que nous en signe d'union fraternelle et invisible concorde. » Fabre d'Olivet meurt subitement d'une crise d'apoplexie. Une légende, accréditée par Saint-Yves d'Alveydre, contera qu'il s'est suicidé en tenue rituelle pour accomplir un sacrifice cosmique.

Une passion contrariée

Le 19 octobre 1824, lors d'une fête de l'ordre qu'il avait créé, Fabre d'Olivet révèle à ses disciples les difficultés que traversent ses relations avec Julie Marcel, son égarée défunte. Le fantôme de la morte, annonce-t-il, a rencontré des marques d'hostilité dans son entourage. « Un esprit démoniaque dont il ne m'est pas permis de divulguer le vrai nom se déclara son ennemi. Un combat terrible s'engagea entre lui et ma trop fidèle Égérie. [...] Ma Julie fut vaincue [...] et forcée de rétrograder et de subir les lois du Destin qu'elle avait bravées pour me prouver son amour. [...] Elle tomba du monde des Essences dans celui de la Réalité, et fut obligée d'y reprendre corps et d'y renaître pour y suivre encore une fois les chaînes de la vie mortelle. » L'ennemi de Julie n'était autre que... la femme de Fabre d'Olivet excédée par cet... amour mystique (!). Quant à Fabre, persuadé que Julie s'était réincarnée dans le corps d'une fillette de douze ans, il la chercha partout jusqu'à sa mort.

Trois mondes

« L'univers dont nous faisons partie en notre qualité d'hommes, et comme appartenant au règne hominal, est divisé en trois mondes : le monde des Réalités physiques dans lequel nous vivons ; le monde des Essences intellectuelles auquel nous tendons, et le monde des Principes éternels qui est le but de notre existence. »

Le règne hominal

« Au-dessus de lui est le Destin, nature nécessaire et naturelle ; au-dessus est la Providence, nature libre et naturante. Il est, lui, comme règne hominal, la Volonté médiatrice, la force efficiente, placée entre ces deux natures, pour leur servir de lien, de moyen de communication, et réunir deux actions, deux mouvements, qui seraient incompatibles sans lui. »

Des œuvres

Il publie un roman d'amour, *Azalaïs et le gentil Aymar*, en 1799, et des lettres à sa sœur en 1801 : *Lettres à Julie sur l'histoire*, « roman cosmogonique, mythologique et même historique », décrivant en particulier... l'Atlantide ! Il fait également paraître, toujours en 1801, sous un pseudonyme cette fois-ci, *Le Savant de société*, un manuel de jeux de société.

(1330-1418)

Nicolas Flamel et son épouse Pernelle sont entrés dans la légende au point d'avoir chacun une rue dans Paris. Mais il semble que cette légende dissimule la pérennité d'un savoir caché.

Nicolas Flamel nous a laissé une autobiographie, *Le Livre des figures hiéroglyphiques*. Nous y apprenons qu'il acquiert pour deux florins un livre ancien dont l'auteur était Abraham le Juif. Il y découvre des images qui retracent quelques-unes des opérations du grand œuvre. N'ayant pu les déchiffrer, il entreprend le voyage à Saint-Jacques-de-Compostelle avec l'espoir de rencontrer un kabbaliste. Son vœu se réalise, il fait la connaissance d'un juif converti au catholicisme, qui lui explique les secrets des illustrations. Ces informations lui permettent, une fois revenu à Paris, d'effectuer la transmutation des métaux en présence de Pernelle. « En suivant mot à mot mon livre, écrit-il, je fis la projection avec la pierre rouge [...], sur les cinq heures du soir [...] je transmuaï véritablement en quasi autant d'or pur, meilleur certainement que l'or commun. »

Nicolas Flamel est à la fois un personnage historique et l'illustration d'un mythe, comme Faust l'a été sur un autre plan. La psycho-histoire pourrait expliquer pourquoi, et elle livrerait, ce faisant, l'une des significations profondes de l'alchimie. Celle-ci n'exprime-t-elle pas un désir caché dans l'inconscient collectif?



Et despres a representé un jardy clos de hayes ou y a plusieurs quarreaux: au milieu y a
un viel orme d'efpine, au pied d'ungul a costé y a un rosiér a foillies d'or a l'ice rosiér
blanche a rouge qui entoure ledit efpine jugsqu au hant groste de l'ice trançoise. Il au
jard d'indiceux de l'efpine bouillonne un fontaine clos comme argente qui se va pendre
en trois: la plus hault qui la chesroisse efpine a une foille qui la foient a a autre qui la chesroisse
sans foillies, et au ladite fontaine d'auant que a se la première founte, excepté un qui la pise
en la main.

Troisième feuillet
Dans cette figure illuminée que Nicolas Flamel trouva avec
six autres dans le livre d'Abraham le juif, l'œuvre alchimique
s'identifie à l'agriculture. (Bibl. Arsenal, Paris)

La couleur rouge de l'œuvre « est comme ce lion, dévorant toute Nature pure métallique en la changeant en sa vraie Substance, en vrai et pur or plus fin que celui des meilleures mines. »

Fludd Robert

(1574-1637)

Un grand expérimentateur malgré son mysticisme

Robert Fludd croit que les anges et les démons se mêlent de santé et de maladie. Alchimie, astrologie, kabbale se confondent chez lui avec l'observation empirique.

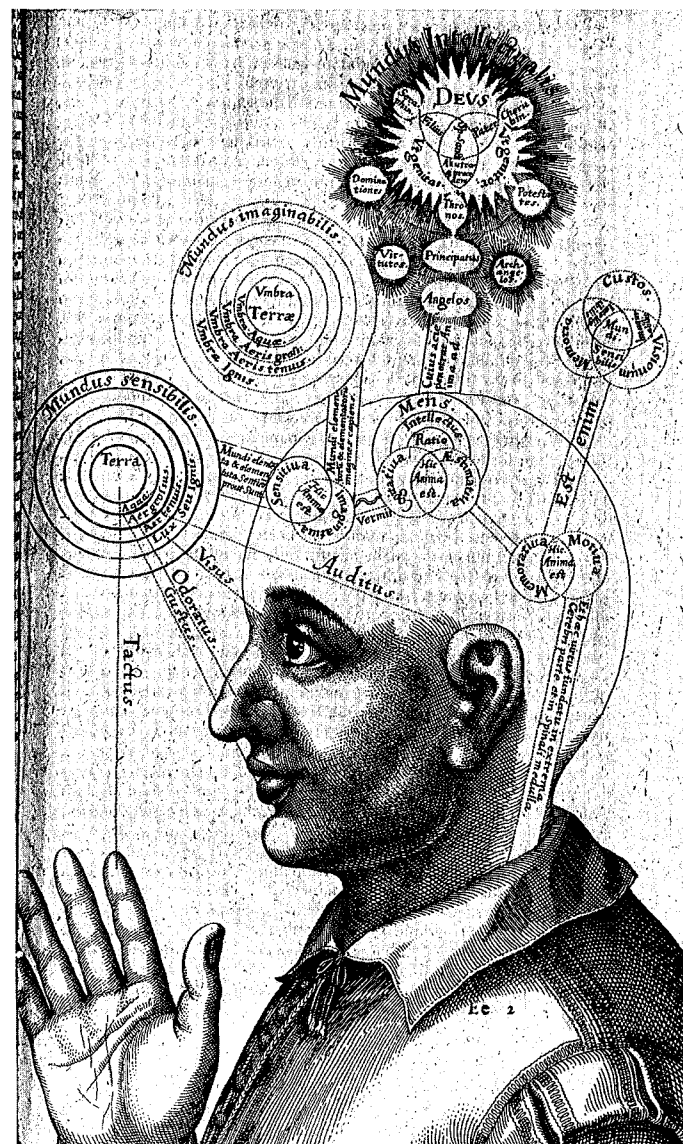
« Robert Fludd, alias de Fluctibus », membre du collège des médecins de Londres, a laissé une extraordinaire cosmogonie médicale illustrée de gravures de Théodore de Brie. L'axiome est que toutes les maladies trouvent source dans le péché originel. Elles sont provoquées par les démons et combattues par les anges. Lorsque, par exemple, le démon des fièvres, Samaël, vient d'Orient avec Eurus, un vent fétide, l'ange Michel, qui contribue avec ses pairs à créer « le repart mystique de la santé », le repousse. Chaque démon occupe une région de l'espace et il apporte une maladie : peste, variole, rougeole, etc. Outre les remèdes, il faut donc des incantations et des prières. Fludd donne les formules appropriées.

Mais Fludd n'est pas seulement un mystique. Il se livre à des expériences de laboratoire (des auteurs modernes comme Serge Hutin en feront même le précurseur de Denis Papin pour avoir construit des organes à vapeur. Le professeur Kurt Sprengel pensera de son côté, en 1815, qu'il a inventé le thermomètre avant Torricelli). Le philosophe Gassendi l'attaque tout en reconnaissant qu'il est un grand savant. Piqué au vif, Fludd rétorque en publiant *Clef de la philosophie et de l'alchi-*

mie fluddienne (1633), où, s'opposant au matérialisme de son adversaire, il chante un hymne à la « Nature naturante, infinie et glorieuse ». Dans son ouvrage posthume, *Philosophica mosaica*, il établit trois principes de la Création : les Ténèbres, qui sont la « matière première », l'Eau, qui est la « matière seconde », et la Lumière, qui est la vie. Il tente une curieuse synthèse philosophique de l'idéalisme et du matérialisme.

■ Apollon et Dionysos

Il existe, selon Fludd, « un Soleil archétypal qui confère à tous les êtres leur beauté et leur harmonie. Ils célèbrent le mystère de ce Soleil divin en le rapportant au Soleil visible et créé, Apollon, qui porte la vie, la grâce et la santé dans la main droite, et dans la gauche un arc et des flèches en signe de rigueur. Apollon a pour symétrique Dionysos, qui lacère et met en pièces les créatures. Or il s'agit du même être, connu le jour sous le nom d'Apollon et la nuit sous celui de Dionysos, le Prince des ténèbres. Pendant la nuit, Dionysos déchire les êtres en sept morceaux et Apollon les restaure pendant le jour dans leur constitution septénaire. Ils ne sont tous deux rien d'autre que le Dieu unique qui opère tout en tout ».



Correspondances, d'après Robert Fludd entre les différents mondes et l'être humain. Dans *Utriusque cosmi najhris salicet...*, 1617-1619. (Bibl. Nat., Paris.)

Référence

Hutin (S.), *Robert Fludd, alchimiste et philosophe rosicrucien*, Omnium littéraire, Paris, 1971.

Fulcanelli

(Jean-Julien Champagne, dit)
(1877-1932)

Celui qui a fait parler les pierres

Personnage énigmatique, Fulcanelli a laissé l'œuvre d'un authentique alchimiste. L'un des rares alchimistes du XX^e siècle.

La vie, tout comme le personnage, de Fulcanelli reste entourée de mystère, malgré les travaux portant sur lui. On ne le connaît surtout que par ses œuvres et par ce qu'en dit Eugène Canseliet, son disciple. Fulcanelli réinvente la « kabbale phonétique » dont un exemple permettra de pressentir la démarche : « Argot », dit Fulcanelli, doit se traduire par « art goth ». Pour lui, les secrets du grand œuvre de l'alchimie se trouvent inscrits dans la pierre des cathédrales. Et il est vrai que, sur le porche central de Notre-Dame de Paris, les étapes de l'œuvre sont figurées. « Sanctuaire de la tradition, de la science, de l'art, écrit notre auteur, la cathédrale gothique ne doit pas être regardée comme un ouvrage uniquement dédié à la gloire du Christ, mais plutôt comme une vaste concrétion d'idées et de tendances, de foi populaire, un tout parfait auquel on peut se référer sans crainte, dès qu'il s'agit de pénétrer la pensée des ancêtres dans quelque domaine que ce soit. » Les ouvrages de Fulcanelli renouent, en plein XX^e siècle, avec la pensée des anciens alchimistes. Ils ont fasciné André Breton et les surréalistes.

■ Le lignage

Eugène Canseliet est le proche disciple de Fulcanelli. Son

œuvre majeure est peut-être *Le Symbolisme alchimique de la galette des rois*, où il montre que la galette des rois a un sens alchimique : qui trouve la galette (c'est-à-dire la matière première) sera couronné (deviendra un adepte de l'art royal). Citons aussi, parmi les auteurs du XX^e siècle : René Alleau, auquel on doit un admirable *Aspects traditionnels de l'alchimie*, et Armand Barbault, qui, dans *L'Or du millième matin*, prétend avoir découvert un « or végétal ».

Les Demeures philosophales

Fulcanelli a, entre autres, entrepris le recensement des « demeures philosophales » de France et d'ailleurs. Ainsi, les figures du « manoir de Salamandre », à Lisieux, lui indiquent que son propriétaire a été un « adepte de la pierre philosophale », de même que la maison de « l'homme de bois » à Thiers. Étudiant le cadran solaire du palais Holyrood d'Édimbourg, datant de 1633, il écrit : « Nous pouvons raisonnablement regarder le cadran solaire comme un monument élevé au « vitriol philosophique », sujet initial et premier être de la pierre philosophale. » Fulcanelli s'efforce d'approcher l'alchimie en se situant au carrefour de l'art, de l'histoire et de l'occultisme.

Geber (Jâbir ibn Hâyyan, dit)

(721- ?)

De l'alchimie principielle

Geber fut un adepte de l'alchimie non expérimentale. Il pensait que l'univers répondait à un ordre traduit par des nombres.

Fils d'un droguiste, Geber fut, très jeune, envoyé en Arabie. Il étudia le Coran, les mathématiques et l'alchimie. Il deviendra alchimiste à la cour d'Haroun al-Rachid et l'ami de Ja'far al-Sadik (700-765), le sixième imam shi'ite.

■ Quatre éléments et quatre natures

Geber reprend les conceptions aristotéliennes (le feu, l'eau, la terre, l'air), mais il les développe différemment. Il postule quatre qualités, ou « natures » : chaleur, frigidité, sécheresse, humidité. L'union de ces natures avec une substance génère les éléments. Voici comment :

feu chaud + sec + substance
eau froid + humide + substance
air chaud + humide + substance
terre froid + sec + substance

C'est ainsi que le plomb est froid et sec à l'extérieur, chaud et humide à l'intérieur ; et que pour l'or, c'est l'inverse : chaud et humide à l'extérieur, froid et sec à l'intérieur.

■ Un carré magique

D'après Geber, les métaux se forment dans les entrailles de la terre, sous l'influence des planètes, par la conjonction du soufre et du mercure. Il innove ainsi en ce domaine, ses successeurs le suivront. Le soufre et le mercure ne sont évidemment pas les substances que

nous connaissons, mais des principes dont le soufre et le mercure ne sont que d'imparfaits avatars.

À la différence d'un Roger Bacon, il pensait que la voie de l'empirisme conduisait à l'échec. Dans son *Livre des balances*, il explique que la balance est « un équilibre entre les natures ». Il recherche donc à établir un tableau de Mendeleïev alchimique. L'univers lui semble être gouverné par le nombre 17, les métaux possédant, selon lui, dix-sept « pouvoirs ». Quant aux nombres dont la somme est 17 (1,3,5,8), ils sont représentatifs du carré magique.

4	9	2
3	5	7
8	1	6

Le total de ce carré est 45 ; si toutefois on cherche une analyse gnomique du carré, apparaissent les chiffres : 1.3.5.8 dans le carré inférieur, et le total du gnomon est 28 (= 4+9+2+7+6). Les soufis se réfèrent à ce carré magique.

Mais Geber fut davantage qu'un philosophe. Il enrichit le champ de l'alchimie de produits d'origine animale (la moelle, le sang, le crin, l'os, etc.) et végétale (l'olive, le jasmin, l'oignon, la moutarde, etc.). Il laissa une œuvre écrite considérable, dont une partie fut traduite au XII^e siècle par Gérard de Crémone.

« Mon œuvre bien accomplie, mon cœur fier, A moi seul il appartient de m'en parler. »

L'élixir

L'une des concubines d'un personnage important, une belle esclave, étant atteinte d'un mal mystérieux, on fit appel à Geber qui la sauva. « J'avais, dit-il, un élixir sur moi. Je préparai un breuvage composé de deux grains de cet élixir dans trois onces de vinaigre et de miel. Une demi-heure après qu'elle eut absorbé le remède, la patiente était en aussi bonne santé que d'habitude. Yahya se prosterna et m'embrassa les pieds. « Cesse, ô frère », lui dis-je. Alors il me questionna sur mon élixir, je lui fis donc de ce qui m'en restait en lui expliquant comment on en devait user. »

Références

L'œuvre de Fulcanelli (*Le Mystère des cathédrales et Les Demeures philosophales*) a été publiée chez Jean-Jacques Pauvert en 1965. Alleau (R.), *Aspects traditionnels de l'alchimie*, Ed. de Minuit, 1956. Barbault (A.), *L'Or du millième matin*, Publications premières, 1969.

Gichtel (Johann Georg)

(Vers 1670)

Peut-on épouser l'esprit ?

Certaines pratiques ne sont classées dans l'ésotérisme que parce qu'on ne sait où les mettre et à cause, aussi, de leur aspect farfelu.

La sexualité entre parfois dans la quête de l'occulte (v. *Tantrisme*). Mais parfois, au contraire, c'est son refus (voire son refoulement) qui est prôné pour des raisons, il faut le dire, pour le moins fantaisistes. Parmi les faux problèmes, les problèmes aberrants, qui ont agité l'esprit humain, l'un des plus aberrants est de savoir si un être humain est susceptible ou non de coucher avec un incubé ou un succube et si des enfants naissent de cette union.

■ Un mariage avec la Sophia

C'est probablement le Moyen Âge fermé (par opposition au « Moyen Âge ouvert » et tolérant) qui continue dans l'œuvre de l'abbé Montfaucon de Villars, lequel propose à son lecteur de renoncer à tout commerce charnel afin de se réserver aux « maîtresses invisibles ».

On retrouve cette même théorie, sous une autre forme encore, avec Johann Georg Gichtel, un éditeur allemand de textes ésotériques. Celui-ci refusait tout rapport avec les femmes sous prétexte qu'il était amoureux de la Sophia. Il est facile de se moquer, il semble cependant qu'il faille aussi admettre que Gichtel ne fut pas le seul à avoir été amoureux d'un idéal. Dante après tout pour Béatrice, Kierkegaard pour Régine ou Kafka pour Milena font-ils autre chose ? La

Sophia récompensera Gichtel : elle lui apparut le jour de Noël 1673. Éblouissante et céleste, elle « consumma ses noces » dans « des délices ineffables » (la différence évidemment entre Gichtel et Dante, c'est toute la densité de l'œuvre de ce dernier). Gichtel vécut heureux avec la Sophia, qui l'inspira et l'incita à éditer les œuvres de Jakob Böhme. Il lui parlait comme à quiconque : « Sophia avait aussi un langage, sans mots extérieurs et sans vibrations de l'air, et qui ne ressemblait à aucun langage humain ; cependant, il le comprit aussi bien que sa langue maternelle. » Gichtel eut bientôt des disciples. Un scientifique même, Raadt, tomba lui aussi amoureux de la Sophia. Il se « circonçit spirituellement » avec sa femme pour mériter la visite de l'être céleste. Une « Société des Trente » se constitua. Une société de « fidèles d'amour ».

Spirituel ou pas, l'amour partagé, l'amour communautaire, finit par créer des conflits, des jalousies. C'est ce qui arriva à la Société des trente. Gichtel se choisit alors un disciple en la personne d'un négociant de Francfort, et lui « transmit » la Sophia pour épouse. L'histoire raconte que ce négociant vécut heureux et eut une « nombreuse progéniture spirituelle », selon le mot du Philosophe inconnu.

Guaïta (Stanislas de)

(1861-1897)

Guaïta fut-il le mage noir que l'on dit ?

Fut-il un poète raté qui s'égara dans la magie ? Posséda-t-il de réelles connaissances ? La question n'est pas encore résolue.

Ami de Maurice Barrès et poète influencé par Baudelaire, mais assez conventionnel, Stanislas de Guaïta publie en 1886 *Au seuil du mystère*, qui a du succès et lui attire de nombreux disciples. Il fonde alors, un an plus tard, l'ordre kabbalistique de la Rose-Croix avec Péladan, Papus et Julien Lejay, le concepteur d'une « sociologie analogique ». Mais Guaïta « se détourne définitivement du siècle en 1884, écrit Charles Barlet, pour explorer les abîmes de la vie ». Il finira sa vie en solitaire volontaire dans un rez-de-chaussée parisien, et il n'en sortira – le soir, de préférence – que pour chercher des livres rares. Oswald Wirth, son secrétaire, dira de sa bibliothèque qu'il « n'est pas donné au premier venu de pénétrer dans le Saint des Saints où resplendit la Lumière infinie ». Style pompeux qui frise la cuistrerie et qui est caractéristique de certains milieux intellectuels de l'époque. (Les auteurs ésotériques contemporains n'en sont pas toujours délivrés.)

■ « Le Temple de Satan »

Guaïta a la réputation d'un mage noir. Son œuvre maîtresse a pour titre général *Essais de science maudite*. Elle se divise en quatre parties : *Au seuil du mystère*, *Le Temple de Satan*, *La Clef de la magie noire*, *Le Problème du mal*. Dans *Le Temple de Satan*,

Guaïta analyse les buts et la démarche de la magie noire, c'est-à-dire la mise en œuvre des forces occultes au service de Satan. La *Clef* donne la description des forces sataniques ; on se croirait, à lire l'ouvrage, revenu aux grimoires de démonologie du Moyen Âge. *Le Problème du mal* est resté inachevé ; c'est, nous paraît-il, le plus intéressant. Guaïta s'y révèle (comme son maître Baudelaire) un gnostique. Mais – à la différence de Baudelaire – comme un gnostique empiété dans ce qu'il évoque.

Naissance d'un courant

« A côté des classiques du positivisme, la Rose-Croix créa les classiques de la kabbale : Eliphas Lévi, Wronski, Fabre d'Olivet, et mit à l'étude les œuvres des véritables théosophes : Jakob Böhme, Swedenborg, Martines Pasqually, Saint-Martin, qui sont les seuls que la théosophie, digne de ce véritable nom, connaîtra plus tard. [...] Bientôt des élèves nombreux et déjà versés dans les sciences et les lettres profanes : ingénieurs, médecins, professeurs, littérateurs, accoururent. [...] Grâce à cet ordre de la Rose-Croix, une véritable aristocratie d'intellectuels était créée dans l'Initiation, un Collège de France de l'ésotérisme était constitué et son influence s'étendait vite au loin. »

De Maurice Barrès :

« Quel noble compagnon, éblouissant de loyauté et de dons imaginatifs » (Chahiers).

Oswald Wirth, le secrétaire de Guaïta, a laissé en particulier un ouvrage intéressant sur les tarots (*Le Tarot des imagiers du Moyen Âge*, Tchou, Paris). Il s'est aussi illustré dans la franc-maçonnerie dont il combattit une tendance trop politique (au sens profane) à ses yeux.

Guénon René

(1886-1951)

Le Marx de l'ésotérisme

Plus que tout autre peut-être, René Guénon a, en l'époque actuelle, œuvré pour que la culture renoue avec la tradition.

Le scandale

« La civilisation moderne, comme toutes choses, a sa raison d'être, et si elle est vraiment celle qui termine un cycle on peut dire qu'elle est ce qu'elle doit être, qu'elle vient en son temps et en son lieu ; mais elle n'en devra pas moins être jugée selon la parole évangélique : " Il faut qu'il y ait du scandale, mais malheur à celui par qui le scandale arrive". »

Traditionaliste

Les milieux d'extrême droite essaient de récupérer ses écrits. Traditionaliste, Guénon est alors l'ami de Léon Daudet. Il écrira que « l'Histoire montre clairement que la méconnaissance de l'ordre hiérarchique (l'ordre fondé sur la suprématie de l'autorité spirituelle sur le pouvoir temporel) entraîne partout et toujours les mêmes conséquences : déséquilibre social, confusion des fonctions, domination des éléments les plus inférieurs et aussi dégénérescence intellectuelle ».

René Guénon est un enfant maladif. Il prépare à Paris une licence de mathématiques, mais il y renoncera, en 1906, pour s'adonner à la quête de spiritualité. Il fait la connaissance de Papus, puis celle de Fabre des Essarts, dit Synésius, le « patriarche de l'Église gnostique », qui lui permettra de fonder une revue, *La Gnose*, où Guénon fait connaître les idées que l'on retrouvera dans ses deux livres, *L'Homme et son devenir selon le Vedānta* et *Le Symbolisme de la Croix*. Il adhère alors à la franc-maçonnerie.

En 1912, il se marie, et il s'oriente vers le soufisme sous la direction du peintre suédois Gustav Agueli, converti à l'islam et devenu Abdul-Hâdi. L'ésotérisme musulman deviendra pour Guénon le dernier jalon de la chaîne initiatique. En 1917, il est professeur de philosophie à Sétif, en Algérie. En 1921 paraissent ses premiers livres, et d'abord *L'Introduction générale aux doctrines hindoues*, où il expose la théorie des cycles : le monde actuel traverse le *kali-yuga* (l'ère sombre), il se détruira avant de renaître. En même temps, il publie *Le Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion et L'Erreur spirituelle*. Puis ce seront *L'Esotérisme de Dante* et *Le Roi du monde*, où Guénon reprend la thèse d'un centre caché du monde. Il perd sa femme en 1928 et traverse une

phase dépressive. Il s'embarque alors pour Le Caire, où il se convertit et devient sheikh en 1934, il épouse une musulmane, fille d'un chef spirituel (son « nomen » sera Abd el Wahed Yekin, le « Serviteur de l'Unique », et il se rattachera à la branche shadite du soufisme). Il continuera d'écrire. Citons : *Le Règne de la quantité et le signe des temps* et *Aperçus sur l'initiation*.

■ Une somme d'ésotérisme

L'influence de Guénon débordait les milieux qui s'intéressent à l'ésotérisme. André Gide et André Breton ont réfléchi sur l'œuvre guénonienne. Celle-ci, en effet, est une somme d'ésotérisme ou plutôt une pensée totalisante. Il n'est pas exagéré de dire que Guénon est le Marx de l'occultisme. Même visée universalisante et réductrice *in fine* : tous les ésotérismes se rejoignent dans une tradition unique ; même apocalyptique révoltée (le *kali-yuga*, chez l'un ; la lutte des classes, chez l'autre) ; même sens de la nécessité historique, etc. La différence est que Marx vise, du moins le dit-il, à concrétiser la justice et à l'élargir, tandis que Guénon veut restaurer les « élites ». Une telle analyse ne suffit pas pour présenter la pensée de Guénon. Elle pose une précaution méthodologique : Marx comme Guénon doivent se lire avec prudence.

Gurdjieff Georgui Ivanovitch

(1877-1949)

Gurdjieff, un prophète moderne ou un escroc ?

Le poète René Daumal et la romancière Katherine Mansfield, entre autres, ont été ses disciples. On lui a consacré livres et films. Mais qu'en est-il de son « savoir » ?

Gurdjieff est russe d'origine. Sa biographie contient de nombreux trous, dont ses disciples se sont emparés pour tisser une légende. A vingt ans, il est chauffeur de locomotive. Puis il voyage : au Caire, et à Jérusalem notamment. Il va de ville en ville à la recherche des « prêtres du secret » ; et il gagne sa vie en « entortillant, dit-il, les naïfs touristes ». Tout le personnage est là : une réelle soif de savoir mêlée à du charlatanisme ; voire à de l'escroquerie. Mais, diront ses adeptes, l'homme échappe aux normes courantes.

■ « L'action d'ôter la responsabilité »

Gurdjieff trouve un protecteur, participe à des expéditions, découvre des « villes fabuleuses » rencontre des « chercheurs, de vérité ». En 1900, lors d'une expédition aux Indes, il découvre un monastère qui... conserve intact l'enseignement du « Maître de justice » des esséniens, cette secte juive hérétique à laquelle, selon certains, appartient Jésus-Christ. Il apprend, dit-il, dans le monastère une interprétation néopythagoricienne des nombres du « rythme musical adapté aux fonctions de chaque membre du corps ». Cela constituera l'essentiel de son enseignement.

Jusqu'en 1913, Gurdjieff va voyager en Inde, au Tibet et en

Mongolie. « Je commençais à collectionner tous les textes et toutes les informations orales survivant encore dans certains centres asiatiques autour de cette science qui était hautement développée dans les temps anciens et s'appelait "Mekheness" un nom signifiant l'action d'ôter la responsabilité [...] Après deux années d'études théoriques [...] je commençai à me présenter comme guérisseur et j'appliquai le résultat de mes études théoriques sur un grand nombre d'hommes. » A partir de 1914, il donne des conférences et met en pratique son savoir. Il amasse une coquette fortune. Le mathématicien Ouspensky, qu'il a rencontré dans un café de Moscou quelques années auparavant, devient son fidèle disciple, qui le glorifiera dans ses *Fragments d'un enseignement inconnu*. En 1920, après la Révolution russe, il se réfugie à Tiflis, encore sous la domination tsariste, et il y transfère son « Institut pour le développement harmonique de l'homme » qu'il vient de créer, et qui est fondé sur l'ascèse et la danse. En 1922, il débarque à Paris. La presse s'empare du personnage. Gurdjieff achète alors une propriété à Fontainebleau-sur-Avon, et il y crée un « prieuré ». Katherine Mansfield vient y mourir. Gurdjieff organise des ballets. C'est un triomphe...

Une manière de derviche

Les poètes René Daumal et Luc Dietrich furent des disciples de Gurdjieff. Le metteur en scène Peter Brook lui a récemment consacré un film. Mais en quoi consistait précisément son enseignement ? « Exercices rythmiques accompagnés de musique, danses de derviches, exercices mentaux, études de diverses façons de respirer [...] Cependant, son effort portait surtout sur la rythmique et sur d'étranges danses destinées à nous préparer à faire par la suite des exercices de derviches » (d'après Ouspensky). Il semble qu'il se soit agi de prendre appui sur de la métapsychique pour conquérir sa liberté intérieure. La forte personnalité du maître servit de garant à l'entreprise. Il a écrit dans ses mémoires (*Rencontres avec des hommes remarquables*) qu'il ne fallait pas toujours le prendre au pied de la lettre.

Hermès Trismégiste

Le fondateur mythique de l'occultisme

Hermès est la figure centrale de l'occultisme. Il est également une figure mythologique, mais qui se situe au carrefour de multiples traditions.

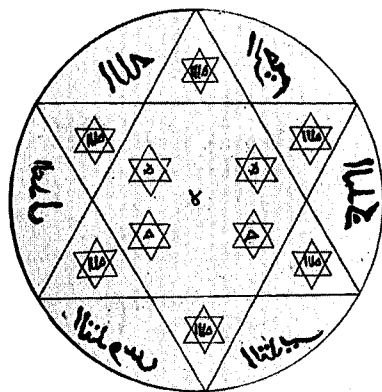
Hermès est peut-être le scribe des dieux (ou le dieu Thot) de la mythologie égyptienne. Il est le « patron » de l'hermétisme, auquel il donne son nom. On peut également le rapprocher de l'Hermès grec qui, entre autres choses, est le « messager de Zeus ». Il est ici celui qui transmet la lumière en la voilant. Cela ne signifie pourtant pas qu'il parle par énigmes ; son monde est celui du symbole. L'hermétisme signifie des secrets, et cela ne peut se faire dans la clarté, car le secret perdrait alors sa qualité de secret. L'invisible ne se rend visible (ne se dévoile) qu'en se voilant.

■ Un dieu qui trompe son monde

La fluidité du mercure a fait que le dieu a souvent échappé aux observateurs. Il est ainsi

possible – en se situant dans de strictes perspectives hermétiques – de reprocher à la tripartition de Georges Dumézil (« ceux qui prient », « ceux qui font la guerre », « ceux qui travaillent ») de n'avoir su percevoir la présence cachée d'Hermès, l'échange. Dumézil oublie en particulier « ceux qui commercent », sans lesquels les sociétés disparaîtraient. Ce n'est pas parce que l'idéologie du moment refusait de les prendre en compte qu'ils n'existent pas.

De nombreux gnostiques identifièrent la figure d'Hermès à celle de Moïse, de Jésus ou de saint Jean. Cela se comprend si l'on note qu'Hermès passe pour être le « maître du secret ». La figure mythologique du passeur du secret se trouve dans le cœur secret de toute religion.



Le sceau de Salomon, deux triangles inversés, se réfère lui aussi à l'enseignement d'Hermès selon qui il existe le monde d'en haut et le monde d'en bas.

Hiram

La figure mythique de la franc-maçonnerie

Hiram meurt assassiné pour tracer la voie à ses disciples, mais il ne s'agit pas d'un sacrifice. Le héros « meurt à sa mort » pour découvrir sa « vraie vie ».

Qui est Hiram ? La Bible rapporte que le roi Salomon, au moment où il voulut faire bâtir le Temple, s'adressa à son allié le roi de Tyr ; celui-ci lui fit parvenir des cèdres du Liban et d'autres matériaux, et lui envoya un architecte qui, comme lui, s'appelait Hiram. L'architecte – avait-il des secrets de fabrication ? Appartenait-il à une confrérie ? – organisa le chantier des constructeurs en distinguant les ouvriers selon leur degré de connaissance. Il conçut et réalisa la demeure consacrée à l'Éternel à la satisfaction de Salomon.

L'existence d'Hiram est-elle attestée ? Rien ne le prouve. La légende judéo-chrétienne s'empara de sa figure comme elle s'empara de tout ce qui touchait à Salomon. Les maçons opératifs d'abord, spéculatifs ensuite, donnèrent un prolongement à la légende en imaginant le supplice d'Hiram, assassiné par de mauvais ouvriers jaloux de ne pas être des maîtres. Ces assassins enterrèrent le corps d'Hiram en un lieu caché. Ce dernier épisode symbolise la parole perdue.

Mise en scène lors des cérémonies d'initiation des maçons la légende d'Hiram a un noyau archaïque, celui d'une mort et d'une renaissance. Certains auteurs ont rapproché le « sacrifice » d'Hiram de celui du Christ : la légende, ne contente-elle pas l'immolation d'un héros ? On peut remonter à

Osiris... Pourtant, si l'on veut s'en tenir au rapprochement Christ-Hiram, on se doit alors de signaler que la figure mythique ne lave pas ici l'espèce de ses péchés en mourant, mais qu'elle meurt pour « ouvrir la voie », pour inciter l'espèce à poursuivre une œuvre qu'elle avait commencée du temps qu'elle était vivante.

■ Un résidu primitif transcendantal

Si Hiram est le Christ, ce Christ ressemble à celui des cathares et non à celui de l'hagiographie. On doit donc dire que la légende d'Hiram telle qu'elle est mise en scène dans une ambiance chrétienne prend évidemment une coloration christique, mais aussi une teinte gnostique. Elle a en outre une incontestable dimension ésotérique : assassiné par des ouvriers envieux, Hiram meurt pour n'avoir pas voulu donner la « parole perdue » qui consiste en des secrets de construction. L'identification Hiram-Christ laisse un résidu primitif qui transcende sa traduction chrétienne. La légende d'Hiram se situe du côté du mythe, et plus précisément du mythe qui donne au travail humain sa dimension libératrice. Devenant Hiram, l'initié meurt à sa « mort » (son aliénation) pour se transformer en changeant le monde. Hiram est véritablement un créateur, entendu au sens laïque.

Le personnage (historique ?) d'Hiram est évoqué dans l'Ancien Testament au premier livre des Rois et aux livres des Chroniques.

La légende d'Hiram véhicule un très vieux mythe de meurtre et de construction, mais il lui donne un sens nouveau. Un sens libérateur. L'humain se libère par le travail et par l'art.

Illuminés de Bavière

Un mythe infondé

Quelques auteurs expliquent la Révolution française par un complot des Illuminés. L'histoire a fait justice de cette thèse.

Le songe révolutionnaire

La franc-maçonnerie n'a pas eu d'influence directe (sociologique) sur la Révolution. Cependant et parce qu'elle a symbolisé les Lumières, elle a cristallisé le songe d'où la démocratie moderne est issue. L'analyse historique ne peut donc éluder la dimension invisible de l'événement et évidemment encore moins se dénaturer à la Barruel dont les thèses sont reprises aujourd'hui par les intégristes.

Dans ses *Soirées de Saint-Petersbourg*, Joseph de Maistre, traditionaliste et catholique, parle d'« hommes coupables qui osèrent de nos jours concevoir et même organiser en Allemagne, par la plus criminelle des associations, l'affreux projet d'éteindre en Europe le christianisme et la souveraineté ». Ces hommes, dit-il, ce sont les Illuminés de Bavière.

Les Illuminés de Bavière formaient une société initiatique révolutionnaire. Organisés sur le modèle de la franc-maçonnerie, ils voulaient détruire l'ordre monarchique et religieux. Ils rêvaient d'une République précommuniste. Leur fondateur le plus en vue était Adam Weishaupt (1748-1830), professeur à l'université d'Ingolstadt. Ils furent traqués par les pouvoirs en place, mais laissèrent un bon souvenir. Il semble qu'ils aient eu une influence sur les Carbonari. Certains auteurs affirment que Cagliostro aussi bien que Mirabeau furent affiliés aux Illuminés de Bavière. On n'en a aucune preuve.

■ A l'origine d'un prétendu complot

Lorsque la Révolution de 1789 éclata, certains auteurs, dépassés et effrayés par ce qui leur paraissait un cataclysme, imaginèrent qu'elle résultait d'un complot tramé dans l'ombre. De là à penser que la franc-ma-

çonnerie, qui symbolisait et cristallisait les Lumières, avait été le lieu originel de ce complot, il n'y avait qu'un pas qui fut vite franchi. Des opuscules, puis l'ouvrage de l'abbé Le-franc, *Le Voile levé par les curieux ou le Secret de la Révolution révélé à l'aide de la franc-maçonnerie*, écrit à chaud en 1791, et surtout les quatre tomes de l'abbé Barruel (*Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*) tentèrent d'accréditer une telle thèse. Celle-ci fut reprise par les milieux de l'émigration, comme elle l'est aujourd'hui par ceux de l'extrême droite.

C'est donc l'abbé Barruel qui désigna la loge des Illuminés de Bavière comme promoteur du complot. « Obscurité » (le secret maçonnique), « main de l'étranger » (les Illuminés ne sont pas français), etc., tous les prétextes furent trouvés pour désigner un bouc émissaire. L'abbé Barruel et ses semblables négligèrent de se demander comment un simple complot avait pu jeter à bas la monarchie française. S'imaginaient-ils qu'un mouvement de l'envergure de la Révolution, qui avait ébranlé la France et le reste de l'Europe jusque dans leurs fondements séculaires, pût découler d'une simple conspiration ? Ce serait méconnaître grandement la puissance de l'orage. L'histoire a fait justice de ses assertions.

Référence

Mariel (P.), *Les Carbonari*, C.A.L.

Isaac l'Aveugle

(1165-1235)

La cécité donne-t-elle la lumière ?

Si l'on considère le cas du kabbaliste Isaac l'Aveugle, la réponse est affirmative.

Isaac l'Aveugle, surnommé par antiphrase « riche en lumière », est la figure centrale du kabbalisme languedocien (au même moment, un mouvement kabbaliste se développe au nord de la France avec Elhanan de Dampierre et Jacob de Corbeil). Isaac met au point un système fortement structuré qui sera le point de départ de la Kabbale ultérieure.

■ En-soi, pensée, parole

Si l'on en croit les disciples d'Isaac l'Aveugle, c'est lui qui utilisa la première fois le terme de *Kabbala* au sens de tradition ésotérique. Sa mystique est contemplative, et se réfère à une gnose néo-platonicienne. Elle s'articule autour de trois concepts : l'En-Sof (l'en-soi), la pensée, la parole.

L'En Sof se trouve au-delà de la contemplation, c'est l'indicible (et l'invisible) par excellence. Une sorte de Dieu caché à Dieu lui-même. La première sephira (émanation), c'est le néant au sens de Jakob Böhme. « Ce néant est le lieu où se trouve la pensée divine elle-même qui est un néant de pensée pour la pensée humaine » (Roland Gotschel). La sagesse (*Hokhma*) provient du néant, la *Mahshaba* est le symbole de l'En Sof. Entre la *Hokhma* et la *Mahshaba* se trouve l'*Haskel*, le « nous ».

En-soi, pensée – la parole est le troisième degré de la manifestation. Isaac part ici d'une

coïncidence, d'une homonymie et d'une synonymie : *dabbar* signifie à la fois parole et chose. Les sephirots sont donc des paroles qui se trouvent à la racine des choses. Quant à la *Hokhma*, elle est à la fois le commencement de l'être et le commencement du dire.

La méditation ultime fait rejoindre au kabbaliste l'En Sof. « Notre maître le hassid a dit : "l'essentiel du service divin chez les mystiques et ceux qui méditent son nom réside en ceci (Dt. XIII, 5) : à lui vous devez adhérer. C'est un grand principe pour l'étude et la prière qui veut qu'on équilibre sa pensée, *Mahshaba*, et sa foi, *Emunah*, comme si elle (la pensée) adhère avec l'en-haut en vue de lier le nom (divin) en ses lettres et d'embrasser en lui les dix sephirots, de même qu'une flamme est en liaison avec le charbon. Avec la bouche il doit l'exprimer selon sa paraphrase, mais, en son cœur, il doit le lier selon sa véritable structure." » La coïncidence à la Divinité – il s'agit d'une coïncidence, d'une adhésion, et non d'une fusion – n'est pas acquise une fois pour toutes. Elle se renouvelle sans cesse par la prière, la méditation et l'étude. « C'est l'étude de la loi qui soutient le monde », dit un proverbe kabbaliste : la coïncidence avec l'En Sof n'est pas un simple fait individuel, c'est un événement cosmique.

Les sentiers de la sagesse

Isaac parle par ailleurs des « sentiers merveilleux de la *Hokhma* ». Il s'agit, dit-il, « d'essences intimes et subtiles qui échappent à la méditation de toute créature sauf à celui qui en aspire le suc, ce qui est la voie de la méditation par le chemin de succion, *yeniga*, et non par celui de la connaissance ». La méditation s'effectue progressivement ; « à partir des essences formées il parvient à une méditation sur les essences non formées et de l'intériorité de la saisie de la pensée qui les concerne, il parvient à leur cause dans l'En Sof ».

Référence

Gotschel (R.), *La Kabbale*, P.U.F.

Jacques (Maître)

Le héros fondateur du compagnonnage

Les traits du personnage (fictif) de Maître Jacques sont évidemment symboliques. Il est né en Gaule (transmission druidique ?), il a travaillé au Temple de Salomon, il meurt assassiné.

Deux patrons

Maître Jacques (patron du compagnonnage) était selon la tradition le collègue d'Hiram (patron de la franc-maçonnerie).

Personnage symbolique, Maître Jacques est l'un des trois patrons du compagnonnage. Il arrive à Jérusalem à l'âge de trente-six ans. Il travaille à l'édification du Temple de Salomon. Il est alors le maître des tailleurs de pierre, des maçons et des menuisiers, et est très prisé par Salomon et Hiram. A la mort de ce dernier, il quitte la Judée en compagnie du père Soubise, un autre maître, avec qui il se brouillera.

Débarquant à Marseille avec treize compagnons et quarante disciples, il voyage encore pendant trois ans. Un jour, il

est assailli par les disciples du père Soubise, qui le jettent dans un marais. Il réussit à se cacher dans les joncs. Sauvé, il se retire à la Sainte-Baume, où Marie-Madeleine vécut en ermite selon la légende. Dans sa vieillesse, Maître Jacques mourut assassiné. Un traître, Geron, l'embrassa pour le dénoncer, et, à ce signal, les meurtriers lui portèrent cinq coups de poignard. Maître Jacques s'éteignit en pardonnant à ses ennemis. On l'inhuma dans la grotte. Tous les 22 juillet a lieu depuis un pèlerinage compagnonnique.

Jean (saint)

Le disciple préféré du Christ

D'après la Tradition, le Christ aurait transmis à saint Jean l'Évangélisme un enseignement oral.

Dans le contexte de la culture chrétienne, il existe deux saint Jean dont la réunion correspond – selon la tradition de l'ésotérisme – au Janus à double visage des Romains. C'est saint Jean-Baptiste, dont la fête coïncide avec le solstice d'été, et saint Jean l'Évangéliste, dont la fête correspond au solstice d'hiver. La même tradition ésotérique veut d'autre part qu'il y ait à côté de l'Église de Pierre une Église de Jean.

Saint Jean, « l'auteur de l'Évangile d'amour », est l'évangéliste préféré des gnostiques et le patron de nombreuses sociétés secrètes. Saint Jean passe selon la Tradition pour avoir reçu l'enseignement oral (et donc secret) du Christ. Un enseignement transmis plus tard dans une Église invisible, et dont le christianisme officiel ou exotérique n'est qu'une vulgarisation.

Jollivet-Castelot François

(1868- ?)

Une alchimie qui se veut une hyperchimie

Positiviste en philosophie, socialiste en politique, maître spirituel de Strindberg, Jollivet-Castelot fut le « rénovateur » de l'alchimie.

Né à Douai, chimiste de profession, François Jollivet-Castelot fut l'intime d'Albert Poisson, l'auteur de *Théorie et symboles de l'alchimie* (1891). La biographie de Jollivet-Castelot nous est connue par un roman autobiographique publié en 1920 (*Le Destin ou les Fils d'Hermès*) et par l'ouvrage que lui a consacré son disciple Aimé Porte du *Trait des Âges*.

■ L'hypothèse de l'hylozoïsme

L'alchimie était oubliée. Elle n'était pas morte pour autant. C'est Jollivet-Castelot qui lui donna une vigueur nouvelle. Le premier de ses ouvrages, *L'Âme et la vie de la matière* (1893), renouait avec la vision anthropomorphe de l'alchimie en la fondant sur des bases scientifiques modernes. L'unité et le dynamisme de l'univers correspondent à un ensemble matière-force indissociable. Jollivet approfondit sa philosophie en étudiant l'astronomie afin de déterminer « l'influence de la lumière zodiacale » sur le cosmos. Il cherchait à fonder une science originale : l'hyperchimie, science médiane entre la chimie et la métaphysique. Son hypothèse est l'hylozoïsme : deux mots grecs qui signifient la « matière » et la « vie ». Encore une fois : âme, matière, énergie ne font qu'un.

Dans ce système moniste, l'alchimie, qui est censée faire

passer de la matière à l'esprit et vice versa, constitue la preuve par excellence. Les transmutations montrent en effet l'existence du continuum postulé par la théorie. Jollivet-Castelot se consacra à cette recherche : création d'une société, d'une revue, etc. Son livre *Comment on devient alchimiste* (1897) se réfère à l'ensemble des disciplines de l'occultisme (astrologie, kabbale, tarot), dont il pense que la synthèse s'avère possible et nécessaire. Il y donne à la fin des conseils d'ordre pratique : achat d'un four électrique, d'un bec Bunsen, d'un chalumeau, etc. Il donne aussi des conseils moraux.

Jollivet-Castelot veut sortir l'alchimie de son passé mort. Il la confronte aux conquêtes les plus modernes de la science d'alors : nombre atomique, isométrie, polymérie, etc. Il fait partie de la famille d'esprits qui croit que l'alchimie préfigure la chimie scientifique. Mais il va plus loin : pour lui, l'alchimie vive préfigure sans cesse la science en gestation. « Un jour on verra la chimie dite "minérale" offrir des synthèses, des séries analogues à celles de la chimie "organique" actuelle. La formation, la dérivation, en un mot l'évolution des métalloïdes et des métaux s'étudieront, basées sur les tourbillons étheriques, les condensations polymériques de l'hydrogène peut-être. »

De l'alchimie au socialisme

Jollivet-Castelot ne se contenta pas de se consacrer à l'alchimie. Il eut, en outre, une activité politique qui le rangea délibérément du côté du mouvement ouvrier. Il fut membre du Parti socialiste et, voulant faire la synthèse entre son idéalisme et le léninisme naissant, il créa « l'Union communiste non matérialiste ». Il s'en expliqua dans *La Loi de l'histoire* (1933) : « L'alchimiste doit être hylozoïste, c'est-à-dire considérer la matière comme vivante, la respecter conséquemment, la manipuler avec conscience de sa potentialité intellectuelle, y voir l'Être multiplié, fragmenté, divisé, souffrant, mais tendant par incessante évolution à se reconstituer dans l'Unité de la substance. »

Référence

Aimé Porte du *Trait des Âges*, F. Jollivet-Castelot, Figuière, Paris.

Julevno (Jules Eveno, dit)

(1845-1915)

Pour un renouveau de l'astrologie

Julevno est l'astrologue le plus représentatif de la tendance qui s'efforce d'intégrer à son art les dernières observations astronomiques.

Lilith

Alexandre Volguine, fondateur des *Cahiers astrologiques*, étudie dans son *Astrologie lunaire* (1947) l'influence de Lilith, la « Lune noire », le second satellite de la Terre. Et certains astrologues pensent que Lilith commanda les événements – il faudrait maladroitement dire les « flux cosmiques » – qui furent à l'origine de la guerre de 1914.

Proserpine et Vulcain

Jean Carteret, un moderne, dans *Des dialogues et du Verbe* (L'Original, Paris, 1978), constitue une croix avec Proserpine et Vulcain. Il écrit : « J'ai une croix des planètes où toutes les planètes extraverties sont au-dessus de l'horizon, et où toutes les planètes intraverties sont au-dessous de l'horizon, toutes les planètes dures à gauche, toutes les planètes douces à droite : donc, c'est un plan complet. »

Professeur, puis bibliothécaire, Julevno eut une existence obscure, connue seulement des milieux de l'occultisme du début du XX^e siècle. Son *Nouveau Traité d'astrologie pratique* et sa *Clef des directions* constituent ses œuvres majeures. Elles exercèrent une influence sur l'astrologie de son temps.

■ Des configurations dépassées ?

L'astrologie est, d'après Voltaire, une « extravagance universelle qui a si longtemps infecté l'esprit humain » (*Dictionnaire philosophique*). Ne suffit-il pas pour s'en rendre compte de constater que les signes du zodiaque ne se trouvent plus sous les mêmes étoiles qu'il y a deux mille ans ? Or l'astrologie n'a pas évolué. On dira qu'il ne s'agit que de configurations symboliques, mais ne faudrait-il pas, dans ces conditions, s'expliquer sur ce point ? Et ce, malgré les affirmations de Papus, qui dit que Neptune et Uranus ne sont que des « intermédiaires » entre notre système solaire et un autre.

Malgré ces critiques, l'astrologie ne périclita pas tout à fait. Elle connut même un regain de ferveur dès la seconde moitié du XIX^e siècle. Des chercheurs comme Julevno y contribuèrent. Mais Julevno, pour être précis, n'était pas seul. D'autres, comme Ely Star (*Les Mystères de l'horoscope*, Paris,

1880) ou Selva (*Traité théorique et pratique d'astrologie généthlique*, 1900), tentèrent d'adapter l'astrologie aux découvertes scientifiques. Ils pensaient qu'il fallait retrouver la véritable astrologie qui était indissociable de l'astronomie.

En 1846, Le Verrier décrit comment Neptune parcourt le zodiaque en cent soixante ans. Les « jeunes astrologues » en tiennent compte. Certains, dont Charles Hartfield, pensent que cette planète est maléfique : sa conjonction avec Saturne symbolise la guerre de Crimée. D'autres affirment au contraire que Neptune est bénéfique. Julevno, qui faisait autorité, se rangea dans le camp des pessimistes.

■ Planètes fictives ?

Lilith, la « Lune noire », est peut-être une fiction. Seuls quelques savants réussirent à la capter, et ce fut en 1618 et en 1700 ! S'agit-il donc de ce qu'on pourrait appeler « une fiction opératoire » astrologique ? Les deux planètes tout aussi fictives, Proserpine et Vulcain, annoncées par Julevno et qui, selon lui, « restent à découvrir », nous ramènent à Le Verrier qui avait annoncé le passage de la sienne jusqu'alors inconnue. Proserpine exaltant Vénus (renforçant son pouvoir) préside à la liberté sexuelle ; Vulcain exaltant Mercure, au changement social.

Khalid (Khalid ibn Yazid, dit)

(660 ?-704 ?)

Le premier alchimiste arabe

Le prince Khalid semble avoir été le premier alchimiste arabe. Il est en tout cas le premier à avoir laissé des traces.

Le prince Khalid a existé. Fut-il alchimiste ? On ne sait. La légende rapporte que Khalid refusa de régner : les manœuvres politiques l'ennuyaient, les crimes du pouvoir l'horrifiaient. Il quitta la cour pour se consacrer à l'étude. C'est Morienus, disciple de l'alchimiste alexandrin Stéphanos, qui l'initia à l'art royal.

■ Une biographie initiatique

Cette initiation se passa ainsi : Khalid s'était entouré de prétendus alchimistes qui le trompaient, mais il ne se découragea pas. Morienus, qui menait une vie d'ermite à Jérusalem, vint voir Khalid et réalisa une transmutation. Enthousiaste, mais furieux, le prince fit alors mettre à mort les charlatans. Choqué par cette barbarie, Morienus s'enfuit. Khalid chercha partout son maître. Ce fut un de ses serviteurs, Ghalib, qui retrouva Morienus. Celui-ci accepta de transmettre le secret de la transmutation au prince à condition qu'il s'amendât.

L'histoire ressemble d'assez loin à celle d'Hiram. Ou du moins, on en retrouve les motifs (mise à mort, disparition du maître, sa recherche, son retour), même s'ils sont combinés différemment. La biographie même de Khalid retrace un processus initiatique. De même, celle de Nicolas Flamel ramassera et symbolisera

la quête alchimique. Il faut encore préciser que la légende a été rapportée en Europe dans *La Composition d'alchimie* due à Robert de Chester, que Pierre le Vénérable avait convaincu en 1141 de traduire le Coran. Tous ces faits expliquent le succès qu'aura le personnage parmi les intellectuels chrétiens.

Khalid, en tout cas, écrivit de nombreux poèmes. Ibn al-Nadim, un autre Arabe, déclare en avoir vu plusieurs. Il cite : *Le Livre des amulettes*, *Le Grand et le Petit Livre du rouleau*, *Le Livre du testament sur l'art*. Hajji Khalfa (1599-1658), le biographe de Khalid, rapporte que *Le Livre de la sagesse* était l'œuvre majeure de l'alchimiste ; il comprenait deux mille trois cent quinze vers.

Transmission

L'alchimie, d'après le monothéisme, fut « transmise » à l'Islam par Alexandrie. L'un des points de contact fut l'académie de Jundi-Shaper, dans la Perse du Sud-Ouest, florissante au temps d'Harrun al-Rachid. Les intellectuels chrétiens ensuite la recueillirent via leurs traductions. Citons en particulier : Robert de Chester, Adémar de Bath, et surtout Gérard de Crémone (1114 ?-1187), qui, outre des ouvrages de Ptolémée et d'Avicenne, a vraisemblablement adapté celui de Geber, *Le Livre des 70*.

Les noms que vénérèrent les premiers alchimistes arabes : Hermès, Agathodémon, Platon, Zosime, Démocrite, Héraclius, Ostanès, Stéphanos, Apollonius, Alexandre, Archélaos, Marie la Juive.

Lavater Caspar

(1741-1801)

Le caractère se lit sur le visage

Lavater est le rénovateur de la vieille discipline de la physiognomonie, qui fait partie du corpus hermétique. La science moderne en a tiré quelque chose.

Né à Zurich, Lavater est un pasteur qui écrit d'abord des chansons édifiantes. En 1772, il publie *De la physiognomonie*. « Cette science, dit-il, juge de l'intérieur par l'extérieur. » Un exemple : « On remarque un rapport parfait entre les lèvres et le caractère. Qu'elles soient fermes, qu'elles soient molles et mobiles, le caractère est toujours d'une trempe analogue. » D'autres exemples : « toute bouche qui a deux fois la largeur de l'œil est la bouche d'un sot » ; « une forte incision au milieu du menton semble indiquer sans réplique un homme judicieux, rassé et résolu », etc. Ses études lui donnent par ailleurs l'idée de la graphologie, qu'il n'invente pourtant pas.

■ Filiations

Après Lavater, la physiognomonie voulut devenir scientifique. K.H. Baumgartner, de la faculté de Fribourg, indique en 1842 comment reconnaître les maladies nerveuses d'après la physiognomie. Nicolas Pende invente en 1925 la biotypologie, qui lui sert à classer les individus, mais dérape vers le racisme. Né en 1948, la « morpho-physiologie », qui se penche sur les « corrélations qui peuvent exister entre les formes humaines et les fonc-

tions tant physiologiques que psychologiques », échappe à ce travers.

Des physiognomonistes

Hippocrate et Aristote étaient déjà des physiognomonistes. Selon eux, quatre règles président à cette science : la convenance apparente (l'air que l'on a indique le tempérament), l'analogie entre l'homme et l'animal (qui a une face de renard est un rusé), la différenciation sexuelle (un homme d'aspect féminin manque de virilité), l'influence du climat. Albert le Grand reprit ces éléments.

Gian Battista Della Porta (1550-1615), physicien napolitain, fit paraître, en 1586, *De humana physiognomia*. Della Porta, qui est par ailleurs astrologue, mage (sa *Magie naturelle* comporte quinze volumes), spécialiste de l'optique (il pressent le télescope avant que Galilée ne l'invente), résume ses prédécesseurs. Il va plus loin qu'eux en étudiant les parties génitales. Longtemps avant Fliess, l'ami de Freud, il établit une correspondance entre le nez et le membre viril.

Après Della Porta, le physiognomoniste le plus remarquable est Marin Cureau de La Chambre, qui publie son *Art de connaître les hommes* en 1659. Cartésien, humaniste, anti-sexiste avant l'heure, il pense que ce qui est défaut chez l'un peut devenir qualité chez un autre.

Citations :

« [la physiognomonie] juge de l'intérieur par l'extérieur. »

« Ah ! Si l'homme connaissait et sentait la dignité de sa bouche, il ne proférerait que des paroles divines. »

Lévi (Alfred Charles Constant, dit Eliphas)

(1810-1875)

Le dernier des mages

Eliphas Lévi a été admiré par André Breton et les surréalistes qui le trouvaient ouvert à la sur-réalité. Ses recherches en magie ne pouvaient aussi que leur plaire.

Né à Paris, Alfred Charles Constant est un enfant rêveur, qu'on dirige vers le petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Il est ensuite admis au grand séminaire sulpicien d'Issy. L'abbé qui est directeur de cet établissement éveille l'intérêt du jeune Constant pour la magie. Il est admis au diaconat, mais, dit-il, « Dieu récompensa la sincérité de mon zèle en m'envoyant ce que les dévots sans charité appelleraient "une tentation" et que j'appelle, moi, "une initiation à la vie" ». Il s'éprend violemment, en effet, d'Adèle Allenbach, une fillette à qui il enseigne le catéchisme. Il voit en elle la Vierge sous une forme chamelle.

■ Un prêtre défroqué

Constant reçoit la prêtrise, mais, en 1836, défroque pour ne pas renoncer à sa passion. Sa mère se suicide. Il tombe dans une profonde misère aussi bien morale que physique. Il rencontre Flora Tristan, la grand-mère de Gauguin, qui est l'une des figures de proue du mouvement ouvrier et du mouvement de libération de la femme. Il vit avec elle une liaison orageuse. Elle l'introduit dans les cercles littéraires. Il y fait la connaissance de Balzac et d'Alphonse Esquiros, qui vient de publier *Le Mage*, ro-

man qui le marquera. Au bout de quelque temps, Constant retrouve sa vocation. Il part pour l'abbaye de Solesmes en 1839, mais s'y brouille avec le supérieur ; il n'y restera qu'un an. « C'est à Solesmes, écrit-il, que le *Spiridon* de George Sand me tomba, par hasard, entre les mains. J'eus aussi le loisir d'y étudier la doctrine des anciens gnostiques, celle des Pères de la primitive Église, les livres de Cassien et autres ascètes, enfin les pieux écrits des mystiques et spécialement les livres admirables et encore ignorés de Madame de Guyon. » Il y écrit *La Bible de la liberté*.

En 1840, retour à Paris. Constant connaît de nouveau la misère. Il est interne au collège oratorien de Juilly. Sa *Bible de la liberté* est mise en vente et saisie aussitôt, car il s'aligne sur les théories du socialiste chrétien Lamennais. Cela ne l'empêchera pas de récidiver avec *Doctrines religieuses et sociales* (1841) et *Assomption de la femme* (1841). Constant passe en Cour d'assises « pour attaque à la propriété et à la morale publique et religieuses ». Il est condamné à la prison et à une forte amende qu'il ne pourra payer. Il passera onze mois à la prison de Sainte-Pélagie. C'est dans la bibliothèque de cet établissement qu'il

« La philosophie occulte semble avoir été la nourrice ou la marraine de toutes les religions, le levier secret de toutes les forces intellectuelles, la clé de toutes les obscurités divines et la reine absolue de la société, dans les âges où elle était exclusivement réservée à l'éducation des prêtres et des rois. »

« Il y a une vraie et une fausse science, une magie divine et une magie infernale, c'est-à-dire ténébreuse ; nous avons à révéler l'une et à dévoiler l'autre ; nous avons à distinguer le magicien du sorcier et l'adepte du charlatan. Le magicien est le souverain pontife de la nature, le sorcier n'en est que le profanateur. »

« La magie est la science traditionnelle des secrets de la nature, qui nous vient des mages. Au moyen de cette science, l'adepte se trouve investi d'une sorte de toute-puissance relative et peut agir surhumainement. »

« L'âme aspire et respire exactement comme le corps. Elle aspire ce qu'elle croit du bonheur et respire des idées qui résultent de ses sensations intimes. »

« Il existe un secret formidable, dont la révélation a déjà renversé le monde, comme l'attestent les traditions religieuses de l'Égypte, résumées symboliquement par Moïse au commencement de la Genèse. »

Référence
Chacornac (P.), *Eliphas Lévi*, éd. Chacornac, Paris, 1926.

découvre l'œuvre de Swedenborg. Libéré, il fait paraître un nouveau livre, *La Mère de Dieu*, où l'amour divin frise de trop près l'amour tout court pour les caciques de l'Église. Il écrit des chansons qui lui valent l'estime de Béranger. Il jette définitivement sa soutane aux orties.

■ De la mystique aux barricades

« Vers cette époque, écrit Paul Chacornac (1845), A. Constant étudie avec ardeur tous les écrits qui battent en brèche les formes de la société et qui promettent de faire disparaître l'inégalité des conditions. [...] Il fréquenta les républicains des clubs politiques : il y parla. C'est alors qu'il connut Pierre Leroux. » En même temps, il s'éprend d'une jeune fille de dix-huit ans, Noémie Cadiot. Elle deviendra sculpteur sous le nom de Claude Vignon.

Constant, lui, collabore à la presse d'opposition. Il publie un pamphlet, *La Voix de la mine*, qui lui vaudra de refaire un an de prison. Pendant les journées de février, il devient, dans les clubs, un fougueux orateur républicain. Il participe à l'insurrection et manque d'être fusillé. Il « s'assagit » alors. Il rencontre Hoëné Wronski, qui exerce sur lui une influence certaine et lui fait comprendre que la Kabbale est une « algèbre de la foi. » Il publie son *Dogme et rituel de haute magie*, qu'il signe sous le pseudonyme d'Eliphas Lévi, mots hébreux traduisant ses prénotions. « L'invisible, dit son biographe, venait de choisir celui qui devait entrer dans la grande chaîne magique qui commence à Hermès ou à Hénoch pour ne plus finir qu'avec le monde. »

■ « Il existe un secret formidable »

Ouvert à la fois à une « autre réalité » et à la révolution sociale, Eliphas Lévi ne pouvait qu'intéresser les surréalistes. Relevons, pour l'anecdote, que sa biographie, les tourments que l'Église lui a causés, ses repentirs et sa révolte l'apparentent à un ami d'André Breton : le curé défroqué Gegenbach. Lévi, c'est, pour le dire schématiquement, la quête du surréalisme avec les moyens de la magie, c'est-à-dire la croyance aux talismans, aux formules incantatoires, etc. C'est du surréalisme amplifié, se perdant dans le mythe, oubliant la création littéraire et artistique.

Lévi croit qu'il existe « une science occulte qui est véritablement une puissance et qui opère des prodiges capables de faire concurrence aux miracles des religions autorisées ». Il expose, en une magistrale synthèse, tout l'hermétisme (astrologie, Kabbale, etc.) et il en fait une arme de liberté, une philosophie susceptible d'expliquer le monde métapolitique et métapoétique à la fois. Mais en même temps – et avec quelque naïveté – il le tire vers la magie opératoire, c'est-à-dire vers des exercices pratiques susceptibles « de donner des pouvoirs » à qui s'y livre. Le rituel qu'il expose nous enseigne les conjurations, les exorcismes, la voyance, etc., mais – et c'est cela qui fait l'originalité de Lévi –, ils s'appuient toujours sur une symbolique qu'ils explicitent. Le signe de la croix ou la prière deviennent ainsi des schèmes susceptibles de mettre en branle le psychisme de l'expérimentateur et d'agir, par des voies mystérieuses, sur la matière.

Louria Ashkenazi Isaac

(1534-1572)

Dieu souffre pour créer le monde

Le mal, souffrance que Dieu s'inflige à lui-même pour que naisse la liberté, semble dire Isaac Louria.

Né à Jérusalem, initié en Égypte et mort à Safed, Isaac Louria, qui fut le disciple de Moïse Cordovero et de David ben Ziman, fonda un cercle de recherches kabbalistiques où il dispensa oralement son enseignement.

■ Les vases brisés

A l'origine, dit Louria, il y eut le *Tsimtsum*, le « bris des vases ». Comment le monde en effet peut-il exister si l'En Sof (l'en-soi cosmique) emplit l'espace et toute chose ? C'est que Dieu s'est retiré en lui-même. Dieu se ramasse en un point – il atteint son centre – permettant ainsi au monde de surgir de ses virtualités.

Le *Tsimtsum* manifeste la rigueur divine jusqu'alors enfouie dans l'océan de sa miséricorde. L'autolimitation divine sera cependant suivie d'un retour du divin sous la forme d'un rayon de lumière. Résumons : au cours du processus, les trois premiers sephirot (émanations) recueillent la lumière, mais celle-ci jaillit avec trop de force dans les six autres, qui se brisent alors comme des vases. Sous l'action de ce bris (le *Shevirat Kelim*), la lumière, dans sa plus grande partie, remonte vers sa source, tandis que des étincelles accrochées aux bris des vases s'enfoncent dans l'abîme.

Les forces du Mal tirent leur substance des bris, qui sont

également appelés *kelippot* (« écorces »). Il y a là une catastrophe originelle. Mais le Mal entre dans les desseins de Dieu. Cette catastrophe permettra l'existence d'un monde où la liberté entre en jeu. On retrouve sous une forme originale les thèmes de la gnose : la chute de l'éon dans la matière, la « blessure » divine à l'origine de la Création, etc.

■ La régénération

L'éon (ou la Sophia) chute dans la matière, mais il remonte ensuite à l'Esprit. Après le bris des vases vient le *Tiqqun*, la « restauration du monde cassé ». Une nuance importante, toutefois : l'impulsion de la remontée vient d'en bas (des « eaux femelles »). Il s'agit d'une émission de lumière du front de l'homme primordial. Le nom divin est sanctifié, l'homme conquiert sa liberté créatrice. Le Mal est entré dans l'économie de la Création.

Rédemption

Le *Tiqqun* a un équivalent sur le plan de l'histoire humaine : Israël a, dans le monde, la « tâche » de « rassembler ce qui est épars ». La venue du Messie couronnera ce processus. La redemption d'Israël n'est pas un acte chauvin : d'après Louria, elle coïncide avec celle de l'univers. L'exil d'Israël symbolise celui de tous les êtres et même celui du Divin dans le *Tsimtsum*.

Transmigration des âmes

Louria a, d'autre part, développé la théorie du *Gilgul* : à savoir, celle de la transmigration des âmes à partir de l'âme d'Adam qui les contenait toutes. Le *Gilgul* a toutefois un aspect positif : il ne marque pas seulement l'exil, mais aussi la possibilité de se libérer, de se perfectionner, si on n'a pu le faire antérieurement.

Le lourianisme

(II) « représente la plus extraordinaire tentative de passer de l'En Sof au Dieu personnel » (Roland Goetschel, *La Kabbale*).

Maïer Michael

(1568-1622)

Ou la mythologie devient alchimique

L'alchimie est-elle ou non une mythologie ? Michael Maïer répond affirmativement pour... le profit de l'alchimie !

La « **coagulation de l'eau mercurielle** » est la conjonction de la connaissance du corpus et des méthodes de l'alchimie avec sa propre recherche alchimique.

Docteur en médecine et en philosophie, Michael Maïer s'adonne à l'occulte. Ses préoccupations et ses activités lui semblent ainsi trouver unité, cohérence et fondement. En 1608, l'empereur Rodolphe II l'attire à sa cour de Prague ; mais, en 1612, à la mort de son protecteur, Maïer se réfugie en Angleterre où il se lie avec Robert Fludd.

■ Lecture alchimique de la mythologie

Le premier ouvrage de Michael Maïer (*Le Secret des secrets*) est d'une importance extrême dans l'histoire de l'alchimie, voire de l'occultisme. Adapté par le fondateur des « Illuminés d'Avignon », Dom Pernety (1716-1796), sous le titre de *Fables égyptiennes et grecques dévoilées*, il interprète les figures de la mythologie comme autant de symboles alchimiques. Cette « lecture » originale de la mythologie permet de déceler la « matière première » (entendez la dimension psychique) sur laquelle «œuvrer». En définitive, l'alchimie consiste à ramener les figures mythologiques sur le « plan du sujet » – comme dira Jung – et à les élucider.

L'ouvrage le plus connu de Maïer est le très beau *Atalanta fugitiva* (« Atalante fugitive »), publié en 1617. Il décrit les opérations de l'art par cinquante gravures de qualité accompagnées de poèmes et de

commentaires. L'expression alchimique, pour Maïer, se trouve à la jonction du poème et du dire philosophique. Il rappelle, d'autre part, que d'après le mythe Hippomène vainquit Atalante à la course en lui jetant trois pommes d'or. Atalante s'arrêta pour ramasser les pommes – il s'agit là d'une allégorie alchimique par laquelle il faut entendre la « coagulation de l'eau mercurielle ». « Cette même vierge est purement chimique : elle est le mercure philosophique retenu et fixé par le soufre d'or. »

L'allusion au mythe d'Atalante ne constitue donc que le prologue de l'ouvrage – son « envoi ». C'est une coutume des alchimistes de procéder ainsi. Il ne faut pas, à notre sens, y voir la preuve d'un confusionnisme (celui-ci, lorsqu'il se manifeste, se trouve autre part), mais d'une manière de livrer l'« équation personnelle » de l'auteur. L'alchimiste a su, avant le physicien contemporain, avant Heisenberg, que l'expérimentateur fait partie de l'expérience en cours. Il sait qu'il travaille sur sa subjectivité. Ou plutôt sur son être-au-monde. Il ne cherche qu'à pressentir la relation particulière qu'exprime son être-au-monde. C'est peut-être là le sens ultime de l'opus alchimique. L'alchimiste commence donc par dire son problème existentiel fondamental. Il va élucider.

Martines de Pasqually Jacques

(1727-1774)

La réintégration du principe initial

Créateur du rite des « Élus Cohen », affilié à la franc-maçonnerie, Martines de Pasqually appelle l'homme à réintégrer le principe dont il est issu.

Martines de Pasqually a joué un rôle essentiel dans la franc-maçonnerie mystique. Juif portugais, il se convertit au catholicisme. Autour des années 1750, il parcourt la France afin de faire de la propagande pour l'« Ordre des chevaliers maçons Élus Cohen » (*Cohen*, en hébreu, signifie « prêtre »), tendance maçonnique qu'il a montée de toute pièce. Il réussit à convaincre un certain nombre de frères. En 1776, il rencontre Willermoz, esprit inventif lui aussi, et, en 1768, Louis Claude de Saint-Martin, le Philosophe inconnu, devient son secrétaire. Lorsque Pasqually quitte la France en 1772, le système est solidement implanté (il subsiste de nos jours dans certaines loges maçonniques). Martines de Pasqually mourut à Port-au-Prince où il était allé recueillir un héritage. Il paraît qu'il apparut à sa femme restée à Bordeaux au moment de sa mort. Il lui fit un signe d'adieu en traversant sa chambre.

■ Redevenir un « être de Dieu »

L'idée importante est que l'homme est appelé, pour peu qu'il le veuille, à devenir Dieu (ou plutôt à redevenir « être de Dieu »). Il l'était avant sa chute. Martines de Pasqually bâtit une cosmogonie autour de la figure centrale du Christ,

mais sur un fond de spéculations ésotériques et kabbalistiques. L'objectif de l'initié est de réintégrer le principe initial – le principe créateur dont il est issu. Il y parvient en se livrant à une magie qui lui permet de se concilier les puissances psychiques (les Esprits). Ces opérations sont censées s'effectuer en présence des Anges. Elles ont été codifiées par Pasqually lui-même. Seuls les « Élus Cohen » peuvent réussir. Ceux-ci s'astreignent, d'après Papus, à « un triple entraînement : alimentaire pour le corps physique, respiratoire pour le corps astral, musical et psychique pour l'Esprit ».

Les trois opérations quotidiennes des Élus Cohen sont l'« invocation journalière », l'« invocation des trois jours » (mensuelle) et le « travail d'équinoxe » (deux fois par an, aux équinoxes). Dans toutes ces opérations, l'adepte trace un cercle – ou des arcs de cercle – protecteur, allume des bougies et prononce des formules magiques. Il fallait que les participants ne portassent sur eux aucun objet en métal : l'acier repousse les entités spirituelles. Il fallait en outre être constant : La « Chose est quelquefois dure pour ceux qui la désirent trop ardemment avant le temps. Soyez constant, vous serez récompensé ».

La Chose

« Dans les premières séances, les nouveaux disciples admis à prendre part aux travaux du maître verront la Chose accomplir de mystérieuses actions. Ils sortiront de là enthousiasmés et terrifiés, comme Saint-Martin, ou ivres d'orgueil et d'ambition comme les disciples de Paris. Des apparitions se sont produites, des êtres étranges, d'une essence différente de la nature humaine terrestre, ont pris la parole » (Papus, *Martines de Pasqually*).

Un ami des Rose-Croix

Michael Maïer prit parti pour la fraternité des Rose-Croix. Il écrit en 1617 un plaidoyer en leur faveur : *Silentium post clamorem* (« Le Silence après la clameur »). Mais il ne semble pas qu'il en ait lui-même fait part.

Référence

Atalante fugitive a été traduit par Etienne Parrot en 1969 à la librairie Médicis, à Paris.

Mesmer Franz Anton

(1734-1815)

Où l'occultisme peut anticiper sur la psychanalyse

Mesmer découvre l'hystérie de conversion et la pratique médicale de la catharsis avant Freud, l'inconscient collectif avant Jung.

citation

« Il se manifeste particulièrement dans le corps humain des propriétés analogues à celles de l'aimant ; on y distingue des pôles divers et opposés, qui peuvent être communiqués, changés, détruits et renforcés ; le phénomène de l'inclinaison y est même observé » (lettre à un médecin étranger).

Né en Souabe à Iznang (lac de Constance), Mesmer étudie d'abord la théologie puis la médecine. La thèse qu'il soutient en 1766 (*De inflexu planetarium in corpus humanum*) s'appuie sur l'influence des planètes sur le corps humain. Les hommes subissent des effets réguliers d'« intension » (tension) et des « rémissions ». Ces cycles expliquent le cycle menstruel féminin et certaines maladies chroniques.

■ Guérisseur au moyen du magnétisme

Quelque temps après, Mesmer épouse une très riche veuve. Installé somptueusement au bord du Danube, il invite Haydn, Gluck et d'autres à donner des concerts chez lui. Il se lie d'amitié avec le jeune Mozart. Il soigne – nous sommes en 1774 – une patiente atteinte d'une « maladie convulsive » (elle délire, a des syncopes, vomit). Il lui applique des aimants aux jambes et constate une amélioration notable. Il conclut, et c'est là sa trouvaille, que l'aimant n'est que le catalyseur dont le médecin (lui-même) est l'agent. Il se manifeste particulièrement dans le corps humain des propriétés analogues à celles de l'aimant. On y distingue également des pôles divers et opposés. Ceux-ci peuvent être communiqués, changés, détruits ou renforcés.

Sceptiques, les académies de

médecine lui font barrage. Mesmer entreprend alors des guérisons publiques. Une jeune fille aveugle, une protégée de l'impératrice, retrouve la vue grâce à ses passes magnétiques

Un sixième sens artificiel

Les passes magnétiques de Mesmer ne visent qu'à restaurer l'harmonie détruite (« la parfaite harmonie de tous nos organes et de leurs fonctions constitue la santé. La maladie n'est que l'aberration de cette harmonie ». Mais ces passes déclenchent d'abord une crise (« la crise est un effort de la nature contre la maladie »).

Il faut donc provoquer ces crises (« quand la nature est insuffisante à l'établissement des crises, on l'aide par le magnétisme [...] La révolution (qui se produit alors) est salutaire lorsque après l'avoir ressentie le malade ressent un bien, un soulagement sensible, et principalement quand elle est suivie d'évacuations avantageuses »). C'est le principe de la catharsis que Freud et Bleuler redécouvriront ultérieurement.

Mesmer ne se prétendait pas guérisseur, mais médecin. Il affirmait que tout le monde possédait du magnétisme, il ne s'agissait que de l'exprimer. D'où l'utilisation des aimants, de baquets, de passes, etc. « Le magnétisme animal, disait-il, doit être considéré dans mes mains comme un sixième sens artificiel. »



(les psychanalystes parleront ici d'une « hystérie de conversion »). A Paris, où il se rend en 1778, l'accueil scientifique est aussi négatif, et celui du public enthousiaste. Il prodigue des soins collectifs : assis autour d'un baquet plein d'eau magnétisée, contenant de la limaille de fer, les malades s'enfoncent à devenir réceptifs en « faisant la chaîne », c'est-à-dire en se touchant par les genoux, les pieds et les pouces. Ses confrères refusent de venir constater ses guérisons.

■ Mesmer vengé par sa postérité

Mesmer finit par quitter la France en y laissant de nombreux disciples, comme le marquis de Puységur, qui découvrit l'hypnose et le somnambulisme artificiel. Ou comme Joseph Deleuze, qui codifiera la technique des passes magné-

tiques (*Histoire critique du magnétisme animal*, 1813). Ou comme le baron Jules du Potet, qui, en 1820, pourra pratiquer des expériences de magnétisme à l'hôtel-Dieu, devant des médecins.

Citons aussi Charles Lafontaine (*L'Art de magnétiser*, 1847), qui semblera se prendre pour une réincarnation de Simon le Magicien, puisqu'il parcourra les routes en compagnie d'une prostituée médium. Citons encore Henri Durville (*Traité du magnétisme*, 1896), qui fonda l'École de magnétisme et de massage à Paris. Signalons enfin que Nicolas Bergasse intégra du vivant même de Mesmer le mesmérisme à la franc-maçonnerie. Il créa la loge de l'Harmonie et publia *La Théorie du monde et des êtres organisés*, un livre ressemblant à la partition d'un opéra écrit en hiéroglyphes.

« Le magnétisme animal, importante découverte par M. Mesmer, docteur en médecine de la Faculté de Vienne, en Autriche. » Gravure à l'eau-forte anonyme, 1784. (Bibl. nat., Paris.)

Référence

Vinchon (J.), Mesmer et son secret, Amédée Legrand, Paris, 1936

Norton Thomas

XV^e siècle

Un alchimiste malchanceux

Ici encore, le symbole se confond avec le réel.

La biographie de Thomas Norton reste fort obscure. Encore très jeune, Norton étudie l'alchimie et correspond avec George Ripley qui l'initie à l'art royal. A vingt-huit ans, Thomas fabrique le « grand élixir rouge » (la pierre philosophale). Un serviteur la lui vole.

Cette mauvaise passe surmontée, Norton se remet à l'ouvrage. Il fabrique l'« élixir de vie », qui lui est, lui aussi, dérobé ! Son voleur est une femme : l'épouse de William Canynges, le maçon (entendez : l'architecte) qui, grâce à cela, va construire l'église de Sainte-Mary-Redcliffe. Cet épisode, a une signification symbolique, et signale en particulier les rapports entre l'alchimie et l'art de construire les édifices sacrés (v. Fulcanelli).

■ Transmission écrite

En 1477, Norton écrit son œuvre majeure qu'Ashmole publiera dans son *Theatrum chemicum*. L'alchimie, dit Norton dans le *Canon*, ne peut être transmise qu'oralement (par initiation), mais il essaie de la livrer par écrit. Elle permet à la fois de faire de l'or et d'élever spirituellement l'adepte. Il importe que l'alchimiste comprenne le sens des opérations.

L'alchimiste, dit-il, ne peut, comme l'affirment certains d'entre eux (les « multiplicateurs »), faire pousser les métaux comme des végétaux, mais ils sont fort capables de

transmuter ceux qui existent. Norton décrit les sept figures érigées par Raymond Lulle dans une ville de Catalogne :

« Trois d'entre elles, à l'image de Dames somptueuses, étaient de bon argent ; Les quatre autres, dont l'aspect était de quatre Chevaliers toutes d'or.

Les lettres qui ornaient l'ourlet de leur vêtement

Écrivaient des phrases :

1. Jadis fer à cheval, disait l'une.

Je suis maintenant d'aussi bel Argent que désirez.

2. Dans la mine, jadis Fer, disait l'autre,

Désormais suis Or fin et parfait.

3. Anciennement Cuivre rouge d'une vieille casserole, Suis aujourd'hui d'Argent, disait la troisième femme.

4. Cuivre formé, disait la quatrième, en des lieux répugnants,

Me voici Or parfait de par la grâce de Dieu.

5. La cinquième disait : autrefois Argent parfait et fin,

Je suis Or parfait, excellent, meilleur d'entre les meilleurs.

6. Pendant près de deux cents ans bien comptés, je fus Tuyau de plomb,

Et désormais à tous j'apparais Argent de bon aloi.

7. Moi, disait le septième, je suis Plomb devenu Or, pour l'œuvre.

Mais en vérité mes compagnons en sont plus proches que moi. »

Nostradamus

(Michel de Nostre-Dame, dit)

(1503-1566)

Les Centuries astrologiques

L'œuvre de Nostradamus fonctionne comme un mythe. Ceux qui y croient s'y projettent, et nous éclairent sur eux-mêmes.

Né à Saint-Rémy-de-Provence, Nostradamus fut d'abord médecin. Il étudia ensuite l'astrologie et fit paraître ses *Prophéties*, composées de trois centuries et cinquante-trois quatrains, en 1555. Ce fut un succès. Henri II, Catherine de Médicis, François II le consultèrent. Charles IX en fit son conseiller intime et son médecin personnel.

Comportant un millier de questions, l'œuvre de Nostradamus est censée prédire les événements jusqu'en 3797. Ces prévisions sont codées en verlan avant la lettre (« Rapis » = Paris), en calembours (« Dort-léans » = d'Orléans), etc. Les *Centuries* sont venues à Nostradamus par « divine inspiration supranaturelle ». « Mes nocturnes et prophétiques supputations, écrit-il, (ont été) composées plutôt d'un naturel instinct accompagné d'une fureur poétique, que par règle de poésie. » Un « dérèglement des sens » avant la lettre. Un dérèglement des sens retrouvant l'ivresse sacrée.

■ De l'usage de la prophétie

Les commentateurs des *Prophéties* ont été nombreux. Nostradamus a fini ainsi par devenir un mythe et par fonctionner comme tel. Par exemple, le curé Torné-Chavigny (*L'Histoire prédite et jugée*

par Nostradamus, 1860-1862) utilise les *Centuries* à des fins politiques. Ce fut encore le cas en 1981, lors de la venue au pouvoir des socialistes : Nostradamus servit à faire naître une rumeur de catastrophe en plein « état de grâce ». La mystification politique est courante. De même, la prophétie de Malachie ne réapparaît-elle pas à chaque conclave ?

Saint Malachie et les autres

Nostradamus a eu de nombreux précurseurs. En 1175, Geoffroi de Monmouth publie les *Prophéties de Merlin* censées être datées de 465. Elles annoncent la venue d'un grand monarque qui régnera sur le monde. C'est à partir de là que naît le mythe du « roi du monde ».

Commentant l'Apocalypse, Joachim de Flore prédit au XIII^e siècle la venue toute proche du règne de l'Esprit. Un siècle plus tard, un moine, le frère Liberatus, verra dans ses dires des prophéties historiques (*Vaticinia Joachimi*, 1303). Le plus célèbre des pronostiqueurs reste toutefois saint Malachie (1097-1148), qui dressa une liste de cent onze papes à partir de Célestin II, élu en 1143, et qui seraient en fonction jusqu'au Jugement dernier. Le théologien René Thibaut a calculé, quant à lui, la fin du monde pour l'an 2012.

Un exemple d'interprétation

En 1938, le Dr Fontbrune trouve que Nostradamus a prévu l'hilérisme. Dans ces vers : « Neuf ans le maigre en paix tiendra. Puis il cherra en soif si sanguinaire. Pour leurs peuples sans foy ni loy mourra. Tué par beaucoup plus débonnaire. » « Le troisième, écrit le Dr Fontbrune, suffit à indiquer Hitler. » Une preuve ? Au premier vers, il est question d'un « maigre ». Or Hitler est végétarien (!). Le même Dr Fontbrune prédira ultérieurement qu'en 1951 le comte de Paris sera revenu au pouvoir et affrontera une troisième guerre mondiale. Nostradamus n'a-t-il pas écrit : « Un chef du monde le Grand Chiren sera » ? Or le Grand Chiren, c'est le comte de Paris. Catastrophisme et réaction politique vont de pair.

Malchance symbolique

Norton se compare à son prédécesseur en art royal, Thomas Daulton, homme plein de vertu et de sagesse qui lui aussi avait trouvé la pierre philosophale et à qui il arriva une aventure similaire. Daulton vivait paisiblement dans une abbaye quand il reçut la visite de courtisans d'Édouard IV. L'un d'entre eux, John Delves, révéla au roi que Daulton avait réussi à fabriquer 1 000 livres d'or en une demi-journée. Arrêté, l'alchimiste déclara qu'il avait jeté l'élixir avec lequel il avait obtenu cet or au fond d'un lac. Le roi le renvoya. Un autre courtisan, Thomas Herbert, kidnappa alors Daulton et l'enferma dans un cachot. Mais Daulton garda son secret même sur l'échafaud où l'autre le mena.

Papus (Gérard Encausse, dit)

(1865-1916)

260 ouvrages de vulgarisation

Papus passe pour avoir eu un talent de thaumaturge et pour avoir restauré la médecine occulte. Ce fut un vulgarisateur prolixe et un infatigable organisateur.

D'Anatole France :

« Je voudrais qu'on créât une chaire de magie pour M. Papus. »

L'esprit des cellules

« Il enseignait qu'éso-totiquement le corps humain est composé de milliers de cellules vivantes qui, toutes, ont leur conscience individuelle, leur esprit. [...] Le rôle de l'esprit du médicament ou du fluide magnétique est de « parler » à ces petits êtres, de réveiller leur énergie, de leur indiquer le lieu de la nature où ils pourront trouver eux-mêmes leur guérison » (Dr Philippe Encausse, *Papus, sa vie, son œuvre*).

Gérard Encausse est né en Espagne. Ses parents s'installent à Paris quand il a quelques années. Il fait des études de médecine, devient externe des hôpitaux, mais il délaisse bientôt cette discipline pour les sciences occultes. Il lit la *Médecine nouvelle* du chimiste Louis Lucas, lequel croit que le « principe de vie » est régi par l'*énormon*, qui est une condensation du mouvement et qu'il définit comme un « spectre organique », analogue au spectre lumineux et tendu de son centre à sa périphérie. Cette découverte le bouleverse et il décide de s'intéresser aux sciences occultes. Henri Delaage l'initie au martinisme. Il prend alors le pseudonyme de Papus, qu'il a choisi dans le *Nuctemeron* d'Apollonius de Tyane. Papus y est le génie de la médecine, parmi les sept génies de la première heure.

■ Un homme d'action

Encausse, dit Papus, s'associe ensuite à Stanislas de Guaita et à Péladan pour former avec eux le Suprême Conseil de la Rose-Croix kabbalistique. Il fonde en 1889 le Groupe indépendant des études ésotériques, qui compte jusqu'à 350 membres, en même temps qu'il crée les loges martinistes de

Paris. Ces loges lancent la revue *L'Initiation*, un mensuel, à Paris quand il a quelques années. Il fait des études de médecine, devient externe des hôpitaux, mais il délaisse bientôt cette discipline pour les sciences occultes. Il lit la *Médecine nouvelle* du chimiste Louis Lucas, lequel croit que le « principe de vie » est régi par l'*énormon*, qui est une condensation du mouvement et qu'il définit comme un « spectre organique », analogue au spectre lumineux et tendu de son centre à sa périphérie. Cette découverte le bouleverse et il décide de s'intéresser aux sciences occultes. Henri Delaage l'initie au martinisme. Il prend alors le pseudonyme de Papus, qu'il a choisi dans le *Nuctemeron* d'Apollonius de Tyane. Papus y est le génie de la médecine, parmi les sept génies de la première heure.

Papus soutient sa thèse de médecine en 1894 et développe les idées de l'anatomie philosophique chères à Goethe, fondées sur les analogies histologiques existant entre les organes (exemple : les poumons et les reins sont homologues). Trois ans plus tard, il ouvre l'École des sciences hermétiques avec Jollivet-Castelot et Sédir. Le tsar Nicolas II, qui a entendu parler de lui, le convoque en 1905 pour une séance de spiritisme. Il fait apparaître devant lui le fantôme d'Alexandre III.

Papus se retrouve médecin-chef ambulancier pendant la Grande Guerre. Il se dépense sans compter, et meurt des suites d'une tuberculose. Il laissera une œuvre qui ne compte pas moins de 260 titres. Papus, dont la mémoire reste vive de nos jours encore dans les milieux ésotériques, écrivit sur la Kabbale, les tarots, la médecine, la chiromancie, etc. Il reste de lui l'image d'un organisateur, en même temps que le souvenir d'un thaumaturge et d'un renouvateur de la médecine occulte.

Paracelse (Théophraste Bombast von Hohenheim, dit)

(1493-1541)

Le « Christ de la médecine »

Alchimiste, mage et philosophe, Paracelse a, de l'avis des milieux autorisés, inventé l'homéopathie. Il s'appelait lui-même le « Christ de la médecine ».

Né en Suisse, disciple de son propre père, le médecin Wilhelm von Hohenheim, Paracelse a étudié la Kabbale auprès de l'abbé Trithème, a acquis une expérience de médecin militaire et a fort peu publié de son vivant. Il a beaucoup voyagé à travers l'Europe. Alchimiste et père de la médecine hermétique, s'exprimant par énigmes, il est devenu célèbre tant pour ses miraculeuses guérisons que pour ses diatribes contre ses collègues de l'Université. Son ami Érasme l'ayant fait nommer professeur à Bâle, il enseigne en langue vulgaire et oppose Hippocrate à Galien. Certains commentateurs font de lui un précurseur de la médecine homéopathique.

■ Une vue globale

La médecine qu'il pratiquait se référerait à des conceptions ésotériques. Son principe de base tenait en la loi de similitude selon laquelle le semblable agit sur le semblable. Et elle agissait à des doses infinitésimales, non point sur le corps physique, mais sur le corps subtil : c'est-à-dire « à l'intersection de l'organisme et de l'univers ». Il reste que, débarrassée de ses oripeaux métaphysiques, cette médecine présente un intérêt certain pour

comprendre la formation de la pensée scientifique. Peut-on aussi en tirer un enseignement d'ordre pratique ? Le problème reste ouvert. Notons pour mémoire que Paracelse a inventé l'éther comme anesthésique et les pilules de laudanum (que ses ennemis appelaient « crottes de rat ») comme calmants. Il délivra aussi la médecine des superstitions qui l'encombraient (« nul ne peut être guéri par la foi, disait-il en une formule frappante, à moins qu'il ne soit malade d'un mauvais usage de la foi »).

Paracelse fut un chirurgien de talent, mais, se référant à ce qu'il appelait l'« anatomie essentielle », il rejeta la dissection des pendus. Son refus n'était pas motivé par un conservatisme : il pensait que la dissection ne fait que l'anatomie de la mort. Ce n'est pas en examinant la manière dont les organes sont disposés dans un cadavre qu'on en comprendra le secret. Seule l'anatomie du vivant se trouve à la base de la médecine, et la science ne peut qu'aider la nature. « Chaque partie du corps contient la cause efficiente de sa guérison. » Une vue donc globale, dont, malgré ses imperfections notoires, on peut croire qu'elle se retrouve de nos jours dans la psychosomatique.

Corps et esprit

« Là où l'esprit souffre, le corps souffre aussi » (Paracelse, *Traité des trois essences premières*, Chacornac, 1903).

Union avec le macrocosme

« Ce qui procède du cœur du macrocosme réconforte le cœur de l'homme, comme l'or, l'émeraude, le corail ; ce qui procède du foie du macrocosme réconforte le foie de l'homme. »

Péladan (Joseph, dit Joséphin)

(1858-1918)

Le cœur (occulte) et l'apparence (exotérique)

Se rattachant à saint Jean l'Évangéliste, Péladan cherche à retrouver l'enseignement ésotérique du christianisme.

Joséphin Péladan croit que l'Église catholique est, sans le savoir ou en l'ayant oublié, dépositaire d'un savoir secret. Pour lui – il est représentatif de tout un courant de pensée qui traverse l'hermétisme –, la religion populaire est l'apparence exotérique d'une philosophie ésotérique, initiatique. L'école à laquelle il se rattache se réfère à l'Évangile de saint Jean, et elle mêle la magie à la quête spirituelle.

C'est son père qui enseigne à Péladan les premiers rudiments ; l'élève poursuit ses études avec Guaita, Papus et les membres de l'association dite des Rose-Croix. L'Église met à l'index ce groupe et son journal (*L'Initiation*) ; Péladan rompt alors avec elle. Il constitue aussitôt une « Rose-Croix catholique » en jurant de son orthodoxie. Cela ne l'empêche pas de minorer l'importance de l'Ancien Testament et de refuser de croire à l'Enfer.

■ **Un « mage » catholique**
Péladan a laissé une œuvre assez considérable – notamment *Comment on devient mage*, *L'Occultisme catholique*, ainsi que des travaux sur Rembrandt et Courbet. Son influence fut grande dans les milieux occultistes du début du XX^e siècle, suscitant haines et enthousiasmes.

L'« Amphithéâtre des sciences mortes » (dans *L'Occultisme catholique*) de Péladan

rend compte de sa position de « mage » catholique :

« 1. L'occultisme est la plus grande nudité dont le mystère soit susceptible. L'occulte est le mystère abstrait, amorphe, dégagé du temps, de la race et du lieu, et en même temps de la personnalité qui la formule.

2. La Religion est l'état le plus prestigieux dont le mystère soit susceptible. La Religion est le mystère concrétisé, adapté à un cycle, une race, à un climat et personnalisé par son fondateur.

3. Un symbolisme est une langue manifestant un Verbe. Il y a identité du Verbe et disparité de symbole, d'une civilisation à l'autre.

4. Pour comprendre la Tradition, il faut la traduire en mode actuel.

5. Avant l'ère chrétienne, l'occulte était enfermé dans le temple : le prêtre et le mage étaient le même homme.

6. Depuis, le prêtre et le mage se méconnaissent et gardent chacun jalousement la moitié de la vérité qu'ils ont déchirée en se séparant. [...]

10. L'occulte est par excellence la science des rapports et, moralement, celle des responsabilités. La magie est mise en pratique de l'occulte. [...]

15. L'analogie procède du connu à l'inconnu, du corps à l'âme, du phénomène au nou-mène, de l'homme au monde et du monde à Dieu : du visible à l'invisible, du fini à l'indéfini. »

Peucer Kaspar

(Vers 1550)

Un informateur de première main

Kaspar Peucer ne fut pas un occultiste. Il occupe toutefois une place dans l'histoire de la divination par les renseignements que donne son œuvre.

L'Église combattit, à plusieurs reprises, les devins, les astrologues et les mages. Le pape Léon X, en particulier, fulmina une bulle en ce sens. Mais la divination continua d'avoir les faveurs du peuple comme de l'aristocratie. La Renaissance, qui tenta de renouer avec l'Antiquité, s'efforça de nuancer son jugement. C'est à Kaspar Peucer essentiellement, qui était par ailleurs médecin et mathématicien, qu'incomba cette tâche.

■ La « bonne » divination et la « superstition »

Peucer part de deux postulats : 1^o il faut séparer le bon grain de l'ivraie (la bonne divination de la mauvaise) ; 2^o l'état de chrétien est compatible avec la bonne divination. Il faut préciser que Peucer était le gendre de Melanchthon. L'ouvrage dans lequel il distingue les « prédictions naturelles » des « superstitions », *Commentarius de praecipuis generibus divinationum* (1553), est une encyclopédie en la matière.

Peucer commence par fermement révoquer en doute certaines pratiques de divinations populaires, comme les osselets ou celle qui utilise les fèves, la pyromancie (on jetait une offrande au feu et on devinait d'après les figures de la flamme), ou encore la cartomancie (« elle considérait et

examinait les fumées des sacrifices, leurs tours et replis, mouvement droit, oblique, entortillé ou enveloppé, leur odeur étrangère ou propre aux chairs sacrifiées. » Ces méthodes, dit Peucer, ne viennent ni de Dieu ni de la nature. En revanche, il vante les mérites de l'astrologie et il admet les prédictions fondées sur l'expérience, comme celles des laboureurs prédisant le temps qu'il fera.

Peucer tente une remise en ordre dans le fatras des croyances en la divination ; il dit le plus grand bien de la physiognomonie et il développe des vues originales sur la chiromancie. Il fait de celle-ci un dérivé du diagnostic médical. Peucer croit également en la divination d'après la météorologie, et en la tératoscopie : la divination à partir des prodiges et des naissances monstrueuses. Il pense que Dieu avertit de la sorte le genre humain des grands événements qui se préparent. Il croit enfin que les hommes peuvent devenir des loups-garous et les sorcières des papillons...

Il ne s'agit pas avec Peucer d'une œuvre d'occultiste à proprement parler, mais d'une mine d'informations sur les superstitions que l'occultisme rencontre sur son chemin et avec lesquelles il se confond parfois.

Des phénomènes naturels

Si pluies, neiges, tonnerres, etc., ne présagent rien, les événements extraordinaires sont significatifs à condition de savoir les déchiffrer. Les inondations préfigurent des guerres ou des révolutions. Les comètes anticipent nécessairement une catastrophe : « Tous sont d'accord, comme de chose certaine, que les comètes sont non seulement causes de morts et ruines, ayant gasté l'air rempli de leurs pestifères exhalaisons [...], mais aussi qu'après s'être montrées s'ensuyvent des guerres, séditions, toute violence, cruauté, meurtre et confusion. » Voir en même temps deux soleils annoncent des alliances entre deux rois.

Charité intellectuelle

« Notre ordre est une confrérie de charité intellectuelle [...] qui visite les malades de la volonté et les guérit du vertige de passivité [...], console les prisonniers de la nécessité matérielle [...], rachète les captifs des préjugés. »

Pic de La Mirandole Jean

(1463-1494)

L'inventeur de la Kabbale chrétienne

Homme d'un savoir prodigieux, Pic de La Mirandole a été traité d'hérétique. Il eut une influence sur la pensée de la Renaissance.

« La magie est la philosophie la plus haute et la plus sainte. »

« Les anges ne comprennent que l'hébreu. »

Une mythologie positive

Il faut entendre la mythologie dans un sens positif et non réducteur comme dans le monde profane. Le jeu du monde, ou celui de l'univers, se joue pour l'hermétisme sur le plan mythologique. Le Christ, ou tout autre motif prenaient, essentiel, a donc une signification cosmico-historique qui imprègne la psyché. En d'autres termes : la venue du Christ ne peut laisser personne indifférent, même ceux qui la nient. L'événement est donc, *nonens volens*, en travail dans le judaïsme (dans son inconscient), et ce travail dévoile les fondements du christianisme.

Enfant prodige à quatorze ans, Giovanni Pico Della Mirandola étudie déjà le droit canon à l'université de Bologne. A vingt-trois ans, il tente d'enlever la femme d'un cousin de Laurent de Médicis. Une querelle s'ensuit, au cours de laquelle il perd une vingtaine d'hommes. Blessé, il se réfugie à Pérouse, où il rencontre un juif converti, Raimondo Moncada, qui lui enseigne l'hébreu et l'initie à la Kabbale.

Pic de La Mirandole fait paraître en 1486 ses *Conclusiones philosophicae, cabalisticæ et theologicae*, où il déclare que la Kabbale permet de mieux comprendre les mystères de la théologie chrétienne et aussi de jeter des ponts entre cette dernière et la philosophie grecque (Platon et Pythagore). Son ouvrage est une justification a posteriori des accusations d'hérésie portées contre lui et qui lui ont valu une condamnation.

Il entre en relation avec des rabbins et protège Savonarole. Dans son *De hominis dignitate*, il inaugurerait la Kabbale chrétienne, en distinguant entre goétie (magie noire) et vraie magie. Le mage authentique est, selon lui, un sage qui collabore à l'œuvre divine.

■ L'incarnation : une rencontre

D'après Pic de La Mirandole, la Kabbale jette une lumière éclatante sur le christianisme

et ses mystères, c'est-à-dire sur l'Incarnation, la Trinité, le péché originel, la Jérusalem céleste, etc. Cela se comprend : la Kabbale est l'hérésie juive par excellence. Le judaïsme officiel, et le Talmud en particulier, la rejette, ou bien la récupère en la dénaturant. Les rabbins n'aiment pas, et non jamais aimé, les kabbalistes. Ceux-ci ont, dans le judaïsme, un statut semblable à celui des alchimistes dans la chrétienté ou dans l'Islam.

La Kabbale veut atteindre le « secret » du judaïsme (entendez : sa racine). Ses spéculations ont beau quelquefois virer au fantasmagorique, elles sont toujours significatives de l'inconscient de la culture et de la spiritualité juives. Mais il y a plus encore : la Kabbale porte son effort sur l'incarnation du Verbe, elle s'interroge, par l'arbre séphirothique en particulier, sur les modalités de son existence dans le monde. Cela la conduit naturellement à rejoindre la gnose chrétienne qui, par essence, s'interroge, elle aussi, sur l'Incarnation. Pour Pic de La Mirandole, la Kabbale tout comme le christianisme chantent le Dieu devenu homme. Du point de vue de l'hermétisme, cela se conçoit d'ailleurs : l'hermétisme met entre parenthèses la dimension religieuse d'une figure comme celle du Christ ; c'est pour lui un motif mythologique.

Postel Guillaume

(1501-1581)

Un œcuménisme avant la lettre

Accordant les trois religions du Livre dans ce qu'elles ont de plus fondamental (leur ésotérisme), Guillaume Postel se bat pour la concorde universelle.

Né à Dolerie, près d'Avranches, très tôt orphelin, Guillaume Postel a été maître d'école à la campagne, puis domestique au collège Sainte-Barbe à Paris. Il apprend le grec, l'hébreu et l'arabe dès qu'il a un moment de libre. Il se fait remarquer, et il accompagne en 1537 une mission diplomatique envoyée auprès de Soliman le Magnifique. Il en rapporte un livre de kabbale que lui a donné un juif, médecin du sultan. Postel a trouvé sa voie.

De retour à Paris, il publie un an plus tard la première traduction arabe d'Europe et un livre où il démontre que toutes les langues dérivent de l'hébreu. Il est nommé en 1539 professeur de mathématiques et de langues orientales au Collège royal, et devient alors célèbre. François I^{er} le considère comme, sinon le, du moins l'un des plus grands savants de son temps.

■ Joanna, la rédemptrice

Quelques années plus tard, cependant, il change du tout au tout. Le succès l'a-t-il grisé ? Il se croit appelé pour réaliser la paix universelle en réunissant les trois religions du Livre (voir son *De orbis terrae concordia*, 1544). « Le premier homme né en ce monde depuis le Déluge est Gomer, fils de Ja-

pet, fils de Noé, lequel Gomer est père et fondateur tant de la gent comme de la juridiction gallique et celtique » (*Les Raisons de la monarchie*). Postel se rend alors à Rome pour tenter de gagner Ignace de Loyola à ses idées. Ce dernier le fait enfermer.

A sa sortie de prison, Postel traduit le *Bahir*, un livre de kabbale, puis il publie coup sur coup *La Dernière Naissance du médiateur*, qui, dit-il, lui a été dicté par le Saint-Esprit, et, sous un pseudonyme, *La Clé des choses cachées depuis la création du monde*. Il attribue dans cette *Clé* quatre âges à l'histoire de l'humanité : l'âge de la nature, celui de la loi, celui de la grâce et celui enfin de la concorde où le péché originel sera aboli. Pour subsister, Postel, qui a démissionné du Collège royal, a trouvé un poste d'aumônier à l'hôpital San Giovanni de Venise. Confesseur de Joanna, une cuisinière de cinquante ans complètement analphabète, il finit par voir en cette personne « la Mère sacrée du monde ». Joanna doit sauver l'*anima* (la partie obscure de l'âme humaine) et éveiller l'*animus* (la partie lumineuse). L'*anima* a été compromise par le péché d'Ève, et, comme elle, elle ne sera pas rachetée par le Christ ; le Messie femme, Joanna, la réanimera. Le *Zohar* (Livre de

Le roi de France doit organiser un concile afin qu'« en tout le monde soit premièrement faite la victoire des cœurs par raison auctorisée. »

la Création) n'affirme-t-il pas qu'il y a deux Messies ?

■ « Le monde a été fait pour l'homme »

L'Inquisition déclare Postel fou. Joanna meurt en 1551, Postel entre en prostration. Il sent alors que le Messie lui envoie « le survêtement de rédemption et de restitution ». Il tombe en extase. Il écrit *La Vierge vénitienne* en mémoire de Joanna. Il vit un « gilgoul », terme kabbalistique indiquant que l'âme d'un défunt s'est réincarnée en un vivant (voir à ce sujet le film yiddish *Le Dibbouk*). De retour à Paris, il publie *La Doctrine du siècle doré* (1553), où il dit, idée neuve à l'époque, que le monde a été fait pour l'homme et non l'homme pour le monde. Quant au « siècle doré », il part de 1551, date de la mort de Joanna. Contemporain de Postel, le kabbaliste juif Isaac Louria le fera débiter en 1568. Il est également possible de faire un rapprochement entre le rôle joué par Joanna dans l'œuvre de Postel et celui tenu par Clotilde de Vaux chez Auguste Comte.

Postel reprend son enseignement au collège des Lombards. Il a un port majestueux et une barbe grise qui lui descend jusqu'à la ceinture. Ses auditeurs sont tellement nombreux que la plupart l'écouteront de la cour. Mais la parution de ses *Merveilleuses Victoires des femmes du Nouveau Monde* (1553), où il évoque son gilgoul, fera scandale. Postel se retirera en 1564 dans un monastère après s'être rétracté par lassitude. Il passera le reste de sa vie, dix-sept ans, à méditer et à jouer du violon.

Gaffarel et les autres

Postel, comme Reuchlin ou Plé de La Mirandole, eut de nombreux continuateurs : Guy Le Fèvre de La Borde, par exemple, l'auteur de la *La Gallade* publiée en 1578, ou Jacques Gaffarel (1601-1681), l'auteur des *Curiosités inouïes*, ouvrage interdit par la Sorbonne en 1629, et qui croyait aux talismans et autres charmes. L'Eglise réagit, en particulier à travers le père Marin Mersenne, l'un des correspondants de Descartes.

Le père Mersenne développa sa critique dans *Questions sur la Genèse* (1623). Gaffarel, qui était docteur en théologie, lui répondit dans son *Abditæ divinæ Cabalæ mysteria*, qu'il dédia au cardinal de Richelieu. Il affirma à ce dernier que son prénom (Armand) signifiait « palais » et qu'il était ainsi « le palais magnifique de l'Eglise du Christ ».

Gaffarel insiste sur le fait que la Kabbale est l'« explication mystique » des Ecritures. Cette explication, dit-il, cette « tradition », fut transmise aux humains avant la venue du Christ. Elle fut donnée en hébreu parce que « la langue hébraïque fut celle-là même qu'Adam parlait ». Dans ses *Curiosités inouïes*, il présente le code de la Nature : celle-ci se livrait, affirmait-il, à travers un système chiffré. Cela le poussa vers la magie. Il croyait, en effet, qu'il existait des « talismans naturels » : pierres, animaux, plantes. Les plus intéressants sont « ceux qui se trouvent aux pierres nommées gamahés, mot tiré à mon jugement de camailéu, ainsi appelle-t-on en France les agathes figurées ». Quand on lui demandait pourquoi les autres théologiens n'avaient pas su décrypter ces signes, il répondait que cela tenait au fait qu'ils ne connaissaient pas l'hébreu.

Ptolémée Claude

(II^e siècle)

Le fondateur de l'astrologie

Ptolémée a jeté les bases de l'astrologie et son système reste valable aujourd'hui malgré de criantes erreurs astronomiques.

L'origine de l'astrologie se perd dans la nuit des temps. On ne sait au juste comment elle est apparue. On en vient même à se demander si la relation cours des astres/existence humaine n'est pas co-extensive du genre humain. Le problème serait alors d'élucider cette relation, que l'inconscient en toute latitude secrète spontanément.

■ L'horoscope

Astrologie/astrologie : le premier ouvrage intéressant est celui de Ptolémée, le *Tetrabiblos*. Il y explique comment observer les astres et, en mettant en rapport leur cours avec l'existence d'un sujet, comment déterminer les contours de cette existence : maladies, honneurs, psychologie, voire « destin ». Il suffit de calculer les « aspects » des planètes, c'est-à-dire les distances, dans l'horoscope du sujet, qui les séparent les uns des autres. Il y a ainsi six « aspects » : conjonction (cas où deux planètes logent sous le même degré), sextile (elles sont alors distantes de 60°), quadrat (90°), trine (120°), opposition (180°), antisce (planètes à égale distance de l'équateur). Les aspects sont soit bénéfiques, soit défavorables ou maléfiques. Si la conjonction est ambivalente et prend sens au cas par cas, le sextile et le trine sont bénéfiques.

La technique astrologique consiste à dresser un horoscope, c'est-à-dire à calculer les aspects planétaires du sujet (individu le plus souvent, mais il peut aussi s'agir de collectivités). L'horoscope est établi pour un « thème de nativité », en fonction de l'état du ciel au moment de la naissance du sujet, ou pour un « thème de révolution », qui est limité dans le temps mais qui est plus précis. On trace un cercle zodiacal à l'endroit où les positions des planètes forment des angles, les aspects concordant alors avec les angles de polygones réguliers que l'on peut y inscrire. Ce sont la date de naissance et la latitude du lieu de naissance qui permettent de faire ces calculs. Des corrections doivent être apportées, en raison de l'institution de l'heure d'été. Il existe des tables qui facilitent certains calculs.

Comment la divination proprement dite se fait-elle ? En déterminant les « directions » et les « transits ». La direction mesure en degrés l'espace qui sépare la planète (dite « prometteuse ») qui produira l'événement du « significateur » (le Soleil, la Lune, le milieu du ciel). La mesure de la direction indique le temps où se manifestera concrètement la prédiction. Quant au transit, c'est le passage de certaines planètes en des lieux significatifs de l'horoscope.

La validité des calculs

Les premiers astrologues ne travaillaient que sur vingt-deux étoiles fixes et sept planètes, on peut se demander comment leurs calculs pouvaient être valables. D'ailleurs, la cosmogonie de Ptolémée se fondait sur l'idée, universellement admise en son temps, que le Soleil tournait autour d'une Terre immobile. Certains auteurs, comme Papus, répondent qu'une telle critique tombe quand on considère qu'il ne s'agit que d'un système symbolique. Il y a là un problème irritant.

« Chaque année, le **Zodiaque** tout entier avance d'un signe, il s'ensuit qu'il se retrouve tous les douze ans dans la situation qu'il occupait au moment de la naissance.

Prophétisme

La biographie de Gaffarel comme celle de Postel sont caractéristiques. Tous deux ont glissé de la spéculation philosophique, soit au prophétisme, soit à la superstition. Cela ne suffit pour- tant pas pour les condamner. D'abord, le prophétisme de Postel est tout à fait respectable. Ensuite, les hommes de science les plus réputés comme les théologiens les plus experts n'eurent-ils pas leurs moments de faiblesse ?

Pythagore

(592 ?-510 ?)

Ou la mystique des nombres devient du grand art

Considéré de son temps comme un demi-dieu, mathématicien et métaphysicien de génie, Pythagore est aussi une grande figure de l'hermétisme.

Pythagore est né à Samos entre 592 et 575 avant Jésus-Christ, au siècle qui voit apparaître, sous d'autres latitudes, Bouddha, Zoroastre et Lao-tseu. Très tôt, dès le IV^e siècle, on en fait un demi-dieu. Son biographe, Jamblique, le désigne comme la « déité harmonique » qui se situe entre la divinité et l'humanité. On le qualifie alors d'« Apollon hyperboréen à la cuisse d'or ».

Quoi qu'il en soit, on est presque sûr que Pythagore adolescent participe aux jeux de la 48^e Olympiade, où il conquiert le rameau d'olivier au pugilat, dans la catégorie des poids lourds. Puis il part pour de longs voyages d'apprentissage : en Égypte, il est initié aux mystères et à la géométrie (il en rapportera son fameux théorème) ; en Phénicie et en Chaldée, il s'intéresse passionnément à ce qu'il découvre. Il a plus de cinquante ans lorsqu'il rentre à Samos. Il y ouvre une école de philosophie (il paraît être l'inventeur du mot « philosophie »). Cette école attire de nombreux élèves, mais son enseignement déplaît au tyran Polycrate. Pythagore est obligé de s'exiler à Crotone, en Italie.

■ La contemplation des nombres

L'école italienne connaît un grand succès. Le nombre des disciples s'accroît rapidement.

Pythagore prononce alors un grand discours dont la substance passera dans ses fameux *Vers dorés*, et il créera aussi une société secrète dont le but sera de tendre vers la réalisation de l'harmonie intérieure en accord avec l'harmonie cosmique. « Pythagore plaçait le bonheur suprême dans la contemplation de l'harmonie des rythmes », dit Héraclite. Précisons qu'il s'agit littéralement de la « contemplation de la perfection des nombres », le nombre étant rythme et perfection. Cette contemplation est active. C'est une gnose dont la mathématique est la voie d'accès.

La société secrète pythagoricienne est formée de trois catégories d'initiés : les « sages » (les mathématiciens), les « politiques » (les agents dans le monde profane) et les « nomothètes », qui se situent entre les catégories précédentes. Un stage de trois ans permet d'accéder au premier degré de l'initiation ; cinq ans après, on peut devenir maître si l'on a fait la preuve de ses capacités. La société finit par devenir une force politique, et même, à la mort de Pythagore – entre 510 et 480 –, elle était en passe d'être une force avec laquelle il fallait compter.

Au milieu de V^e siècle, une émeute dans la cité met fin à ses activités : les chefs de la confrérie périssent dans l'in-

cendie de Métaponte. La secte entre alors en clandestinité. Apparemment, les frères abandonnent toute activité politique au profit de la spéculation et de l'entraide... Au I^{er} siècle avant Jésus-Christ, le pythagorisme renaît de ses cendres. Signalons aussi l'influence qu'il eut sur Platon, qui lui doit sa « philosophie harmonique » et ses réflexions sur les nombres. Cent ans après la mort de Platon, le néoplatonisme et le néopythagorisme mêlés au fond syrio-égyptien vont faire d'Alexandrie la capitale culturelle du monde et alimenter la gnose. L'influence du pythagorisme se fera, enfin, sentir sur les confréries de constructeurs – Pythagore passe pour avoir formulé le nombre d'or – aussi bien que sur les esséniens en Palestine, secte gnostique dont certains disent que Jésus-Christ est issu.

■ Le cosmos, le nombre et l'harmonie

La métaphysique de Pythagore s'articule autour des notions de cosmos, de nombre et d'harmonie. Pythagore est, semble-t-il, le premier à appliquer le concept de cosmos – c'est-à-dire d'ordre – à l'univers. Cet ordre s'exprime dans l'harmonie qui est à la fois dans le monde, dans l'homme et dans leurs éventuelles relations. Mais cet ordre demeure caché à ceux qui se perdent dans le limon dans lequel le Créateur les a modelés. Les âmes sont soumises à la palingénésie, c'est-à-dire à des réincarnations successives jusqu'à ce que « purifiées », elles se retrouvent au ciel « par-delà la Voie lactée ». La doctrine de l'harmonie universelle et de l'analogie entre le microcosme et le macrocosme est essentielle ; le but de l'initiation est

d'accéder à sa compréhension. Cette initiation doit rester secrète. Un serment solennel scelle ce secret. Les pythagoriciens semblent avoir attaché une importance particulière à l'amitié. Elle prend chez eux une valeur véritablement initiatique ; elle se situe entre la camaraderie et l'amour. La vie de la confrérie ressemble à celle de toutes les confréries : cène, repas en commun, sacrifices d'animaux, cérémonies rituelles, exercices physiques et spirituels. C'est après son accession au premier degré que le disciple est initié à la « loi du Nombre », à la gnose mathématique pythagoricienne, à la philosophie selon laquelle « tout est arrangé selon le Nombre ».

■ Les secrets de la Nature

L'initiation aux secrets mathématiques n'a lieu qu'après une période probatoire et préparatoire. On peut se faire une idée de l'état d'esprit qui régnait dans l'ordre pythagoricien à la lecture des *Vers dorés* : « Travaille à mettre en pratique ces préceptes et à les méditer, y lit-on. Aime-les, tu te trouveras alors sur la voie de la vertu divine ; je le jure par celui qui nous transmet le Quatenaire sacré, source de l'éternelle Nature. Cependant, n'accomplis pas cette œuvre sans demander aux dieux de l'achever. Quand ces préceptes te deviendront familiers, tu connaîtras la constitution des Dieux Immortels et celle des hommes mortels. Tu sauras comment (jusqu'à quel point) les choses se séparent et comment elles se rassemblent. Tu sauras aussi [...] que la Nature est en tout semblable à elle-même, de telle sorte que tu n'espéreras pas l'inespérable et que rien ne te restera caché. » Et un peu

De Porphyre :

« En ce qui concerne son enseignement, la plupart affirment qu'il a appris des Égyptiens et Chaldéens ainsi que des Phéniciens ce qui touche aux sciences dites mathématiques. En effet, si la géométrie a passionné les Égyptiens depuis des temps très reculés, les Phéniciens, eux, se sont fait une spécialité des nombres et des calculs arithmétiques, et les Chaldéens de la spéculation astronomique. Pour ce qui est des rites religieux et de toutes ses autres règles de vie, c'est de l'enseignement des mages, disent-ils, qu'il l'a reçu. Mais si beaucoup de gens peuvent lire ce qui regarde la religion dans des archives où cela a été consigné, on connaît moins bien les règles de vie des pythagoriciens, excepté celle-ci : selon Eudoxe, au livre huitième de *La Révolution de la Terre*, ils ont poussé le souci de pureté et l'abstinence, tant du sang versé que de la fréquentation de ceux qui le versent, au point de s'abstenir de chair animale et même d'éviter soigneusement cuisiniers, chasseurs. »

D'Aetius :

« C'est Pythagore le premier qui a donné le nom de cosmos à l'enveloppe de l'univers, en raison de l'organisation qui s'y voit. »

plus loin : « Prends donc courage, car tu sais que l'espèce humaine est d'essence divine. Tu sais que la Nature sacrée est susceptible de lui révéler toutes choses. Si d'ailleurs, la Nature te les découvre, tu viendras à bout de tout ce que je t'ai prescrit. »

La philosophie des nombres constitue, elle, l'enseignement secret de l'ordre pythagoricien ; elle porte sur les « nombres purs ». Une scholie sur le *Charmides* de Platon dit à ce sujet : « La logistique (le calcul) est la théorie qui s'occupe des objets dénombrables et non point des (vrais) nombres. Elle ne considère pas, en effet, le nombre dans le sens propre du terme, mais suppose que 1 est l'unité et que tout ce qui peut être dénombré est nombre (ainsi, à la place de la triade, elle prend 3 ; à la place de la décade, 10) et elle leur applique les théorèmes de l'arithmétique. » Et Nicomaque de Gérase écrit de son côté, dans son *Introduction à l'arithmétique* : « Tout ce que la Nature a arrangé systématiquement dans l'Univers paraît dans ses parties comme dans l'ensemble avoir été déterminé et mis en accord avec le Nombre, par la prévoyance de Celui qui créa toutes choses ; car le modèle était fixé, comme une esquisse préliminaire, par la domination du Nombre pré-existant dans l'esprit du Dieu créateur du monde. » Théon de Smyrne (autour de 125 avant J.-C.), enfin, précise que « les pythagoriciens considéraient tous les termes de la série naturelle des nombres comme principes, de façon que, par exemple, "trois" (la triade) est le principe des trois parmi les objets sensibles, et "quatre" (la tétrade) le principe des quatre, etc. »

■ Les épiphanies de la divinité

Les Grecs n'employaient pas de chiffres pour représenter les nombres, ils utilisaient les lettres de leur alphabet et parfois quelques autres signes : ainsi, les pythagoriciens de Sicile se servaient de groupes de points et cela leur permit, semble-t-il, de découvrir les nombres figurés. Ce sont les chiffres arabes et le système décimal, remarque M. Ghyka, qui nous ont fait oublier la distinction entre philosophie du nombre et technique arithmétique. La théorie des ensembles de Cantor-Russell nous a fait découvrir, écrit Ghyka, que « le chiffre 2, le nombre deux, la dyade ou couple, et l'idée de Dualité étaient des choses bien différentes ». La spéculation sur les nombres fut réellement un attribut de l'épiphanie divine, une épiphanie que l'homme, pourvu qu'il le veuille, est susceptible d'explorer. Rappelons que la gnose ne s'assimile pas à la mystique, laquelle est fusion à la divinité. Dans la gnose, l'homme se rend compte de la part de divinité qui l'habite : il ne cherche donc pas à se perdre dans la divinité, mais au contraire à se personnaliser. La gnose mathématique aboutit à une cosmogonie de type musical, comme nous le verrons. Il s'agit d'exprimer de la façon la plus concise possible – et qu'est-ce que la mathématique sinon la concision ? – l'histoire de la Création, laquelle met en scène l'Amour et la Discorde, Éros et Thanatos, ou tout autre couple mythologique. Une philosophie explicite ce chemin : celle du même et de l'autre, comme Platon la définit, c'est-à-dire la qualité « d'être la même chose » et celle

« d'être autre chose ». Moderatus de Gadès, qui vivait à l'époque de Néron, écrit : « Les pythagoriciens appellent "un" l'idée d'identité, d'unité, d'égalité, de concorde et de sympathie dans le monde, et "deux", l'idée de "l'autre", discrimination, inégalité. » Cette problématique est loin d'être dérisoire. L'art, la vie sociale, la vie tout court, résultent d'une dialectique entre le même et l'autre, d'un échange constant entre les forces de sympathie et les forces de dissension.

■ L'univers chante

Pythagore et son école ont réfléchi sur l'idée de proportion. Le rapport, dit Nicomaque, est une relation entre deux termes ; la proportion est une corrélation entre au moins deux rapports. Il faut donc au minimum trois termes pour établir une proportion. Cela nous conduit à la « proportion continue », à la « section dorée » et au nombre d'or. Spéculations inaugurées par les pythagoriciens et que l'on retrouve chez Vitruve, chez le moine bolonais Fra Luca Pacioli di Borgo dans son *Divina Proportione* publié en 1509, et chez Léonard de Vinci. Les pythagoriciens mirent également au point la notion de « médéité » qui, en musique, permet l'accord. Accorder ou remplir l'intervalle entre deux termes donnés consiste, en effet, à trouver la médéité donnant naissance à la proportion. Il faut voir que ces mots s'appliquent alors aussi bien aux mathématiques qu'à la musique ou à l'architecture. Dans *La République*, Platon dit que le problème harmonique type consiste à mettre en proportion les intervalles de manière consonante. Et cela est également valable pour la poé-

sie et le discours lui-même.

Le secret initiatique des pythagoriciens est que l'univers chante – ils évoquent la « musique des sphères » et l'on sait qu'ils transmettront cette conception à la jeune astronomie – et que l'homme chante aussi, qu'il est comme une note de l'immense symphonie cosmique. Seulement, l'homme ne le sait pas, parce qu'il est un éclat de lumière tombé dans la matière – nous dirons en langage moderne qu'il est aliéné. Découvrir cette vibration musicale que l'on porte en soi comme une blessure, c'est se réaliser (l'initiation y conduit). Peut-on dire un tel secret ? Peut-on expliquer le chant de l'univers si ce n'est en chantant soi-même ? Il ne sert vraiment à rien, et il est même néfaste, de livrer des formules sans les œuvres.

Pythagore a découvert la tétraktys (10), et cette découverte sembla si importante que le serment pythagoricien l'invoqua. La tétraktys est la suite des quatre premiers nombres (1,2,3,4) considérés à la fois comme ensemble et comme suite. Elle a les qualités harmoniques de la progression de ces premiers nombres : le rapport de 4 à 2 ou de 2 à 1 représente l'octave, celui de 3 à 2 la quinte, celui de 4 à 3 la quarte. Cela a fait dire à certains auteurs que « la tétraktys est l'ensemble des quatre nombres dont les rapports représentent les accords musicaux essentiels ». La tétraktys fut identifiée à l'harmonie elle-même par les pythagoriciens. Le chant du dieu, celui du monde sont des chants d'amour, l'homme ne les entend qu'en découvrant la parcelle de divinité qui l'habite. L'amour du dieu est parfait, sans mélange, il est nombre cosmique.

La quintessence

D'autre part, le 5, par exemple, qui effrayait Hésiode – celui-ci pensait que le cinquième jour du mois était nécessairement néfaste –, se dépouille de toute superstition. Il entre dans l'ordre du symbolique. Si Pythagore l'aime, c'est pour des raisons « rationnelles ». 5 est en effet l'hypothénuse du triangle rectangle dont les côtés sont 3 et 4. Le pentagramme, qui sera beaucoup utilisé en occultisme, devient le signe de ralliement des pythagoriciens. Il symbolise l'harmonie des cinq sens, et donc la santé. En alchimie, la quintessence dont Rabelais se moquera est le « cinquième être qui résulte des quatre qualités élémentaires mélangées en diverses proportions » (Francesco Colonna, *Le Songe de Poliphile*). Le trèfle à cinq feuilles porte chance selon une croyance populaire.

De Jamblique :

« L'exactitude avec laquelle la doctrine pythagoricienne a été conservée est étonnante, car, pendant de fort nombreuses générations – cela est manifeste –, personne n'a pu avoir accès aux archives de Pythagore avant l'époque de Philolaos, qui fut d'ailleurs le premier à éditer les trois livres que l'on sait. Selon la tradition, Dion de Syracuse les racheta, à la demande de Platon, pour cent mines de Philopos, tombé dans une misère noire ; en effet, ce dernier appartenait lui aussi à la confrérie des pythagoriciens et c'est pourquoi il avait eu ces livres en sa possession. »

Randolph Paschal Berveley

(1815-1875)

Une initiation qui magnifie la sexualité

L'accès à l'invisible, selon Randolph, passe par l'érotisme. L'orgasme, dit-il, harmonise le couple ; il a aussi une fonction magique.

Fils d'une femme de couleur entraînée de saloon et d'un médecin américain de Virginie, Paschal Randolph est d'abord mousse sur un voilier, puis il navigue pour son propre compte. Il voyage beaucoup et publie des œuvres de fiction (*Master Passion, Astoris*, etc.), qui n'ont pas été traduites en français. En 1840, il est reçu à la société secrète « Hermetic Brotherhood of Louxor », qui s'oppose à la vague spirite déferlant sur les États-Unis. Lorsque éclate la guerre de Sécession, il se range résolument du côté de la liberté, ce qui lui attire l'estime d'Abraham Lincoln. En 1868, il fonde à Boston, après divers voyages en France, sa propre société secrète, l'« Eulis Brotherhood », qui groupe rapidement un nombre important d'adeptes.

■ Défense de la bisexualité

Randolph expose son enseignement dans son livre *Magia sexualis*, et l'on dit aussi qu'il en a réservé des commentaires oraux à ses fidèles. Son idée de base est que le sexe constitue le motif central de la création. Il écrit : « L'homme est le pôle positif de la manifestation. Les femmes, le pôle négatif. Le phallus est positif, mais le cerveau masculin est négatif. Réciproquement, le yoni (sexe féminin) est négatif, mais le cerveau féminin est positif. » Randolph fait donc allusion à la bisexualité : l'homme est à

la fois masculin et féminin...

L'orgasme est sanctifié. Il devient une pratique magique : « Lorsque l'acte sexuel est parfait, écrit-il, l'union de l'homme avec la femme s'accomplit dans tous les plans de leur être respectif et leurs forces, alors, se décuplent, en haut comme en bas. Tout souhait est alors exaucé. » Remarquons bien, cependant, qu'il s'agit véritablement d'une quête spirituelle et non d'une simple coucherie. « Pour l'opération magique, ne prenez ni la prostituée, ni la vierge ignorante, ni la femme adultère, mais n'accomplissez l'acte sacré qu'avec votre compagne aimée. Au-delà de l'union charnelle, visez l'union des âmes. »

Maria de Naglowska

Elle fut l'une des disciples les plus en vue de Randolph. Son « horloge sacrée » ou « horloge aum » – *aum* signifie « alpha et omega » en sanscrit – est un schéma censé expliquer symboliquement la naissance, l'amour, la mort et la réincarnation. Son *Rituel sacré de l'amour magique* expose un tantrisme occidentalisé ; elle y évoque deux cérémonies secrètes, celle de la « messe d'or » et celle de la « pendaison sacrée ». *La Lumière du sexe* (1933) prétend neutraliser le mal en lui opposant des actes sexuels exécutés sous la direction de prostituées sacrées.

Reuchlin Johann

(1455-1522)

Une magnifique leçon de tolérance

La Kabbale chrétienne, en particulier celle de Reuchlin, part de l'idée que les diverses religions expriment, chacune à sa manière, une vérité divine et cosmique.

Né à Pforzheim, Johann Reuchlin passe d'abord un doctorat de philosophie (Bâle, 1477) et une licence de droit (Poitiers, 1481). Il se rend à Rome comme attaché d'ambassade, puis il s'établit à Stuttgart. En 1492, il apprend l'hébreu avec un médecin juif et étudie la Kabbale dans le texte. Deux ans plus tard, il publie *De Verbo mirifico*, qui le fait connaître des milieux cultivés de presque toute l'Europe. Il y écrit que « c'est par l'hébreu que Dieu livra ses secrets aux hommes ». Il y rétablit la « véritable orthographe de Jésus », et donc le « sens ultime » de l'événement christique.

■ La Bible de la Kabbale chrétienne

Le 15 août 1509, l'empereur Maximilien fait brûler les livres rédigés en hébreu. Les autorités morales de l'époque demandent à Reuchlin s'il est juste d'enlever leurs livres aux juifs et de ne leur laisser que la Bible ; il répond par la négative. Le grand inquisiteur de Mayence le somme aussitôt de comparaître devant sa juridiction. Cinquante-trois villes de Souabe interviennent alors en sa faveur. Et, pour le remercier, les rabbins de Pforzheim lui fournissent des documents dont il se servira pour écrire son *De arte cabalistica*.

« Bible de la Kabbale chrétienne », publié en 1516, le *De arte cabalistica* est dédié au pape Léon X, qui s'intéresse à Pythagore. Il se présente sous la forme d'un dialogue entre un pythagoricien et un musulman qui se font expliquer la Kabbale par un juif. Ce dernier apprend aux deux autres que « la Kabbale ne doit être recherchée ni à travers le contact grossier des sens, ni avec les arguments de la logique. Son domaine se situe ailleurs, dans une troisième région pour ainsi dire ».

Les protagonistes découvrent alors que la Kabbale véhicule la tradition primordiale, puisqu'elle est « une théologie symbolique, où non seulement les lettres et les noms sont les signes des choses mais aussi leurs essences ». Le *De arte cabalistica* évoque le *Zohar* et le *Sepher Raziel*, « livre magique ». Il met en scène les « cinquante portes de l'Intelligence », dont même Moïse et Salomon ne purent ouvrir que quarante-neuf.

Reuchlin eut une descendance nombreuse. Parmi celle-ci : Francesco Georgi (*De harmonia mundi*, 1525) et Paulus Riccius (*De caelesti agricultura*, 1541). Franz Kafka fut dans les temps modernes un lecteur fervent du *De arte cabalistica*.

Degrés kabbalistiques

Il faut distinguer entre les *Cabalici* (les premiers initiés), les *Cabalaei* (leurs disciples) et les *Cabalistae* (les imitateurs). Reuchlin passe en revue les textes kabbalistiques pour les classer.

Référence

Reuchlin (J.) *De arte cabalistica*, intr. et trad. par F. Secret, Aubier-Montaigne, 1973.

« Ne vous unissez pas plus d'une ou deux fois par semaine... Avant, pendant et après l'acte d'amour, ayez en vous l'image claire de ce que vous souhaitez. »

« La position en levrette sert à projeter une influence vigoureuse dans le cercle extérieur. »

Rosenkreutz Christian

Le héros mythique de la Rose-Croix

Belle fiction littéraire, répondant à l'attente d'une époque troublée, la figure de Christian Rosenkreutz n'a cessé d'enflammer les imaginations.

Du fondateur de la Rose-Croix, si l'on en croit la *Fama Fraternitatis*, nous n'avons qu'une biographie fabriquée de toute pièce. Christian Rosenkreutz a appartenu à la petite noblesse désargentée d'Allemagne. Élevé dans un couvent, il vit dans la mystique de la Terre sainte. A l'âge de seize ans, il réalise son vœu. En cours de route, il entend parler des sages de l'Arabie. Il renonce aussitôt à son pèlerinage et se rend à Damcar (actuel Yémen). Avertis de son arrivée, les sages en effet l'accueillent. Ils lui enseigneront l'arabe, les mathématiques et la physique. Rosenkreutz traduira en latin le fameux *Liber M*, censé contenir tous les secrets de l'univers.

Il passe alors plusieurs années dans divers pays arabes. Rentré ensuite en Europe, il tente de communiquer son savoir. En vain ! Il retourne en Allemagne, où, s'étant fait construire une vaste demeure, il se livre à des travaux personnels. Après cinq ans de dur labeur, il appelle cinq frères qu'il avait connus dans son couvent d'origine. C'est avec eux qu'il forme le premier noyau de la Fraternité. Ils mettent au point un langage secret, font des miracles, guérissent des malades, recrutent de nouveaux membres. Ils se sont promis de tenir cachée l'existence de leur ordre pendant cent ans.

A la mort de Rosenkreutz, le lieu de sa sépulture est perdu.

C'est un frère qui le découvre en opérant des transmutations. Au centre d'une pièce voûtée, dans un cercueil se tient la dépouille intacte de Christian qui a à la main un petit livre orné d'or. Sa lecture indique qu'il connaissait tous les événements passés, présents et à venir. Les disciples referment ensuite le tombeau de leur maître et se répandent dans le monde pour continuer son œuvre.

Outre la biographie du héros fondateur, la *Fama* expose une philosophie qui débute par une critique des autorités établies (le pape, Aristote, Galien...) et par l'éloge – en contrepartie – de Paracelse et de la Kabbale. Il existe, disent les auteurs, une correspondance absolue entre l'homme (microcosme) et l'univers (macrocosme). Une mathématique dont Rosenkreutz a eu le secret permet de saisir cette correspondance et d'en user pour le bien de l'humanité. Science de la nature, fraternité envers tous les hommes et montée vers la divinité s'avèrent synonymes, en effet.

■ Les Noces chymiques

Autre texte fondateur, *Les Noces chymiques* sont un beau et baroque « roman spirituel ». A la suite de la visite d'un ange, et d'un rêve prémonitoire, Christian se met en quête de l'initiation. Par moments, il s'oriente à l'aide d'une boussole (c'est-à-dire se dirige vers le levant spirituel). A d'autres,

c'est Hermès psychopompe en personne qui le conduit. Au coucher du soleil, Christian découvre un château royal au sommet d'une montagne. Passant avec succès la première épreuve, celle de la pesée des âmes, il offre à la jeune fille qui préside la cérémonie des roses qu'il détache de son chapeau (Leibniz résoudra l'énigme numérique caractérisant cette jeune fille : elle a nom « Alchimie »).

Christian passe alors par une Apocalypse pour renaître purifié. Différentes séquences mettent le drame en scène. L'idée centrale qui les unifie est d'identifier le Christ à l'Hermès philosophique. La date de 1378 – année de la naissance du héros –, gravée sur une médaille, indique que la conversion d'Hermès devenu dieu de « médecine salutaire » correspond à la venue au monde de la Rose-Croix, appelée à bouleverser l'histoire et le cosmos.

L'épisode de la visite à Vénus qui se situe au cinquième jour est remarquable. Christian découvre Vénus dormant entièrement nue. Une inscription précise qu'elle s'éveillera lorsque « l'arbre aura fondu ». Comme Christian s'abîme dans une contemplation de la scène, Cupidon lui inflige une blessure. Une telle scène annonce selon Carl Jung une « descente aux Enfers » (psychologie et alchimie), c'est-à-dire la conquête du secret qui transformera la sexualité en amour... Mais il est impossible de résumer une telle œuvre, foisonnant d'épisodes divers (des décapitations, des voyages en mer, des îles mystérieuses) et d'images poétiques, fulgurantes parfois ! L'auteur (ou les auteurs) fait preuve d'un art consommé pour nous ménager presque sans cesse

des surprises et mener progressivement le héros à son assumption.

Pure fiction littéraire selon certains historiens (v. *Andreea*), le message rose-croix eut à l'époque un retentissement considérable. Adam Haselmayer, secrétaire de l'archiduc Maximilien, évoquant dans sa *Réponse aux frères de la Rose-Croix* l'injustice sociale, la guerre et l'inculture, demande aux frères de « rendre leur séjour visible » pour que le « Grand Jugement » attendu par tous ait lieu. Le mythe rose-croix traversera l'histoire pour venir jusqu'à nous.

Les successeurs de Rosenkreutz

Outre l'ordre originel de la Rose-Croix, il faut citer en particulier :

la *Rose-Croix d'or* de 1630, qui semble n'avoir été qu'une rumeur, puis ses diverses filiations, dont la *Rose-Croix d'Ancien Système* de 1777 ;

la *Rose-Croix de Florence* ;

la *Societas Rosicruciana in Anglia*, en 1867, avec Eliphas Lévi ;

l'*Ordre kabbalistique de la Rose-Croix* de Stanislas de Guaita ;

l'*A.M.O.R.C.* (« *Anticus Mysticus Ordo Rosae Crucis* »), fondé aux États-Unis en 1909 par l'Américain H. Spencer Lewis et qui a essaimé dans le monde – H.S. Lewis, dans son *History of the Order Rosae Crucis* (1915-1916), attribue la véritable fondation de l'Ordre au pharaon Thoutmès III (1500-1447 av. J.-C.) à partir des mystères osiriens ;

la *Rosicrucian Fellowship*, fondée par le Danois Max Heindel (1865-1919) ;

le *Lectorium Rosicrucianum*, dont le centre est aux Pays-Bas et qui est de coloration gnostique.

L'« élu » est celui qui, pour accéder à la connaissance, ne cesse d'être renouvelé à l'image de sa créature ».

Célébrité

Descartes tentera d'entrer en relation avec l'ordre. Leibniz et Goethe se passionneront pour son énigme. Des groupes contemporains, enfin, s'efforceront, maladroitement parfois, de l'actualiser.

Saint-Germain (Claude Louis, comte de) (1743-1784)

L'homme qui avait l'élixir de longue vie

Saint-Germain est entré dans la légende : certaines personnes croient aujourd'hui encore qu'il est toujours en vie. Ses « procédés industriels » ne sont pas inintéressants.

La personnalité du comte de Saint-Germain a cristallisé l'un des mythes les plus tenaces : celui de la longévité. C'est à la psychosociologie de dire pourquoi.

Aventurier aux origines inconnues, Saint-Germain vient à Paris en 1758. Il tient Madame de Pompadour sous son charme : il lui conte qu'immortel il a connu François I^{er} !

On le retrouve en 1775 à Leipzig, sous le nom de comte de Weldonne. Maximilien-Joseph I^{er} est l'une de ses victimes. Saint-Germain lui présente son « élixir de longue vie » (un mélange de plantes odorantes) et ses « procédés industriels » pour laver le papier, améliorer la soie, etc. Il s'installe ensuite à Altona, où le landgrave de Hesse met à sa disposition un laboratoire pour mener à bien ses expériences. Son « disciple », Etteilla, prétendra un an environ après sa disparition qu'il est toujours en vie, âgé de 325 ans. Ils auront, paraît-il, déjeuné ensemble. La légende attribuée à Saint-Germain la paternité du traité d'alchimie *La Très Sainte Trinosophie*, qui a d'abord appartenu à Cagliostro.

■ Un thaumaturge

Le comte de Saint-Germain a donc été un thaumaturge malgré lui. Aventurier, occultiste, alchimiste, c'est la légende seule qui lui attribua des pouvoirs fabuleux. Il est intéressant de se demander pourquoi, cette légende s'est emparée de lui, pourquoi comme dit Jung,

le mythe l'a « constellé ». La psychosociologie est muette là-dessus ; mais on peut avancer une hypothèse qui a au moins le mérite d'ouvrir le débat. Saint-Germain comme les autres sont apparus à une époque prérévolutionnaire. Or ce qui a caractérisé cette époque, c'est la mort du sacré symbolisé par le corps du roi. Le roi de France, comme tous les rois à l'origine, était non seulement un chef mais encore un guérisseur. Le roi établit, pour ainsi dire, la communication entre le cosmos et le corps social. L'inconscient collectif a pressenti (voire anticipé sur) cette mort de l'immortalité du roi. Cette mort a laissé un manque, cause de désordres de toutes sortes : sur le plan de la vérité comme sur celui de la santé générale, comme sur celui de l'organisation politique. L'inconscient, on le sait, a des causalités magiques ; et ce sont celles-ci qui, empêchant les faits sociaux d'être toujours des « choses » comme le voulaient les fondateurs de la sociologie, créent de l'irrationnel dans l'histoire.

De telles considérations laissent entendre que Saint-Germain comme Mesmer furent des substituts au mana royal. Elles n'expliquent pas pourquoi ces hommes, et non d'autres, furent « constellés » par la mythologie de l'époque.

Saint-Martin (Louis Claude de) (1743-1803)

Un maître de la connaissance et de l'amour

Le Philosophe inconnu, disciple de Martines de Pasqually, a cherché à redonner une dimension magique aux cérémonies d'initiation. Sa quête de la Sophia le rattache à Jakob Böhme.

Louis Claude de Saint-Martin, dit le Philosophe inconnu, est très tôt orphelin de mère ; cet événement laissera sa marque sur sa biographie. Son père le destine à la magistrature, mais, après ses « humanités », il abandonne le droit pour devenir militaire. Il acquiert un brevet d'officier, comme cela se faisait alors, et il sert dans un régiment stationné à Bordeaux. Un collègue lui fait connaître les « Élus Cohen », les francs-maçons sous influence de Martines de Pasqually, dont il deviendra d'ailleurs le secrétaire particulier.

Saint-Martin est initié en 1765. Il rencontrera un peu plus tard Jean-Baptiste Willermoz, le maçon christique. Il abandonnera la voie théurgique au profit d'une quête spirituelle. Il découvrira Jakob Böhme, et le traduira. Il traversera la Terre sans problèmes particuliers...

■ « Entrer dans le cœur de Dieu »

Saint-Martin restera toujours très influencé par Martines de Pasqually et son *Traité de la réintégration*. Il croit, lui aussi, que l'homme de désir – c'est-à-dire vous, moi, tout le monde – doit réintégrer son principe créateur. Pour y parvenir, pense-t-il, il faut certes user de la magie. Seulement, là où Pasqually imaginait se ser-

L'H O M M E D E D E S I R.

PAR LE PHILOSOPHE INCONNU.

(*S. Martin*)
NOUVELLE ÉDITION,

Revue et corrigée par l'Auteur.

PREMIÈRE PARTIE

Se vend { A PARIS, chez LEVRAULT, Libraire,
Quai Mallaquai ;
A LEIPZIG, chez GRIESHAMMER ;
A METZ, chez BEHMER.

A METZ, 9^e Sc. A. 1
DE L'IMPRIMERIE DE BEHMER

L'an X — 1802.

Page de garde de l'homme de désir, le livre le plus célèbre de Louis Claude de Saint-Martin. (Bibl. nat., Paris.)

Référence
Chacornac (P.), *Le Comte de Saint-Germain* (Paris, 1947).

vir des Esprits, Saint-Martin fait appel à la puissance christique. Il affirme que l'approche du Principe créateur doit être tout intérieure. Le cherchant doit tirer ses forces de lui-même par un travail de connaissance, d'amour et « sur le sang » (le travail dit « sur le sang » est celui qui est lié aux « forces inférieures » et qui porte sur l'imagination, les gestes et les paroles ; c'est-à-dire, au fond, sur la part magique de la cérémonie rituelle).

Tout intérieure, comment la méthode du Philosophe inconnu devient-elle opérative ? C'est Jakob Böhme qui lui permettra de répondre. L'idée de Sophia, ou de sagesse divine, principe féminin du Grand Architecte de l'univers, équivalant de l'Âme du monde, devient en effet l'objet de la quête (remarquons qu'on retrouve la même idée chez le psychanalyste Jung). « La seule initiation que je prêche et que je cherche, de toute l'ardeur de mon âme, écrit Saint-Martin, est celle par laquelle nous pouvons entrer dans le cœur de Dieu et faire entrer le cœur de Dieu en nous pour y faire un mariage indissoluble qui nous fait l'ami, le frère et l'époux de notre Divin Réparateur. Il n'y a pas d'autres moyens pour arriver à cette sainte initiation que de nous enfoncer de plus en plus dans les profondeurs de notre être, et de ne pas lâcher prise que nous ne soyons parvenus à en sortir la vivante et vivifiante racine. »

Rapportée de manière schématique, nous pouvons décrire la méthode de Saint-Martin en disant que, selon lui, la Sophia (sagesse) s'épanouit lorsque l'individu rencontre sa sensibilité – laquelle, au départ, s'en-

fouit sous ses obscurités intimes. Précisons toutefois que cette sensibilité est censée s'ouvrir au cosmique et au divin à la fois. Saint-Martin se propose d'y arriver en combinant la spiritualité à la magie, cette dernière fournissant la « matière » sur laquelle la première va se conquérir (le Philosophe inconnu parlera de « l'ouverture du centre spirituel »).

Notons pour la petite histoire que Saint-Martin n'eut point d'épouse ni de maîtresse. « Je sens au fond de mon être, disait-il, une voix qui me dit que je suis d'un pays où il n'y a point de femmes. » Il tomba platoniquement amoureux, vers 1778, de Charlotte de Boecklin, une femme de quarante-huit ans séparée de son mari, et qui l'aïda à traduire Böhme.

■ Un écrivain de talent

Saint-Martin a laissé de nombreux livres, parmi lesquels *L'Homme de désir*, *Le Ministre de l'homme-esprit* et *Le Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*. Ces œuvres constituent un système « diviniste » (terme préféré par leur auteur à celui de spiritualité), elles dégagent un charme certain qui a fait qu'on a parfois appelé Saint-Martin le « Novalis français ». Sainte-Beuve a loué l'écrivain de talent qu'il était ; il a même placé certaines pages du Philosophe inconnu parmi les plus belles qu'on ait écrites en français sur la spiritualité. Chateaubriand rapporte dans les *Mémoires d'outre-tombe* l'entrevue qu'il a eue avec Saint-Martin ; il s'amuse de l'homme, mais il dit aussi son admiration.

Saint-Yves d'Alveidre

(1842-1909)

Un maître de l'ésotérisme et de la synarchie

Saint-Yves d'Alveidre comprit qu'il ne fallait pas confondre l'ordre du symbolique et l'ordre du sociologique.

Le jeune Saint-Yves est placé par son père dans une « colonie pour enfants » (un véritable bagne). Au sortir de cet « apprentissage », il fait des études de médecine navale. Il se passionne pour J. Bonald, Fabre d'Olivet et Joseph de Maistre. En 1877, il épouse la comtesse de Keller ; ce mariage l'enrichit (la tante de la comtesse s'était mariée avec Balzac en secondes noces). La comtesse de Keller obtient pour Saint-Yves un marquisat pontifical. Saint-Yves deviendra dès lors d'Alveidre.

■ L'archéomètre

Saint-Yves a eu une production abondante : des mauvais vers aux ouvrages qui feront sa réputation dans les milieux hermétiques (*Mission actuelle des ouvriers*, *Mission des juifs*, *La France vraie*, *L'Archéomètre*, *Mission de l'Inde*). Ces livres mettent au point la notion de *synarchie*. La synarchie est une forme de gouvernement trinitaire, les « trois fonctions essentielles » (enseignement, justice, économie) étant représentées par trois chambres, dont une, « métaphysique », cimentant l'ensemble. La synarchie sera reprise dans les temps modernes par des groupes de droite, voire d'extrême droite. Son schéma détermine une société corporatiste et technicienne ; il impulse en tout cas un mythe susceptible de mobiliser les obscurités antidémo-

cratiques, dont l'analyse débordait le cadre de cet ouvrage.

Saint-Yves, d'autre part, « invente » l'*archéomètre* (voir p. 203 le *progonomètre* de Wronski). Voici ce qu'en dit V.-E. Michelet : « Qu'est-ce que l'archéomètre, soit la « mesure de l'Archée » (force cosmique universelle) dont parlent à mots couverts les hermétistes ? C'est un procédé, une « clef », permettant d'appliquer aux sciences et aux arts une pénétration quasi-automatique des arcanes du Verbe. C'est un instrument de mesure des mesures des principes premiers. » Qu'est-ce que ce fabuleux instrument ? Cet ordinateur divin ? « Des cercles de carton couverts des secrets du Zodiaque » qui... répondent aux questions qu'on leur pose !

■ Le centre du monde

Saint-Yves, enfin, croit en un « centre du monde » (*l'Agartha*). Ce centre du monde est situé au cœur de l'Asie, dans une cité souterraine. Innocente chimère ? L'œuvre de Saint-Yves – ce que l'on en a fait – n'est ni celle de Wronski ni celle de Fourier. Des auteurs pensent qu'elle est « prophétique ». Mission des juifs, mission des ouvriers, etc. – mais la métaphysique qui sous-tend ces conceptions ne fait aucune place à la liberté. Les fonctions décrites sont prédéterminées par la tradition, elles s'apparentent aux castes.

Le grand cercle

« Des millions de dwijas (deux fois nés), de yoghis (unis en Dieu) forment le grand cercle, ou plutôt l'hémicycle. [...] Au-dessus d'eux et marchant vers ce Centre, nous trouvons cinq mille pun-dits (pandavan), parmi lesquels certains font le service de l'enseignement proprement dit ; les autres, celui de la place, comme soldats de la police intérieure ou celle des cent portes. [...] Leur nombre de 5 000 correspond à celui des racines de la langue védique. [...] Le cercle le plus élevé et le plus rapproché du centre mystérieux se compose de douze membres, qui représentent l'initiation suprême. »

Angoisse

« Le cœur de l'homme est choisi pour être le dépositaire de l'angoisse de Dieu ».

« Les paroles de l'angoisse sont toujours nouvelles, puisque c'est là où se trouve le principe des langues. »

Sédir Paul

(1871-1926)

« Des rabbins m'ont communiqué des manuscrits inconnus »

Sédir rompit un jour avec les milieux ésotériques. Il prétendit avoir eu des révélations qui lui auraient été faites par des initiés.

« Les miroirs peuvent être classés de la façon suivante : disques et instruments de couleur noire : miroirs saturniens. Vases et cristaux remplis d'eau : miroirs lunaires. Portions de sphères métalliques : miroirs solaires » (Sédir, *Les Miroirs magiques*).

De son vrai nom Yvon Le Loup, Sédir (le pseudonyme est un anagramme de désir) est d'abord employé de banque. Il commence par publier de nombreux opuscules et des articles dans *L'Initiation*, la revue de Papus. Il rompt ensuite subitement avec les milieux de l'ésotérisme. « Des rabbins, écrit-il dans une note autobiographique, m'ont communiqué des manuscrits inconnus ; des alchimistes m'ont admis dans leurs laboratoires ; des soufis, des bouddhistes, des taoïstes m'ont emmené pendant de longues veilles, dans les séjours de leurs dieux. [...] Mais un soir, après une certaine rencontre, tout ce que ces hommes admirables m'avaient appris est devenu pour moi la vapeur légère qui monte au crépuscule de la terre surchauffée. »

Quel fut cet homme que Sédir rencontra ? On n'en sait rien ! En tout cas, à partir de ce moment-là, il se voua au Christ. Il se crée alors autour de lui un mouvement connu sous le nom d'« Amitiés spirituelles », dont les activités principales sont la charité et la diffusion de la pensée du maître. Prenant la forme de nombreuses conférences, essentiellement consacrée au

« message christique » dont Sédir s'efforce de retrouver l'« authenticité originelle », cette pensée sera réunie dans des livres aujourd'hui introuvables. Il restera en même temps un occultiste s'appuyant sur la magie et le magnétisme.

■ La divination par les miroirs

Pratiquant la divination par les miroirs, Sédir ne fait que reprendre une vieille technique dont usa Cagliostro, entre autres. Cette méthode intéressera les psychologues, et jusqu'au psychanalyste Géza Roheim.

Au XIX^e siècle, Myers l'étudia à Londres par le détour de l'« automatisme sensoriel et les hallucinations provoquées ». La méthode des miroirs, ou de la boule de cristal, fait en effet apparaître des « visions ». Celles-ci sont des productions de l'inconscient que le sujet fantasma le plus souvent. C'est du moins l'avis de Pierre Janet, lequel reconnaît la réalité des visions, mais ajoute aussitôt : « Vous saviez très bien ce que vous voyez apparaître. Ce sont des souvenirs acquis, à des dates fixes, des connaissances enregistrées, des rêveries ou des raisonnements déjà faits. »

Références

Sédir (P.), *Les Miroirs magiques*, Chamuel, Paris, 1895, Janet (P.), *Sur la divination par les miroirs*, Les Amis de l'Université, Paris, 1897.

Siméon bar Yokhaï

(II^e siècle)

Le maître de la Kabbale

Réel ou fictif, Rabbi Siméon bar Yokhaï est le personnage central du Zohar, « maître du secret ».

Le *Zohar*, livre clé de la Kabbale, a été publié (« révélé ») en 1290 par Rabbi Moïse ben Schemtov de León (1250-1305), qui vécut notamment à Ávila en Espagne. C'est peut-être lui qui en est l'auteur. Il prétendit cependant n'avoir fait que recueillir une tradition.

Selon la tradition qu'évoque ben Schemtov, Rabbi Siméon bar Yokhaï – il est déjà éloquemment cité par le Talmud – fut condamné à mort par les Romains. Il se cacha dans une caverne, et ce sont ses entretiens avec son fils Rabbi Eleazar et ses disciples que le *Zohar* rapporte. Authentique ou faux génial ou encore compilation, le *Zohar* (« Livre de la Splendeur ») est « la couronne de l'arbre mystique du judaïsme ». C'est dans le *Zohar*, mieux qu'ailleurs peut-être, que l'on voit la mystique se transmuier en quête initiatique et que l'on découvre les moyens techniques de ce passage. Rappelons que le judaïsme officiel considère la vraie Kabbale comme hérétique. Tel est le statut de toute gnose.

■ Exégèse du « Zohar »

Rabbi Siméon raconte : « Lorsque le Mystère de tous les Mystères voulut se manifester, il créa d'abord un point qui devint la pensée divine. » La genèse n'eut lieu qu'ensuite :

« Le mot *Zohar* désigne l'étincelle que le Mystérieux fit jaillir au moment de frapper le vide et qui est l'origine de l'univers. » Le *Zohar* commence donc par exposer une cosmogonie. La section « Le Livre de l'Arcane » explore les voies qui mènent à l'ineffable. « Le Chef de l'Académie » donne des informations sur la mort. Qu'en est-il de l'amour au ciel ? « Durant le jour les femmes sont séparées des hommes, [...] mais durant la nuit les époux s'unissent aux épouses ; car, comme ici-bas, l'heure de minuit est aussi l'heure de l'union en haut, et comme sur la terre un corps s'attache à l'autre, dans le Paradis l'âme de l'époux embrasse l'âme de l'épouse, et les deux lumières se fondent en une seule. » « Le Vieillard » expose la philosophie de la transmigration des âmes. « La Petite et Sainte Assemblée » rapporte la mort de Rabbi Siméon, qui meurt en prononçant le mot « vie ».

D'autres sections se veulent « scientifiques ». « Le Secret des secrets » traite en particulier de physiognomonie. « La physiognomie de l'homme est le livre sur lequel sont inscrits ses actes et ses états d'âme ». Notons enfin que les kabbalistes savaient (ou pressentaient) que la Terre était ronde et tournait autour du Soleil.

« Les grands hommes de la génération d'Israël sont morts dans le désert ».

Rotondité de la terre

« Et dans le livre de Rabbi Hammenouna l'Ancien, il est expliqué que toute la Terre habitée tourne en rond comme dans un cercle. Les uns se trouvent en bas, les autres en haut. [...] C'est pourquoi quand la région des uns est éclairée, celle des autres est dans les ténèbres. Ceux-ci ont le jour et ceux-là la nuit. [...] Et ce mystère a été confié aux maîtres de la Sagesse, et non aux géographes, parce que c'est un des mystères profonds de la Loi. »

Simon le Magicien

(1^{er} siècle de notre ère)

Le rival le plus dangereux du Christ

Simon le Magicien fut le représentant le plus significatif peut-être de la gnose. Ce fut aussi un personnage de légende. Mais aurait-il pu prendre la place du Christ ?

« C'est ainsi (selon les gnostiques) que (Dieu) prit la **forme d'un homme**, bien que n'étant pas un homme. Mais fait remarquable : il a semblé souffrir en Judée sans souffrir réellement. Il est apparu aux Juifs comme Fils, aux Samaritains comme Père et aux autres nations comme Saint-Esprit » (Hippolyte de Rome, *Philosophumena - Réfutation de toutes les hérésies*).

Le « père de tous les hérétiques », comme le qualifiait Irénée, fut un contemporain du Christ. Né en Samarie, il devint un philosophe prêcheur et magicien après un voyage (une initiation ?) à Alexandrie. La légende s'empara de lui de son vivant (« il fait marcher des statues, il se roule dans le feu sans se brûler, parfois même il vole », etc.), raconte un de ses amis d'enfance). Clément 1^{er}, le secrétaire de saint Pierre, l'appela « Simon le Précurseur ». Il le présenta comme la « puissance gauche de Dieu », ou comme la syzygie (symétrique inférieure) de saint Paul.

■ « La Racine du tout »

Simon résuma sa pensée dans un ouvrage, *La Racine du tout*, qui l'apparente à certains philosophes présocratiques. Le feu est la « racine du tout » – il s'agit évidemment d'un feu caché, d'un axe du monde d'où l'âme est issue. Ce feu a donné naissance à six principes qui vont par couples (Esprit/Pensée, Souffle/Nom, Raison/Méditation), lesquels tissent le cosmos. Sur terre, ces principes s'harmonisent à l'*hestos*, « Celui qui se tient debout ». Simon lui-même est un avatar de l'*hestos*.

Le système de Simon est essentiellement celui de la gnose : la Sagesse tombe dans le monde et aspire à remonter

au ciel. Simon se met à la recherche de la Sagesse. Il la découvre dans un lupanar de Tyr. Y a-t-il une « prison de chair » plus pénible pour la pureté ? Cette prostituée est une réincarnation d'Hélène à cause de laquelle la guerre de Troie se produisit. Le couple Simon-Hélène représente l'incarnation de Dieu. Mais Simon préfigure les cathares : il prêche que le Dieu de l'Ancien Testament est un démiurge imparfait. Il déclare, dans la poésie « des trois jours » qui l'oppose à saint Paul, « qu'Adam a été créé aveugle ». Il attribue donc le péché originel non pas à une souillure qu'Adam aurait pu éviter, mais à l'existence d'un inconscient non encore élucidé.

■ Un rival du Christ ?

Simon fut une personnalité hors pair puisqu'il fut le concurrent le plus sérieux du Christ. Hippolyte et d'autres auteurs rapportent que ses disciples l'identifièrent à Dieu descendu sur terre. L'Église vint à bout de Simon le Magicien, et un contre-mythe prit la place du mythe. Les Actes des Apôtres content que, rendant les armes devant les pouvoirs du diacre Philippe, il se convertit. Il vint à Rome et réussit à léviter. Mais saint Pierre se concentra, et Simon fut précipité et se fractura le crâne.

Steiner Rudolf

(1861-1925)

Scientifique rigoureux et philosophe spiritualiste

Steiner est l'un des maîtres modernes dont l'œuvre a exercé (et exerce encore) la plus grande influence.

Étudiant brillant, Rudolf Steiner découvre l'œuvre de Goethe à l'âge de dix-huit ans. Il publie deux livres sur cet auteur, et devient archiviste de ses manuscrits scientifiques. Il fait paraître en 1897 *Goethe et sa conception du cosmos*. Il devient alors secrétaire de la section allemande de la Société théosophique et commence à donner des conférences.

■ L'anthroposophie

Ayant élaboré une philosophie originale, Steiner la mettra en pratique en créant, en 1913, la Société anthroposophique (anthroposophie = science de l'homme). A Dornach, il fait construire un centre entièrement en bois, où, bientôt, affluent les disciples de toute l'Europe. On y étudie beaucoup et on y représente des mystères. En 1922, un incendie, allumé probablement par les nazis, détruit le centre. Steiner le fait reconstruire en dur. L'association se développe dans le monde entier. Il fonde en 1924 l'« Université libre des sciences spirituelles ».

■ Des recherches dans toutes les directions

Le poète Christian Morgenstern (1871-1914) et le Dr Albert Schweitzer ont plus d'une fois souligné l'influence que Steiner exerça. « Je me suis réjoui, dit le Dr Schweitzer, de

ce que sa grande personnalité et sa profonde humanité apportèrent dans le monde. Tout homme doit emprunter son chemin. » Semblable à son maître Goethe, Steiner fut à la fois un scientifique rigoureux et un philosophe spiritualiste (l'alliance n'est pas courante !), un initié et un homme d'action. Son enseignement est encore vivant (en France, autour notamment de la revue *Triades*).

Steiner écrivit sur la mort, sur l'histoire du cosmos, sur la philosophie, la médecine, la morale, etc. Dans la pratique, relevons qu'à Dornach existe aujourd'hui encore un centre où des chercheurs étudient notamment le cancer. Ils espèrent mettre au point un remède qui allierait les découvertes modernes aux vieilles techniques empiriques. Mais il y a plus sérieux peut-être : une agronomie nouvelle qui est appliquée dans les champs expérimentaux, et surtout une pédagogie à l'usage des enfants inadaptés ou non (il y a une école Steiner à Paris). Cette pédagogie épouse l'évolution intime des enfants : elle s'efforce d'épanouir la part de « rêverie ». C'est véritablement un « éveil psychique ». Fondée sur une sensibilité qui s'est frottée à l'ésotérisme, elle tient compte de la dimension rêveuse dont l'enfant semble encore baigner.

Un idéal d'humanité

« Ma rencontre avec Rudolf Steiner eut lieu à Strasbourg. [...] Nous vîmes que nous étions également préoccupés, que notre mission était la même : l'éveil d'une culture véritable, animée et dominée par un idéal d'humanité » (Albert Schweitzer).

Références

Faye (E. de), *Gnostiques et gnosticisme*, Geuthner, Paris, 1925.
Les Homélies clémentines, première traduction française avec une introduction et des notes par A. Siouville, Rieder, Paris, 1933.

Swedenborg Emanuel

(1688-1772)

Le prophète de la Nouvelle Jérusalem

Swedenborg influença aussi bien certaines loges de la franc-maçonnerie que de nombreux auteurs. Il essaya de retrouver quelque chose de la simplicité originelle des Évangiles.

Swedenborg appartient à une riche famille de lettrés suédois. C'est un enfant prodige qui fait de brillantes études. Il est docteur en philosophie en 1709, et voyage beaucoup. Dès 1716, il s'illustre dans divers domaines : mathématiques, cristallographie, géodésie, etc. Cela lui vaut d'être anobli. Et la plupart des sociétés savantes d'Europe lui remettent des diplômes et décorations.

■ « Un sang social qui sera l'amour »

Swedenborg tombe gravement malade en 1743. A sa guérison, il se découvre visionnaire ; et, jusqu'à sa mort, il se dira en communication avec les anges qui, benoîtement, lui adressent des messages aussi bien sur sa manière de manger que sur les problèmes spirituels. Nouveau versant de l'œuvre de Swedenborg... L'homme, pour lui, se trouve à la jonction du ciel et de la terre. Chaque cellule de notre corps obéit à sa nécessité interne, et la vie en couple est le couronnement de l'être humain. Dieu est tout de bonté. « Le Seigneur ne précipite personne dans les Enfers, mais l'esprit de l'homme pécheur s'y dirige de lui-même, car il va irrésistiblement vers ses semblables. » Mais il y a plus important : depuis 1757, nous sommes entrés dans l'ère de la Nouvelle Jérusalem, qui sera

l'ère de la religion universelle. Nous touchons presque à un âge d'or à venir : « Le culte sera réduit au minimum, et les Écritures seront comprises dans un sens nouveau, où le dogme de la Trinité sera aboli. »

Avec moins de folle poésie et une religiosité fortement affirmée, Swedenborg annonce Fourier. « Dans le corps humain, écrit-il, le cœur répartit à chaque organe le sang qui est nécessaire. La société aura, dans un proche avenir, un sang social qui sera l'amour des hommes les uns pour les autres. [...] La charité consiste à agir avec justice et fidélité en toutes circonstances. Nous sommes solidaires, le crime de l'un est le crime de tous, et la vertu de l'un est celle de tous. » L'Église luthérienne le dénoncera. Il aura de nombreux disciples après sa mort, et influencera de nombreux écrivains, parmi lesquels Balzac.

Comment obtenir des visions

Sujet à un état cataleptique, Swedenborg s'exerçait tous les jours aux « visions représentatives », les yeux ouverts. Il s'entraînait à arrêter de respirer pour permettre à l'esprit de développer sa « respiration interne » qui se manifesterait avec éclat après la mort. Il s'évanouissait souvent.

Templiers

Un ordre de chevalerie occulte

Tout à fait orthodoxe à l'origine, l'ordre du Temple semble s'être laissé contaminer par le gnosticisme et l'occultisme.

Un templier est un chevalier ou un sergent, membre de l'ordre des Chevaliers de la milice du Temple fondé en 1118 par Hugues de Payms, Geoffroy de Saint-Omer et sept compagnons. L'ordre reçoit sa règle de Bernard de Clairvaux (le futur saint Bernard). Les Templiers sont des moines-soldats dont la fonction fut de protéger les lieux saints (Jérusalem, Bethléem, etc.). Ils ont fait les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. L'ordre disparut en 1314 avec son vingt-deuxième maître, Jacques de Molay, monté sur le bûcher, dans l'île Saint-Louis à Paris. Ses membres furent arrêtés à la suite d'une condamnation de Philippe IV (dit le Bel) et du pape Clément V.

■ Un rôle historique

Les Templiers eurent un rôle économique et politique non négligeable. C'est ce qui les conduisit, d'ailleurs, à leur chute. Le pape et le roi de France ne pouvaient supporter une puissante organisation qui leur échappait. A Paris, ils régnaient sur le marais qu'ils avaient asséché. Ils avaient à leur service des artisans, des cultivateurs, des tailleurs de pierre, des confréries, etc. — bref, tout un prolétariat. L'ordre du Temple revêtait-il cependant une dimension ésotérique ? Il le semble. D'abord, en tant qu'ordre de chevalerie, il se référait nécessairement à une initiation, si rudimentaires

qu'aient été les initiations chevaleresques (parrainage, adoubement, etc.). Mais, par ailleurs, il semble que les Templiers aient été des gnostiques. De nombreuses rumeurs ont couru sur leur compte, invérifiables, vraies ou fausses, dont celle d'homosexualité institutionnalisée (ce qui ne serait ni étonnant ni rédhibitoire) ; mais aussi : le Baphomet, diabolique figure d'androgynie, un éventuel reniement de Jésus avec crachat sur la croix, et leurs hypothétiques liens avec l'ordre musulman shi'ite des Assassins qui développaient une philosophie de la « volonté de puissance » avant la lettre et utilisaient la drogue et le crime pour arriver à leurs fins.

L'ordre du Temple était-il dangereux pour les pouvoirs en place ? Il le semble : une organisation aussi puissante ne peut que devenir impérialiste. Aurait-il fondé l'Europe s'il avait réussi ? Oui, mais une Europe militaire et théocratique.

■ Un grade maçonnique

Templier est devenu un grade maçonnique en 1760. Certaines organisations à prétention initiatique se présentaient comme la survivance de l'ordre du Temple : l'ordre du Christ, au Portugal, en 1317 ; l'ordre du Temple, en France, en 1808 ; l'ordre du Temple d'Orient, en Allemagne, en 1905. Il existe même aujourd'hui un ordre du Temple qui se dit antisémite.

Filiation maçonnique

« C'est ainsi que la maçonnerie [...] ne se déclara pas comme l'héritière légitime du Temple [...], mais ne nia pas l'existence de rapports prouvés de tradition entre le Temple et le Régime » (Jean Tourniac, *Principes et problèmes spirituels du Rite écossais rectifié*, éd. Dervy).

Les anges

« Il faut qu'on sache que l'homme ne peut voir les anges par les yeux de son corps, mais que les anges peuvent être vus par les yeux de l'esprit qui est dans l'homme. [...] Le semblable voit le semblable, parce que leur origine est la même » (Swedenborg, *Du ciel et de ses merveilles, et de l'enfer d'après ce qui a été entendu et vu*, traduction de Le Boys des Guays, Fischbacher, 1899).

Trithème

(Johann von Heidenberg, dit Jean)

(1462-1516)

L'abbé Trithème : un moine magicien

De la dévotion à la Vierge à la magie, un itinéraire singulier. Trithème fut-il véritablement un initié ? Son mystère reste entier.

Persécuté par un parâtre pendant son enfance, Trithème entre à l'université de Trèves grâce au soutien d'un oncle maternel. A dix-huit ans, il forme avec d'autres étudiants une société initiatique, la « Sodalitas celtica » (Confrérie celtique). Désirant revoir sa mère et effectuant le voyage en plein hiver, il est pris dans une tempête de neige : il s'arrête au monastère bénédictin de Sponheim. Il décide de se faire moine. Il le devient pour ses vingt ans. Un an plus tard, il dirige le monastère.

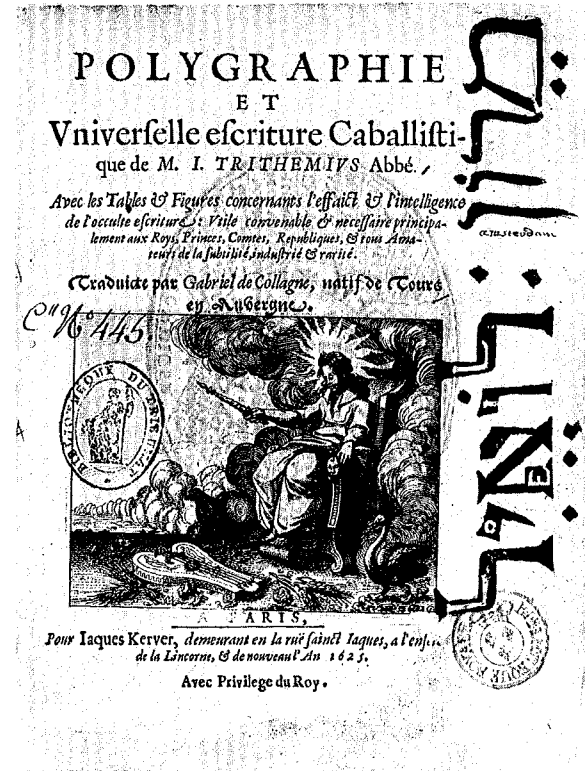
L'arrivée de Trithème bouleverse le monastère. Celui-ci est en ruine, Trithème le fait restaurer, et astreint les moines à un travail régulier. Il crée une bibliothèque de deux mille volumes qui devient vite célèbre. Il rédige des livres sur la Vierge et l'ordre de Saint-Benoît, des ouvrages d'ascèse et des homélies. Les visiteurs affluent, et parmi eux Johann Reuchlin.

La conversion de Trithème n'oblitéra pourtant pas sa passion pour les sciences occultes. En 1498, il adresse une lettre à son ami Arnold Bostins où il lui apprend qu'il est en train de rédiger une *Stenographia*. « Je peux vous assurer, lui dit-il, que cette œuvre par laquelle j'enseigne beaucoup de secrets et de mystères peu connus semblera à tous, encore plus

aux ignorants, contenir des choses surhumaines, admirables et incroyables. Personne n'en a jamais écrit ou parlé avant moi. » Cette lettre est malheureusement interceptée, et le bruit court que l'abbé Trithème a composé un traité de magie. L'empereur Maximilien l'invite en 1505 pour l'interroger sur des questions de foi. On raconte alors qu'il fait apparaître dans une chambre noire le fantôme de Marie de Bourgogne, l'épouse défunte de Maximilien.

■ « Cette bonne et sainte science de la magie »

Ce n'est qu'après la mort de Trithème qu'on commença à se faire une idée réelle de ses activités. Il est certain qu'il étudia la Kabbale, « cette bonne et sainte science de la magie ». Il connut (et rencontra peut-être) Faust. Il laissa, entre autres ouvrages, *Antipalus maleficiorum comprehensus*, un traité contre les maléfices où les sorciers sont classés selon leurs « spécialités ». Il y définit quarante-quatre variétés de divination, et y dresse une intéressante bibliothèque. D'autre part, son livre des « Sept Causes secondes » (*De septem secundeis*) développe des conceptions qui s'apparentent au gnosticisme : sept anges gouvernent les sept planètes. Cela du commencement de la



Le traité de « polygraphie » de Jean Trithème est une « écriture kabbalistique universelle ». (Bibl. nat., Paris.)

Création à sa fin, chacun étant au pouvoir à son tour pour 354 ans et 4 mois. L'histoire se compose de trois cycles de ces sept influences : soit vingt et une périodes. La fin des temps aura lieu en 2235, lorsque l'étoile fixe Algol, appelée Tête de méduse, viendra par précession à un certain point situé dans les Gémeaux. Il paraît que Trithème prédit deux ans avant le schisme de Luther (« l'établissement d'une nouvelle forme de religion ») et que son traducteur anglais William Lily, en utilisant sa méthode, an-

nonça en 1647 l'incendie qui devait ravager Londres en 1666.

Mais c'est la *Stenographia* qui est la plus représentative de l'œuvre de Trithème. Elle ne fut publiée qu'en 1676. Ce livre donne des codes (les « conjurations »), et ses modèles d'écriture sont des oraisons qui font intervenir les noms des anges. Ce système d'écriture est-il simple astuce ? Ou dissimule-t-il une énigme ? S'agit-il d'une véritable technique occulte ? ou d'un lettrisme avant la lettre ?

Référence

Piobb (P.V.), *Clef universelle des sciences secrètes, d'après les indications de la « Polygraphie » de Jean Trithème, Omnium littéraire, Paris, 1950.*

Valentin Basile

(1394- ?)

Où l'alchimie s'intéresse à l'antimoine

Plusieurs personnages ont composé celui de Basile Valentin. Il établit une adéquation entre Christ et pierre philosophale.

« Cette pierre guérit non seulement les hommes mais aussi les métaux. »

« L'alchimie, ce fut l'art de **se servir des mensonges** les plus séduisants pour atteindre la vérité » (Alexandrian, *Histoire de la philosophie occulte*, Seghers, 1983).

L'Amphithéâtre de l'éternelle sagesse, dû à Heinrich Khunrath (1560-1605), médecin et alchimiste, achevé en 1609 par Erasmus Wolfurt, établit une correspondance entre le Christ et la pierre philosophale. Cela marqua, d'après Jung, un tournant essentiel dans l'histoire de la psyché européenne. Ce fut, pour nous résumer, une tentative réussie d'intégration de la gnose à la religion officielle.

Médecin et supérieur des bénédictins d'Erfurt, Basile Valentin fut en réalité un alchimiste légendaire. Son œuvre demeura inconnue plus d'un siècle après sa mort. Mais, la foudre ayant un jour ouvert une colonne de l'église d'Erfurt, on trouva ses manuscrits cachés.

■ Un mythe

Le personnage est un mythe. On a découvert qu'il n'existait pas de couvent à Erfurt et ses ouvrages, pleins d'anachronismes, n'ayant pas pu être rédigés au ^{xv}^e siècle, ne sauraient lui être attribués. D'ailleurs, son nom même est composé d'un mot grec et d'un mot latin signifiant respectivement « roi » et « en bonne santé » (or, on sait que l'alchimie est appelée « art royal » et que la pierre philosophale peut donner l'élixir de longue vie).

Les œuvres de Basile furent éditées après sa mort. Ce sont, en particulier : *De la grand-pierre des anciens* (1599), *Des choses naturelles et surnaturelles* (1603), *Le Microcosme*, (1608). *Le Char*, notamment, eut beaucoup de succès : il parut au moment où la querelle des partisans et des adversaires de l'antimoine était à son point d'effervescence extrême. Les partisans appelèrent à la rescousse l'autorité de Basile. Celui-ci « prouvait » en effet que l'antimoine avait pour fonction de « purger » l'or et les hommes. Il indiquait la façon

d'obtenir l'huile d'antimoine pour soigner les ulcères et celle de préparer la teinture d'antimoine. Les mauvaises langues, emportées par la querelle, prétendirent que Basile avait empoisonné les moines dont il avait la charge en voulant utiliser le stibium comme fortifiant.

Le *Dernier Testament* de Basile Valentin, œuvre très nettement apocryphe, publiée en 1626, est de l'avis des spécialistes très intéressant. Il traite des métaux, de leur « nourriture », de leurs « vertus célestes et infernales », de leurs « excréments ». Il va jusqu'au bout de la vision anthropomorphe qui sous-tend les conceptions de l'alchimie. Vision analysée au ^{xx}^e siècle par Gaston Bachelard.

Les gravures alchimiques

Une partie du corpus alchimique est composée de textes accompagnés de gravures. C'est le cas des *Douze Clefs de la philosophie occulte* de Basile Valentin, se présentant sous la forme de douze gravures auxquelles des gloses dues à un anonyme s'ajoutèrent ultérieurement. Clovis Hestau de Nuisement en fera le thème d'un poème philosophique. Citons également *Mutius Liber, Amphithéâtre de l'éternelle sagesse, Splendor Solis, De re metallica, Della transmutazione metallica* et bien d'autres.

Villeneuve (Arnaud de)

(1240-1313)

Occultiste, médecin et humaniste

Arnaud de Villeneuve eut une réputation d'alchimiste, et est l'auteur d'une œuvre parasitée par des spéculations invérifiées.

Arnaud de Villeneuve passe pour être le premier médecin humaniste. Né en Provence, reçu maître des arts à Paris, il voyagea en Espagne et en Italie. Il acquiert une renommée d'alchimiste et opère, paraît-il, une transmutation à Rome en 1286. Professeur de médecine à l'université de Montpellier, il donne des cours qui sont suivis avec passion. Raymond Lulle viendra l'écouter... En 1299, on l'arrête à cause d'un ouvrage qu'il a publié et où il prédit la venue de l'Antéchrist pour 1355 et la fin du monde pour 1464. Relâché, il se réfugie en Italie. Les théologiens de Paris le condamnent, mais le pape Clément V suspend la condamnation et l'appelle auprès de lui à Avignon. Il meurt au cours du trajet.

■ Le « spiritus animalis »

Arnaud de Villeneuve se réfère à la vieille théorie des quatre humeurs, mais il tenait également compte d'un cinquième principe : le *spiritus animalis*. Cet « esprit animal » joue le rôle d'un médiateur entre l'âme et le corps. Il trouve son origine dans le cœur et produit aussi bien les phénomènes vitaux que les images mentales. Il se diffuse dans l'être humain de la même manière que le Soleil dans l'espace, et il peut être altéré par des agents extérieurs ou des passions. Chaque homme vient au monde avec un tempérament

particulier, mais, dit Villeneuve, tout tempérament pour s'épanouir a besoin d'hygiène et de régime. Son livre, *De regimine sanitatis*, évoque les bienfaits de l'hydrothérapie.

Arnaud de Villeneuve mêle toutefois l'astrologie et la philosophie à la médecine. Il explique ainsi qu'il est nécessaire d'interpréter les songes d'un malade et de lui tirer un horoscope pour établir un pronostic (*Tractatus visionum*). Anticipe-t-il, sur la médecine psychosomatique ?... Pour lui, les phases de la Lune règlent les contre-indications des remèdes : durant sept jours d'une lunaison, le sang prédomine parmi les humeurs ; durant sept autres, c'est la bile, etc. Des observations récentes ont en effet montré la coïncidence des phases de la Lune avec des perturbations du psychisme humain...

■ Adeptes de l'hydrothérapie

Arnaud de Villeneuve ne fut pas seulement un théoricien. Il administra certains médicaments par voie d'absorption cutanée, il inventa le massage de la vessie, il utilisa des narcotiques contre la douleur. Ce fut lui encore qui mit au point la vraie méthode de la distillation de l'esprit de vin et qui utilisa les vins aromatisés en guise de fortifiants. Ses *Opera omnia* réunissent soixante-cinq traités en 1504.

Les quatre humeurs

D'après Galien (131-?), l'être humain est composé de quatre humeurs : le sang, la bile, l'astrabile et le flegme qui correspondent au chaud, au froid, au sec et à l'humide.

Référence

Haven (Dr M.), *Arnaud de Villeneuve*, Chamuel, Paris, 1896.

Vintras Eugène

(1807-1875)

Un escroc aux marges de l'occultisme

L'affaire Vintras se situe à la jonction du charlatanisme, de la politique, de la religiosité. C'est le principe de la secte.

« Je veux que celui qui porte la croix soit la seule victime. »

Enfant naturel, élevé dans la pauvreté, Eugène Vintras exerce différents métiers. Le 6 août 1839, un vieillard, « brillant à ne pas pouvoir le regarder », lui rend visite. C'est saint Joseph venu lui annoncer « le règne de l'Amour » pour résister à la « fin du monde » toute proche.

Vintras fonde alors l'Œuvre de la Miséricorde, subventionnée par une comtesse qui forme avec lui (son nom est alors Shtratanæël) une union symbolisant « l'Adam et l'Ève du monde régénéré ». Mais comme Vintras est déjà marié, la comtesse couche dans un lit à côté de celui des époux. Vintras a des visions que lui dicte la Vierge elle-même. Il porte une croix dont le Christ lui-même lui a parlé en ces termes : « Je veux également que cette croix soit appelée croix de grâce, parce que ce temps est un temps de crime et de corruption ayant attiré sur toute la Terre les effets terribles de la justice de mon Père ».

■ Vintras et ses disciples

Les disciples affluent. Vintras et les fait communier devant des hosties ensanglantées. Un d'entre eux, Jean Geoffroy, le séraphin Hirmaphaël, entraîne la secte à embrasser la cause de Naundorff, prétendu Louis XVII. Mais, en avril 1842, Vintras est arrêté et condamné à cinq ans de prison. Il a touché des sommes de gens à qui

il a révélé le nom de leur ange.

Pendant l'emprisonnement de Vintras, l'abbé Maréchal, alias Ruthmaël, prend la tête de la communauté. Cet abbé a une révélation : les organes sexuels sont pour les disciples sanctifiés par le Saint-Esprit. Ces disciples peuvent donc s'en servir. Il les incite à... se masturber en commun ! Il leur dit : « Il est recommandé à ceux qui se sentent de la sympathie l'un pour l'autre de l'offrir ensemble très souvent. Chaque fois qu'ils le font, ils sont sûrs de créer un esprit dans le ciel. » Ayant purgé sa peine, Vintras retrouve son épouse mystique et l'abbé Maréchal qui, condamné par la justice, se cache dans une maison close.

De 1852 à 1862, Vintras est obligé de s'exiler à Londres. Il y publie *L'Évangile éternel* et fait de nouveaux disciples. A son retour, il institue des centres (il dit des « carmels ») un peu partout en France et à Lyon en particulier. C'est là que Vintras jette les bases d'un « Collège de prophètes ». Il mourra en se prenant pour la réincarnation du prophète Élie et en croyant que son ordre passera la fin des temps.

Gourou, charlatan, exalté, mais également manipulé – rappelons l'affaire Naundorff – Vintras passe pour un saint aujourd'hui encore dans certains milieux liés à l'intégrisme. Il n'a en fait que fort peu à voir avec l'occultisme.

Contre Vintras

Eliphas Lévi a senti le danger du personnage de Vintras et de son ordre et l'a violemment dénoncé : « secte anarchique et absurde ».

Un usurpateur

Né à Potsdam, Karl Naundorff (1787-1845) fut un horloger qui se laissait passer pour Louis XVII.

Willermoz Jean-Baptiste

(1730-1824)

L'organisateur des rites christiques en maçonnerie

Mystique, en « communication avec les Esprits » qui lui dictent leurs ordres, Jean-Baptiste Willermoz a joué un rôle dans l'histoire de la franc-maçonnerie.

Jean-Baptiste Willermoz est un riche soyeux lyonnais. Il est reçu franc-maçon en 1753, et il acquiert très vite un rôle de premier plan dans l'ordre. Il s'emploie à organiser les loges, travaillant au Rite écossais rectifié, rite christique à prétention aristocratique, qui se singularise par rapport au Rite ancien et accepté, plus généralement admis alors et représentatif de l'esprit des Lumières. Willermoz fait adopter au convent de 1778 des rituels dont il est l'auteur. Il se trouve en relation avec les dignitaires maçonniques de l'Europe, et en particulier le prince de Hesse-Cassel. Il fait également partie des « Élus Cohen » de Martines de Pasqually.

■ Un précurseur du spiritisme

A partir de 1785 et jusqu'en 1799, il s'adonne à une forme de spiritisme avec un médium (Mme de Vallière). On retrouve les procès-verbaux de ces séances dans la bibliothèque de Lyon. Il semble alors que l'esprit de Willermoz vacille : il confie au prince de Hesse-Cassel que le secret de longue vie lui a été révélé par les Esprits (les « Supérieurs Inconnus »). Willermoz représente le type du mystique que l'ésotérisme désaxe psychologiquement. Organisateur de ta-

lent, il représente, d'autre part, une tentative réactionnaire pour s'emparer de la franc-maçonnerie.

Une anecdote représentative. En 1790, le prince Charles de Hesse invite Willermoz à Hambourg. Il veut l'informer de ses « oracles lumineux ». Comme le rapporte Gérard Van Ringsberg : « Les exercices les plus élémentaires consistaient à fixer le regard sur un objet, dans l'attente qu'il apparût resplendissant ou qu'il fût entouré de nuages lumineux. Un autre exercice consistait à fixer de nuit un point obscur du firmament, dans le but d'y voir apparaître une étoile. » Soit ! Mais ajoutons que Charles de Hesse avait un portrait du Christ qu'il voyait s'illuminer. Le prince lui demandait alors conseil ! Ce portrait lui intima un jour l'ordre d'écrire sous sa dictée. Charles de Hesse recueillit ainsi des commentaires « secrets » de l'Apocalypse.

On s'en doute : on a affaire ici à des « productions de l'inconscient », ainsi dirait Freud. Il est intéressant de voir que ces « productions » empruntent leur matériau et leur syntaxe au monde de l'occultisme. Plus précisément : Willermoz est un Cazotte sans talent et avec une tendance affirmée au pyrothéisme.

Le spiritisme

Les « communications avec les esprits » de Willermoz anticipent sur la vague spirite qui déferlera plus tard sur l'Europe et l'Amérique.

Références

Joly (A.), *Un mystique lyonnais : Jean-Baptiste Willermoz*, Protat, Macon, 1938. Van Ringsberg (G.), *Episodes de la vie ésotérique*, Derain, Lyon, 1948.

Wronski (José Marie Hoëné, dit Hoëné)

(1776-1853)

Des hautes mathématiques à l'ésotérisme

Chercheur d'absolu, Wronski finit par passer des mathématiques à la métaphysique. Celle-ci le conduit tout naturellement à l'hermétisme.

Hoëné Wronski est fils de l'architecte du dernier roi de Pologne. Jeune officier, il conspire pour l'indépendance de son pays. Lors du siège de Varsovie par les Prussiens, il accomplit des prouesses. Il voyage ensuite à travers l'Europe. On le retrouve à Marseille en 1800, il est naturalisé français par un décret du Directoire.

Il travaille avec l'astronome Lalande, grâce auquel on met l'observatoire de Marseille à sa disposition. Il se passionne alors pour « la recherche de l'absolu » (Balzac s'inspirera de lui pour son personnage Balthazar Cloës). Sa passion lui vaut des déboires. Il tombe dans la misère. Il perd à ce moment-là sa femme et sa fille.

■ Un « visionnaire de la raison »

En 1810, Wronski publie *La Loi suprême des mathématiques*, qui lui attire les éloges de l'Académie des sciences, et, l'année suivante, *Problème universel des mathématiques*. Puis, paraissent coup sur coup d'autres ouvrages, parmi lesquels *Philosophie de l'infini*, *Réforme du calcul des probabilités*, où il réintègre dans les mathématiques la notion d'infini que la théorie des fonctions de Lagrange avait exclue. Édouard Krakowski écrit : « Wronski gagne une

certaine notoriété. Ce n'en est pas moins un méconnu. L'ampleur des sujets, la bizarrerie des titres, le parti pris de traiter en langage mathématique une pensée qui devient de plus en plus métaphysique sont bien faits pour lui aliéner les lecteurs. On attendait un mathématicien et l'on découvre un visionnaire de la raison. » Wronski renoue, d'une certaine manière, avec l'arithmologie pythagoricienne.

Puis Wronski se prend vraiment pour un prophète. Outre la mise au point d'une « infailible » martingale, fondée sur la « loi téléologique du hasard », il adresse une série de messages aux grands de ce monde et court l'Europe pour réaliser sa « sainte alliance des hommes » dont le but est de « conjuguer le droit humain et le droit divin ». Il s'est d'abord fait subventionner par un personnage douteux (Arson), avec lequel il finira par avoir un procès, puis par l'ingénieur Camille Durutte, dont l'aide lui permet d'écrire *Messianisme ou la Réforme absolue du savoir humain* (1847).

■ Science et chimère

Les sciences occultes ont attiré de nombreux personnages de talent qui se sont tout d'un coup laissés prendre par une chimère. Wronski est typique de ce point de vue. N'imagine-

LE SPHINX,

OU

LA NOMOTHÉTIQUE SÉHÉLIENNE.

N^o. I.

PAR HOËNÉ WRONSKI.

אח חכשור המצאנה
(SALOMON)



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DOUBLET,

RUE GIT-LE-CŒUR, N^o. 7.

Décembre 1818.

t-il pas un appareil universel susceptible de « calculer » les faits du passé, du présent et de l'avenir ? Eliphas Lévi dit que les phrases suivantes résument le principe de l'appareil : « Toutes les sciences sont les degrés d'un cercle qui roule sur le même axe. L'avenir est dans le passé, mais il n'est pas contenu tout entier dans le présent. Les connaissances associées sont les rayons du progonomètre » (le progonomètre étant l'appareil en question). On retrouvera la même chimère chez Saint-Yves d'Al-

veidre, mais avec Wronski elle rejoint l'utopie et préfigure le messianisme du XIX^e siècle, dont Pierre Leroux et Charles Fourier vont être les représentants les plus caractéristiques.

Signalons enfin que Wronski fut aussi un inventeur infatigable. Il mit au point en particulier un char automobile préfigurant le char, la « roue pneumatique », destinée à éviter les chaos en chemin de fer, une petite chaudière, une machine à calculer, etc. Ces inventions n'intéressèrent hélas personne.

Dans sa revue *Le Sphinx*, Wronski établit scientifiquement l'existence de l'Absolu pour parvenir à la « religion séhélienne ». Séhé est le mot hébreu pour prouver. La preuve s'oppose à la révélation. (Bibl. nat., Paris.)

Références

Michélet, *Les Compagnons de la Hiérophanie*, on-Ainé, Paris, s.d.
Kozłowski (W.M.), *Hoëné Wronski et Ballanche*, Chacornac, Paris, 1930.
Krakowski (E.), *Adam Mickiewicz, Le Mercure de France*, 1935.
Wronski, *Pages choisies avec une introduction de Philippe d'Arcy*, Seghers, 1970.

Zachaire Denis

XVI^e siècle

Le Don Quichotte de l'alchimie

Personnage fictif, Zachaire fut pour l'alchimie ce que Don Quichotte fut à la chevalerie.

« Cette responce me fust tant ennuyeuse que sans m'attendre a ses belles promesses (pour en avoir esté autrefois nourry a mes despences) je m'en retourmay vers l'Abbé. »

La vie de Zachaire paraît être née de l'imagination de Marchodée del Delle, poète courtisan de Rodolphe II. Réel ou non, le personnage, gentilhomme de Guyenne, fut envoyé à l'âge de vingt ans par ses parents au collège des Arts de Bordeaux, puis à la faculté de droit de Toulouse.

■ Après les moulins à vent

C'est à Bordeaux qu'il se prit de passion pour l'alchimie : « Car incontinent que je fust à Toulouse, je me prins à desher des petits fours, estant admoné (encouragé) du tout de mon maistre, puis des petits, je deviens aux grands, sy bien que n'en avais une Chambre toute Entourée, les un pour destiler, d'autre pour sublimer, d'autre pour calciner, d'autre pour faire dissoudre dans le baing Marie, d'autre pour fondre, de sorte que pour mon entrée de despendis en un an deux cens Escus qu'on nous avait baillés pour nous Entretenir deux ans aux estudes tant a dreser des fours, que a acheter du Charbon, diverses et Infinies drogues, divers Vaisseaux de voire, desquels j'en achetois pour six Escus à la fois, sans Compter deux onces d'or qui se perdroient a pratiquer l'une des receptes, deux ou trois marcs d'argent à l'autre ou bien s'y parfois s'en recouvroit, qu'estoit bien peu. Il estoit aigre e noircy tellement de

force de Mélanges, que les dictes receptes commandoient y mettre, qu'il estoit presque du tout inutile, si bien qu'à la fin de L'année mes deux cens Escus sans allèrent en fumée et mon maistre mourut d'une fieuvre continue. » Cela le ruina et il revint à Toulouse mais il en fut chassé par une épidémie de peste. A Cahors, on lui indiqua des formules pour obtenir la pierre philosophale. Il revint encore à Toulouse et il affirma alors ses terres pour rencontrer des adeptes à Paris.

Dans la capitale, les alchimistes se réunissaient autour de Notre-Dame, et échangeaient leurs idées. Un personnage l'impressionna vivement. Il lui promit de lui montrer de quelle manière extraire de l'argent du cinabre. Ce personnage n'était qu'un charlatan. Découragé, et nous ne rapportons ici que quelques épisodes de la vie de Zachaire, il retourna à ses livres. « Je commençay a revoir d'une fort grande diligence les œuvres de Raymond Lulle, et principalement son testament et codicille. [...] Je demeuray environ un an apres sans faire autre chose que lire et penser à ma résolution jour et nuit, en attendant que le terme de sa sennement que j'avais fait de Mon bien fust payé. » L'étude ne l'empêcha pas de courir le monde. Il passa un jour par Cologne. Un domestique l'y assassina pendant son sommeil.

« Par quoy m'en alay en certain lieu pour attendre la ung mien amy et proche parens, ainsi qu'avions arresté ensemble à mon partement, lequel j'avois laissé à ma maison, avec procure et Charge expresse pour vendre tous et chascun mes biens paternels que j'avois, lesquels Il paya mes créantiers et distribua le Reste secrètement à ceux qui en avoit besoin. »

Zanne (Auguste Van Dekerkove, dit)

(1838-1923)

Un syncrétisme caractéristique des « petits maîtres »

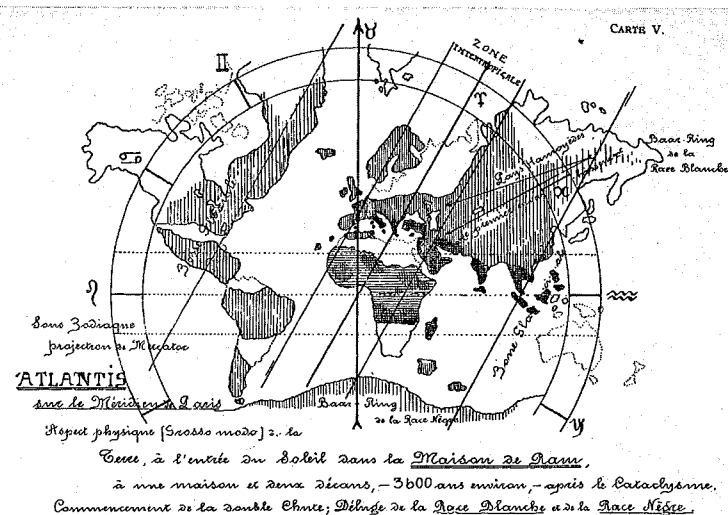
Zanne avait-il un réel savoir ésotérique ? Ne fut-il qu'un illuminé ? ou même un charlatan ? Touche-à-tout, il laissa une œuvre placée sous le signe de l'éclectisme.

Auguste Van Dekerkove mène une vie assez agitée : journaliste, manœuvre, dessinateur, magnétiseur, etc. C'est en 1894 que ses « maîtres spirituels » lui confièrent, paraît-il, le hiénonyme de Zanne. Qui sont ces maîtres ? Zanne n'en dit rien de bien clair. S'est-il trouvé en relation avec un lama tibétain ? A-t-il été grand hiérophante de l'ordre de Melchisédech ? Il n'écrivait qu'un état « bipolaire », disait-il (entendons : « en état second »).

■ Une méthode circulaire

Les textes de Zanne sont illustrés de nombreux schémas (« tout dessin, dit-il, est fait à dessein »). Sa *Grande Cosmogonie* comporte plus de 2 000 pages polycopiées. Il y expose sa pensée selon sa « méthode circulaire », c'est-à-dire par des redites et des retours en arrière. Zanne s'intéresse au problème de la langue primordiale. Il écrit *Principes et Éléments de la langue sacrée*, fondée sur des rapprochements

Zanne s'est livré à des découpages complexes pour esquisser une histoire occulte du monde. Carte n°V de l'appendice de son livre *Occultisme occidental et ésotérisme oriental* (bibl. nat., Paris.)



entre caractères hébraïques et caractères romains. Selon lui, cette langue est une véritable « parole perdue » : on ne la parla jamais, mais elle constituait la source secrète des idiomes des Atlantes, des Hébreux, des Ibères, etc. Zanne pensait également que la sexualité est la voie d'accès à l'initiation.

L'œuvre de Zanne est, en définitive, mal connue. Sans aller comme Abellio jusqu'à faire de lui un maître majeur (*La Tour de Babel*), on doit noter son importance. Ses pages polycopiées sont souvent un fatras, mais elles sont quelquefois traversées d'éclairs. Une intuition, souvent abstruse, les parcourt comme un fil rouge : cette « méthode circulaire » qui semble bien être celle du « cercle herménautique » qui fonde la démarche hermétique

et qui se distingue de la tautologie. Précisons même que la tautologie est un cercle herménautique qui a fait son temps.

On peut (et doit) abandonner les cercles herménautiques dépassés – mais ni plus ni moins que n'importe quelle hypothèse scientifique. Dire de l'opium qu'il endort parce qu'il a une vertu dormitive est certes une inutilité de la scolastique. Mais le dire en des temps lointains, où la science ne se profilait nullement à l'horizon, comme elle se profile lors de la dégénérescence de la scolastique, est au contraire une démarche cognitive. C'est une manière de faire le tour de l'objet en préservant son cœur. Le cercle herménautique s'avère approprié devant l'occulte, mais se dégrade en tautologie lorsque celui-ci disparaît.

Références

Zanne, *Occultisme occidental et ésotérisme oriental*, Ed. Cosmopolites, Lausanne, 1927.
 Ancel (E.S.), *S.U. Zanne, pages de correspondance* (Ed. Cosmopolites, Paris, 1954).
 Maratray (M. de), *Souvenirs*, (S.L.N.D.).
 Udine (J.d'), *Souvenirs*, (S.L.N.D.).

L'expression littéraire

(quelques exemples)

L'hermétisme et l'art se ressemblent. Rimbaud parlait d'« alchimie du Verbe ». Cette ressemblance se remarque essentiellement au niveau de la démarche : l'artiste, comme l'occultiste, travaille sur une « matière première » (musicale, littéraire, picturale, etc.) qui lui échappe de par tout et par rapport à laquelle il doit sans cesse se situer. Se situer non pas topographiquement et encore moins idéologiquement, mais par l'émotion.

L'artiste comme l'occultiste travaillent sur eux-mêmes en prenant pour support une fiction opératoire. Un personnage pour le romancier. Un thème astrologique pour l'astrologue. Ce faisant, nous apprennent-ils quelque chose sur nous-mêmes et sur l'univers ? Pour l'artiste, la réponse est évidemment positive. Mais en ce qui concerne l'occultiste ? N'ajoute-t-il pas de la confusion à la confusion ? La réponse doit être nuancée.

L'hermétisme porte au jour la matière encore brute sur laquelle l'artiste travaille. Il la cristallise confusément. Il apporte le premier brouillon informe, et permet ainsi au désir de l'artiste, non pas d'être, mais de « se désirer », selon la belle expression de Nicolas Flamel.

Établir comme nous le faisons un rapprochement nécessaire entre l'art et l'hermétisme signifie que le créateur passe par l'occultisme. Un poème comme *El Desdichado* de Nerval indique de quelle manière cela pourrait se produire. Certains artistes, comme Shakespeare, baignent visiblement dans la philosophie occulte. D'autres, comme André Breton, effectuent un détour par elle. L'essentiel pourtant se situe autre part. Il est dans la rencontre entre l'un et l'autre. Rencontre qui même lorsqu'elle n'est pas explicite – comme dans René Char, par exemple – s'avère être une hypothèse féconde.

L'occultisme, ou du moins la tendance à l'occulte – la démarche, les concepts – existe spontanément dans la psyché dès qu'elle désire créer. De la même manière que la gnose apparaît tout de suite dès que l'être humain s'arrache à sa torpeur. L'artiste cependant est celui qui sait se délivrer de ses obscurités que l'occulte précisément lui révèle. Il est celui qui se « transmute ». L'art s'élabore en trahissant donc l'occultisme. Encore faut-il que celui-là soit présent au départ.

Balzac (Honoré de)

(1799-1850)

Un concurrent du démiurge

Une œuvre aussi monumentale que la sienne plaçait Balzac en position de démiurge. Cela explique peut-être qu'il se soit préoccupé d'ésotérisme.

Balzac, pour sa formation philosophique, doit beaucoup à l'occultisme. « Politiquement, écrit-il, je suis de la religion catholique, je suis du côté de Bossuet et de Bonald. [...] Devant Dieu, je suis de la religion de saint Jean, de l'Église mystique, la seule qui ait conservé la vraie doctrine » (*Lettres à l'étrangère*, 12 juillet 1842). Il n'en reste pas moins que Balzac subit l'influence de Louis Claude de Saint-Martin, le « Philosophe inconnu » (Saint-Martin écrit dans *L'Homme de désir* : « La lumière rendait des sons, la mélodie enfantait la lumière, les couleurs avaient du mouvement parce que les couleurs étaient vivantes. » Et Balzac dans *Seraphita* : « La lumière enfantait la mélodie, la mélodie enfantait la lumière, les couleurs étaient lumière et mélodie, le Mouvement était un Nombre doué de parole. » La ressemblance est frappante, elle ne sera pas la seule. Mais Balzac subit surtout l'influence de Swedenborg. « Le swedenborgisme, écrit-il, qui n'est qu'une répétition, dans le sens chrétien, d'anciennes idées, est ma religion, avec l'augmentation que j'y fais de l'incompréhensibilité de Dieu. »

Le nombre et le mouvement

« 1. Tout ici-bas n'existe que par le Mouvement et par le Nombre.

2. Le Mouvement est en quelque sorte le Nombre agissant.

3. Le Mouvement est le produit d'une force engendrée par la Parole et par une résistance qui est la Matière. [...] L'attraction de Newton n'est pas une loi, mais un effet de la loi générale du Mouvement universel.

[...] 6. Le Nombre qui produit toutes les variétés engendre également l'Harmonie, qui, dans sa plus haute acception, est le rapport entre les parties et l'Unité.

[...] 14. TROIS est la formule des mondes créés. Il est le spirituel de la création comme il est le signe matériel de la circonférence. En effet, Dieu n'a procédé que par des lignes circulaires. La ligne droite est l'attribut de l'infini ; aussi l'homme qui pressent l'infini le reproduit-il dans ses œuvres. DEUX est le nombre de la génération. TROIS est le nombre de l'existence, qui comprend la génération et le produit. Ajoutez-y le Quaternaire, vous avez le SEPT, qui est la formule du Ciel. Dieu est au-dessus, il est l'Unité » (*Seraphita*).

Réalisme visionnaire

« En cent ans de vie posthume, l'œuvre de Balzac a entièrement changé d'éclairage. Après avoir inquiété par les excès d'un romantisme superbe, elle a été emprisonnée sous l'étiquette "réaliste". Elle s'en est peu à peu délivrée à mesure que l'on se rendait mieux compte que si Balzac a été fidèle à une réalité, c'est à la réalité de ses visions » (R. Amadou et R. Kanters, *Anthologie littéraire de l'occultisme*, Seghers).

Baudelaire Charles

(1821-1867)

Beauté et terreur conduisent parfois à la gnose

Baudelaire, dans la philosophie sous-jacente qui traverse ses écrits, s'apparente à un gnostique. Cela n'empêche pas pourtant que la beauté du poème transcende de telles données.

« La **soif insatiable** de tout ce qui est au-delà, et que révèle la vie, est la preuve la plus vivante de notre immortalité. »

« Sous la conduite de deux maîtres avertis, Gérard de Nerval et Balzac, écrivent Robert Amadou et Robert Kanfers, Baudelaire aborda la lecture des auteurs hermétistes. » Dans *Les Paradis artificiels*, Fourier et Swedenborg, « l'un avec ses analogies, l'autre avec ses correspondances », sont évoqués, de même que Lavater. Mais c'est surtout la rencontre avec Edgar Allan Poe (1809-1849) qui fut décisive, car Poe, c'était la recherche du mystère alliée à la plus grande exigence littéraire.

■ « La poésie n'a qu'elle-même »

Rimbaud dit que « Charles Baudelaire est le premier voyant, roi des poètes, un vrai dieu ». De la part de Rimbaud, le compliment est éloquent. Mais que « voyait » Baudelaire? Des auteurs, pour qui l'initiation, loin d'être un combat, se confond avec un quietisme, se sont attachés, au détriment du reste, au poète des seules *Correspondances*, qui se réfèrent ostensiblement à une méthodologie hermétique. Ces auteurs ne laissent-ils pas toutefois de côté l'admiration pour l'« ange du moribide »? (« O Satan, prends pitié de ma longue misère. »)

René Char dit de Baudelaire qu'il est le poète le plus humain qui soit. Baudelaire, en

effet, se confrontait à la mort et à ses terreurs sans jamais se mystifier. Il essaya de lui reprendre les beautés qu'elle nous volait... Son chant n'était pas la musique des sphères, il était l'humaine musique s'arrachant à la détresse pascalienne. Baudelaire n'était pas un hermétiste, il fut simplement un poète (la poésie « n'a pas la Vérité pour objet, elle n'a qu'elle-même »). Les accents inouïs qui traversent ses textes l'apparentent, toutefois, à la famille des gnostiques. Le désespoir le plus profond l'habite – à l'instar des cathares, il pourrait dire qu'il n'est pas de ce monde –, cela ne l'empêche toutefois pas de préserver les chances de la beauté.

On connaît fort mal, en définitive, la métaphysique de Baudelaire. Ce poète eut l'élégance de ne rien nous laisser qui ne fût pas poésie pure. Si l'on en croit, toutefois, Paul Arnold, il se référa secrètement et quasi constamment au *Poimandrès*, texte gnostique. Vraie ou fausse, cette séduisante hypothèse a le mérite de nous introduire dans l'intimité philosophique de Baudelaire. Le *Poimandrès* raconte la chute de l'âme dans la matière – dans cette prison de chair – et ses efforts pour retrouver la lumière. Il raconte comment l'angoisse se transmue en amour...

Blake William

(1757-1827)

Un poète, un prophète, un révolutionnaire

Figure fascinante, située à la jonction de la littérature et de l'hermétisme, William Blake permet mieux que quiconque de pressentir les passerelles aléatoires qui existent entre l'art et l'ésotérisme.

William Blake, qui est-il ? Est-il poète ? Est-il métaphysicien ? Révolutionnaire ? Initié ? Allez savoir ! Ce diable d'homme échappe à nos définitions universitaires et à nos classements. Cela n'a rien d'extraordinaire. Ne connaît-on pas plus d'un artiste contemporain qui, extrapolant, bâtit toute une philosophie sur une vision picturale ? Ou plus d'un scientifique qui, fort d'une découverte qu'il a faite dans sa discipline, la généralise au point de vouloir expliquer par elle l'univers entier ?

■ Rêve ou réalité ?

Même lorsqu'ils sont des artistes – et cela ne nous éloigne pas de notre sujet : Blake fut poète et peintre en même temps que mage et inspiré –, les modernes n'oublient jamais qu'ils sont les enfants d'un monde réaliste. Ils croient dur comme fer (et comme Hegel) que le réel se résorbe dans le rationnel. Si originale soit-elle, leur vision n'a droit de cité que parce qu'elle est censée dévoiler l'une des multiples richesses du concret. Et rien d'autre ! Fou qui osera dire que cette obligatoire référence à la réalité n'est pas tout à fait dans son propos. Et plus fou encore celui qui pensera, comme certains magiciens (les sorciers yaquis, par exemple), que les visions des poètes inspirés sont

les rêves du monde lui-même. La nature, rêver ? Cela est incongru, n'est-ce pas ? Rêver à quoi d'ailleurs ? Et pourquoi choisirait-elle un poète pour porte-parole ?

■ Un barde en son siècle

William Blake jette les sacro-saints principes du « rationalisme réaliste » par-dessus bord. Pour lui, l'idée, celle qui tombe sur lui comme la liberté sur le héros de Sartre, seule l'idée importe. Et l'œuvre a beau être un lieu privilégié, elle n'est pas celui où naît l'inspiration, car l'œuvre n'a rien d'une expérience existentielle. Elle est un dire. Elle se déploie comme une parole, malgré son cours échevelé et la fulgurance de ses images. La vision qui la fonde la déborde de toute part et l'emporte toujours au-delà d'elle-même. Elle lui donne, en un singulier mouvement, sens, chair et cohérence.

C'est dire, si l'on se place du point de vue de l'analyse critique, que Blake est un cas tout à fait à part. Il n'a besoin ni de la patience d'un Braque, ni du labeur d'un Flaubert, ni des « dérèglements » d'un Rimbaud, pour atteindre ses sources : il s'y trouve déjà. La « bouche d'ombre » de Victor Hugo ne lui cache aucun secret. Il est véritablement un voyant ! Un poète qui se trouve

Corps spirituel

« Blake ne croyait pas à une âme mais seulement à un corps spirituel pour ce qui concernait l'homme individuel » (Northrop Frye, cité par P. Leyris, *Œuvres complètes de W. Blake*, Aubier Flammarion).

Références

Amadou (R.) et Kanfers (R.), *Anthologie littéraire de l'occultisme*, Seghers.
Arnold (P.), *Le Cosmos de Baudelaire*, « Cahiers d'Hermès », I, Paris, 1946;
Le Dieu de Baudelaire, Paris, 1947.
Fiser (E.), *Le Symbole littéraire*, Paris, 1941.
Hubert (R.), *Le Mysticisme de Baudelaire*, Nice, s.d.
Massin (J.), *Baudelaire entre Dieu et Satan*, Paris, 1946.
Milner (M.), *Le Diable dans la littérature française de Cazotte à Baudelaire*, Corti.
Pommier (J.), *La Mystique de Baudelaire*, Paris, 1945.

(ou croit se trouver) en contact immédiat avec le vertige fondateur du langage et que, de nos jours, la linguistique tente – maladroitement peut-être – de saisir en ses rets. William Blake est un barde au sens où les Celtes l'entendaient. Mais il n'est peut-être que cela, et non un artiste dans l'acceptation moderne du terme.

Du barde, il a d'ailleurs toutes les caractéristiques. Son œuvre développe une cosmogonie, nous raconte l'histoire du monde, nous entretient de la « religion naturelle », c'est-à-dire d'une éthique qui tienne compte de toutes nos dimensions, qui n'oublie pas notre désir (refoulé) de révolutionner la planète pour rejoindre Dieu dans l'amour. Enfin, l'art y occupe une place centrale. Il est le recours obligé. Car, pense notre poète, la vision qui l'habite a beau rester un dire (un Verbe), elle doit se partager dans une œuvre artistique si elle veut ne pas se dénaturer.

Références

Blake (W.), *Catalogue de l'exposition de Paris*, British Council, Paris, 1947; *Œuvres choisies*, par H. Lefebvre, Gallimard, Idées. Fry (R.), *Blake et le symbolisme pictural*, « Cahiers d'Hermès », II, Paris, 1947. Roos (J.), *Aspects littéraires du mysticisme philosophique et l'influence de Böhme et de Swedenborg au début du romantisme* : William Blake, Novalis, Ballanche, P.H. Hertz, Strasbourg, 1951. Saurat (D.), *Blake et Milton*, Bordeaux, 1920; *Victor Hugo et les dieux du peuple*, Paris, 1949 (2^e partie).

■ Le mythe existentiel

Les exégètes se sont livrés à de multiples rapprochements qui soulignent l'étrangeté de Blake : Kabbale juive, Swedenborg – qui, on le sait, a également influencé Balzac –, Jakob Böhme – que Hegel a lu et annoté –, alchimie, etc. Cette découverte des rencontres possibles n'a fait que renforcer le mystère. Sait-on vraiment ce que sont Kabbale et alchimie ? Sait-on ce que Hegel, Balzac ou Baudelaire ont cherché dans ces vieux grimoires ? Sait-on ce qu'ils y ont trouvé ? Quelles confirmations à quelles indicibles intuitions dont leurs œuvres ont tenté de dévoiler le secret ?

William Blake écoute (et retranscrit avec « les mots de la tribu ») un « quelque chose »

qui parle en lui. Ce « quelque chose », c'est la nature (le monde), l'humanité ou le mythe de cette humanité, c'est tout ce que l'on voudra. Selon le précepte alchimique, Blake croit que l'œuvre d'art est non seulement épiphanie de la liberté, mais encore qu'elle est le moyen par lequel la Nature elle-même se perfectionne. C'est peut-être ce credo qui nous donne des écrits touffus, tour à tour sauvages et tendres, prophétiques et candides. Une œuvre aux accents fabuleux. Et Blake, comme tous les météores, incite à se poser la question qui sous-entend tout l'hermétisme : l'œuvre d'art ne recèle-t-elle pas un langage plus vrai que celui des sciences expérimentales ? Est-ce cette interrogation qui, en tout cas, l'impulsait ? Cela constituait-il son « mythe existentiel » ? Marx – on le sait peut-être (voir sa *Lettre au père* de 1837) – a, lui aussi, dans sa jeunesse, succombé devant un tel mythe : il s'était mis en quête d'une parole comme perdue, susceptible d'unifier toutes les activités humaines. Mais pourquoi Blake, lui, a-t-il cru réussir ? On ne peut y répondre qu'en renvoyant à la lecture de ses œuvres.

Propositions

« L'Homme ne possède pas un corps distinct de son Âme; car ce qu'on nomme le Corps est un fragment de l'Âme que découvre les sens; la grande échappatoire de l'Âme, à notre époque. »

« L'Énergie est la seule vie et elle procède du Corps, et la Raison est la limite, la circonférence extérieure de l'Énergie. »

« L'Énergie est l'Éternel Plaisir. »

Cyrano de Bergerac (Savinien de) (1619-1655)

Un maître de l'ésotérisme sous des dehors burlesques

Rostand fit d'un rêveur spirituel le modèle de l'amour désintéressé.

Cyrano, la figure de la célèbre comédie d'Edmond Rostand, a été un personnage réel. Il appartient à la bohème du temps de Louis XIII et de Mazarin. Il écrivit des pièces de théâtre auxquelles Molière fit quelques emprunts. Il ne fut pas que cela. Ses *États et Empires de la Lune* et ses *États et Empires du Soleil* montrent qu'il est un philosophe hermétique

qui dissimule ses pensées sous des fictions burlesques.

« On trouve aussi bien dans les œuvres de Cyrano le pressentiment de la montgolfière et du phonographe que les plus sérieuses connaissances alchimiques, et c'est ce qui fait de leur lecture encore aujourd'hui l'occasion d'un voyage extraordinaire pour l'esprit » (R. Amadou et R. Kanters).

Discours sur le Vrai

« J'arrivai dans une fondrière où je rencontrai un petit homme tout nu assis sur une pierre, qui se reposait. [...] Il me discourut pendant trois grosses heures en une langue que je sais bien n'avoir jamais ouïe et qui n'a aucun rapport avec pas une de ce monde-ci, laquelle toutefois je compris plus vite et plus intelligemment que celle de ma nourrice. Il m'expliqua quand je me fus enquis d'une chose si merveilleuse que dans les sciences il y avait un Vrai, hors lequel on était toujours éloigné du facile; que plus un idiomme s'éloignait de ce Vrai, plus il se rencontrait au-dessous de la conception et de moins facile intelligence. " De même, continuait-il, dans la Musique ce Vrai ne se rencontre jamais, que l'âme aussitôt soulevée ne s'y porte aveuglément. Nous ne le voyons pas, mais nous sentons que la Nature le voit; et sans pouvoir comprendre en quelle sorte nous en sommes

absorbés, il ne laisse pas de nous ravir, et si, nous ne saurions remarquer où il est " [...] Je lui dis que le premier homme de notre Monde s'était indubitablement servi de cette langue matrice, parce que chaque nom qu'il avait imposé à chaque chose, déclarait son essence. Il m'interrompit et continua : " Quand je parle, votre âme rencontre, dans chacun de mes mots, ce Vrai, qu'elle cherche à tâtons; et quoique sa raison ne l'entende pas, elle a chez soi Nature qui ne saurait manquer de l'entendre. " Hé c'est sans doute, m'écriai-je, par l'entremise de cet énergique idiomme, qu'autrefois notre premier père conversait avec les animaux, et qu'il était entendu d'eux ? [...] C'est aussi pour cela (cette langue matrice étant perdue) qu'ils ne viennent point aujourd'hui comme jadis, quand nous les appelons, à cause qu'ils ne nous entendent plus. »

Références

Alcover (M.), *La Pensée philosophique et scientifique de Cyrano de Bergerac*, Droz, Genève, Paris, 1970. Amadou (R.) et Kanters (R.), *Anthologie littéraire de l'occultisme*, Seghers. Canselliet (E.) *Cyrano de Bergerac, philosophe hermétique*, « Cahiers d'Hermès », I, La Colombe. Cyrano de Bergerac, *Collection des plus belles pages*, Mercure de France, 1908; *L'Autre Monde*, édition Frédéric Lachèvre, Garnier.

Fourier Charles François Marie (1772-1837)

« Socialisme utopique et ésotérisme »

Fourier dénonce à la fois l'« exploitation de l'homme » et le refoulement d'une sorte d'« instinct cosmique ».

La mythologie occultiste n'a pas épargné le mouvement ouvrier naissant. Que le compagnonnage ait été le relais qui permit à la culture ouvrière de passer de ses modes traditionnels, voire archaïques, au monde moderne, les historiens du XIX^e siècle commencèrent à le percevoir. Que l'on retrouve aussi des francs-maçons, Beslay par exemple, à la tête des finances de la Commune ou d'autres au comité directeur de la I^{re} Internationale, cela n'est pas le fait du hasard. L'espoir de liberté, tout comme l'art, s'exprime à travers la quête d'une « parole perdue », même si l'idéologie que les acteurs mettent en avant n'en fait pas mention. Précisons, toutefois, que cette veine hermétiste ou influencée par l'hermétisme n'a pas été un motif central dans la gestation du mouvement naissant.

■ L'âge d'or est devant nous

Saint-Simon (1760-1825), le premier peut-être, notifia la modernité de la quête révolutionnaire – lui ne se voulait que réformiste – en décrétant que l'âge d'or, dont avait parlé la mythologie, ne se trouvait pas derrière nous, comme le croyait la tradition, mais au contraire devant nous. La même idée se retrouve chez Rimbaud (« Rimbaud s'évadant situe indifféremment son âge d'or dans le passé et dans

le futur », René Char, *Grands Astreignants*) et chez les surréalistes. Mais l'homme qui représente le mieux cette recherche ardente d'un nouveau monde est Charles Fourier. Traité d'utopiste par Marx, encensé par André Breton, il a été redécouvert dans les années 70.

■ L'épanouissement de l'humanité

Fourier centre son système – et c'est ce que Marx lui reproche – beaucoup moins sur les problèmes directement économiques, comme l'échange, la production et la consommation, que sur sa théorie de l'Attraction, cette force qui, retrouvée, conduira l'humanité vers sa pleine réalisation et qui la mettra en concordance avec l'univers. Les problèmes sociaux le préoccupent au premier chef, mais il veut les résoudre, non pas en sociologie, mais en philosophie qui n'oublie pas l'acteur qui les dévoile et à partir duquel ils prennent sens... La régénération de la nature dépend de la libération de l'homme : le macrocosme et le microcosme coïncident analogiquement. D'où l'importance de la cosmogonie qui sous-tend son système. Sous des aspects délirants parfois, cette cosmogonie reprend des thèmes archaïques et les modernise ; ainsi en est-il de cette « copulation des astres » qui symbo-

lise un mariage entre dieux, motif coutumier de la mythologie et de l'alchimie.

■ La passion de l'analogie

Pour Fourier, l'aliénation socio-cosmique consiste à fausser le libre jeu de nos passions. Un moralisme néfaste a créé des devoirs artificiels, et il en est résulté un désordre aussi bien pour la société que pour l'univers entier. Fourier place en épigraphe à son *De l'analogie* cette phrase de Schelling : « On ne peut pas lire partiellement dans les destins, l'univers est fait sur le modèle de l'âme humaine. » Les passions tant décriées par les philosophes, écrit Fourier, « sont ce qu'il y a de plus noble après Dieu puisqu'il a voulu que tout l'univers fût disposé à l'image des effets qu'elles produisent dans le Mouvement social » (*Théorie des quatre mouvements*). Les mouvements animal, organique et matériel sont coordonnés au social, de sorte que tout retentit sur le cosmos. L'analogie jette quelques lueurs là-dessus : « Les groupes d'étoiles lactées représentent les propriétés de l'"ambition", le groupe des planètes sur soleils représentent les propriétés de l'"amour", les groupes de satellites sur planètes représentent les propriétés de la "paternité" etc. Mais Fourier va plus loin : « Les propriétés de l'amitié sont calquées sur les propriétés du cercle ; les propriétés de l'amour sont calquées sur celles de l'ellipse », etc. Emporté par sa passion de l'analogie, il écrira : « Il faudrait appuyer ces analogies d'amples détails, d'abord sur les feuilles des végétaux. La feuille crispée de la betterave dépeint le travail violent des esclaves et ouvriers ; la feuille

grotesque de la rave [...] est l'image du chef de famille villageois qui s'adjuge tout le bénéfice pour le bien de la morale. » « Le chou est l'emblème de l'amour mystérieux, de ses intrigues secrètes masquées. [...] Ses feuilles bouillonnées et ondoyantes figurent les efforts astucieux d'amants obligés de cacher leur lien. » Ce délire d'interprétation analogique le conduit à constater que l'homme s'articule autour d'un « arbre passionnel », nouvel arbre des sephiroth de la Kabbale, et que cet arbre combine douze passions en huit cent dix caractères possibles.

Si l'on veut aboutir à l'« association » qui est le motif central de son système, il faut tirer parti de nos passions au lieu d'aller contre elles. « Un enfant vous semble pétri de vices, parce qu'il est gourmand, querelleur, fantasque, mutin, insolent, curieux et indomptable ; cet enfant est le plus parfait de tous ; c'est celui qui sera le plus ardent au travail dans l'Ordre combiné. Dès l'âge de dix ans, il sera élevé en grade dans les séries d'enfants les plus éminents du canton, et l'honneur de les présider à la parade et au travail lui fera un jeu des plus rudes fatigues. »

Une utopie libératrice

On a compris au cours des années post-soixante-huitardes que l'utopie (celle de Fourier, en particulier) est libératrice dans la mesure où elle permet de renouer avec le songe qu'impulse le projet. Il est bon, parfois, de prendre le large et de ne pas toujours s'écraser dans le concret sur lequel on peut agir. Il a manqué toutefois à cette pensée libertaire de voir que l'hermétisme était le médiateur obligé du rêve au projet.

« L'éducation sociale a pour but d'opérer le plein développement des facultés matérielles et intellectuelles, les appliquer toutes, même les plaisirs, à l'industrie productive. »

Référence
Breton (A.), *Ode à Fourier*, Méridien-Klincksieck.

Les femmes et la liberté

« Les progrès sociaux et changements de période s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté, et les décadences d'ordre social s'opèrent en raison du décroissement de la liberté des femmes. »

Goethe (Johann Wolfgang von)

(1749-1832)

Son génie se fonda (en grande partie) sur l'hermétisme

Il ne semble pas que Goethe n'ait rencontré l'ésotérisme qu'incidemment. Celui-ci fut presque à coup sûr l'une de ses sources d'inspiration.

Étudiant en droit, Goethe est atteint d'une maladie qui paraît incurable, et qui semble être de nature psychosomatique. « J'étais un naufragé, écrit-il à ce sujet, plus malade encore de l'âme que du corps. » Ses parents le confient au Dr Johann Friedrich Metz, dont Christian Lepinte dit que c'est « un personnage énigmatique [...], un vrai médecin dans la tradition des rose-croix, pour lesquels la guérison du corps doit amener la conversion de l'âme ». Le Dr Metz sauve Goethe et l'introduit auprès de Suzanne de Klettenberg, qui groupe autour d'elle un cercle piétiste et occultiste. Goethe lit alors Paracelse, Basile Valentin, Jakob Böhme, Giordano Bruno, etc. *Aurea Catena*, ouvrage d'alchimie, devient son livre de référence. Certains critiques ont avancé l'idée selon laquelle, dans *Wilhelm Meister*, la figure de Makarie représente le Dr Metz et la société de la Tour est un souvenir du cercle Klettenberg.

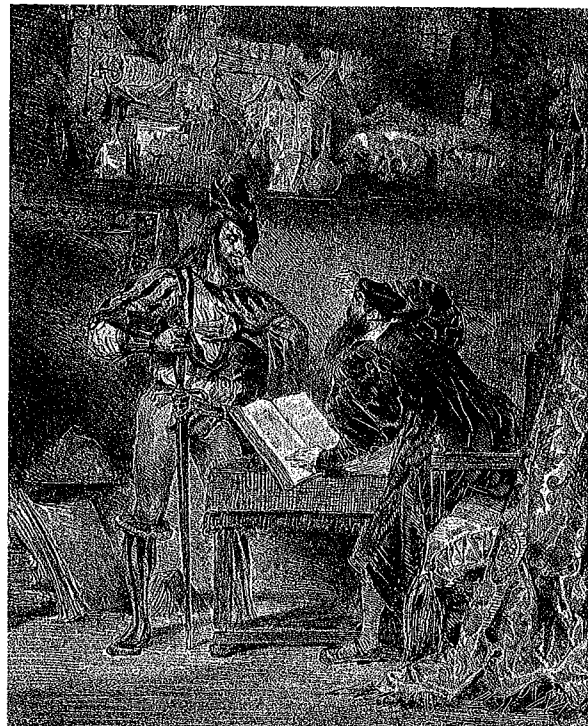
En 1780, Goethe est initié franc-maçon. Cela ne l'empêchera pas d'écrire que la « franc-maçonnerie constitue un État dans l'État » et que « l'introduire où elle n'est pas encore n'est jamais à conseiller ». Il faut préciser qu'il est alors devenu ministre, à Weimar, du duc Charles-Auguste. Franc-maçon, féru d'occul-

tisme, en relations suivies avec des groupes ésotériques, malgré ses hautes fonctions, Goethe écrit une œuvre tout imprégnée de symbolisme et d'alchimie. L'hermétisme fut, pour lui, une constante et profonde préoccupation. Ses travaux sur les couleurs, en particulier, le prouvent.

■ Humanisme, hermétisme, sagesse

« L'idée qu'une société d'élus ou d'initiés perpétue un message sacré, écrit C. Lepinte, domine la pensée de Goethe. [...] Le poème des *Geheimnisse* (« Secrets ») [...] hante l'esprit du poète. [...] L'ordre monastique, dont les mystères nous sont représentés dans les fragments du poème, participe à la fois de l'ordre des Templiers, de la Rose-Croix, de la franc-maçonnerie et de la confrérie mystique du Saint Graal. » Mais Goethe se méfie aussi des imposteurs ; ainsi, son *Grand Cophte* est une satire de Cagliostro, qu'il accuse de « livrer les perles aux pourceaux », mais qu'il hait pour des raisons politiques.

La figure de Makarie que nous avons déjà évoquée nous renseigne sur l'idéal goethien. Makarie est détachée du corporel, elle lui reste cependant liée par « le cordon ombilical de la fraternité humaine ». La vérité, pour Goethe, passe nécessaire-



« Faust et Mephistos » d'Eugène Delacroix (1798-1863), lithographie extraite d'une suite de dix-sept lithographies pour le *Faust* de Goethe, 1823. (Bibl. nat., Paris.)

ment par l'humanisme. Acquérir la sagesse n'est pas une mince affaire : le drame du *Faust* nous le raconte. Goethe nous introduit ici au cœur des légendes gnostiques... A la fin du livre VII de *Poésie et Vérité*, il dit de sa philosophie que si le « néoplatonisme en est la base, l'hermétisme, la mystique, la Kabbale aussi fournissent leur apport ». Goethe est non seulement un puissant hermétiste, mais encore – et c'est loin d'être incompatible – un humaniste et un scientifique. Il est l'image du Sage même. Pour Rudolf Steiner, il avait, à la suite d'une longue maturation, « atteint aux mystères supérieurs ». Les deux parties de son *Faust* – Nerval fut son pre-

mier traducteur en France – retracent ce long processus où les archaïsmes se mêlent aux fulgurations, et dont les thèmes – celui des « Mères », par exemple – et la problématique – celle du Mal, du Savoir, de l'Amour, etc. – prennent appui sur l'hermétisme pour tenter de reconstituer une philosophie où, comme chez les présocratiques, mythologie, science et art se rejoignent. S'agit-il d'une pièce totale ? *Faust* est-il le journal de bord de Goethe ou bien est-ce le grand œuvre ? Dépassés par la grandeur de ce texte, les spécialistes de l'hermétisme préférèrent se focaliser sur *Le Serpent vert*, initiatique lui aussi, mais de lecture s'avère plus facile.

Références

Goethe, *Wilhelm Meister; Kunst und Altertum* (« Art et Antiquité »); *Geheimnisse* (« Secrets »), La Pléiade, Gallimard. Arnold (P.), *Introduction à la traduction de Faust*, C.A.L., 1964. Lepinte (C.), *Goethe et l'occultisme*, Strasbourg, 1947. Viatte (A.), *Les Sources occultes du romantisme*, Honoré Champion, 1965.

Le *Faust* de Goethe met en scène les figures essentielles de la gnose : le principe du Bien et celui du Mal (Dieu et Satan), le gnostique lui-même (Faust), la Sophia (Marguerite-Hélène), etc.

Jean de Meung

(1240 ?-1305 ?)

Un alchimiste en littérature

Par les cathares et les troubadours, Jean de Meung retrouve la veine hermétiste, et il semble bien qu'il fut alchimiste. Le Roman de la Rose est donc un livre codé.

Le *Roman de la Rose* est composé de deux parties, dont la seconde, celle écrite vers 1277, présente un caractère hermétique incontestable. Alors que Guillaume de Lorris, le premier auteur, traçait une « carte du Tendre », le continuateur, Jean de Meung, se livra à des spéculations alchimiques.

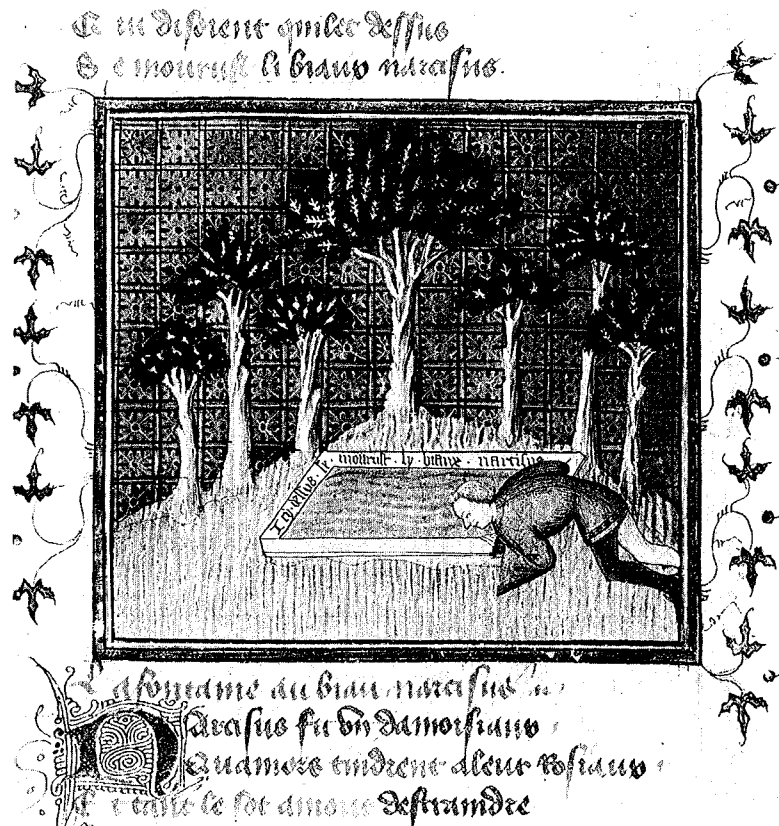
■ Le « gay sçavoir »

Jean de Meung fut dénoncé par le chancelier Gerson (voir sa *Vision* publiée en 1240), qui l'assimile aux cathares et aux troubadours. Et pour Jean de Meung, il n'est en effet qu'un seul objet de recherche : la connaissance du « gay sçavoir » des troubadours. Il la symbolise par une fontaine de jouvence. « La fontaine dont je vous parle, écrit-il, est une fontaine salutaire et belle à merveille. [...] A jamais nous ne vîmes de telle fontaine, car elle sourd de soi-même, ce que ne font pas les autres qu'alimentent des veines étrangères. Celle-ci se suffit à elle-même ; elle n'a besoin de marbre, ni de feuillage, car l'eau qui ne peut jamais manquer vient d'une source si haute qu'aucun arbre n'y peut atteindre. [...] (Pour boire à cette fontaine) pensez à honorer Nature. » Il est une science pour y parvenir : c'est l'alchimie (« l'alchimie, cet art véritable », dit notre auteur). Jean de Meung donne dans son

Roman de la Rose un véritable cours de théorie occultiste : astrologie, mythologie, etc. Son œuvre est une véritable petite encyclopédie comme il y en eut au Moyen Âge. Eliphas Lévi écrit : « La rose de Flamel, celle de Jean de Meung et celle de Dante fleurirent sur le même arbre » (*Histoire de la magie*). Jean de Meung et Flamel, certainement. Ils furent alchimistes tous deux. Mais Dante ? Rien n'est moins sûr ! Sa quête fut spiritualiste et non ésotérique.

■ La relation amoureuse

Le *Roman de la Rose* se situe à un carrefour de la culture hermétiste. Carrefour qui en exprime l'énigme, la spécificité, ou le mystère. Une lecture approfondie de l'œuvre se centrera nécessairement autour de l'alchimie amoureuse, car c'est bien de cela qu'il s'agit ici malgré la sécheresse, la non-poésie, le ton didactique de certaines pages. L'alchimiste est lui-même la matière de son œuvre, mais cela n'implique ni égocentrisme, ni sentimentalisme. L'alchimiste est un amoureux, et en tant que tel il découvre la nature (ou cosmos). Le sujet de l'alchimie est donc une relation. L'être se définit comme une triple relation : à lui-même, au partenaire d'amour, à l'univers.



« La Fontaine du beau Narcisse »

L'amoureux boit « l'eau vive », c'est-à-dire qu'il découvre le principe primordial. Miniature du *Roman de la Rose* de Jean de Meung, manuscrit du ^{xiv}e siècle. (Bibl. nat., Paris.)

Références

Aroux (E.), *Le Mystère de la chevalerie et de l'amour platonique au Moyen Âge*, Paris, 1858.
Herval (R.), *Une curieuse thèse littéraire, Dante, le Roman de la Rose et les fidèles d'amour*, Rouen, s.d.
Langlois (E.), *Origines et source du Roman de la Rose*, Paris, 1890.
Paré (G.), *Le Roman de la Rose et la scolastique courtoise*, Paris, 1941.

Jung Carl Gustav

(1875-1951)

Psychanalyse, alchimie, initiation

Pour Jung, la démarche psychanalytique s'apparente à celle de l'initiation, et le transfert s'effectue selon le modèle de la transmutation alchimique.

Globalité

Jung s'intéressa non seulement à l'alchimie, mais aussi à l'astrologie, à la divination, au spiritisme et à la parapsychologie.

Carl Gustav Jung ouvre la psychanalyse au monde de l'hermétisme. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner sa théorie du symbole qui s'apparente davantage aux conceptions de l'ésotérisme qu'à celles de la linguistique saussurienne par exemple. Sa manière personnelle de déchiffrer l'inconscient ressemble d'ailleurs à une quête (maladroite) de l'invisible. Son œuvre ne se conclut-elle pas enfin par une réflexion sur l'alchimie dont il tire des concepts opératoires pour sa psychologie (voir en particulier *Psychologie et Alchimie*) ? Mais c'est dans *Ma vie* qu'il livre ses idées les plus significatives sur le sujet.

■ Apologie du secret

« Le besoin de s'entourer de mystère est, à l'échelon primitif, d'importance vitale, le secret partagé fournissant le ciment de la cohésion du groupe. A l'échelon social, le secret représente une compensation salutaire au manque de cohésion de la personnalité individuelle qui, par des rechutes constantes dans l'identité originelle, inconsciente avec les autres, s'effondre et s'éparpille toujours à nouveau [...].

La société secrète est un chemin intermédiaire sur le chemin de l'individuation : on confie alors à une organisation collective le soin de se laisser

différencier par elle, c'est-à-dire qu'on n'a pas encore discerné qu'à proprement parler c'est la tâche de l'individu de se tenir sur ses propres pieds et d'être différent de tous les autres.

[...] Il serait erroné de considérer le degré intermédiaire comme un obstacle à l'individuation. Il représente au contraire, et encore pour longtemps, la seule possibilité d'existence de l'individu qui, aujourd'hui plus que jamais, se trouve menacé d'anonymat. [...]

De même que l'initié, grâce au secret de sa société, s'interdit le détour dans une collectivité moins différenciée, de même l'individu isolé a besoin, pour cheminer solitaire, d'un secret que, pour quelque motif que ce soit, il ne doit ni ne peut livrer. Un tel secret l'oblige à s'isoler dans son propre secret individuel... Seul un secret qu'on ne peut trahir, c'est-à-dire un secret qui nous inspire de la crainte ou que l'on ne saurait formuler en paroles descriptives [...], peut empêcher la rétrogradation au collectif » (*Ma vie*).

L'inconscient pour Jung se structure en définitive selon un langage et une grammaire gnostiques et alchimiques. L'idée est passionnante, même si Jung se montre parfois contestable dans ses conclusions.

Maeterlinck Maurice

(1862-1949)

Une poésie tout entière imprégnée d'hermétisme

L'hermétisme gît au cœur de l'œuvre de Maeterlinck, comme de celle de Fernando Pessoa, dont on le rapproche. La musique de Debussy a peut-être réussi à en fracturer le mystère.

Toute l'œuvre de Maeterlinck est parsemée de réflexions sur l'occultisme. L'auteur de *Pelléas et Mélisande* voulut renouer avec les anciens mystères. Son *Grand Secret* est une réflexion sur le sujet. Maeterlinck se situe à mi-chemin de la voie dite « traditionaliste » et de l'effusion spiritualiste.

« Nous voyons ainsi que l'occultisme [...] fut toujours une protestation de la raison humaine, fidèle à ses traditions anti-historiques, contre les affirmations arbitraires et les prétendues révélations des religions publiques et officielles. Elle opposait à leurs dogmes sans fondement, à leurs manifestations divines anthropomorphes, illogiques, trop petites et inacceptables, l'aveu d'une ignorance totale et invincible sur tous les points essentiels. De cet aveu, qui, au premier abord, paraît tout détruire mais qui conduit presque forcément à une conception spiritualiste de l'univers, elle sut tirer une métaphysique et une morale beaucoup plus pures, plus élevées, plus désintéressées et surtout plus rationnelles que celles qui naquirent des religions qui l'étouffèrent » (*Grand Secret*).

■ « Pelléas et Mélisande »

Est-ce tout à fait un hasard si *L'Interprétation des rêves* de Freud parut au temps où Mae-

terlinck composait *Pelléas et Mélisande* ? Maeterlinck, et c'est cela qui intéressa Debussy, tenta de réintégrer au théâtre la dimension rêveuse. L'humain n'est pas seulement psychologie, sociologie, ou inconscient, il est davantage un couple, une équation dynamique, réunissant et opposant le réel et le songe, l'ici et l'ailleurs.

Maeterlinck, comme tous les symbolistes, désirait valoriser le mystère qui frange l'humain, ou l'institue. Alors que Mallarmé s'avance armé du seul langage (des « mots de la tribu »), il s'appuie sur des fragments, des débris plutôt, de mythologies. *Pelléas et Mélisande* est bâti sur des bouts du mythe de Mélusine, d'autres figures du folklore ou même de la *Légende dorée*. Mais le travail créateur de Maeterlinck s'effectue sur la base d'un instinct sûr, il faudrait dire d'une « oreille sûre ». L'important a été le montage – le « collage », comme on dit aujourd'hui – de ces différents fragments. L'important a été la pertinence et la richesse des collages.

Cette richesse a été telle que Debussy l'a tout de suite reconnue. Il entrera dans l'œuvre comme en lui-même et apportera au théâtre un sens, une présence, dont on ne trouve peut-être d'équivalent que dans Proust.

« Je vois une rose dans les ténèbres. »

Référence

Terrasson (R.), *Pelléas et Mélisande ou l'Initiation*, Edimaf, Paris, 1982.

Référence

Nataf (A.), *Le Monde de Jung*, M.A.

Mallarmé Stéphane

(1842-1898)

Mallarmé et le grand œuvre

L'un des pères fondateurs de la modernité semble s'être nourri d'hermétisme. Sa quête poétique se comprend-elle autrement ?

« Car j'installe, par la science, l'hymne des cœurs spirituels En l'œuvre de ma patience, Atlas, herbiers et rituels. »

De Virgile (70-19 avant J.-C.), dont Jérôme Carcopino a peut-être établi que la quatrième *Églogue* est d'inspiration pythagoricienne et dont *Les Bucoliques*, selon Paul Maury, offrent une construction numérique qui correspondrait au nombre d'or, en passant par Apulée (125-170), dont *Les Métamorphoses* s'achèvent sur une initiation aux mystères d'Isis, jusqu'à Rabelais, qu'Eliphas Lévi appelle « le sorcier de Meudon », Shakespeare, Maurice Scève et sa mystérieuse *Délie*, sans oublier Dante, Jean de Meung, etc., la littérature est plus imprégnée d'ésotérisme qu'on le croit habituellement. Cette imprégnation ne s'est d'ailleurs pas amoindrie au cours des âges. Certaines œuvres de Milton, Poe et de bien d'autres le montrent. Il semble que les plus grands créateurs, comme de moins grands (Cazotte, Balanche, Nodier, par exemple), se soient à un moment ou à un autre intéressés à l'hermétisme...

■ Un « commentaire de signes purs »

Stéphane Mallarmé est de ceux-là. Franc-maçon, il fréquenta la librairie de l'Art indépendant qui, selon V.E. Michelet, l'auteur de *L'Ésotérisme dans l'art* qu'il a d'ailleurs lu, joint les « esprits du symbolisme à ceux de l'ésotérisme ». Il y rencontre Villiers

de L'Isle-Adam, l'auteur d'*Isis* et d'*Axel*, Debussy et quelques autres. Passionné de Kabbale et d'alchimie, n'écrit-il pas à V.E. Michelet que l'occultisme est le « commentaire des signes purs à quoi obéit toute littérature, jet immédiat de l'esprit » ? Intéressante définition : l'hermétisme est la glose – la seule glose possible – des signes qui font l'œuvre d'art, que celle-ci d'ailleurs soit littérature, peinture, musique.

■ La structure absolue

Mallarmé, en effet, ne tenta-t-il pas de saisir l'acte d'écrire à sa racine ? N'essaya-t-il pas de se resituer par rapport à l'invisible dont l'écriture n'est que trace ? Ne s'était-il pas mis en quête d'une « parole » (d'une parole comme perdue) dont il voulut capturer les aléatoires chatoiements ? Son « coup de dés [qui] jamais n'abolira le hasard » et sa hantise du livre comme structure définitive ne le montrent-ils pas ?

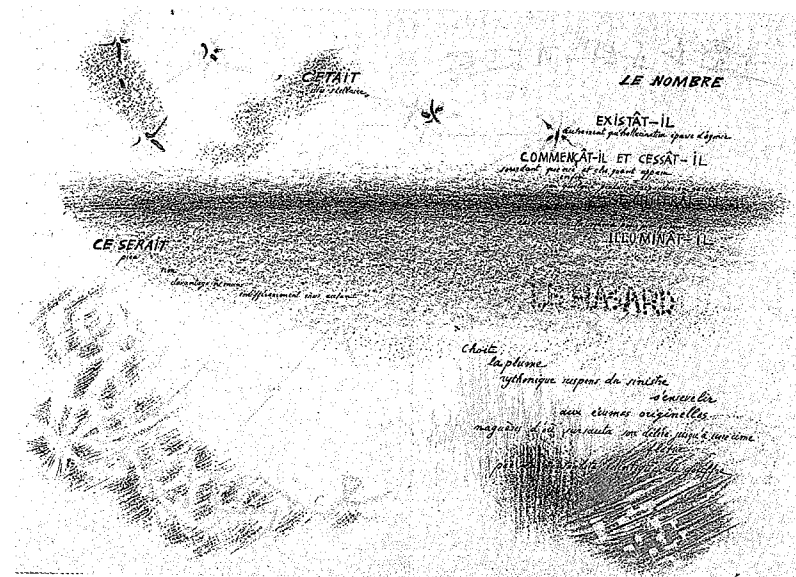
Certains auteurs ont tenté de faire des rapprochements entre les écrits de Mallarmé et les théories ésotériques, notamment la « doctrine secrète » de Mme Blavatsky et la « théosophie » de Rudolf Steiner. C'est le propos de Charles Chassé et de Deborah Aish (« la métaphore dans l'œuvre de Mallarmé est un système d'idées pures réglées par l'idée finale qui est l'absolu [...] Le monde n'est ainsi qu'une série de

symboles qui reflètent comme dans un miroir cette grande vérité »). Il est également possible de montrer que la vision initiale de Mallarmé rappelle celle des « vases brisés » de la Kabbale et que c'est armé des seuls vers, comme le souligne J. Roubaud, que le poète s'y affronta. Ces approches sont, certes, intéressantes, mais, *in fine*, ne sont-elles pas réductrices ? Ne passent-elles pas à côté de l'absolue nouveauté de Mallarmé ? Et, en admettant même que l'œuvre se rattache à une tradition, ne faut-il pas sentir et comprendre la nouveauté mallarméenne pour atteindre cette tradition autrement que par des affirmations de principe ?

Après Rimbaud, que pouvait la poésie ? Feindre de chanter, s'enliser dans l'académisme, ou inventer de l'inouï ? Les surréalistes se laisseront habiter par le songe, Mallarmé ex-

plorera l'être de la poésie, son lieu originel. Une époque s'achevait : l'invisible qui, discrètement jusqu'alors, se tenait derrière les mots, cet invisible avec qui, de Virgile à Villiers de L'Isle-Adam, les créateurs se trouvent en intimité, nécessitait qu'on se situât de manière nouvelle par rapport à lui. La modernité invente toujours une inédite relation de l'homme à l'univers... Mais cet invisible est-il le territoire (la chasse gardée) de la poésie ou de l'hermétisme ? L'occultisme est-il simplement une glose (un « commentaire de signes purs ») comme le pensait Mallarmé ? Ou bien l'art est-il vestige, voire dérisoire vestige, de quelque chose de plus vaste, de plus fondamental ? D'un invisible se donnant dans une gnose dont l'œuvre, seule, avec ses éphémères chatoiements, permet la glose (v. *Gnoses*, *Nombre d'or*) ?

Le hasard
Lithographie en couleur d'André Masson pour le livre *Un coup de dé* jamais n'abolira le hasard, de Mallarmé. (Bibl. nat., Paris.)



Références

- Chassé (C.), *La Source occultiste de la prose pour des Essentes*, dans *Quo Vadis*, 1949.
Ernoult (C.), *Mallarmé et l'occultisme*, dans *Revue métapsychique*, janvier-mars, 1952.
Ghyka (M.C.), *Sortilège du Verbe*, Paris, 1949.
Huysmans (J.-K.), *A rebours*, Paris, 1884.
Michelet (V.E.), *Les Compagnons de la hiérophanie*, Dorbon-Ainé, Paris, 1937.

Meyrink Gustav

(1868-1932)

Une œuvre romanesque qu'illustre l'ésotérisme

L'auteur du Golem bâtit toute son œuvre romanesque sur les conceptions de l'ésotérisme. Il ne s'en cacha d'ailleurs pas.

Le Dibbouk

Le Dibbouk ne doit pas être confondu avec le Golem. C'est l'esprit d'un mort qui prend possession d'un vivant et qu'on ne peut chasser qu'en l'exorcisant.

Fils d'une actrice et d'un ministre wurtembergeois, Gustav Meyrink se ruina à la Bourse, et il faillit se suicider. Mais, à ce moment décisif, des lectures faites par hasard l'orientèrent vers l'ésotérisme. Il participa, à Prague, Munich et Vienne, à des cercles ésotériques, et il pratiqua assidûment le yoga.

■ Un médium littéraire

Meyrink est un auteur expressionniste d'un talent certain. Il a laissé une série de romans initiatiques qui ont été republiés il y a quelques années en France. Gérard Heim, l'un de ses traducteurs, écrit : « Meyrink fut certainement le médium littéraire le plus remarquable de toute la littérature européenne. Il s'intéressait passionnément aux phénomènes occultes, et toute sa vie fut une longue quête dans le domaine de la connaissance ésotérique. Il compte parmi les très rares Européens qui soient parvenus à assimiler au moins une branche de la technique du yoga, et il utilisa cette possibilité de développer la sensibilité de son corps physique pour perfectionner ses facultés de voyance et de médiumnité » (préface au *Dominicain blanc*, La Colombe, 1963). Le personnage principal de ce livre est John Dee, l'hermétiste maudit. Le meilleur ouvrage de Meyrink est, de l'a-

vis des connaisseurs, son *Golem*, souvent mis en scène au cinéma.

Le Golem

Le Golem est un personnage d'argile dans la bouche duquel son créateur, un rabbin, mettait un papier sur lequel était inscrit le nom de Dieu. Cela animait la statue, et le rabbin, son maître, l'utilisait à diverses tâches. Il s'agit d'une vieille légende juive née dans les ghettos et qui conte que le Golem protégeait les Juifs pendant les pogromes.

Le Golem est donc un ancêtre de Frankenstein de Mary Shelley. Frankenstein est créé par un savant avec des moyens qui se veulent scientifiques, le Golem par un kabbaliste selon les voies de la mystique. Le mythe du Golem, comme celui de Frankenstein, comme celui de l'homoncule, est très vieux. Il exprime le désir de l'humain de s'élever à Dieu. Il se termine le plus souvent par une catastrophe : la présomption est toujours châtiée.

Le rabbin du livre de Meyrink vient à bout de sa création en lui enlevant le nom de Dieu. Il s'agit aussi, on le voit, d'une spéculation kabbalistique. « Maîtres du secret », les kabbalistes connaissaient le nom véritable de Dieu – ce nom que le grand prêtre tout seul clamait une fois l'an dans une salle secrète du temple de Jérusalem.

Milosz (Oscar Vladislav de Labunovas Lubicz-)

(1877-1939)

Un poète prisonnier de ses visions

Milosz fut un grand poète. Ce fut un moins grand maître de l'ésotérisme.

Milosz est né en Lituanie, il est mort à Fontainebleau. Il est le fils d'un baron balte passionné de bouddhisme et, par sa mère, petit-fils d'un rabbin kabbaliste. C'est un grand poète et un dramaturge intéressant. Il est dommage qu'il reste fort peu connu. Mais Milosz est aussi un auteur ésotérique, qui mêle des intuitions fulgurantes à des naïvetés de type prophétique. Les naïvetés sont, par exemple (*Poème des arcanes*), son désir de croire que fusionneront les irréconciliables : l'enseignement d'Hiram, le maître mythique de la franc-maçonnerie, et celui de l'Église. Les fulgurations sont des échappées poétiques. *L'Épître à Sorge* (1916) et *Les Origines ibériques du peuple juif* (1933) sont parfois d'une grande beauté, mais laissent souvent perplexe. Il est arrivé à Milosz de confondre l'ordre du symbolique et l'ordre du réel, et de se trouver dans la position d'un créateur qui prend ses créations pour la réalité.

■ Le « Cantique de la connaissance »

Cet ouvrage marque dans l'œuvre de Milosz, selon le poète Jean Rousselot, la transition du profane au sacré.

« A ceux qui, ayant demandé, ont reçu et savent déjà.

A ceux que la prière a conduits à la méditation sur

l'origine du langage.

Les autres, les voleurs de douleur et de joie, de science et d'amour, n'entendront rien à ces choses. [...]

Le pouvoir de nommer des objets sensibles absolument impénétrables à l'être spirituel

Nous vient de la connaissance des archétypes, qui, étant de la nature de notre esprit, sont comme lui situés dans la conscience de l'œuf solaire.

[...]

Le langage retrouvé de la vérité n'a rien de nouveau à offrir. Il réveille seulement le souvenir dans la mémoire de l'homme qui prie.

Sens-tu se réveiller en toi le plus ancien de tes souvenirs ? Je te révèle ici les origines saintes de ton amour de l'or.

[...]

Et ceci est la prière efficace où doit s'abîmer l'opérateur : Entretiens en moi l'amour de ce métal que colore ton regard, la connaissance de cet or qui est un miroir du monde des archétypes.

[...]

Apprends de moi que toute maladie est une confession par le corps.

Le vrai mal est un mal caché ; mais quand le corps s'est confessé, il suffit de bien peu pour amener à soumission l'esprit même, le préparateur des poisons secrets. »

Références

Revue *Sous le Ciel*, n° 30, p. 210 : « Sur le sens anagrammatique de la Bible, d'après Milosz » (article de D. Névyman). Rousselot (J.), *O.V. de L. Milosz*, Paris, 1949.

Une force cachée

« Il y a dans chaque nom une force cachée et, lorsque nous répétons ce nom sans arrêt dans notre cœur, la bouche fermée, jusqu'à ce qu'il finisse par emplir tout notre être nuit et jour, nous attirons dans notre sang cette force spirituelle qui circule alors dans nos veines et, avec le temps, finit par transformer notre corps. » (Gustav Meyrink, *Le Visage vert*).

Nerval

(Gérard Labrunie, dit Gérard de)

(1808-1855)

La poésie de Nerval introduit à l'hermétisme

El Desdichado est un poème mystérieux. Ce mystère renvoie le lecteur au mystère de l'hermétisme. L'œuvre de Nerval est tout

Gérard de Nerval était passionné d'occultisme : *Les Illuminés*, où il évoque, entre autres, la figure de Cagliostro, et *Le Voyage en Orient*, où il donne une suite à la légende d'Hiram, en témoignent. Par ailleurs, Jean Richer a établi que Nerval a recopié de longs passages d'ouvrages hermétiques et qu'il connaissait parfaitement bien *Le Monde primitif* de Court de Gébelin et le *Dictionnaire mytho-hermétique* de Dom Pernety. Cela, dira-t-on, a relevé de préoccupations alimentaires : Nerval, entre deux poèmes, gagna sa vie comme il put. Est-ce si sûr ?

La vision du monde de Nerval passe par l'hermétisme. La conclusion d'*Aurélia* l'indique : « Mais, selon ma pensée, les événements terrestres étaient liés à ceux du monde invisible. C'est un de ces rapports étranges dont je ne me rends pas compte moi-même et qu'il est plus aisé d'indiquer que de définir. [...] »

Qu'avais-je fait ? J'avais troublé l'harmonie de l'univers magique où mon âme puisait la certitude d'une existence immortelle. J'étais maudit peut-être pour avoir voulu percer un mystère redoutable en offensant la loi divine. »

■ Le mystère du poème

Georges Le Breton relève des correspondances entre des fragments du fameux et tou-

jours mystérieux *El Desdichado*, et l'alchimie et les tarots.

EL DESDICHADO

Je¹ suis le Ténébreux, – le Veuf –, l'Inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :
Ma seule Étoile est morte, – et mon luth constellé²
Porte le Soleil noir³ de la Mélancolie⁴.
Dans la nuit du Tombeau⁵, Toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie⁶,
La fleur⁷ qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le Pampre à la Rose s'allie⁸.
Suis-je Amour ou Phœbus ?... Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge⁹ encore du baiser de la Reine¹⁰ ;
J'ai rêvé dans la Grotte où nage la Syrène¹¹...
Et j'ai deux fois¹² vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tout à tour sur la lyre d'Orphée¹³
Les soupirs de la Sainte¹⁴ et les cris de la Fée.

1. Celui qui dit « Je » est, semble-t-il, le Pluton de l'alchimie. Il figure la terre cachée sous la couleur noire. Cette « noirceur » se rencontre au début de l'œuvre. C'est la « mort », la « mélancolie »,...

2. Les trois premiers vers correspondent aux arcanes XV (le Diable), XVI (la Tour fou-

droyée) et XVII (l'Étoile) des tarots.

3. « Soleil noir » se retrouve dans de nombreux textes alchimiques.

4. La « mélancolie » symbolise la « putréfaction de la matière ».

5. Les alchimistes disaient qu'il « fallait mettre un roi au tombeau pour ensuite le ressusciter de ses cendres ».

6. Le Pausilippe, c'est la pierre (philosophale) au rouge. Et la mer, c'est le mercure.

7. Il s'agit de la « fleur blanche » de Proserpine dans la mythologie.

8. Le pampre représente la couleur rouille, donc Mars ; la rose désigne Vénus. De leur union naît le soleil philosophique.

9. Ne peut-on dire que le premier quatrain du sonnet est noir, le deuxième blanc, et le premier tercet rouge ?

10. Le soufre, c'est le roi philosophique ; l'eau mercurielle, la reine.

11. La sirène est Mélusine ; la grotte, le vase alchimique.

12. Ce vers fait allusion à la deuxième étape de l'œuvre.

13. Dom Pernety écrit : « Comme poète, Orphée est l'Artiste, qui raconte allégoriquement ce qui se passe dans les opérations du Magistère. »

14. La Sainte, c'est la Vierge alchimique qui va enfanter de la « matière des sages ».

(Extrait de la revue *Fontaine*, n° 44-45.)

Ces correspondances sont-elles dénuées de sens ? Ont-elles, dans le poème, une simple fonction décorative ? Nerval s'est-il seulement (mais avec quelle maestria !) livré à un jeu ? Il ne le semble pas : tout le poème baigne dans un mystère. Nerval a voulu rendre présent ce mystère et nous sentons bien que, loin d'être reli-

gieux, il est d'ordre cosmique. Mais avons-nous alors affaire à un message chiffré ? Nerval a-t-il tenté de nous communiquer un secret en le dissimulant ? Adopter ce point de vue reviendrait à s'entourer d'un faux mystère : le Soleil noir sous le signe duquel se place ce texte n'est pas un rébus, mais une présence poétique. Il ne se laisse pas décoder. Il doit être pris pour ce qu'il est.

■ La rencontre avec l'alchimie

Il nous paraît plus juste de conclure que Nerval a pressenti – et toute son œuvre en témoigne – les ressemblances entre sa démarche personnelle et celle de l'alchimie, voire des tarots. C'est en fixant ces similitudes, en les capturant dans ses écrits – et *El Desdichado* achève une longue quête – qu'il a exprimé son secret existentiel, sa symbolique intime. Que ce secret nous renseigne sur l'hermétisme mieux que ne le font toutes les gloses savantes, cela est évident, pour la raison de l'initiale correspondance.

L'hermétisme, la gnose ou l'alchimie ont passionné de nombreux poètes : Shakespeare, Baudelaire, Rimbaud, Breton, Daumal, Artaud, Char, etc. Pourtant, jamais le secret n'a été aussi proche et aussi lointain que dans *El Desdichado*, *Artémis* (« C'est la mort – ou la morte... Ô délice ! Ô tourment ! La rose qu'elle tient, c'est la Rose tremière ») et quelques autres poèmes de Nerval. Que Nerval ait rencontré l'alchimie, qu'il ait eu besoin de passer par elle pour se retrouver, cela pose un problème à la critique littéraire. L'hermétisme recèlerait-il aussi les modèles théoriques de l'itinéraire poétique ?

Franco-maçonnerie

On s'est demandé si Gérard de Nerval était franc-maçon. Il ne le fut pas, mais son père oui. À la réflexion, la question a toutefois peu d'importance. On peut ne pas avoir été initié et retrouver en soi-même les données de l'hermétisme.

Références

Le Breton (G.), « La Clé des chimères : l'alchimie » ; « L'Alchimie dans *Aurélia* », deux articles de *Fontaine*, n° 44-45.
Gérard de Nerval, numéro spécial de *La Tour Saint-Jacques* ;
Richer (J.), *Gérard de Nerval et les doctrines ésotériques*, « Cahiers d'Hermetisme », Paris, 1947.

Novalis (Friedrich von Hardenberg, dit) (1772-1802)

La nuit de Novalis introduit à celle qui précède l'initiation

On pressentait que les Hymnes à la nuit faisaient allusion à une vision imprégnée d'ésotérisme. Les Fragments livrent cette vision philosophique.

Novalis rappelle parfois Pascal, mais, dit Maeterlinck, un Pascal songeur, car « Pascal n'a pas connu Böhme, Lavater, Eckartshausen, Zwizendorf, Young-Stilling ; et le grand Böhme notamment ne lâche plus jamais les proies heureuses qu'il a saisies ». Ami de Schlegel, Schiller et Jean-Paul, Novalis, le mystérieux poète allemand, fréquente l'occultiste Zacharias Werner, qui de-

vient, semble-t-il, le maître dans les *Disciples à Saïs*. Les *Hymnes à la nuit* – et son amour pour la jeune Sophie, figure qui rappelle la Béatrice de Dante –, ainsi que toute son œuvre revêtent un « caractère étrange, voilé, presque énigmatique » (Thomas Carlyle). Pour lui, quelque chose unit l'homme à l'univers. Ce « quelque chose », c'est la poésie, la magie, l'amour.

Des enfants de Dieu

« Nous comprenons le monde lorsque nous nous comprenons nous-mêmes, car lui et nous sommes des moitiés intégrantes. [...] Nous sommes des enfants de Dieu, des germes divins. Un jour, nous serons ce que notre père est.

Nous sommes en relation avec toutes les parties de l'univers, ainsi qu'avec l'avenir et le passé. Il dépend de la direction et de la durée de notre attention que nous établissons tel ou tel rapport prédominant, qui nous paraît particulièrement important et efficace. Une véritable méthode en ce qui concerne ce procédé, ce ne serait rien moins que la science divinatoire. [...]

Nous sommes liés de plus près à l'invisible qu'au visible. [...] La mathématique ne concerne que le droit, que la nature et l'art juridiques, mais non point la nature et l'art magiques.

Les deux ne deviennent magiques que par leur moralisation. L'amour est le principe qui rend la magie possible. L'amour agit magiquement. [...]

L'inconnu, le mystérieux, est le résultat et l'origine de tout. [...]

Le mage physique sait vivifier la nature et s'en servir arbitrairement comme de son propre corps. [...]

Tout enchantement se produit par une identification partielle de l'enchantement avec l'objet ensorcelé, que je puis obliger à voir une chose, à la croire, à la sentir comme je veux. Le magicien est poète. Le prophète est au magicien ce que l'homme de goût est au poète. [...]

Sympathie du signe avec ce qu'il signifie (une des idées fondamentales avec la Kabbale). »

Références

Besset (M.), *Novalis et la pensée mystique*, Paris, 1947.
Falk (M.), *I Misteri di Novalis*, Naples, 1938.
Feilchenfeld (Dr W.), *Der Einfluss Jakobs auf Novalis*, Berlin, 1922.
Herzog (W.), *Mystik und Lyrik bei Novalis*, Iena, 1926.
Maeterlinck (M.), *Introduction à « Les Disciples à Saïs » et les « Fragments » de Novalis*, Bruxelles, 1895.

Platon

(429-347 avant J.-C.)

Platon fut-il initié au pythagorisme ?

Il est possible de dire, à tout le moins, que Platon connaissait l'ésotérisme de Pythagore et qu'une grande partie de son œuvre se fonde sur lui.

Platon connaissait parfaitement bien le pythagorisme : il est même probablement le penseur qui a le plus médité sur les notions d'« harmonie » et de « proportion ». Cela apparaît particulièrement dans le *Timée*, avec ses spéculations sur le nombre, ou plus précisément sur le rythme de l'âme du monde. Certains spécialistes pensent avoir reconstitué le schéma mathématique et musical décrit par Platon et croient qu'il est bâti sur la tétraktis pythagoricienne... Platon voulut généraliser ses théories et les appliquer à l'organisation sociale (voir *La République*). De ce point de vue, il fut un utopiste, à la manière dont le sera Fourier, mais un utopiste totalitaire (ce que n'est pas Fourier, qui est plutôt poète).

■ Des traces de croyances

Sans aller jusqu'à croire, comme certains, que la philosophie platonicienne n'est qu'une géniale vulgarisation des révélations transmises au cours des mystères grecs, on peut dire qu'elle porte trace de coutumes très anciennes et de rites primitifs qui l'apparentent à l'occultisme. On découvre cette inspiration dans la maïeutique amoureuse du *Banquet* et dans l'initiation dispensée par Diotime, ou encore dans la dialectique de l'un et du multiple, du même et de l'autre, exposée

dans le *Parménide*. Le *Cratyle*, par ailleurs, passe parfois pour être un véritable traité de magie théorique. Le *Timée* décrit la création du monde en montrant que ce sont les nombres qui régissent le cosmos et que les rapports se manifestent à nous par la musique. Le *Critias*, enfin, fait de Platon l'inventeur de l'Atlantide, ce fabuleux continent symbolisant l'originaire de tout savoir.

Le démiurge mathématicien

« Le démiurge remplit les intervalles doubles et triples, en coupant encore des portions du mélange primitif et les plaçant dans ces intervalles de manière qu'il y eût dans chaque intervalle deux médiétés, l'une surpassant les extrêmes et surpassée par eux de la même fraction de chacun d'eux, l'autre surpassant un extrême nombre dont elle est surpassée par l'autre. De ces liens introduits dans les premiers intervalles résultèrent de nouveaux intervalles de un plus un demi, un plus un tiers, un plus un huitième. Alors le dieu remplit tous les intervalles de un plus un tiers à l'aide de l'intervalle de un plus un huitième, laissant dans chacun d'eux une fraction telle que l'intervalle restant fut défini par le rapport du nombre deux cent cinquante-six au nombre deux cent quarante-trois » (*Timée*).

Références

Minoide Mynas (C.), *Diagramme de la création du monde*, Paris, 1848 (commentaire sur le *Timée* et le *Critias*).
Olerud (A.), *L'idée de Macrocosmos et Microcosmos dans le « Timée » de Platon*, étude de mythologie composée, Uppsala, 1951.
Perlis (H.), *Platon, sa conception du cosmos*, New York, 1945.
Saint-Michel (L.), *Aux sources de l'Atlantide*, Bourges, 1953.
Saurat (D.), *L'Atlantide et le règne des géants*, Paris, 1954.

Shakespeare William

(1564-1616)

Shakespeare, voie royale vers l'hermétisme

L'œuvre de Shakespeare véhicule des croyances médiévales, et un processus alchimique se trouve en son cœur.

« Voulez-vous dire des choses cachées et interdites à l'intelligence commune ? » (*Peines d'amour perdues*.)

C'est à la charnière du Moyen Âge et des Temps modernes que se situe l'œuvre de Shakespeare. Il n'est donc pas étonnant que, comme celle de Jérôme Bosch en peinture, elle véhicule de vieilles mythologies aujourd'hui disparues, et des croyances magiques et ésotériques. De son temps d'ailleurs, l'illuminisme et la Kabbale exerçaient une influence incontestable sur les milieux intellectuels.

■ Exégèse ésotérique

Le Songe d'une nuit d'été est tout empreint d'une cosmologie folklorique ; les *Peines d'amour perdues* le sont d'une conception orphique de l'amour (les amants s'imposent des épreuves). *Le Marchand de Venise* développe incidemment des conceptions pythagoriciennes :

« Il n'est jusqu'au plus petit de ces globes que tu contemples (dans le ciel)

Qui, dans son mouvement, ne chante comme un ange [...]

Mais pendant le temps que ce vêtement de limon périssable

Les enveloppe grossièrement, nous ne pouvons l'entendre. »

La Tempête met en scène un mage qui se bat contre les forces du Mal et fait subir une initiation aux jeunes amoureux, etc. Mais c'est à l'alchimie que revient la plus grande place. *Le Conte d'hiver*, en

particulier, le montre. La pièce est truffée de réflexions et de symboles alchimiques, comme l'indique Paul Arnold. La très prenante scène de la « résurrection » d'Herminione n'est-elle pas calquée sur la résurrection du roi et de la reine descendus au tombeau dans les textes alchimiques ?

■ Une alchimie en recreation d'elle-même

Cependant, l'alchimie participe plus intimement encore à l'œuvre de Shakespeare. Elle se situe peut-être en son cœur parce que cette œuvre, c'est de l'alchimie en cours de recreation d'elle-même. Évoquant l'« alchimie du Verbe », Rimbaud indique que la création poétique se déroule alchimiquement. Ses modèles théoriques, pour la comprendre, il ne faut les chercher que dans l'« art royal » et dans ses concepts (transmutation, sublimation, fixation, etc). L'alchimie, en outre, c'est la mise en scène, comme le dit Artaud, de figures théâtrales par excellence. En effet, les figures alchimiques parlent à la fois de l'univers et de l'être humain. Elles établissent une équivalence – une aléatoire unicité – entre le monde et le moi en éveillant l'imagination créatrice du spectateur. On dira alors – et c'est ce que prétend Artaud – que tout véritable créateur passe nécessairement par l'alchimie.

Référence

Arnold (P.), *Ésotérisme de Shakespeare*, Mercure de France.

Strindberg August

(1849-1912)

August Strindberg, le faiseur d'or

Strindberg essaya (vraiment) de fabriquer de l'or. Simple naïveté ? Son « combat avec l'ange » passait par l'ésotérisme.

August Strindberg, qui fut l'un des plus grands dramaturges des temps modernes, fut aussi un hermétiste qui pratiqua l'alchimie de laboratoire. Il faillit mettre le feu à l'hôtel qu'il habitait au 60, rue d'Assas à Paris, en se livrant à ses expériences. Voici ce qu'il écrivit à ce sujet, le 15 avril 1896, à Jollivet-Castelot qui passait alors pour être un maître parmi les « faiseurs d'or » :

« Cher Monsieur,

Puisque vous avez la croyance en la possibilité de faire de l'or, je vous envoie ces échantillons demandant votre avis sur la nature de ce précipité métallique. [...]

Je trempe une bande de papier en sulfate de fer. Puis je la tiens au-dessus du flacon d'ammoniaque ouvert ; une minute au plus. Après je laisse la bande sécher dans la fumée de cigare pendant cinq à dix minutes. C'est tout. Le cigare sèche et donne de l'ammoniaque. Empêche l'oxyde de fer hydraté de retourner à l'état de fer. [...]

Voici ce qui se passe :

Sulfate de fer ammoniacal =
 $\text{Fe (AzH}_4\text{)}_2 \text{ 2(SO}_4\text{)} \text{ 6 aq} = 392$
196 x 2
v
Or

Je vous prie de répéter mon expérience et de me dire si le

métal jaune vous paraît contenir de l'or, microscopique, c'est vrai, mais l'or du Transvaal l'est aussi. »

Comment Strindberg a-t-il pu être aussi naïf ? On sera tenté de l'expliquer par le déséquilibre psychique dont, comme Antonin Artaud qui s'intéressa lui aussi à l'alchimie, il souffrit toute sa vie. Le rapprochement s'avère justifié à condition de préciser que le génie, loin de s'identifier à la folie, la combat au contraire. Le génie est un « combat avec l'ange », un combat contre une folie que toute l'humanité porte en ses tréfonds et que l'artiste seul ose affronter.

■ Le choix de l'hermétisme

Comme chez Nerval, l'alchimie est, chez Strindberg, intimement liée à l'œuvre littéraire dont elle révèle le secret. Pourquoi les artistes qui se confrontent à leurs fantômes choisissent-ils l'hermétisme comme ultime référence ? Cet hermétisme n'est-il qu'un masque qui dit et à la fois dissimule leur névrose ? Ou bien est-il le mythe par le détour duquel ils capturent le mystère de la création ? Le problème reste ouvert. Il faudra bien qu'un jour la critique s'y intéresse de près.

Admirateur du **naturalisme** à l'origine, Strindberg passa ensuite à un symbolisme qui ouvrit sur une quête préfigurant, d'une certaine manière, celle de Kierkegaard, l'un des pères de l'existentialisme.

Référence

Adamov (A.), *Préface à la création d'« Inferno »*, Griffon d'Or, 1947.

Surréalistes (les)

Amour et révolution se conjuguent avec magie

A côté de Freud et de Marx, les surréalistes magnifièrent Nicolas Flamel, Eliphas Lévi et bien d'autres. L'amour et la révolution forment avec la magie le triptyque du surréalisme.

On connaît l'intérêt d'André Breton et de tous les poètes et les peintres groupés autour de lui pour le rêve, la magie et l'amour. Mouvement artistique essentiel dans le siècle, le surréalisme, auquel adhèrent Eluard, Aragon, Desnos, Artaud, Char – pour n'en citer que quelques-uns –, ne pouvait que rencontrer l'hermétisme. Cette rencontre s'est faite avec une intention étrangère au monde de l'ésotérisme de l'époque : les surréalistes voulaient libérer toutes les forces créatrices que l'aliénation sociale empêche de s'éveiller. Breton et ses amis se réclamaient de Marx et de Freud.

■ Sur-réalité et invisible sont-ils synonymes ?

La critique n'a peut-être pas encore tout à fait perçu comment le surréalisme s'est épanoui en conjuguant deux motifs apparemment contradictoires : l'hermétisme (force songeuse) et la révolution (dissipation des obscurités). Artaud illustre cette démarche de manière spectaculaire, de sa « Lettre à la voyante » (dans *L'Art et la mort*) aux *Tarahumaras* en passant par *Le Théâtre et son double*, où il évoque l'alchimie. Cependant, l'appellation même du mouvement – surréalisme – indique que ces artistes s'étaient mis en quête d'une « sur-réalité », c'est-à-dire d'une réalité « autre », d'une réalité invisible au sens

de Hölderlin ou de Rimbaud. Les surréalistes cherchèrent à explorer cette réalité avec la volonté de réussir là où leurs prédécesseurs avaient échoué. Ils voulurent « changer la vie » en l'inscrivant dans leur projet révolutionnaire.

■ Se situer vis-à-vis du cosmique

On pourra observer qu'une telle recherche n'a rien d'original. Ne la retrouve-t-on pas avec Kandinsky qui, inventant l'art dit abstrait, voulut rendre visible cet invisible dont toute figuration n'est, après tout, qu'un habillage ? D'ailleurs, ne peut-on pas dire que les classiques – un Watteau, un Poussin (qui connut et utilisa le nombre d'or), un Rembrandt (qui semble avoir connu la Kabbale) – travaillaient eux aussi sur l'invisible, mais avec discrétion ? Dire cela revient – s'en rend-on compte ? – à souligner la permanence de l'invisible dans l'art. Cela justifie-t-il en aucune manière qu'on en prenne prétexte pour évacuer le surréalisme et la modernité ? Le problème ne devient-il pas alors de comprendre comment l'invisible, qui imprègne tout l'art du passé, a – autour des années 20 – fait exploser ce dernier comme s'il voulait signifier qu'il devenait urgent de se situer vis-à-vis du cosmique ? La tradition vivante s'enracine-t-elle ailleurs que dans le présent ?



« Les surréalistes »

Le surréalisme, comme l'hermétisme, voulut intégrer la dimension rêveuse. Huile de Valentine Hugo représentant André Breton, Paul Eluard, Tristan Tzara, René Crevel et René Char. (Bibl. nat., Paris.)

Références

Bédouin (J.-L.), *André Breton*, Paris, 1950.
Bonnet (M.), *André Breton*, José Corti, Paris, 1975.
Carrouges (M.), *André Breton et les données fondamentales du surréalisme*, Paris, 1950; *Surréalisme et occultisme*, Cahiers d'Hermès, II, Paris, 1974.
Gracq (J.), *André Breton*, José Corti, Paris, 1972.

Symbolistes (les)

Des créateurs qui affirment leur occultisme

Plus que toute autre, l'école symboliste s'est reconnue dans la philosophie de l'occultisme.

Le passage par l'hermétisme

La rencontre du sur-réalisme et de l'hermétisme s'inscrit dans la filiation du symbolisme. Le plus important peut-être est de saisir sur le vif l'intrusion de l'occultisme dans les phénomènes de création littéraire et artistique. Il ne s'agit pas d'une influence, et encore moins du pseudo-noyautage d'une école littéraire par une société secrète, mais d'une chose de plus original. Les créateurs passent nécessairement par un hermétisme manifeste ou latent. Les notions de secret, de transmutation, de coïncidence ne s'adaptent-elles pas parfaitement à l'œuvre d'art ? Il n'en reste pas moins que le symbolisme s'est distingué par le fait qu'il a, lui, affiché la référence à l'hermétisme.

Références

Frère (J.-C.), *Vie et mystère des Rose-Croix*, Mame, Paris, 1973.
Terrasson (R.), *Pelléas et Mélisande ou l'Initiation*, Edimat, Paris, 1982.

Le symbolisme, certes, ne pouvait que s'intéresser à l'occultisme. Ou, plus précisément, ce dernier ne pouvait être que le détour obligé du premier. Dans son très beau livre, *Pelléas et Mélisande ou l'Initiation*, René Terrasson donne cette définition : « On peut définir les moments du symbolisme comme l'instant supérieur où l'Art mêlé à la Mystique atteint le sens même de l'existence dans les interrogations métaphysiques privilégiées. » Le symbolisme est donc né du « besoin d'un retour aux sources de l'Être ». Ce retour à l'Être ne signifie pas un retour au religieux, mais à l'originel de la philosophie – cette dernière prise au moment précis où, se détachant de la mythologie, elle garde sa couleur poétique. Une philosophie, en un mot, qui n'a pas encore oublié la dimension songeuse de l'espece.

■ Un ordre à éclipses

C'est à ces moments-là que resurgit la tradition et que fleurissent les mouvements ésotériques. A cela, nul plan, nulle conjuration secrète n'est nécessaire – l'histoire invisible n'en a pas besoin. Il se produit plutôt une sorte de réaction spontanée qui incite les acteurs à renouer avec l'inconscient. Or ce dernier ne laisse ses lumières s'allumer qu'en passant par le langage de l'hermétisme. L'hermétisme est ici le détour obligé.

« Dans le domaine des Arts,

écrit René Terrasson, ressuscitant l'Ordre Rosicrucien, Joséphin Péladan, le méconnu, affirmera mieux que quiconque le pourquoi de cette démarche qui rompait avec toutes les formules et créait un langage nouveau à partir d'un mot oublié : le Symbole. » L'effervescence spirituelle a été préparée par Villiers de L'Isle-Adam, Mallarmé, et bien d'autres. Des cercles se sont formés à Paris : outre les Mardis de Mallarmé, qui semble avoir été un bref moment franc-maçon, il y eut : la librairie de l'Art indépendant, la brasserie des Martyrs, etc. Le mouvement de la Rose-Croix fut dès l'origine lié au symbolisme. Il groupait des adeptes ou des sympathisants comme Maurice Barrès, Odilon Redon, Stanislas de Guaita, V.E. Michelet, E. Bourges, J. Lalou, Huysmans, Villiers de L'Isle-Adam, Barbey d'Aurevilly, Manet, Oscar Wilde, Keats, Henri de Régnier, Moréas, Morrice, Laforgue, J. Bois, Sédir, Debussy...

Curieuse association que cet ordre rosicrucien. « Mystérieuse fraternité à éclipses, qui perdure depuis au moins trois siècles, dont les ramifications sont complexes, et qui groupe, dans un même idéal et une même action, des personnalités hors de la norme... » (Jean-Claude Frère). Nombreux furent ceux qui se réclamèrent de l'occultisme ou de l'initiation pour s'affirmer. On ne peut les citer tous.



Dessin d'Éliphas Lévi réunissant divers symboles : l'androgine, l'ouroboros, le mercure...

L'ésotérisme et le réel

L'ésotérisme, autre nom pour désigner le corpus constitué par les sciences occultes, est-il le « résidu archaïque » d'une pensée qui vient d'accéder au statut de science ? Comment expliquer la fascination qu'exerce encore ce « résidu » ? Ne comporte-t-il que superstitions ? Et pourquoi leur persistance ? Posé de cette façon, le problème nous paraît tout à fait fantasmagorique. Vouloir dissiper les obscurités, l'approche choisie ne réussit qu'à tout envelopper d'une fausse clarté d'autant plus difficile à extirper qu'elle se fait passer pour son contraire.

■ Une relation au réel

La vérité en ce domaine est plus subtile et plus complexe à la fois. L'hermétisme (autre nom de l'ésotérisme) révèle – dans une confusion plus ou moins grande – une dimension du réel que, faute de mieux, on ne peut qu'appeler « invisible ». Il est vain de vouloir prouver que cette réalité existe ou qu'elle n'existe pas. L'existence, ou l'inexistence, s'éprouve, elle ne se démontre pas. La singularité de l'invisible – son étrangeté –, toutefois, est qu'il ne se laisse pas capturer dans les mailles de la pensée discursive, mais qu'il ne miroite que dans l'analogie. Le fantasme n'est peut-être pas l'ésotérisme, mais l'usage qu'on en fait...

Notre ouvrage n'a pas prétendu être exhaustif. Il n'a voulu être qu'une exploration des formes de l'invisible les plus évidentes pour un Européen moyen de la fin du ^{xx}e siècle. Il va de soi qu'un tel voyage – en son centre se trouvent l'initiation et la magie – touche par ses franges à la spiritualité, à la poésie, voire à la parapsychologie. Il y touche, mais ne s'y réduit pas. Nous n'avons pas évité ces recoins, mais nous avons incidemment tenté de les cerner à la lumière de notre sujet.

Comment, dira-t-on, peut-on parler de lumière alors que l'invisible, s'il n'est pas une chimère, se manifeste dans la confusion ? L'objection paraît irrecevable dès que l'on s'aperçoit de ceci : l'ésotérisme ne livre pas

une image du réel, mais la relation du sujet au réel. Il ne « reconstruit » pas la réalité, il ne cherche pas à la saisir comme totalité. Il se préoccupe du laissé-pour-compte des tentatives d'unification. Il recueille donc les matériaux délaissés par la science et dont l'art va (pouvoir) fuser. L'obscurité se trouve-t-elle dans l'objet exploré ? ou dans l'explorateur ? Le débat reste ouvert. Encore fallait-il le poser...

Mais alors, dira-t-on encore, si l'analyse révèle que les matériaux de l'art – entendons-le au sens fort – sont ceux de l'ésotérisme, ce dernier n'est-il pas un obscur succédané de son vis-à-vis ? Éclairci – c'est loin d'être toujours le cas –, le matériau se situe à l'articulation de l'art et de la philosophie. L'ésotérisme nous rappelle que la philosophie naît sur la base d'une poétique personnelle assumée. Utopique, libertaire en diable, il affirme que l'invisible est « la chose du monde la mieux partagée ». Il invite concrètement à en faire l'expérience.

Utopique, disions-nous. Seulement ? Est-il possible de penser (ou de vivre) sans faire le détour par une telle utopie ? L'hermétisme ne recèle-t-il pas le mythe à partir duquel l'humanisme s'élabore ? et la science se laisse espérer ?

Savons-nous encore le faire jouer ?

■ La « matière-émotion » de l'œuvre

Il faudrait pour cela que nous sachions tenir compte de notre dimension cachée. Car l'occulte existe aussi (et essentiellement) en nous-mêmes. C'est précisément la non-élucidation de cet occulte qui donne naissance à l'hermétisme dévoyé. Celui-ci est alors soit fantaisiste, soit charlatanesque, soit psychotique. Prendre prétexte de l'existence de déviations pour dénigrer l'hermétisme revient évidemment à chercher une mauvaise querelle.

Épingleons toutefois le psychotique, non pas pour de seules raisons psychanalytiques, mais aussi à cause de l'importance qu'il revêt parfois dans le jeu social. Mais épin-

glons-le pour signaler que le psychotique n'étant que du normal dégradé, il suffit, en prenant garde à ne pas se laisser contaminer par lui, de le déchiffrer. De « remettre sur ses pieds » son signifiant, comme disait Marx, ou de le « redresser », comme disent les alchimistes.

Schématisons à l'extrême : la plupart des textes alchimiques sont des obscurités traversées d'éclairs éblouissants. On pourrait dire que ces éclairs sont de la pure poésie et les passages obscurs de la poésie échouant. L'intérêt toutefois de ces textes n'est pas qu'ils fassent concurrence à la poésie, mais qu'ils tentent de livrer la « matière-émotion » qui, travaillée, donnera l'œuvre.

Il se passe en nous des processus qui brassent une chose inconnue (la « matière-émotion » ?) selon des causalités qui relèvent de celles de l'occulte (v. *Analogie*, *Macrocosome*, etc.). Chaque discipline, on le sait, ne s'institue en tant que telle que du jour où elle découvre sa causalité particulière. La causalité de la chimie n'est pas celle de la psychanalyse.

Qu'on ne croie pas que ce domaine, cette « dimension cachée », avec ses singularités au niveau de l'être même, puisse être entièrement mis entre parenthèses. A la fin d'un cycle scientifique – c'est-à-dire lorsqu'une grande hypothèse devient caduque, comme juste avant la relativité –, la science entre en crise. A ce moment-là, ce qui a été mis entre parenthèses, l'« occulte », refait irruption. Point de nouveau progrès, point d'hypothèse nouvelle, si le rationalisme ne transmue pas cet occulte sur des bases inédites. La science ne se constitue pas en refoulant la « dimension cachée », mais en la « mettant entre parenthèses » (en la tenant en suspens) selon la méthode husserlienne. Cette méthode n'est pas une politique de l'autruche : elle repère d'abord ce qu'elle va écarter. Que se passe-t-il lorsqu'elle procède ainsi ? Pourquoi ne pas s'y intéresser ?

■ Un ferment

Une précision toutefois : l'hermétisme, l'occultisme débarrassé de ses fantasmes, ne s'identifie à aucune réalité. Il faut insister sur ce point quitte à alourdir son propos. Des

critiques à l'esprit curieux ont relevé les rapprochements (possibles) entre l'art et l'hermétisme. Nous les suivons mais les quittons, aussitôt qu'ils les confondent. Des occultistes en nostalgie d'Église ont exprimé les rapports nécessaires entre la religiosité et la quête initiatique. Leur tentative se justifie, elle se disqualifie toutefois dès qu'elle oublie que l'on a affaire à des spiritualités différentes.

De même, les tentatives sont nombreuses aujourd'hui qui, partant de rapprochements légitimes, finissent par identifier science et occultisme. L'idée qui sous-tend la plupart de ces thèses est que l'occultisme détiendrait des mystères que la science vient à peine de découvrir. Ainsi de l'éther de la physique du début du siècle, ou de la relativité dont l'espace-temps a fait délirer, ou des quanta ou des « trous noirs ». Il n'est d'ailleurs point besoin de chercher bien longtemps : les auteurs de ces thèses – et ils peuvent être des scientifiques compétents dans leur domaine – extrapolent à partir d'un détail à seule fin d'introduire un mystère dont la science n'a que faire.

Ce mystère est, à vrai dire, un pseudo-mystère. Car le vrai mystère, celui qui existe en dehors de la science, se dénature, devient fantasmagorique, dès qu'on veut l'implanter dans un domaine qui n'est pas le sien. Lévin disant que la science progresse asymptotiquement. Il croyait pouvoir de la sorte expulser l'ombre. Il ne voyait pas qu'elle ne faisait que se déplacer. Mais les autres, les pseudo-spiritualistes qui veulent tenir le mystère dans leurs mains grâce à l'outil scientifique, désirent empêcher de voir qu'à côté de l'identifiable il existe une relation intime aux choses et à l'univers. Cette relation n'est pas anthropomorphe et encore moins animiste, mais poétique dans le sens de Novalis.

L'hermétisme se trouve partout, dans la religion, comme dans la science, comme dans l'art, mais il ne s'y trouve que comme ferment. Il disparaît ensuite, à moins de se dénaturer. Il ne « construit » donc pas la réalité, et à la limite il n'offre aucune *weltanschauung*, mais il permet au projet en cours de se constituer. C'est cela son mystère.

Les mots, la divination et ses supports

« La vraie vie est ailleurs » (Rimbaud) sonne toujours la première mesure de la démarche hermétique. Dans le *Mutus Liber*, des anges soufflent dans une trompette tandis que l'Adepté dort : le myste est appelé à s'éveiller à une réalité qui échappe aux sens grossiers. Retrouver cette réalité, c'est renouer avec la « vraie vie » dont nous avons été coupés à la suite d'une catastrophe originelle ou pour une autre raison. Retrouver cette réalité, c'est renouer avec la « parole perdue ».

■ Les mots ne sont pas les cache-sexe des choses

La parole perdue, c'est le Verbe ustensilié par l'humain alors qu'il est dévolu à la divinité ; elle dévoile de multiples coïncidences : coïncidence de soi à soi-même (le myste, l'illuminé, l'initié, découvre son centre psychologique, son « secret »), coïncidence de l'être avec le monde ou l'univers (l'individu devient une « pierre du temple », il découvre sa bonne relation aux choses), coïncidence des divers moments de sa biographie. Le présent s'écrit alors sous la forme d'une coïncidence du passé au futur. Le temps de l'individu ressemble en effet à un hologramme où chaque fragment recèle en raccourci tout l'ensemble. Chaque fragment est un microcosme de l'ensemble, qui joue le rôle de macrocosme.

Retrouver absolument la parole ou être initié absolu, c'est donc créer ce que l'on nomme. D'où la magie du nom que l'on trouve chez les Égyptiens, dans la Kabbale et dans tout l'ésotérisme : tout rituel, le rituel initiatique comme le magique, et toute opération occulte ressortissent à l'acte rituel ; toute incantation, tout charme s'appuient sur des mots. L'exemple le plus spectaculaire est celui du Golem : il suffit, dit une légende juive, de mettre dans la bouche d'un automate, ou d'un être de glaise, le vrai nom de Dieu pour qu'il prenne vie. Un seul pro-

blème : connaître le véritable nom de Dieu.

La notion de « mot » ne va de soi que pour celui qui en fait une case du dictionnaire. Sans entrer dans des querelles qui concernent la linguistique (on peut reprocher à la linguistique contemporaine son impérialisme), on rappellera simplement que le mot ne peut pas être un simple chapeau, ou cache-sexe, qu'on met sur les choses. Il ne faut pas oublier que les mots sont aussi des créations de l'espèce au moment où elle devine son être dans le cosmos. Mallarmé évoquant les « mots de la tribu » est proche d'une telle intuition, mais il en affaiblit peut-être l'intensité.

■ Les supports de la divination

Comment un être qui vit au présent peut-il nommer ce qui vit au futur ? ou nommer ce qui tout bonnement lui échappe ? Comment la prédiction est-elle possible ? Et, plus concrètement, comment voir l'invisible ? Les mots de tous les jours peuvent-ils suffire ? Ne s'agit-il que de les accoler selon d'autres règles comme le pensaient les surréalistes et quelques kabbalistes ? Le collage – le montage spontané comme dans l'écriture automatique ou même obéissant à des règles – laisse apparaître fugitivement la sur-réalité (l'ailleurs), mais il ne touche pas l'un de ses nœuds.

Le mot est soufflé avant d'être « condensation », c'est-à-dire terme du lexique. Il n'a pas seulement pour fonction de désigner comme on le croit communément. Dans son *Baudelaire*, Jean-Paul Sartre a montré que le poète n'utilisait pas le mot comme conquête (il ne l'« ustensilié » pas). Le mot est le vestige d'une opération plus immatérielle que la phonétique. Il est souffle, disons émission de souffle, et intensité. L'intensité introduit la notion de nombre. Qui dit nombre dit rythme (dans l'émission) et distance (par rapport à la chose). L'univers de l'occultiste est un univers de rythmes dont sa

pratique est censée le rapprocher. Tout dans la divination ou même la voyance, tout dans l'astrologie avec ses calculs, ou la lecture du marc de café ou n'importe quelle méthode, part d'un support matériel. Mais ce support n'est qu'un support. Parallèlement à l'opération visible se déroule une opération invisible. Il serait tout aussi absurde de réduire l'occultisme à ses opérations que la religion à ses rituels. Elles sont ailleurs par définition. Dans un ailleurs qui fait exister le présent, l'enracine dans un flux (la tradition en ésotérisme) et le tire vers le futur.

■ Le pouvoir de la voyance

L'occultiste est plus ou moins persuadé qu'il se met en relation avec l'« ailleurs » (les anges, l'au-delà, le futur, etc.), et cela même si, comme dans l'« astrologie moderne », il feint d'être un technicien. Être ici et ailleurs, ou échapper un moment à l'ici pour l'ailleurs, est-ce vraiment possible ? et de quoi est fait cet ailleurs ? Avant de vouloir dire ce qu'est le continent à découvrir, il faut s'embarquer. Le support est le strict équivalent du nom sur le plan matériel. D'un nom qu'on sait dire. Mais comment coïncider avec le souffle tout en trouvant le bon rythme et en connaissant la bonne distance ?

Les vieux grimoires de la magie tout autant que les livres de divination donnent une infinité de formules (l'astrologie est une méthode, mais contaminée par l'astronomie). Le problème est de se mettre en l'état de comprendre ces formules.

La divination est peut-être un leurre. Mais aurions-nous découvert les « coïncidences bouleversantes » (André Breton) du monde, ses « hasards significatifs » – serions-nous encore attentifs à la communication non verbale, celle de l'affection ? Pourrions-nous, d'autre part, anticiper sur les événements s'il n'y avait en nous un quelque chose dont seule la divination rend compte, même si c'est en le fantasmant le plus souvent ?

■ L'univers ressemble à un hologramme

L'hermétisme s'institue par un détour par la mythologie. Celle-ci enfle le signifiant

recherché et le dévoile, il s'agit ensuite d'affiner la perception. Jung parle d'« amplification » (enflure, exaltation, raison d'être du pathos), et d'« individuation » (couronnement).

On retrouve ce processus lorsque la discipline occultiste se réduit à un dire. Mais derrière les mots ? Ou, pour le dire autrement, que cache le détour par la mythologie ? Qu'y a-t-il de plus originel ? Ce détour est une « fiction opératoire ». Il permet à l'opérateur de faire comme si le récit qu'il narrait rendait compte d'une réalité pleinement et rigoureusement saisie. Ce détour passe pour cristalliser les traces d'une relation à l'univers enfin atteinte. Relation à l'univers, ou illumination, cela revient ici au même. En tout cas, l'opérateur est censé avoir touché au secret ultime.

Il y a une autre donnée dont il faut tenir compte : l'univers, pour l'occultiste, ressemble à un hologramme. L'hologramme est un procédé photographique qui permet d'obtenir le relief total. Autre caractéristique tout aussi étonnante que la qualité du relief : si vous prenez un cliché d'une sculpture par exemple et que vous le déchiriez en petits morceaux, chaque petit bout du cliché rendra l'ensemble de la sculpture, en tout petit évidemment ! L'axiome de l'hermétisme, l'analogie entre le microcosme (l'homme) et le macrocosme (l'univers), semble se fonder sur une conception hologrammique. Une autre observation peut se révéler féconde : la fiction opératoire évoquée est une mise en condition psychologique de l'opérateur, du devin en l'occurrence. Mise en condition psychologique qui se conclut souvent sur ce que Jung appelait des synchronismes. L'idée de cela se retrouve dans l'occultisme sous sa forme achevée : la matière et l'esprit sont les deux versants d'un même phénomène, et nous ne le savons pas tant qu'un mauvais songe nous investit. L'initiation, d'une part, la divination, de l'autre, permettent de ressaisir l'unité perdue. En fait, la matière, c'est l'univers entendu au sens hologrammique ; tout support est un substitut à la mythologie ; les réussites divinatoires résultent de la mise en mouvement d'un « résidu archaïque » de la psyché.

L'occultisme et les sectes

L'Église catholique, ou toute autre, est-elle une « secte » qui a réussi ? Le sens commun – il s'est infiltré dans le discours social – le pense. Cependant, cela n'est pas exact : les Églises, malgré leurs Inquisitions, n'ont rien à voir avec la secte de Moon ou celle d'un quelconque gourou. Si aléatoires que soient les Églises – et il reste permis de leur appliquer les analyses de Marx et de Freud –, elles ne pratiquent pas le « lavage de cerveau ».

■ Les Églises ne sont pas des sectes

Cette identification n'est vraie ni maintenant ni à l'origine. Peut-on sans rire comparer Sun Myung Moon (né en 1920), qui prétend être « plus grand que Jésus lui-même », à Jésus ? Le Japonais Sunesaburo Makiguchi, qui a fondé en 1937 la *Soka Gakkai* (« la Société créatrice des valeurs »), n'est pas Bouddha ! Cela tombe sous le sens, mais, si cela fait problème, c'est pour deux raisons, qui interfèrent d'ailleurs : la montée des fanatismes, d'une part ; la méconnaissance du phénomène religieux, d'autre part. L'occultisme aurait beau jeu d'avancer ici que la perte de spiritualité, dommageable pour tous – religieux et humanistes compris –, résulte d'un oubli du mystère profond dont chaque philosophie ou religion ne livre qu'un aspect et que lui seul, l'occultisme, désigne, pour le moins.

Il reste tout de même que les Églises en leurs débuts pouvaient être confondues avec des sectes et que tout le phénomène sectaire ne peut être ramené à des groupes plus ou moins fascinants. La foi « Baha'ie », dont le fondateur fut le Persan Baha'v'llah (1817-1892), ou les Mormons, de leur vrai nom l'« Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours », fondée par l'Américain Joseph Smith (1805-1844), ouvrent vers autre chose, de respectable cette fois. Mais le problème n'est pas de s'arrêter à la comparaison ou à l'opposition Églises/sectes. Il fallait pour commencer lever une erreur pour si-

gnaler que l'hermétisme s'institue en travaillant une « matière première » qui est religieuse et non sectaire. Il transcende la religiosité, il la transmue, mais pour ce faire il doit d'abord l'exprimer. Les choses se compliquent du fait que tout à la fois : les Églises rejettent dans un même opprobre les sectes et l'ésotérisme ; les sectes prétendent avoir recueilli le « dépôt » de l'ésotérisme ; le grand public confond tout dans une obscurité malsaine. On ne fait rien d'ailleurs pour l'instruire. A preuve : toute une littérature qui identifie l'occultisme à l'acquisition de « pouvoirs fabuleux » – c'est-à-dire, au fond, à la recherche de l'état du « sur-homme ».

■ Le véritable mystère

Il est vrai que le phénomène sectaire emprunte pour se constituer et pour diffuser sa dangerosité des voies qui peuvent l'apparenter à l'occulte. Louis Pauwels, dans *Le Matin des magiciens*, montra jadis que l'hitlérisme passa par l'occultisme. L'occultisme, en effet – Pauwels ne tenta pas du tout l'analyse –, fournit, lorsqu'on le dénature, une cohérence aux délires racistes et apocalyptiques. Cohérence ne veut pas dire validité (« bon sens » dans l'acception de Descartes) : un discours d'aliéné mental est cohérent. Il tient, mais ses prémisses sont erronées. Seul le psychopathe est démuné de cohérence interne.

L'espèce est tiraillée entre l'idéal et la matière, comme on disait au XIX^e siècle. Elle avance en se créant elle-même (« les hommes se font en faisant leur histoire »). Il y a donc une part de créativité, infime, grandiose ou refoulée à tel point qu'elle n'existe plus, en tout individu. Or le phénomène de la création passe par l'hermétisme, fait le détour sans s'y fixer. Science d'une part, Églises de l'autre, cela ne suffit pas. N'est-il pas temps de chanter le véritable mystère ?

Glossaire

Dans cet ouvrage, les mots de l'ésotérisme sont expliqués au moment où ils apparaissent. On les découvrira donc au fur et à mesure des divers articles. Toutefois, ce glossaire précise le sens de certains termes qui semblent aller de soi, mais auxquels l'hermétisme donne une inflexion particulière.

Âme : médéité entre le corps et l'esprit, l'âme conjugue deux dimensions : l'une masculine (*l'animus*), l'autre féminine (*l'anima*). L'équilibre parfait entre animus et anima est symbolisé par l'androgynie, mais il reste idéal. Dans la réalité, la différenciation sexuelle est la grande loi : tout être se compose d'animus et d'anima mais dans des proportions diverses, selon qu'il est un homme ou une femme.

A l'âme individuelle (microcosmique) correspond l'âme du monde (macrocosmique) sans laquelle le Grand Architecte de l'univers, le démiurge, aurait été démuné de sensibilité et donc incapable de créer.

Archétype : c'est un *pattern*, un modèle, le type par excellence. De Platon à Jung, la pensée idéaliste lui a accordé une importance primordiale – elle en a fait une sorte d'invariant cosmique et elle l'a anthropomorphisé. C'est la même conception que l'on retrouve dans les textes de magie qui nous sont parvenus. Mais l'archétype ne serait-il pas une fiction opératoire ?

Chaos : c'est l'état originel de la matière avant que l'Esprit lui ait donné forme. On retrouve ce concept aussi bien dans les religions que dans l'hermétisme et dans l'alchimie, en particulier ; mais ici, loin de rester une idée presque morte, il revêt une réalité plus saisissante. Il est possible, en effet, de l'actualiser, (c'est-à-dire de lui donner chair) à tout moment, soit après un cycle historique (la matière se résorbe alors), soit à un moment donné de l'évolution individuelle (dans l'initiation, le myste descend en lui-même pour découvrir son chaos).

Corpus hermétique : expression commune pour délimiter notre sujet. Le « corpus hermétique » se subdivise en alchimie, astrologie, initiation, magie, etc. – bref, en arts divinatoires, en physique mais où l'expérience ne pourrait que faire partie de

l'expérience (v. *Union des contraires*), en psychologie et en sociologie (mais ouvertes sur l'invisible), en mathématiques (mais fondée sur un postulat radicalement différent). Ne poussons pas toutefois trop avant l'analogie avec le corpus philosophico-scientifique courant.

Dragon : c'est une image du chaos. Contraire : l'ouroboros qui rétablit la circulation cosmique.

Écorces : terme kabbalistique. La réalité est d'après le *Zohar* semblable à une amande dont le cœur échappe sans cesse, mais dont nous pouvons nous rapprocher indéfiniment à condition de lui enlever ses écorces successives (de nous délivrer de nos préjugés).

Fiction opératoire : Proudhon qui était d'ailleurs franc-maçon disait de Dieu qu'il lui était « une hypothèse nécessaire ». Formule paradoxale mais très féconde. Proudhon reste athée (il écrit « Dieu, c'est le mal »), mais il a besoin de passer par le concept de Dieu, en tant que principe unificateur, pour comprendre les choses. Le monde de la science relève en effet du monisme. Proudhon « ustensilise » donc Dieu. Il se sert de Dieu comme on se sert des mathématiques. Dieu est par conséquent pour Proudhon, et pour l'hermétisme d'ailleurs, une fiction opératoire. Une fiction qui permet, comme les nombres imaginaires, de résoudre un problème bien concret. L'hermétisme tout entier est peut-être une grandiose fiction opératoire.

Ivresse sacrée : elle signale que l'individu s'enivre de la parole du dieu, comme la pythie de Delphes, ou comme le chaman, ou même comme le kabbaliste. Nostradamus disait qu'il avait composé ses *Centuries*, parce qu'il était la proie d'une ivresse qui lui donnait le don de seconde vue. Cette ivresse est au fond un phénomène banal, bien des artistes la connaissent : les tableaux

de Van Gogh montrent que Rimbaud la partageait avec les mages et les initiés. Tout le problème de l'ivresse, sacrée ou non, est de savoir en obtenir une qui soit assez intense et de savoir aussi maîtriser le processus enclenché. Plus précisément de savoir naviguer selon sa propre lumière, au lieu de se laisser emporter et de perdre pied. C'est ce que l'on trouve nécessairement au commencement de toute opération d'ésotérisme, à sa fin et à tout moment. Les méthodes de la divination créent artificiellement, et en petit, les conditions d'une réelle expérience d'ivresse maîtrisée. La science des nombres de son côté prétend fixer ses rythmes archétypiques. Cette ivresse résulte en fait du vertige que l'on a de se découvrir emporté par l'univers dans ses cruels tourbillons. De la conscience de se savoir soi-même vertige.

Mesure : peut-on mesurer le mystère ou ce qui ressort du symbolique ? La raison reste négative tant que l'on se référera à notre mathématique courante. Mais les choses changent dès que l'on s'intéresse à l'usage des nombres qu'en fait l'hermétisme (v. *Pythagore* par exemple). On le sait : il existe des géométries non euclidiennes qui portent sur un univers autre que celui que nos sens perçoivent immédiatement. Ainsi le monde de la physique einsteinienne relève d'une géométrie qui ne répond pas au sacro-saint principe de l'axiome euclidien. On pourrait aussi se demander s'il n'existe pas une géométrie de l'invisible, même si elle n'est pas encore rigoureusement constituée. Une piste intéressante s'ouvre aux chercheurs.

Myste : personne en train d'être initié au mystère. Synonyme : récipiendaire.

Mystère : le mystère en hermétisme se distingue du mystère des religions révélées. Ce n'est pas un acte de foi, un « crois parce que c'est absurde », mais un mystère auquel on réfléchit, et qu'on ne peut que constater si l'on est un tant soit peu sensible. D'ailleurs, il ne s'agit plus de se courber devant ce mystère, mais d'essayer de l'approcher. (Les kabbalistes tentent de se rendre « maîtres du secret », c'est pour cela qu'ils sont considérés comme hérétiques par la synagogue.) La meilleure définition possible du mystère a été donnée par le philosophe existentialiste chrétien Gabriel Marcel. Il explique que nous baignons dans le mystère et qu'il ne saurait donc être question de le confondre avec un objet. On comprend donc

que les méthodes scientifiques s'avèrent inadaptées pour saisir le mystère. D'ailleurs, il ne s'agit pas tant de le saisir que de s'éclairer à son « obscure clarté » pour reprendre Corneille dans *le Cid*. Le corps hermétique offre les différentes voies d'approche.

Stricto sensu, il existait dans l'Antiquité, les grands mystères et les petits mystères. C'étaient les deux grades, ou les deux étapes du processus initiatique, se manifestant dans deux cérémonies différentes, parfois à quelques années d'intervalle. Cela correspond au grade d'apprenti et à celui de maître dans l'ancienne maçonnerie. Ou à l'œuvre au blanc et à l'œuvre au rouge en alchimie.

Psycho-cosmique : l'être, d'après l'hermétisme, est à la fois psychique (donc mesurable) et cosmique (un mystère venu d'ailleurs). La liberté intérieure consiste à trouver l'équilibre entre ces deux qualités. Cet équilibre n'est pas un acquis, il reste le fruit d'une conquête incessante.

Réalité : la réalité est complexe, nul n'est besoin d'être un grand philosophe pour le constater, mais tient-on réellement compte de cette complexité ? Le songe, par exemple, est-il toujours perçu pour ce qu'il est, une dimension particulière du réel et non une étrangeté néantisant ce réel ? De même l'invisible et le symbolique sont d'autres dimensions (le symbolique étant comme une cristallisation de l'invisible). Ainsi la science, qui se veut moniste, se disqualifierait si, cédant à un impérialisme, elle oubliait que le poétique lui échappe. Ce poétique constitue l'objet même de l'hermétisme (v. *Religiosité*). Objet riche, protéiforme, énigmatique. Cela étant, il faut souligner que rien n'est plus dommageable que la confusion des divers ordres du réel. Prendre le songe pour le réel illustre ostensiblement une attitude fantasmagorique. De même confondre l'ordre du réel et l'ordre du symbolique conduit à de graves erreurs, par exemple de croire que la franc-maçonnerie a été le moteur de la Révolution française, alors qu'elle n'a tenté que de cristalliser le songe investissant les Lumières. Ou l'erreur que commet Platon (dans la *République*) qui exclut les poètes de sa cité. Ce genre d'erreurs donne naissance à tous les extrémismes politiques.

Religiosité : La religiosité, le sentiment religieux à l'état brut, avant toute ritualisation et/ou dogmatisation, constitue la ma-

nière première de l'œuvre alchimique ou initiatique, en particulier. C'est en son cœur que se trouvent les questions fondamentales que se pose l'espèce humaine et que la gnose exprime avec plus ou moins de justesse. Même un athée pense que la philosophie de l'hermétisme secrète de la religiosité. (Cette religiosité peut-elle être assimilée à l'inconscient collectif dont parle Jung ? La question reste posée.) En tout cas, l'herméiste se propose d'« œuvrer » sur cette religiosité, en l'affinant ou en la transmutant, pour expliciter l'être-au-monde du sujet de l'expérience en cours. (L'hermétisme, on l'a compris, ne travaille ni sur l'être ni sur le monde mais sur l'être-au-monde, seule réalité accessible et, de ce point de vue, il s'apparente à la philosophie de Husserl.) Que faire de cette religiosité ? Les avis divergent. Certains disent qu'elle donne le moyen de retrouver l'ésotérisme de la religion (entendez : la vraie religion débarrassée de ses scories). D'autres qu'il faut s'en délivrer entièrement (« couper la tête du dragon »). D'autres encore qu'elle doit être transmutée en philosophie, d'une part, et en poésie, d'autre part. Les trois tendances de l'esprit humain (religion, athéisme, philosophie) traversent également l'hermétisme.

Sacrifice : le sacrifice n'est pas un fait exclusivement dogmatique. Il se situe seulement du côté des religions révélées. Le complexe d'Œdipe -, où c'est en fait l'inconscient du fils qui sacrifie le père -, n'est-il pas un sacrifice laïque ? En réalité, le sacrifice, tel que l'entend l'hermétisme, est toujours symbolique. On le comprendra, en pensant à celui d'Isaac par Abraham qui marque un tournant dans l'histoire et signale le passage de l'ordre du concret à celui du symbolique. Lorsqu'un être sacrifie un autre, ou un animal d'ailleurs, il ne sacrifie pas réellement la personne ou l'animal en question, mais cette personne ou cet animal en lui. Dans l'Œdipe, le fils (en tuant réellement son père) tue la présence de ce père en lui, qui l'empêche d'exister par lui-même. Remarquons aussi que le sacrifice bien compris ne passe jamais par le processus du bouc émissaire sur lequel le racisme et tous les phénomènes d'exclusion se fondent. Un exemple : les cathares se distinguaient des catholiques (ou des autres) en ce que le mal ne s'identifiait pas, pour eux, métaphysiquement à leurs adversaires, mais à

quelque chose dans l'économie du cosmos. Leurs adversaires n'en étaient que les acteurs inconscients. Cela n'enlevait pas à ces derniers leur responsabilité, néanmoins les dégageait de tout destin.

Simulation : l'hermétisme est fondé sur des simulations, puisqu'il passe par les symboles pour s'instituer (v. *Fiction opératoire*). Cette simulation ouvre à une autre réalité (la réalité invisible). De ce point de vue, l'art s'apparente dans sa démarche à l'hermétisme. On peut même penser que l'hermétisme, ou du moins ses linéaments, constitue le détour obligatoire de la création. Lorsque la « matière artistique » fermente, lorsqu'elle n'est pas encore devenue œuvre, elle se structure de manière lâche et confuse, cependant réelle à la semblance de ces linéaments. Certains concepts de l'hermétisme ne sont-ils pas d'ailleurs adaptables à l'œuvre d'art ? Rimbaud ne parlait-il d'alchimie du Verbe ? Autre chose : les cérémonies d'initiation ne ressemblent-elles à des représentations de théâtre ?

Superstition : comme le fait remarquer René Guénon, la superstition est en quelque sorte un vestige fantasmé de savoir traditionnel. Cela demande quelque explication : la superstition fait partie de la « sagesse des nations », c'est-à-dire de ce qu'on peut appeler l'inconscient collectif. En ce sens, elle exprime une vérité qui, faute d'avoir pu s'exprimer, a avorté. Ainsi, le « jamais 2 sans 3 » reste une superstition ; pourtant, le fait de le prononcer témoigne de la nécessité inconsciente d'une réflexion symbolique sur les nombres. Ainsi, par exemple, le fait de vouloir suivre (par superstition) un certain parcours et pas un autre, ou d'adopter certains pas, est du domaine de la puérilité, voire le signe d'une névrose. Cependant cela semble correspondre à un besoin réel, que les petites filles satisfont en jouant à la marelle ou les petits garçons en se livrant à des jeux de piste. Jung a fait sur ce sujet des remarques très intéressantes, même s'il a parfois été influencé par la superstition.

Transmission : il y a toujours une transmission, une passation, lors de l'initiation comme lors de tout apprentissage, même profane, même banal. Il ne suffit pas simplement de donner la technique à l'apprenti ou à l'élève, il faut savoir comment la lui donner : en hermétisme plus qu'ailleurs, la pédagogie est partie intégrante de l'ensei-

gnement. La transmission peut se faire de maître à disciple ou par cérémonie initiatique. Toute initiation, ou presque toute, comporte le motif de la mort. Cette mort symbolise la mort du récipiendaire au monde profane ; elle signifie également par là même la mort du maître enseignant. On le comprend, car, évidemment, il s'agit d'une mort symbolique : si le postulant renaît à une vie nouvelle, il se délivre de son ancien moi qui, lui, avait besoin d'un maître pour le conduire (v. *Sacrifice*).

Union des contraires : c'est, dans un sens, la dialectique hégélienne rendue plus concrète. La logique dialectique, qui vient à Hegel via Jakob Böhme, diffère de la logique formelle (celle d'Aristote), en ce qu'elle croit atteindre le cœur des choses (leur essence) « lorsqu'elle saisit la contradiction qui leur est constitutive » (Lénine). Philosophiquement, elle se réfère à la problématique présocratique du même et de l'autre, comme dans Empédocle ou Héraclite, par exemple. (Pythagore a tenté d'exprimer cette problématique par les nombres.) Restons-en à la définition de Hegel qui ultérieurement sera reprise par Lénine. L'union des contraires lui ressemble, mais celle-ci s'en distingue parce qu'elle tient compte de l'analyste, alors que la dialectique léniniste se prétendant objective croit n'en avoir nul besoin. Or, d'après l'hermétisme et le « bon sens » au sens de Descartes d'ailleurs, le sujet, l'analyste, l'humain en définitive, est le (seul) lieu où peut se réaliser l'union des contraires, comme la coïncidence de la lune et du soleil, du soufre et du mercure, de l'animus et de l'anima, etc. Cette union n'aboutit pas à une synthèse réaliste invisible. La confusion de l'ordre du symbolique et de celui du réel entraîne des dommages comme le délire d'interprétation.

Universel : dans le vieux ésotérisme, « universel » désignait simplement l'univers. Depuis les Lumières et la naissance de la franc-maçonnerie, universel continue de désigner l'univers, mais aussi et parfois surtout le fait de l'être humain : l'universel pose alors deux problèmes :

1. Comment peut-on à la fois être le plus hu-

main possible et appartenir à l'univers ? L'humain n'échappe-t-il pas à la nature ? C'est l'alchimie qui permet de répondre à cette question, en disant que l'humain est un fragment de cosmos qui s'est affiné. L'œuvre, précise-t-elle, fait partie de la nature et en même temps la transcende. Il y a là une dialectique intéressante. Une union des contraires entre nature et culture.

2. Comment peut-on à la fois être universel et singulier, comme le promettent les cérémonies d'initiation, par exemple ? Cela constitue encore une union des contraires, une dynamique féconde. Montaigne nous met sur la voie lorsqu'il nous indique qu'il va trouver sa singularité en découvrant en lui l'humaine condition tout entière. Cela nous conduit à nous référer au concept d'« universel-singulier » qu'on retrouve partout implicitement.

D'autre part, en faisant la synthèse des deux questions que nous venons de nous poser, nous sommes sur la voie d'une autre donnée de synthèse qui peut se formuler comme suit : pour l'hermétisme, l'univers ne se dévoile qu'aux lieux de l'universel singulier. L'objectif ne se révèle donc que par et dans des rencontres subjectives, des dialogues. Cela explique en particulier la nécessité de sociétés initiatiques, comme les compagnons, les francs-maçons, etc. et, par ailleurs, cela constitue l'axiome d'une socio-histoire de l'invisible (v. *Histoire invisible*).

Verbe : le Verbe peut se penser comme le langage dans le sens où le langage primordial est capable de créer ce qu'il désigne. Il ne s'agit pas de magie : celle-ci ne fait que reproduire ce qui a existé une fois ou ne fait qu'obliger les esprits qui commandent aux choses de se manifester. Le Verbe crée véritablement en nommant, comme Dieu à l'origine du monde. On ne connaît que deux événements où le Verbe intervient : la poésie, où le grand poète crée ce qu'il nomme, car son poème dévoile alors un monde tout à fait nouveau, et les cérémonies d'initiation, puisque c'est le myste qui est créé (appelé à se manifester). Chaque cérémonie d'initiation révèle une singularité qui est celle de l'initié.

Bibliographie

La bibliographie de l'ésotérisme est considérable. Nous ne donnons ici que, très succinctement, quelques ouvrages qui sensibilisent au sujet.

Abulafia (A.b.S.), *L'Épître des sept voiles*, Éd. de l'Éclat, 1985.

Alexandrian, *Histoire de la philosophie occulte*, Seghers, 1983.

Alleau (R.), *La Science des symboles*, Payot, 1975.

Arnold (P.), *Histoire des Roses-Croix et origine de la franc-maçonnerie*,

Mercur de France, 1955.

Böhme (J.), *Confessions* (présentées par Alexis Klimov), Fayard, 1975.

Cheng (F.), *Vide et plein*, Le Seuil, 1979.

David-Neel (A.), *Immortalité et réincarnation*, Plon, 1961.

Ghyka (M.), *Le Nombre d'or*, Gallimard, rééd.

Guénon (R.) *La Crise du monde moderne*, Gallimard, coll. Idées poche.

Holmyard (E.J.), *L'Alchimie*, Arthaud, 1979.

Jung (C.-G.), *L'Homme à la découverte de son âme*, Payot poche.

Kanters (R.) et Amadou (R.), *Anthologie littéraire de l'occultisme*, Seghers, 1975.

Ligou (D.) *Histoire des francs-maçons en France*, Privat, 1981.

Nataf (A.) *Érotisme et alchimie*, Encre, 1985.

La Franc-maçonnerie portée au jour, Veyrier, 1989.

Reuchlin (J.), *La Kabbale*, Aubier Montaigne, 1973.

Riffard (P.), *Dictionnaire de l'ésotérisme*, Payot, 1983.

Sholem (G.), *Le Zohar* (textes choisis), Le Seuil, 1980.

Wirth (O.), *Le Tarot*, Tchou, 1989.

Index

Le lecteur trouvera ici répertoriés les noms des personnes, d'œuvres, de disciplines, des méthodes, qui se rapportent au sujet du livre. Les noms et les folios imprimés en gras renvoient à ceux qui font l'objet d'un article ; les noms imprimés en italique renvoient aux œuvres ; les folios imprimés en italique renvoient aux illustrations.

- A**
- A true and faithful relation of what passed for many years between Dr John Dee and some spirits*, 133.
- A.M.O.R.C. (*Anticus Mysticus Ordo Rosae Crucis*), 185.
- Abdita divinae Cabalae mysteria*, 176.
- Abdul-Hâdi, 150.
- Abellio** (Raymond), 42, 86, **115**, 139, 206.
- Abraham ben David, 70.
- Abraham ben Huya, 70.
- Abraham ben Isaac, 70.
- Abraham le Juif, 142, 143.
- Abulafia** (Abraham ben Samuel), 70, 116.
- Acacia, 24.
- Acel dama*, 131.
- Aëtius, 178.
- Agartha**, 11, 189.
- Age-d'or, 11, 214.
- Agnostus (Irénée), 96.
- Agrippa von Nettesheim** (Heinrich, Cornelius), 26, 51, 68, 76, 77, 79, 82, **117**.
- Agueli (Gustav), 150.
- Aish (D.), 222.
- Albert le Grand, 57, 70, 124, 160.
- Alchimie**, 7, 8, 10, 12, 17, 24, 41, 82, 93, 121, 124, 142, 147, 157, 159, 164, 168, 185, 198, 204, 212.
- Alchimie (L')*, 121.
- Alexandrian, 56, 122, 198.
- Aliette (Jean-François) voir Etteila.
- Alleau (René), 17, 146.
- Allenbach (Adèle), 161.
- Amadou (Robert), 20, 209, 210, 213.
- Ame de la vie de la matière (L')*, 157.
- Amitiés spirituelles, 190.
- Amphithéâtre de l'éternelle sagesse*, 198.
- Analogie**, 10, 16, 20, 37, 60, 73, 86, 134, 215.
- Anderson, 24, 43.
- André (J.), 80.
- Andreae** (Johann Valentin), 119.
- Androgyne**, 13, 17, 241.
- Anski, 68.
- Anthologie littéraire de l'occultisme*, 209, 210, 213.
- Anthroposophie, 193.
- Anticus Mysticus Ordo Rosae Crucis*, 185.
- Antipalus maleficiorum comprehensus*, 196.
- Antin (duc d'), 45.
- Apelle, 100.
- Aperçus sur l'initiation*, 60, 150.
- Apollon, 141, 144.
- Appolonius de Tyane, 170.
- Aragon, 232.
- Arbre**, 17.
- Arbre cosmique, 17, 30.
- Arbre kabbalistique, 17, 68, 69.
- Arbre séphirotique, 30, 53, 174.
- Arcane* 17, 107.
- Archéomètre (L')*, 189.
- Aristote, 40, 64, 121, 134, 160, 184.
- Arithmologie*, 85.
- Arithmosophie**, 18.
- Arnold (Paul), 210, 230.
- Art de connaître les hommes*, 134, 160.
- Art de magnétiser (L')*, 167.
- Art et la mort (L')*, 232.
- Arte Astratta*, 139.
- Artephius, 37.
- Arts martiaux**, 19.
- Ashmole** (Elias), 120, 168.
- Aspects traditionnels de l'alchimie*, 146.
- Assomption de la femme*, 161.
- Astoris, 182.
- Astrologie**, 7, 10, 20, 38, 157, 158.
- Astrologie gallica*, 20.
- Astrologie lunaire*, 158.
- Astrologiques ou la science sacré du ciel (Les)*, 21.
- Astrum Argentinum*, 131.
- Artaud (Antonin), 230, 231.
- Atalanta fugiva*, 164.
- Atalante fugitive, 164.
- Atelier maçonnique**, 22, 108.
- Atlantide**, 25.
- Au seuil du mystère*, 149.
- Au-delà* (voyage dans l'), 27, 80.
- Aurea Catena*, 216.
- Aurélia*, 226.
- Aurore*, 122.
- Avicenne, 121, 159.
- Azalaïs et le gentil Aymar*, 140.
- B**
- Babeuf (Gracchus), 125.
- Bachelard, 66, 198.
- Bacon, (Francis), 25, 26.
- Bacon** (Roger), 121, 147.
- Baha'v'llah, 240.
- Bahir, 175.
- Bakan (David), 90.
- Balsamo (Joseph) voir Cagliostro.
- Balzac** (Honoré de), 161, 189, 202, **209**, 210, 212.
- Banquet (Le)*, 229.
- Barbault (Armand), 146.
- Barbélô, 87.
- Barbélagnostiques (les), 87.
- Barbey d'Aureville, 234.
- Bardo Thödol*, 27, 91.
- Barlet (Charles), 149.
- Barras, 138.
- Barrès (Maurice), 149, 234.
- Barruel (l'abbé), 46, 154.
- Base des six points théosophiques*, 77.
- Bath (Adélaïde de), 159.
- Baudelaire** (Charles), 7, 149, **210**.
- Baudelaire*, 238.
- Bauhütte, 32.
- Baumgartner (K.H.), 160.
- Baur, 45.
- Bayard (Jean-Pierre), 29.
- Beauharnais (Josephine de), 138.
- Beethoven, 81.
- Bennet (Allan), 131.
- Benoist (Luc), 36.
- Berdiaev, 122.
- Bergasse (Nicolas), 167.
- Bergson, 109.
- Bernard (Jean), 28, 29.
- Bernard de Clairvaux, 195.
- Berthelot (Marcelin), 7.
- Besant (Annie), 110.
- Beslay, 214.
- Bêtes, hommes et dieux, 11.
- Bible, 54, 68, 101, 114, 153.
- Bible de la liberté (La)*, 86, 115.
- Bible, document chiffré (La)*, 86, 115.
- Biotypologie, 160.
- Blake** (William), 211.
- Blanchet (Eustache), 56.
- Blanqui, 125.
- Blavatsky (Helena Petrovna), 76, 110, 222.
- Bleuler, 166.
- Bodin (Jean), 166.
- Boecklin (Charlotte de), 188.
- Böhme** (Jakob), 70, 77, 85, 100, **122**, 148, 149, 155, 188, 212, 216, 244.
- Boileau (Étienne), 32.
- Boirac, 78.
- Bonal (J.), 189, 209.
- Bonaparte, 47, 140.
- Booker (John), 120.
- Bosch (Jérôme), 7, 107.
- Bouillon (duchesse de), 79.
- Boullan** (Joseph), 124.
- Breton (André), 7, 146, 150, 162, 208, 214, 232, 233, 238.
- Bricaud (Joanny), 124.
- Brie (Théodore de), 144.
- Brook (Peter), 151.
- Bruck (Rémi), 18.
- Brunswich (duc de), 119.
- Buchez, 127.
- Buonarroti** (Philippe), 125, 12.
- Butler Yeast (William), 131.
- C**
- Cabalisticae et theologiae*, 174.
- Cabanon (Léonard), 61.
- Cadiot (Noémie), 162.
- Cagliostro**, 78, 94, 126, 154, 186, 190, 216, 226.
- Cailliois (R.), 107.
- Cainites (les), 87.
- Cambacères, 47.
- Cambriel, 76.
- Campbell (J.W.), 80.
- Canseliet (Eugène), 76, 146, 213.
- Cantor-Russel, 180.
- Canynge (William), 168.
- Capnomancie, 38, 173.
- Capromancie, 38, 190.
- Carbonari**, 125, 127, 154.
- Cardan** (Jérôme), 128.
- Carlyle (Thomas), 228.
- Carmel d'Élie de Lyon, 124.
- Carpocradiens (les), 87.
- Carteret (Jean), 158.
- Cartomancie, 38, 88, 138.
- Caslant, 38.
- Cathares, 52, 58, 59, 109, 123, 192.
- Cattan** (Christophe de), 130.
- Cayenne**, 28, 92.
- Centuries astrologiques*, 169, 241.
- Cercle herménéutique, 206.
- Chacornac (Paul), 162, 186.
- Chakra, 37.
- Chaman**, 30.
- Champagne (Jean-Julien) voir Fulcanelli.
- Chantiers du globe et de la gloire, 127.
- Char (le)*, 198.
- Char (René), 92, 114, 136, 208, 210, 214, 232, 233.
- Charbonnerie démocratique universelle, 127.
- Charbonniers, 127.
- Charles V, 142.
- Charles IX, 169.
- Chassé (Ch.), 222.
- Chateaubriand, 188.
- Chester (Robert de), 159.
- Chevalier (Adèle), 124.
- Chevaucher le tigre*, 139.
- Chiromancie, 38, 135, 170.
- Chiromancie nouvelle*, 135.
- Chiroscopie médicale, 135.
- Chirosophie, 135.
- Christ, 28, 58, 59, 102, 118, 153, 156, 165, 174, 185, 192, 201.
- Christianisme, 7, 8, 51, 174.
- Christanopolis*, 119.
- Churchill, 131.
- Cicéron, 38.
- 50 mots clefs de l'ésotérisme (Les)*, 52, 74, 98.
- Clarc (F.), 80.
- Clavicule de Salomon*, 56, 75.
- Clavicules de Salomon (Les)*, 74, 77.
- Clef des choses cachées depuis la création du monde (La)*, 175.
- Clef de la magie noire (La)*, 149.
- Clef de la philosophie et de l'alchimie fluïdienne*, 144.
- Clef des directions*, 158.
- Clément I, 192.
- Clément V, 195, 199.
- Clermont (comte de), 45.
- Collegia*, 28, 31, 44.
- Collin de Plancy, 56.
- Colonna (Francesco), 180.
- Comment on devient alchimiste*, 157.
- Comment on devient mage*, 172.
- Commentarius de praecipis generibus divinationum*, 173.
- Communauté de métier, 32.
- Compagnon, 44.
- Compagnon du tour de France (Le)*, 29.
- Compagnonnage**, 28, 31, 62, 92, 156.
- Compagnonnage en France (Le)*, 29.
- Compagnonnage et les métiers (Le)*, 29.
- Compagnonnage, rencontre de la jeunesse et de la tradition (Le)*, 29.
- Compagnons du Devoir, 34, 36.
- Composition d'Alchimie (La)*, 159.
- Conclusiones philosophicae*, 174.
- Conclusiones philosophicae, cabalisticae et theologicae*, 76, 174.

- Confessions de l'énigme confrérie du très honoré Rose-Croix*, 96.
 Confrérie, 31, 32, 35, 44.
 Confrérie celtique, 196.
 Constant (Alfred-Charles) voir Lévi (Eliphas).
 Constitutions (d'Anderson), 24, 43.
 Conte d'hiver (Le), 230.
 Corbeil (Jacob de), 155.
 Corbin (H.), 34, 42.
 Corot, 135.
 Corporation, 32, 44.
 Corps subtil, 27, 37, 171.
 Corpus hermeticum, 87, 91.
 Cosmos de Beaudelaire (Le), 210.
 Costa de Beauregard (O.), 80.
 Cotte (Roger), 81.
 Court de Gévelin, 138, 226.
 Crevel (René), 235.
 Critias, 229.
 Crookes (W.), 80.
 Crowley (Alistér), 131.
 Culte théodoxique universel, 141.
 Cureau de la Chambre (Marin), 134, 160.
 Curiosités inouïes, 176.
 Cyrano de Bergerac (Savinien de), 213.
- D**
 Dampierre (Elhanan de), 155.
 Dante, 60, 139, 148, 218, 222.
 Daudet (Léon), 150.
 Daumal (René), 151.
 David, 138.
 David ben Ziman, 163.
- De arte cabalistica*, 183.
De caelesti agricultura, 183.
De Crisbus, 18.
De Harmonia mundi, 183.
De Hominis dignitate, 174.
De humane physiologia, 134, 160.
De influxu planetarum in corpus humanum, 166.
De l'analogie, 215.
De l'incertitude et de la vanité des sciences et des arts, 117.
De la démonomancie des sorciers, revue diligemment et repurgée de plusieurs fautes, 148.
De la divination, 38.
De la grand-pierre des anciens, 198.
De la physiognomonie, 160.
De Occulta philosophia libri tres, 118.
De orbis terrae concordia, 175.
De re metallica, 198.
De regimine sanitatis, 199.
De septem secundis, 196.
De signatura rerum, 122.
De subtilitate, 129.
De triplicite vita, 122.
De Verbo mirifico, 183.
 Debussy, 81.
 Dee (John), 132, 224.
 Del Rio, 77.
 Delaage (Henri), 170.
 Deleuze (Joseph), 167.
 Delisle de Sales, 140.
 Della Porta (Gian Battista), 134, 160.
 Della transmutazione metallica, 198.
 Delle (Marchodée del), 204.
Demeures philosophales (Les), 13, 146.
 Denis l'Aréopagite, 8.
 Dernier Testament, 198.
 Dernière Naissance du médiateur (La), 175.
 Des choses naturelles et surnaturelles, 198.
Des dialogues et du Verbe, 158.
Des songes, 38.
 Desbarolles (Adolphe), 135.
 Descartes, 54, 134.
Desdichado (El), 208, 226.
Destin ou les Fils d'Hermès (Le), 157.
 Devoir de liberté, 36.
 Diable, 79, 80, 93, 122, 227.
 Diable amoureux (Le).
 Diane, 82.
 Dibbouk, 68, 224.
Dibbouk (Le), 68, 176.
 Dictionnaire des sciences occultes, 56.
 Dictionnaire des sociétés secrètes, 110.
 Dictionnaire initiatique, 77.
 Dictionnaire mythohermétique, 82, 226.
 Dictionnaire philosophique, 158.
 Diderot, 26.
 Dietrich (Luc), 151.
 Dion, 41.
 Disciples à Sais, 228.
Disquisitiones magicæ, 77.
Divina Proportione, 181.
 Divine proportion, 84, 181.
 Divination, 7, 20, 38, 130, 173, 190, 238.
Docteur Faustus, 93.
Doctrine de l'éveil, 139.
- Doctrines religieuses et sociales*, 161.
Dogme et rituel de la haute magie, 38, 56, 162.
 Donnolo (Sabbatai), 136.
Douze Clefs de la philosophie occulte, 198.
Du ciel et de ses merveilles, et de l'enfer d'après ce qui a été entendu et vu, 194.
 Duclos (Thierry), 140.
 Dumas (Alexandre), 126, 135.
 Dumas (Georges), 80, 152.
 Durand (G.), 59, 82.
 Durutte (Camille), 202.
 Durville (Henri), 167.
- E**
 Échos de la fraternité du très louable ordre de la Rose-Croix, 96.
 Égrégor, 23, 41.
 Eleazar, 71, 191.
Électricité ou magnétisme du globe terrestre, 18.
 Éléments (les quatre), 40, 137.
 Eliade (Mircea), 7, 11, 25, 30, 34, 58, 63, 82, 102, 104.
 Élie (prophète), 70, 96.
 Elisabeth d'Angleterre, 132, 133.
 Éloi (saint), 31.
 Eluard (P.), 232, 233.
 Élus Cohen, 94, 165, 187, 20.
 Empédocle, 66.
- En quête de la gnose*, 55.
 En-Sof, 155, 163.
 Encausse (Gérard), voir Papus.
Enchiridon du pape Léon III, 56.
Encyclopédie mystique, 30.
 Enfants de Maître Jacques, 36.
 Enfants de Salomon, 36.
 Enfants du père Sou-bise, 36.
 Enseignement, 41.
Épître à Sorges, 225.
Épître aux Corinthiens, 37.
Épîtres des Sept voies, 116.
Épisodes de la vie ésotérique, 201.
 Epsionique, 80.
 Éros, 78, 87, 104, 139.
Erreur spirite (L'), 150.
 Ésotérisme, 7, 12, 42, 52, 74, 89, 93, 94, 114, 115, 123, 137, 150, 182, 189, 202, 211, 213.
Ésotérisme de Dante (L'), 150.
Ésotérisme dans l'art, 222.
 Esquiro (Alphonse), 161.
Essais de science maudite, 149.
 Esséniens, 54, 151, 179.
 Etteilla, 138, 186.
Etteilla ou la manière de se recréer avec un jeu de cartes, 138.
 Eudoxe, 179.
 Eulis Brotherhood, 182.
Évangile éternel (L'), 200.
 Eveno (Jules), voir Julevno.
 Evola (Julius), 114, 139.
Extra-Sensory Perception, 88.
 Ézéchiél, 70.
 Élus Cohen, 94, 165, 187, 20.
 Ezra ben Salomon, 70.
- Enquête de la gnose*, 55.
 En-Sof, 155, 163.
 Encausse (Gérard), voir Papus.
Enchiridon du pape Léon III, 56.
Encyclopédie mystique, 30.
 Enfants de Maître Jacques, 36.
 Enfants de Salomon, 36.
 Enfants du père Sou-bise, 36.
 Enseignement, 41.
Épître à Sorges, 225.
Épître aux Corinthiens, 37.
Épîtres des Sept voies, 116.
Épisodes de la vie ésotérique, 201.
 Epsionique, 80.
 Éros, 78, 87, 104, 139.
Erreur spirite (L'), 150.
 Ésotérisme, 7, 12, 42, 52, 74, 89, 93, 94, 114, 115, 123, 137, 150, 182, 189, 202, 211, 213.
Ésotérisme de Dante (L'), 150.
Ésotérisme dans l'art, 222.
 Esquiro (Alphonse), 161.
Essais de science maudite, 149.
 Esséniens, 54, 151, 179.
 Etteilla, 138, 186.
Etteilla ou la manière de se recréer avec un jeu de cartes, 138.
 Eudoxe, 179.
 Eulis Brotherhood, 182.
Évangile éternel (L'), 200.
 Eveno (Jules), voir Julevno.
 Evola (Julius), 114, 139.
Extra-Sensory Perception, 88.
 Ézéchiél, 70.
 Élus Cohen, 94, 165, 187, 20.
 Ezra ben Salomon, 70.
- F**
Fables égyptiennes et grecques dévoilées, 12, 164.
 Fabre d'Olivet (Antoine), 25, 140, 149, 189.
 Fabre des Essarts, voir Synésius.
Fama Fraternitatis, 119, 184.
 Faust, 93, 142, 196.
 Faust, 217.
 Ferréol (évêque), 31.
 Feuerbach, 98.
Fin de l'ésotérisme (La), 42.
 Flamel (Nicolas), 12, 14, 142, 159, 208, 218.
 Flammariion (Camille), 101.
 Fleury (cardinal), 45.
 Fliess, 160.
 Fludd (Robert), 70, 96, 120, 144, 164.
Flûte enchantée (La), 81.
Fons Gratine, 96.
 Fontbrune (Dr), 169.
Fosse de Babel (La), 115.
 Fourier (Charles), 189, 203, 210, 214, 229.
Fragments d'un enseignement inconnu, 151.
 Franc-maçon, 44, 57, 61, 93, 120, 201, 216, 222.
 Franc-maçonnerie, 8, 22, 23, 26, 32, 41, 43, 57, 92, 94, 98, 114, 120, 125, 126, 149, 152, 154, 165, 167, 187, 194, 201, 214, 216.
Franc-maçonnerie (La), 22, 36.
 France (Anatole), 170.
France vraie (La), 189.
 François I^{er}, 35, 78, 127, 175, 186.
 Fraternité, 32.
 Frère (J.C.), 234.
 Freud, 38, 89, 90, 139, 166, 221.
Freud et le tradition mystique juive, 90.
 Fructueux, 31.
 Fulcanelli, 13, 146.
- G**
 Gaffarel (Jacques), 176.
 Galien, 171, 184.
Gallade (La), 176.
 Geber, 147, 159.
 Gegenbach, 162.
 Geoffroy (Jean), 200.
 Géomancie, 38, 130.
 Géométrie occulte, 51.
 Georgi (Francesco), 183.
 Gérard de Crémone, 130, 147, 159.
 Géron, 156.
 Gerson, 218.
 Ghématrie, 71.
 Ghyka (Matila), 83, 84, 180.
 Gichtel (Johann Gorg), 148.
 Gide (André), 112, 150.
 Gilles (abbé), 79.
 Giroust (François), 81.
 Gitalilia (Joseph), 116.
 Gluck, 166.
 Gnose, 8, 34, 41, 52, 67, 87, 93, 100, 114, 122, 155, 179, 181, 208.
 Gnose (La), 150.
 Goethe (Johann Wolfgang), 23, 60, 170, 185, 193, 216.
Goethe et sa conception du cosmos, 193.
 Goétie, 56.
 Golem, 70, 137, 224, 238.
Golem (Le), 70, 224.
 Golden Dawn, 131.
 Gorny (Léon), 136.
 Goetschel (Roland), 155, 163.
 Grand Architecte de l'univers, 22, 49, 57, 94, 241.
 Grand Copthe, 216.
 Grand et le Petit Livre du Rouleau (Le), 159.
 Grand Firmament, 125.
 Grand Orient de France, 44, 45, 47, 48, 54, 94, 125.
 Grand Orient et Grande Loge, 47.
Grand Secret, 221.
Grande Cosmogonie, 205.
 Grande Loge de France, 22, 45, 48, 50, 94.
 Grande Loge de Londres, 43, 44, 48.
 Grande Loge féminine française, 50.
 Grande Loge Générale écossaise du rite ancien et accepté, 47.
 Grande Loge nationale française, 48.
 Grande Loge provinciale, 45.
 Grande Loge symbolique écossaise, 48.
 Grande Loge unie des anciens francs-maçons d'Angleterre, 45, 94.
Grands Astreignants, 214.
 Granet (Marcel), 40.
 Grégoire (évêque), 31.
Grimoire du pape Honorius, 56.
 Griaule (Marcel), 42.
 Grival (Rodolphe), 140.
 Guaita (Stanislas de), 96, 124, 138, 149, 170, 172, 185, 234.
 Guénon (René), 11, 24, 34, 42, 44, 60, 66, 90, 91, 95, 109, 111, 115, 139, 150.
 Guibourg, 79.
 Guilde, 32.
 Guillaume de Lorris, 218.
 Gurdjieff (Georgui Ivanovitch), 151.
 Guyon (Mme de), 161.

H

Hadith du sixième imam, 42.
 Hajji Khalfa, 159.
 Hammenouna l'Ancien, 191.
 Handke (Peter), 41, 112.
 Hardenberg (Friedrich von), voir Novalis.
 Haroun (al-) Rachid, 147, 159.
 Hartfield (Charles), 158.
 Haruspice, 38.
 Haselmayer (Adam), 185.
 Haven (Marc), 126.
 Haydn, 81, 166.
 Hegel, 49, 59, 122, 211, 212, 244.
 Heidegger, 40.
 Heindenberg (Johann von), voir Trithème.
 Heindel (Max).
 Heim (Gerard), 224.
 Hohenberg, 164.
 Henri I Beaucler, 78.
 Henri II, 169.
 Henri III, 56.
 Héraclite, 64, 66, 85, 178.
Hermès Trismégiste, 73, 87, 100, 114, 152, 185.
 Hermetic Brotherhood of Louxor, 182.
 Hermétisme, 7, 10, 27, 37, 41, 42, 54, 58, 59, 66, 73, 74, 82, 98, 99, 100, 108, 109, 114, 115, 135, 152, 208, 227, 232, 234.
 Hésiode, 11, 180.
 Hess (Thomas), 119.
 Hesse-Cassel (Charles de), 201.
 Himmel (Friedrich / Heinrich), 81.
 Hippocrate, 160, 171.
 Hippolyte, 192.
Hiram, 24, 34, 36, 43, 44, 59, 62, 65, 95, 114, 153, 156, 159.
Histoire critique du

magnétisme animal, 167.
Histoire de la magie, 218.
Histoire de la philosophie, 91.
Histoire de la philosophie occulte, 56, 122, 198.
Histoire des doctrines ésotériques, 42.
Histoire des Français des divers États, 142.
Histoire invisible, 58.
Histoire philosophique du genre humain, 25, 141.
Histoire prédite et jugée par Nostradamus, 169.
History of the Order Rosae Crucis, 185.
 Hittérisme, 114, 169, 240.
 Hoëné (José Marie), voir Wronski.
 Hohenheim (Théophraste Bombast von), voir Paracelse.
 Hökmat ha-tseruf, 116.
 Holmyard (E.J.), 121.
 Home (Daniel Douglas), 101.
Homme de désir (L'), 187, 188, 209.
Homme et son devenir selon le Vedānta (L'), 150.
 Horoscope, 20, 177, 199.
 Hugues de Pay, 195.
 Hugo (Valentine), 233.
 Hugo (Victor), 101.
 Hutin (Serge), 144.
Hymnes à la nuit, 228.
 Huysmans, 124, 234.
 Hypatie, 39.
 Hypnose, 167.

I

Ibn al-Nadim, 159.

Ichi Aour, 131.
Illuminés (Les), 226.
Illuminés de Bavière, 154.
Initiation, 17, 22, 27, 30, 31, 41, 60, 91, 98, 99, 139, 184, 206.
Initiation (L'), 170, 171, 190.
Initiation et réalisation spirituelle, 42.
Introduction à l'arithmétique, 180.
Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues, 111.
Introduction générale aux doctrines hindoues, 150.
Invisible, 17, 30, 41, 66, 89, 92, 108.
Invisible (L'), 140.
Isaac l'Aveugle, 70, 155.
 Isaac (les frères), 70.
Isis dévoilée, 76.

J

Ja'far al-Sadik, 147.
 Jabir ibn Hâyyan, voir Geber.
 Jacob (Max), 23.
Jacques (Maître), 29, 58, 156.
 Jamblique, 42, 179.
 Janet (Pierre), 190.
Jean (saint), 93, 136, 152, 156.
 Jean-Baptiste (saint), 156.
 Jean d'Orbais, 32.
 Jean de Lugio, 52.
Jean de Meung, 218, 222.
 Jejalé, 138.
 Jésus, 54, 87, 152.
 Joachim de Flore, 122, 169.
 Joanna, 175, 176.
Jollivet-Castelot (François), 157, 170, 231.
 Juda ben Yagar, 70.
 Judaïsme, 7, 174.
Julévon, 158.

K

Kabbale, 7, 52, 53, 67, 86, 90, 93, 111, 115, 116, 136, 157, 162, 163, 170, 174, 183, 184, 191, 212, 223.
Kabbale (La), 67, 155.
 Kafka (Franz), 148, 183.
 Kant, 26.
 Kanters (R), 209, 210, 213.
 Kardec (Allan), 101.
 Keller (comtesse de), 189.
 Kelley (Edward), 132.
 Kelley (Rose Edith), 131.
 Kepler, 7.
Khalid (ibn Yazid), 159.
 khunrath (H.), 198.
 Kierkegaard, 148, 231.
 Kircher, 70.
 Klettenberg (Suzanne), 216.
 Krakowski (Edouard), 202.
 Krishnamurti, 110.

L

Lafontaine (Charles), 167.
 Lalande, 202.
 Lamennais, 161.
Langue hébraïque restituée (La), 140.
 Lao-Tseu, 19.
 Laurens (André), 18.

Lavater (Caspar), 126, 160, 210.
 Leadbeater (C.W.), 110.
 Le Breton (Georges), 226.
 Le Chapelier (loi), 35.
 Le Corbusier, 34.
Lectorium Rosicrucianum, 185.
 Le Févre de La Borderie (Guy), 176.
 Lefranc, 154.
 Legeza (L.), 106.
 Leibniz, 122, 185.
 Lejay (Julien), 149.
 Lenormand (Marie-Anne), 39, 138.
 Léon (évêque), 31.
 Léon X, 173, 183.
 Lepinte (C.), 216.
 Lepper (H.), 127.
 Leroux (Pierre), 127, 162, 203.
 Le Trevisan (B.), 12.
Lettre à Flora, 100.
Lettres à Julie sur l'histoire, 140.
Lettres à L'étranger, 209.
 Le Verrier, 158.
 Lévi (Eliphas), 7, 38, 56, 76, 114, 135, 149, 161, 185, 203, 218, 222, 233.
 Lévy-Bruhl, 7.
 Lewis (H.S.), 185.
Liber M, 184.
Liber secretorum, 124.
 Liberatus, 169.
 Lilith, 158.
 Lily (William), 120, 197.
 Lincoln (Abraham), 182.
Livre d'Enoch, 23, 133.
Livre de la Création, 136, 137, 176.
Livre de la philosophie naturelle des métaux (Le), 12.
Livre de la sagesse (Le), 158.
Livre de Thot, 138.
Livre des amulettes (Le), 159.
Livre des balances, 147.
Livre des deux prin-

cipes (Le), 52.
Livre des Esprits (Le), 101.
Livre des figures hiéroglyphiques (Le), 12, 14, 142.
Livre des Morts, 27, 91.
Livre des 70 (Le), 159.
Livre du testament sur l'art (Le), 159.
 Loge, 22-24, 43-50.
 Loge bleue, 94.
 Loge de l'Harmonie, 167.
 Loge de la chambre du roi, 46.
 Loge de la Sagesse, 126.
Loi de l'histoire (La), 157.
Loi suprême des mathématiques (La), 202.
 Lombroso, 101.
Louria Ashkenazi (Isaac), 163, 176.
 Lucas (Louis), 170.
 Lucas (Paul), 142.
 Lulle (Raymond), 168, 199, 204.
Lumière du sexe (La), 182.
Lumières sur l'après-vie, 88.
 Luther, 197.
 Lysis, 140.

M

Ma vie, 62, 99, 220.
Macrocosome, 37, 65, 72, 76, 171.
Maeterlinck (Maurice), 221.
Mage (Le), 161.
Magia sexualis, 182.
Magic in Theory and Practice, 131.
Magie, 7, 10, 17, 42, 74, 99, 118, 124, 162, 174, 233.
Magie céleste (La), 68, 76, 82.
Magie cérémonielle, 76.
Magie naturelle, 134, 160.

Magnétisme, 77, 78, 166.
Maier (Michael), 164.
 Maistre (Joseph de), 46, 75, 154, 189.
 Makarie, 216.
 Malachie (saint), 169.
Maître inconnu (Le), 126.
 Malfatti, 18, 51.
Mallarmé (Stéphane), 221, 234, 238.
Manière de se recréer avec le jeu de cartes nommé tarots, 138.
 Manilius (Marcus), 21.
 Mansfield (Katherine), 151.
Manuel rosicrucien, 96.
 Maquet (J.), 42.
 Marc de café, 38.
 Marcel (Julie), 141.
Marchand de Venise (Le), 230.
Marche en si bémol, 81.
 Marcion, 87.
 Marcos, 100.
 Maréchal (l'abbé), 200.
 Maréchal (Sylvain), 125.
 Maricourt (Pierre), 121.
 Marie de Bourgogne, 196.
 Marie Tudor, 132.
 Marlowe (C.), 93.
 Marqués-Rivière (J.), 42.
Matin des magiciens, 240.
Martines de Pasqually (Jacques), 75, 94, 149, 165, 187.
 Masson (H.), 74, 77.
 Masson-Oursel (P.), 91.
Master Passion, 182.
 Maugham (Somerset), 131.
 Maury (Paul), 222.
 Mauss (Marcel), 95.
 Maximilien (empereur), 117, 183, 196.

Maximilien II, 132.
 Maximilien - Joseph I^{er}, 186.
Médecine nouvelle, 170.
 Médicis (Catherine de), 169.
 Médicis (Laurent de), 174.
 Melancthon, 173.
Mémoire sur la découverte du magnétisme animal, 78.
Mémoires d'outre-tombe, 188.
Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme, 46, 154.
Mère de Dieu (La), 162.
 Merkaba, 70, 136.
 Mersenne (Marin), 176.
Merveilleuses Victoires des femmes du Nouveau Monde, 176.
Mesmer (Franz Anton), 78, 80, 114, 166, 186.
Messe noire, 79.
Messianisme ou la Réforme absolue du savoir humain, 202.
Métaphysique du sexe, 139.
Métapsychique, 80, 88.
 Métapsychologie, 80.
 Métapsychophysique, 80.
 Métascopie, 38.
 Métatron (ange), 116.
 Métempsychose, 91.
 Méthaphysique du sexe, 139.
 Métiers réglés, 32.
 Métraux (A.), 65.
 Metz (Dr), 216.
Meyrink (Gustav), 70, 224.
 Michel (ange), 144.
 Michelet (V.-E.), 189, 222.
Microcosme, 37, 65, 72, 76.
Microcosme (Le),

198.
Milosz (O. V. de L.), 225.
 Minerve, 82.
Ministère de l'homme-esprit (Le), 188.
 Mirabail (Michel), 52, 74, 98.
 Mirabeau, 154.
 Mirbel (Célestin de), 38.
Miroirs magiques (Les), 190.
Mission actuelle des ouvriers, 189.
Mission de l'Inde, 11, 189.
Mission des juifs, 189.
 Moderatus de Gadès, 181.
 Moïse, 70, 111, 118, 137, 162.
 Moïse ben Schemtob de León, 191.
 Moïse de León, 70, 116, 152.
 Molay (Jacques de), 195.
Monade hiéroglyphique (La), 132.
 Moncada (Raimondo), 174.
Monde primitif (Le), 138, 226.
 Monmouth (Geoffroi de), 169.
 Monteil (Alexis), 142.
 Montfaucon de Villars (l'abbé), 148.
 Moon, 240.
 Moor (John), 120.
 Morgenstern (Christian), 193.
 Morienus, 159.
 Morin de Villefranche, 20.
 Mormons, 240.
 Mozart (Wolfgang Amadeus), 7, 81, 166.
Musique, 37, 81.
Mutis Liber, 198, 238.
 Myers, 190.
Mystère des cathédrales, 146.
Mystères de l'horoscope (Les), 158.
Mystères de la main

(Les), 135.
Mysterium Magnum, 122, 123.
Mythe, 11, 25, 82, 98, 154, 192, 198.
Mythe de l'éternel retour, 11.

N

Nagłowska (Maria de), 182.
Naissances mystiques, 27, 63.
 Napoléon I^{er}, 39, 140.
 Naudé (Gabriel), 129.
 Naudon (Paul), 23, 32, 36, 57.
 Naundorff, 200.
 Nécromancie, 7, 38.
 Needham (J.), 78.
Nerval (Gérard de), 7, 62, 208, 209, 217, 226.
 Neuburg (Victor), 131.
 Newton, 7, 209.
 Nicolas II, 170.
 Nicolas III, 116.
 Nicomache de Géra-
 se, 180, 181.
Noces chimiques de Christian Rose-Croix (Les), 96, 119, 184.
Nombre d'or, 32, 34, 83, 108, 179.
Nombre d'or (Le), 83, 222.
Nombres (symbolique des), 10, 85, 118, 151, 178.
Norton (Thomas), 168.
 Northrop (Frye), 211.
Nostradamus, 169, 241.
 Notarikon, 71.
Notions sur le sens de l'ouïe, 140.
Nouveau traité d'astrologie pratique, 158.
Nouvelle Atlantide (La), 25, 26.

Novalis (Friedrich de Hardenberg, dit), 228.
Nuctemeron, 170.
 Nuna (roi), 31.

O

Occultisme catholique (L'), 172.
Occultisme, sorcellerie et modes culturelles, 27.
Ode à Fourier, 215.
 Œdipe, 62, 90.
Œuvre de la Miséricorde, 200.
 Olcott (H.S.), 100.
 Onirologie, 38.
 Oniromancie, 38.
Opera omnia, 199.
 Ophites (les), 87.
Or du millièrre matin (L'), 146.
Oracles sibyllins, 138.
 Ordre de Melchisédech, 205.
 Ordre des Chevaliers de la milice du Temple, 195.
 Ordre des Chevaliers Maçons Élus Cohen, 165.
 Ordre du Christ, 195.
 Ordre du Temple, 195.
 Ordre du Temple d'Orient, 195.
 Ordre kabbalistique de la Rose-Croix (L'), 96, 185.
Orgie, 87.
Origines ibériques du peuple juif (Les), 225.
 Orléans (duc), 45, 46.
 Orphée, 91, 118.
 Osiris, 45, 58, 59, 62, 141.
 Ossendowski (Ferdiand), 11.
 Ouroboros, 103.
 Ouspensky, 151.
Out of Body Experiment, 88.

P

Pacioli (Luca di Borgo), 84, 84, 181.
Palais du sommeil (Le), 38.
 Pallado (Eusappia), 101.
 Papin (Denis), 144.
Papus, 135, 149, 150, 158, 165, 170, 172, 190.
Par-delà les villages, 112.
Paracelse, 38, 70, 72, 171, 184, 216.
Paradis artificiels (Les), 210.
Parapsychologie, 80, 88.
 Parfaite union, 45.
Parménide, 229.
Parole perdue, 23, 26, 89, 206, 238.
 Paul (saint), 8, 37, 117, 192.
 Pauwels (Louis), 240.
Peines d'amour perdues, 230.
Peladan (Joséphine), 17, 149, 170, 172, 234.
Pelléas et Mélisande, 221.
Pelléas et Mélisande ou l'Initiation, 234.
 Pende (Nicolas), 160.
 Perdiguer (Agricol), 29.
 Pernelle, 142.
 Pernety (Dom), 12, 82, 164, 226, 227.
 Pessoa (Fernando), 221.
Petit Albert (Le), 74, 77.
Peucer (Kaspar), 173.
 Phénoménologie husserlienne, 10, 115.
 Philadelphes, 125.
Philippe IV, 195.
 Philippe Égalité, 45.
 Philolaüs, 85.
 Philon d'Alexandrie, 122.
 Philosophe inconnu, voir Saint-Martin.

Philosophica mosaica, 144.
Philosophie de l'infini, 202.
Philosophumena - Réfutation de toutes les hérésies, 192.
 Physiologie, 135.
 Physiognomonie, 38, 134, 160.
Pic de la Mirandole, 70, 76, 174, 176.
 Pierre de Corbie, 32.
 Pierre le Vénéral, 159.
 Pierre philosophale, 168.
 Pimandre, 55.
 Piobb, 51, 74, 197.
Pistis Sophia, 87, 100.
Platon, 25, 26, 85, 86, 91, 179-181, 229, 242.
 Poe (Edgar Allan), 210.
Poëmandrès, 210.
 Poisson (Albert), 157.
 Polycrate, 179.
 Pompadour (Mme de), 186.
 Porphyre, 179.
 Porte du Trait des Ages (Aimé), 157.
Postel (Guillaume), 70, 175.
 Potet (baron Jules du), 167.
 Précieux Sang d'Albanos, 124.
Premiers éléments de chirosophie, 135.
Présentation de la magie naturelle, 118.
Principes et Éléments de la langue sacrée, 205.
Private Diary of Doctor John Dee (The), 132.
Problème du mal (Le), 149.
Problème universel des mathématiques, 202.
Prophéties, 169.
Prophéties de Mer-

lin, 169.
 Proudhon, 57, 135, 241.
Psychanalyse, 66, 87, 90, 95, 166.
Psychologie et Alchimie, 112, 220.
 Psychotronique, 80.
Ptolémée (Claude), 20, 100, 159, 177.
 Puech (H.), 55.
 Puysegur (marquis de), 167.
 Pyromancie, 173.
Pythagore, 42, 81, 83, 86, 91, 132, 178, 229.
 Pythagorisme, 18, 49, 93, 178, 229.

Q
Qu'est-ce que l'alchimie ?, 12.
Questions sur la Genèse, 176.

R

Raadt, 148.
Racine du tout (La), 192.
 Radiesthésie, 78.
 Rais (Gilles de), 56, 79.
Raisons de la monarchie (Les), 175.
 Ram, 141.
 Rameau, 81.
Randolph (Paschal Berveley), 182.
Rationarium Evangelistarum, 53.
 Rawson (P.), 106.
Recherches sur les fonctions providentielles des dates et des noms, 18.
Réforme du calcul des probabilités, 202.
Règne de la quantité et le signe des temps (Le), 150.
Réincarnation, 27, 91.
Rencontres avec des hommes remarqua-

bles, 151.
République (La), 181, 242.
Reuchlin (Johann), 70, 176, 183, 196.
 Rhabdomancie, 38, 78.
 Rhine, 80, 88.
 Ribot, 80.
 Richer (Jean), 226.
 Richet (Charles), 80.
 Richter (Samuel), 96.
 Riccius (Paulus), 183.
 Rilke, 131.
 Rimbaud, 109, 208, 210, 214, 238.
 Ripley (Georges), 168.
 Rite, 92.
 Rite écossais, 47, 94.
 Rite écossais rectifié, 94, 201.
 Rite égyptien, 94.
 Rite émulation, 94.
 Rite français, 94.
 Rite ancien et accepté, 201.
Rituels, 74, 92, 96.
Rituel sacré de l'amour magique, 182.
 Rivail (H. L.), voir Kardec.
Rivolta contro il mondo moderno, 139.
 Robert le Pieux, 78.
 Roch le Baillif, 18.
 Rodin, 131.
 Rodolphe II, 133, 164, 204.
 Roheim (Géza), 190.
Roi du monde (Le), 11, 150.
Roman de la Rose, 218, 219.
Rose-Croix, 8, 96, 119, 120, 124, 149, 164, 172, 184, 185, 216, 234.
 Rose-Croix d'Ancien Système, 185.
 Rose Croix d'or, 185.
 Rose Croix de Florence, 185.
 Rosenberg, 11.
 Rosicrucian Fellowship, 185.
Rozenkreutz (Christian), 96, 184.

Rousselot (Jean), 225.

S
 Saadia Gabon, 136.
Sacré, 98, 99.
 Saint Louis, 78.
Saint-Germain (Claude-Louis, comte de), 78, 126, 186.
Saint-Martin (Louis Claude de), 41, 122, 149, 165, 187, 209.
 Saint-Office, 126.
 Saint-Omer (Geoffroy de)
 Saint-Simon, 214.
 Saint Thomas au lous d'argent, 45.
Saint-Yves d'Alveidre, 11, 141, 189, 203.
 Sainte-Beuve, 188.
 Salomon, 34, 43, 56, 62, 152, 153, 156.
 Sand (George), 29, 161.
 Sardou (Victorien), 101.
 Sartre, 238.
 Sarton (G.), 121.
 Satan, 55, 79, 131.
 Saül, 101.
Savant de société (Le), 140.
 Savonarole, 174.
 Savoret (A.), 12.
 Scaliger (Jules César), 129.
 Schelling, 215.
 Schikanader (Emmanuel), 81.
 Scholem (M.), 67, 136.
 Schuon (F.), 42.
 Schuré (E.), 85.
 Schweitzer (Albert), 193.
Science and civilisation in China, 78.
Science des rêves (La), 38.
Science des symboles (La), 16.
Science humaine et tradition, 82.
 Secret, 8, 32, 42, 83,

- 89, 99, 118, 162, 220.
 Secret (Pierre), 70, 136.
Secret des secrets (Le), 164.
 Sectes, 240.
 Sédîr (Paul), 170, 190, 234.
 Selva, 158.
Sepher ha-Bahir, 70.
Sepher Raziel, 183.
Sepher Yetsira, 70, 136, 137.
 Sephirot, 53, 67, 155.
Sept Causes secondes, 196.
Septième Quator (de Beethoven), 81.
Seraphita, 209.
 Serouya (H.), 67, 136.
Serpent vert (Le), 217.
 Servier (Jean), 118.
 Shakespeare (William), 75, 208, 222, 230.
Shart, 102.
 Shîrazî (Sadrâ), 102.
 Silé (Gilles de), 56.
Silentium post clamorem, 164.
 Siméon bar Yohkhai, 70, 71, 191.
 Simon le Magicien, 167, 192.
Sintesi di dottrina della razza, 139.
 Smith (J.), 240.
Societas Rosicruciana in Anglia, 185.
 Société anthroposophique, 193.
 Société des Trente, 148.
 Société théosophique, 110, 193.
Sodalitas celtica, 196.
Soirées de Saint-Petersbourg, 154.
 Soleil chez les kabbalistes chrétiens, 70.
 Somnambulisme, 167.
Songe d'une nuit d'été, 230.
Songe de Poliphile (Le), 180.
 Sophia, 87, 100, 123, 148, 163, 188.
 Soubise (père), 156.
 Spiridon, 161.
 Spiritisme, 80, 101.
Spiritus animalis, 199.
Splendor Solis, 198.
 Sprengel (Kurt), 144.
 Star (Ely), 158.
 Steiner (Rudolf), 193, 217, 222.
 Steinmetzen Brüderschaft, 32.
Stenographia, 196, 197.
 Stéphanos, 159.
 Stoker (Bram), 131.
Structure absolue, 115, 139.
 Sunosaburo Makiguchi, 240.
Sur la divination par les miroirs, 190.
 Surréalistes (les), 109, 232.
 Swedenborg (Emanuel), 122, 149, 162, 194, 209, 210, 212.
Symboles fondamentaux de la science sacrée, 66.
 Symbolisme, 11, 102.
Symbolisme alchimique de la galette des rois (Le), 146.
Symbolisme de la Croix (Le), 150.
 Symbolistes (les), 234.
 Synésius, 8, 38, 41, 150.
 T
 Tai Ki, 40.
Table d'émeraude, 72.
Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers, 188.
 Tallien, 138.
 Tantrisme, 87, 104.
 Tao, 82, 105.
Tao (Le), 105.
Tao-tsang, 105.
 Tarahumaras, 232.
Tarot des imagiers du Moyen Age (Le), 138, 149.
 Tarots, 20, 38, 107, 138, 157, 170.
Tarots (Les), 107.
 Taskin (H. J.), 81.
 Tautologie, 206.
Tempête (La), 75, 230.
 Temple, 108.
 Temple de Salomon, 34, 43, 44, 108, 153, 156.
Temple de Satan, 149.
 Templiers, 32, 94, 195, 217.
 Temps, 109.
Teoria dell'indidus assoluto, 139.
Tératoscopie, 173.
 Terragon, 56.
 Terrasson (René), 234.
Tetrabiblos, 177.
 Thaumaturgie, 78, 137.
Théâtre et son double (Le), 232.
Theatrum chemicum britannicum, 120, 168.
 Théon de Smyrne, 180.
Théorie du monde et des êtres organisés, 167.
Théorie et symboles de l'alchimie, 157.
 Théosophie, 7, 110.
 Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion, 150.
 Théurgie, 7.
 Thibaut (René), 169.
 Thomas (apôtre), 87.
 Timée, 25, 26, 229.
 Timothée, 8.
 Tir à l'arc, 19.
 Tishby (Isaï), 67, 68.
 Torné-Chavigny, 169.
Tour de Babel (La), 206.
 Tourniac (Jean), 195.
Tractatus apologeticus integritatem societatis rosae cruce defendens, 96.
Tractatus visionum, 199.
 Tradition, 8, 111.
Tradizione ermetica (La), 139.
Traité d'histoire des religions, 102.
Traité de la réintégration, 187.
Traité de la polygraphie et Universelle écriture cabalistique, 197.
Traité des quatre mouvements, 215.
Traité des trois essences premières, 171.
Traité du magnétisme, 167.
Traité élémentaire de géomancie, 38.
Traité théorique et pratique d'astrologie généthlique, 158.
 Transphysique, 80.
 Trente-Trois Grades des franc-maçons (les), 47, 94.
Très Sainte Trinosophie, 186.
Triades, 193.
 Tristan (Flora), 161.
 Trithème, 118, 171, 196.
 Trois points, 49.
 Tycho Brahe, 7.
 Tzara (Tristan), 233.
 U
Union occulte (L'), 170.
 Université libre des sciences spirituelles, 193.
 Uriel (ange), 133.
Utriusque cosmi najhris salicet..., 145.
 V
 Valentin (Basile), 198, 216.
 Valéry (Paul), 83, 84.
 Vallière (Mme de), 201.
 Van Dekerkeve (Auguste), voir Zanne.
 Van Ringsberg (Gérard), 201.
 Varèse, 111, 120.
Vaticinia Joachimi, 169.
 Verne (Jules), 11.
 Verbe (le), 74, 174, 189, 208.
Verge des noyers (Le), 116.
Vers dorés, 178, 179.
Vers dorés de Pythagore, 140.
Vie de Joseph Balsamo, 126.
Vie de Pythagore, 42.
Vierge vénitienne, 176.
 Vigne (Pierre), 88.
 Villard de Honecourt, 32.
 Villeneuve (Arnaud de), 199.
 Villirouet (Mouësan de La), 18.
 Villiers de l'Isle-Adam, 222, 234.
 Vinci (Léonard de), 181.
Vingt-quatre Luites d'Hercule chrétien, 119.
 Vintras (Eugène), 124, 200.
Visage vert (Le), 224.
 Vivonne (duchesse de), 79.
 Vitruve, 181.
Voile d'Isis (Le), 170.
Voile levé par les curieux ou le secret de la Révolution révélé à l'aide de la franc-maçonnerie, 154.
 Voisin (la), 79.
Voix de la famine (La), 162.
 Volguine (Alexandre), 158.
 Volonté de Vouvray, compagnon (la), 28.
 Voltaire, 158.
Voyage au centre de la terre, 11.
Voyage en Orient (Le), 226.
 W
 Warrain (Francis), 130.
 Wegeler, 81.
 Weishaupt, 154.
 Weltanschauung, 105.
 Wermer (Zacharias), 228.
White Stains, 131.
Wilhelm Meister, 216.
 Willermoz (Jean-Baptiste), 165, 187, 201.
 Wirth (Oswald), 124, 138, 149.
 Wolfurt (E.), 198.
 Wronski (Hoëné), 149, 162, 189, 202.
 Y
 Yi-king, 7, 106.
Yoga, immortalité et liberté (Le), 104.
 Z
 Zachaire (Denis), 204.
 Zanne, 205.
 Zenner, 88.
 Zohar, 50, 52, 67, 68, 70, 71, 73, 79, 115, 116, 176, 183, 191.
 Zoroastre, 86.
 Zozime, 100.

Crédits photographiques

- p. 13 Ph. © Roger Viollet - Archives Photeb.
- p. 15 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Photeb.
- p. 33 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Archives Photeb.
- p. 39 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Photeb.
- p. 47 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Photeb.
- p. 53 Ph. © Collection Viollet - Archives Photeb.
- p. 61 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Photeb.
- p. 69 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Archives Photeb.
- p. 75 Ph. Jeanbor © Photeb.
- p. 84 Ph. Rocco Pedicini © Archives Photeb.
- p. 93 Ph. © Archives Photeb.
- p. 97 Ph. © Roger Viollet - Archives Photeb.
- p. 103 Ph. © Collection Viollet - Archives Photeb.
- p. 117 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Photeb.
- p. 123 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Photeb.
- p. 129 Ph. Jeanbor © Photeb.
- p. 133 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Photeb.
- p. 137 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Photeb.
- p. 143 Ph. Jeanbor © Photeb.
- p. 145 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Archives Photeb.
- p. 152 Ph. © Collection Viollet - Archives Photeb.
- p. 167 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Archives Photeb.
- p. 187 Ph. Jeanbor © Photeb.
- p. 197 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Photeb.
- p. 203 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Photeb.
- p. 205 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Photeb.
- p. 217 Ph. Jeanbor © Archives Photeb.
- p. 219 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Archives Photeb.
- p. 223 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Archives Photeb © by SPADEM, 1989.
- p. 233 Ph. © Bibliothèque nationale, Paris - Archives Photeb © by SPADEM, 1989.
- p. 235 Ph. © Collection Viollet - Archives Photeb.